
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Mémoires

Société d'émulation du Jura

Digitized by Google

Fr 36.1

4

HARVARD COLLEGE LIBRARY



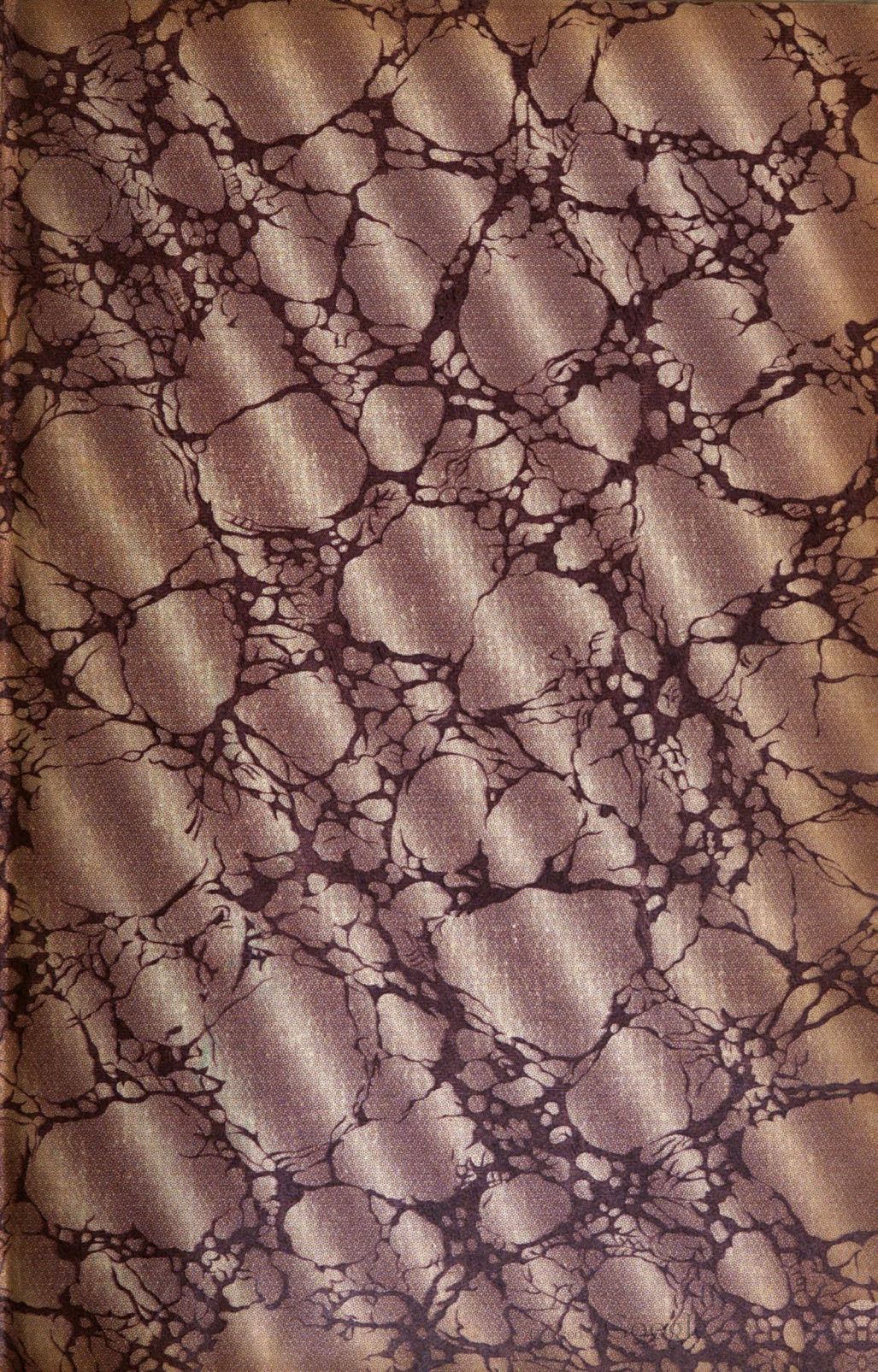
BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY

PETER PAUL FRANCIS DEGRAND

(1787-1855)

OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



MÉMOIRES
de la
Société d'Émulation
DU JURA

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

SEPTIÈME SÉRIE

DEUXIÈME VOLUME.

1902



LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE LUCIEN DECLUME

1902

Fr 86.1.4



HARVARD COLLEGE LIBRARY

DEGRAND FUND

May 26, 1925

GLOSSAIRE
DU
PATOIS DE CHAUSSIN

PAR

Mademoiselle GROSJEAN,
Directrice de l'Ecole primaire de filles, à Chaussin (Jura)

ET

Le Docteur BRIOT,
Maire de Chaussin,
Membre du Conseil départemental de l'Instruction primaire.
Conseiller général du Département du Jura.

1899

Ouvrage honoré d'une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris 1900

AVANT-PROPOS

Les auteurs de ce travail n'ont pas eu la prétention de faire une œuvre savante.

Ils n'ont voulu que sténographier les patois de Chaussin pendant qu'il en est temps encore. Laissant à dessein tout mot qui n'est qu'un français à peine altéré, ils ont noté surtout les termes locaux, les locutions du crû.

Ils n'auraient pas osé s'aventurer dans une entreprise aussi ardue, s'ils n'avaient eu pour les diriger le livre savant de M. Richenet : « *Patois de Petit-Noir* ». — Dole, Bernin, imprimeur, 1896 — qui non seulement leur a servi de guide, mais encore leur a fourni beaucoup des mots de leur *Glossaire*, et de précieuses considérations grammaticales.

CHAUSSIN, actuellement chef-lieu du canton de l'arrondissement de Dole, a fait partie du Comté de Bourgogne jusqu'au commencement du XIII^e siècle. En 1221, il a été réuni au Duché, et dès lors ses communications administratives et politiques furent toutes outre-Saône ; mais comme

il était enclavé complètement dans le Comté, ses relations commerciales étaient aussi fréquentes avec l'une qu'avec l'autre province, et son langage a dû se ressentir de ce double contact.

Nous avons trouvé, dans les comptes de gestion de la seigneurie de Chaussin (années 1371-72 et 1372-73) et dans le *Terrier*, de 1373, certains mots encore en usage. Nous les avons donnés avec l'orthographe de l'époque en les faisant suivre uniformément du chiffre 1373.



CET OUVRAGE COMPREND :

- 1° Quelques généralités grammaticales ;**
- 2° Deux spécimens du patois de Chaussin ;**
- 3° Le Glossaire proprement dit ;**
- 4° Les Lieuxdits du territoire de Chaussin.**

GÉNÉRALITÉS GRAMMATICALES

ACCENTS.

Les accents jouent un grand rôle dans le patois de Chaussin.

1° Accent circonflexe. — L'accent circonflexe est souvent employé, beaucoup de voyelles devenant voyelles longues : *gûrde, côrde, fôrge, beûre, soûrd, dûre.*

2° Accent grave. — L'accent grave n'est qu'exceptionnellement conservé ; il est quelquefois remplacé par l'accent aigu : *pére, mère...*

3° Accent aigu. — L'accent aigu lui-même est peu en usage. De même que l'accent grave, il est habituellement remplacé par une phonation particulière qui a la même valeur à peu près que la conjonction *et* ou bien que *e* suivi de deux consonnes : *ennemi, erreur.* Nous rendrons ce son par *ei* que nous emploierons très souvent en place de *é* ou de *è*. Nous l'emploierons aussi en place des finales *er* et *ez* qui se prononcent de la même façon et nous écrirons *èternuei* pour éternuer, *chantei* pour chanter, etc.

Au lieu de *ei*, on aurait pu employer un signe conventionnel, tel que *e* surmonté de l'esprit rude des grecs.

VOYELLES.

Les voyelles *a*, *e*, *o* s'emploient souvent l'une pour l'autre : *patiron*, *potiron* ; *ormoire* et même *ormaire*, armoire ; *dreit*, droit ; *ousiau*, oiseau. Plus rarement s'intervertissent *e*, *i*, *u* : *sieule*, seuil. Ici, *i* remplace *e*, — *e* remplace *u* et *u* remplace *i*.

Rarement *o* se change en *ou* : *poume*, pomme, et plus rarement encore *ou* se change en *o*.

è ouvert précédant *r* suivi d'une autre consonne : *rn*, *rt*, *rd*, devient *e muet* et se prononce distinctement de ce qui suit, mais avec un son sourd : *pe-rti*, pétrir ; *gue-rniei*, grenier.

Presque toujours *oi* se prononce *ouei*, comme dans toute la Franche-Comté : « *Comtouei*, rends-*touei*. — Nenni, ma *fouei* ! ». Quelquefois *oi* s'allonge : *poïds*, poids.

ou devient quelquefois *u* : *uti*, outil ; *cussin*, coussin ; de même que *u* devient quelquefois *ou*, comme dans *bouïs*, buis ; — *pouïts*, puits.

FINALES.

La finale *al* se dit *au* : *caporau*, caporal ; *chevau*, cheval.

La finale *ard* se change en *á* long : *caná*, canard.

Rarement la finale *eur* devient *eux* et plus rarement encore *oux*.

La finale *oir* et *oire* se prononce habituellement *oie* ou *ouei*, quelquefois *ouère* : *voie*, *voué*, voir ; *fouère*, foire ; *nouère*, noir.

La finale *ot*, féminin *ote*, a la même signification que *et*, *ette* en français : elle indique un diminutif : *pontot*, petit pont ; *pálot*, un peu pâle.

La consonne finale d'un mot s'élide souvent : *genti*, gentil ; *dormi*, dormir ; et la voyelle qui précède devient longue. Cette élision se fait dans tous les infinitifs de la deuxième conjugaison : *couri*, *bouli*, courir, bouillir. Dans les substantifs en *i*, le féminin se fait ordinairement en *ite* : *gentite*, gentille ; *chetite*, chétive.

CONSONNES.

Une consonne s'élide rarement dans le corps d'un mot, et, si une autre la remplace, c'est pour l'adoucir : *sausse*, saule; *ganif*, canif; *Glaude*, Claude.

Le *dh* et le *th* franc-comtois sont à peu près inconnus à Chaussin.

La consonne *n*, se mouille parfois : *gniau*, niais; *ignon-cent*, innocent.

Liaisons : Les liaisons se font souvent, mais mal : *peu-z-après*; *petit-z-à-petit*; *t'ôt-t'-un imbécile*; *je leur-z-ai dit*.

DU NOM.

Beaucoup de noms différant à peine du français ont été négligés dans ce GLOSSAIRE.

Les genres sont souvent confondus : *poison*, *air*, *serpent* sont du féminin; *vipère*, du masculin.

Certains noms n'ont pas, à proprement parler, leur équivalent en français : Voir au GLOSSAIRE *trameau*, *tue-chein*, *champoïs*. D'autres sont de vrais surnoms : du *senti-bon*.

DE L'ARTICLE.

Les prénoms de femmes sont toujours précédés de l'article *la* : *la Fanny*, *la Françoise*, *la Zabeth*, *la Fràsie*.

DE L'ADJECTIF.

Les adjectifs terminés en *i* ou en *o* ont leur féminin en *ite* ou en *ote* : *ch'ti* fait *ch'tite*, *chaudot* fait *chaudote*.

Les adjectifs en *ou* font *ouse* au féminin : *bitou* fait *bitouse*,

MOTS.

Quelquefois les mots sont allongés : *pharmacerie*, *maïverie*, *coquerille*, *esquelette* :

Plus souvent ils sont raccourcis : *rloge*, horloge ; *deibillé*, déshabillé ; les contractions se rencontrent fréquemment dans les prénoms : *Nono*, Antoine ; *Nini*, Denis ; *Magui*, Marguerite.

EUPHONIE.

L'Euphonie est appréciée, ainsi que la rime par à peu près.

PLÉONASME.

Le pléonasme est très en faveur : *les yeux de la tête, les dents de la bouche, une hémorrhagie de sang.*

DU PRONOM.

Te remplace tu : *Te vas*. Devant une voyelle, l'*e* se supprime : *t'as*, tu as.

A remplace *il, ils, elles* :

A va signifie il va ; — *a vont*, ils ou elles vont. Par euphonie, devant une voyelle *a* devient *al* : *al a dit*, il a dit ; — *al ont dit*, ils ou elles ont dit.

Ile s'emploie pour elle : *Ile s'en va*, elle s'en va.

Li est l'équivalent de à lui, à elle : *J'li dirai*, je lui dirai.

Lu veut dire lui : *I ot lu*, c'est lui.

Lée signifie elle : *I ot lée*, c'est elle.

Au pluriel. *Je* se dit pour nous : *je courons*, nous courons.

Il impersonnel perd la consonne finale : *i ple*, il pleut ; — *i finit de ple-vre*, il finit de pleuvoir.

I remplace aussi ceci, cela, le : *J'i crei*, je le crois.

Eux se traduit par *zeux* : *pou zeux*, pour eux.

DU VERBE.

La conjugaison est généralement d'une grande simplicité.

Quelques verbes, irréguliers en français, se conjuguent régulièrement à tous les temps employés ; tels : *meuri*, par contraction *m'ri*, mourir ; *couri*, courir ; *haï*, haïr ; *bouli*, bouillir ; *s'ass'tei*, s'asseoir ; *vivre*, vivre.

Nous donnons ci-après la conjugaison des auxiliaires avoir et être, puis celle de quelques types.

AVOUËR = AVOIR.

Indicatif.

PRÉSENT	IMPARFAIT
J'ai	J'avo
T'a	T'avo
Al ou ile a	Al ou ile avo
J'ons	J'avein
Vous ei	Vous avein
Al ont	Al avein.
PASSÉ INDÉFINI	PLUS-QUE-PARFAIT
J'ai eivu	J'avo eivu
T'a eivu	T'avo eivu
Al ou ile a eivu	Al ou ile avo eivu
J'on eivu	J'avein eivu
Vous ei eivu	Vous avein eivu
Al on eivu	Al avein eivu
FUTUR	FUTUR ANTÉRIEUR
J'erei	J'eirei eivu
T'eiras	T'eira eivu
Al ou ile eira	Al ou ile eira eivu
J'eiron	J'eirein eivu
Vous eirei	Vous eirei eivu
Al eiron	Al eiron eivu

Conditionnel.

PRÉSENT	PASSÉ
J'oro	J'oro eivu
T'oro	T'oro eivu
Al ou ile oro	Al ou ile oro eivu
J'eirein	J'orein eivu
Vous eirein	Vous orein eivu
Al eirein	Al orein eivu

Impératif.

Ave | Avons | Avei

Subjonotif.

PRÉSENT	PASSÉ
Que j'ave	Que j'ave eivu
Que t'ave	Que t'ave eivu
Qu'al ou qu'ile ave	Qu'al ou qu'il eave eivu
Que j'avein	Que j'avein eivu
Que vous avein	Que nous avein eivu
Qu'al avein	Qu'al avein eivu
PARTICIPE PRÉSENT	PARTICIPE PASSÉ
Ayant	Eivu

Les temps omis ne sont pas usités.

ÊTRE.

Indicatif.

PRÉSENT	IMPARFAIT
J'o	J'eitos
T'o	T'eitos
Al ou ile ot	Al ou ile eitot
Je son	J'eitein
Vous otes	Vous eitein
A sont	Al eitein
PASSÉ INDÉFINI	PLUS QUE PARFAIT
J'ai eitei	J'avo eitei
T'a eitei	T'avo eitei
Al ou ile a eitei	Al ou ile avo eitei
J'on eitei	J'aveins eitei
Vous ei eitei	Vous avein eitei
Al on eitei	Al avein eitei
FUTUR	CONDITIONNEL
Je s'rei	Je s'ro
Te s'ra	Te s'ros
A ou ile s'ra	A ou ile s'ro
Je s'ron	Je s'rein
Vous s'rei	Vous s'rein
A s'ron	A s'rein

Impératif.

Sei | Seyei

Subjonctif.

PRÉSENT

Que j'sei		Que j'sein
Que t'sei		Que vous sein
Qu'a ou qu'ile sei		Qu'a sein

PASSÉ

Que j'ave eitei		Que j'avein eitei
Que t'ave eitei		Que vous avein etei
Qu'al ou qu'ile ave etei		Qu'al ein eitei

PARTICIPE

Eitan | Eitei

AIMEI = AIMER.

Indicatif.

PRÉSENT

J'aime
T'aime
Al ou ile aime
J'aimon
Vous aimei
Al aimont

PASSÉ INDÉFINI

J'ai aimei
T'a aimei
Al ou ile a aimei
J'on aimei
Vous ei aimei
Al on aimei

IMPARFAIT

J'aimo
T'aimo
Al ou ile aimo
J'aimoin
Vous aimoin
Al aimoin

PLUS-QUE-PARFAIT

J'avo aimei
T'avo aimei
Al ou ile avo aimei
J'avein aimei
Vous avein aimei
Al avein aimei

FUTUR	FUTUR ANTÉRIEUR
J'aimerei	J'eirei aimei
T'aimera	T'eira aimei
Al ou ile aimera	Al ou ile eira aimé
J'aimeront	J'eiron aimei
Vous aimerei	Vous eirei aimei
Al aimeront	Al eiron aimei

Conditionnel.

PRÉSENT	PASSÉ
J'aimero	J'oro aimei
T'aimero	T'oro aimei
Al ou ile aimero	Al ou ile oro aimei
J'aimerein	J'orein aimei
Vous aimerein	Vous orein aimei
Al aimerein	Al orein aimei

Subjonctif.

PRÉSENT	PASSÉ
Que j'aime	Que j'ave aimei
Que t'aime	Que t'ave aimei
Qu'al ou ile aime	Qu'al ou qu'ile ave aimei
Que j'aimein	Que j'avein aimei
Que vous aimein	Que vous avein aimei
Qu'al aimein	Qu'al avein aimei

Les participes comme en français, les autres temps inusités.

VERBES irréguliers en français.

MRI = *MOURIR* (très régulier).

Indicatif.

PRÉSENT	IMPARFAIT
Je meurs	Je m'ro
Te meurs	Te m'ro
A ou ile meurt	A ou ile m'ro
Je m'rons	Je m'rein
Vous m'rei	Vous m'rein
A m'ront	A m'rein

TEMPS COMPOSÉS.

AUXILIAIRE <i>avoir</i>	PARTICIPE <i>m'ri</i> .
FUTUR	CONDITIONNEL
Je m'rirei	Je m'riro
Te m'rira	Te m'riro
A ou ile m'rira	A ou ile m'riro
Je m'riron	Je m'rirein
Vous m'rirei	Vous m'rirein
A m'riron	A m'rirein

Impératif.

me-r		m'rons		m'rei
------	--	--------	--	-------

Subjonctif.

Que j' me-re		Que je m'rein
Que tu me-re		Que vous m'rein
Qu'a ou ile me-re		Qu'a m'rein

(Dans me-re, prononcer me comme dans menu.)

BOULIR = BOUILLIR.

Indicatif.

PRÉSENT	IMPARFAIT
Je bouli	Je boulisso
Te bouli	Te boulisso
A ou ile bouli	A ou ile boulisso
Je boulisson	Je boulissein
Vous boulissei	Vous boulissein
A boulisson	A boulissein
FUTUR	CONDITIONNEL
Je boullirai	Je boulliro
Te boullira	Te boulliro
A ou ile boullira	A ou ile boulliro
Je boulliron	Je boullirein
Vous boullirei	Vous boullirein
A boulliron	A boullirein

Impératif.

bouli | boulisson | boulissei

Subjonctif.

PRÉSENT	Les
Que je boulisse	temps composés
Que te boulisse	prennent
Qu'a ou ile boulisse	l'auxiliaire <i>avouér</i>
Que je boulissein	et le participe
Que vous boulissei	passé
Qu'a boulisse	<i>bouli</i>

ALEI = ALLER

Indicatif.

PRÉSENT	IMPARFAIT
Je va	J'alo
Te va	T'alo
A ou ile va	Al ou ile alo
Je von	J'alein
Vous alei	Vous alein
A von	Al alein

Les temps composés prennent l'auxiliaire *avouér*
et le participe *étei*.

FUTUR	CONDITIONNEL
J'irei	J'ïro
T'ira	T'ïro
Al ou ile ira	Al ou ile ïro
J'iron	J'ïrein
Vous irei	Vous ïrein
Al iron	Al ïrein

Subjonctif.

Que j'ale	Que j'alein
Que t'ale	Que vous alein
Qu'al ou ile ale	Qu'al alein

PARTICIPE

Alant — Ayant étei

AUTRES VERBES

aux temps simples les plus usités.

Creire = croire : creyant, creyu, je crei, je creyo, je creirai,
je creiro, crei, creyon, creyei, que j'creye.

Douér = devoir : d'vant, d'vu, je douei, je d'vo, je douerei,
je doueiro, que je doueive.

Haïr = haïr (conserve toujours le tréma) : j'haï, j'haïsso,
j'haïrei, j'haïro, que j'haïsse, haïssant, haï.

Savoie = savoir : savant, savu, je sai, je savo, je seirei, je
seiro, save, savei, que je save.

V'ni = venir : v'nant, v'nu, je vein, je v'no, je veindrei, je
veindro, vein, v'non, v'nei, que j've-ne.

VERBES RÉFLÉCHIS.

Nous empruntons à M. Richenet les considérations suivantes sur les verbes patois réfléchis :

« Les verbes réfléchis se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir*. Il en est de même de tout verbe, qu'il soit actif ou neutre quand il indique une action. »

Al a arrivei, il est arrivé.

Al a venu, il est venu.

A se sont ass'tei, ils se sont assis.

Si l'on veut marquer spécialement l'état, on se sert du verbe être. Ainsi, avec une nuance de sens bien différente, on dira :

Al ot arrivei, il est arrivé

Al ot mórt, il est mort.

Al a m'ri subitement, il est mort subitement.

Ici *m'ri* est participe et indique l'action, tandis que *mort* est attribut et indique l'état.

S'ASSTEI = S'ASSEOIR.

Indicatif

PRÉSENT	IMPARFAIT
Je m'assete	Je m'ass'to
Te t'assete	Te t'ass'to
A ou ile s'assete	A ou ile s'ass'to
Je nous ass'tons	Je m'ass'tein
Vous nous ass'tei	Vous vous ass'tein
A s'assete	A s'ass'tein

Passé indéfini.

Je m'ai ass'tei	S'avan ass'tei
A ou ile s'a ass'tei	Vous vous avei ass'tei
Je nous son ass'tei	A se son ass'tei

Futur.

PRÉSENT	PASSÉ
Je m'asseterei	Je m'eirei ass'tei
Te t'assetera	Te t'eira ass'tei
A ou ile s'assetera	A ou ile s'eira ass'tei
Je nous assesteron	Je nous eiron ass'tei
Vous vous asseterei	Vous vous eirei ass'tei
A s'asseteron	A s'eiron ass'tei

Conditionnel.

PRÉSENT	PASSÉ
Je m'assetro	Je m'oro ass'tei
Te t'assetro	Te t'oro ass'tei
A ou ile s'assetro	A ou ile s'oro ass'tei
Je nous assetrein	Je nous orein ass'tei
Vous vous assetrei	Vous vous orein ass'tei
A s'assetrein	A s'orein ass'tei

Impératif.

Assete-te		Ass'tons		Ass'tei-vous
-----------	--	----------	--	--------------

Subjonctif.

PRÉSENT	PASSÉ
Que j'massete	Que j'm'ave ass'tei
Que te t'assete	Que te t'ave ass'tei
Qu'a ou ile s'assete	Qu'a ou ile s'ave ass'tei
Que j'nous ass'tein	Que j'nous avein ass'tei
Que vous vous ass'tei	Que vous vous avein ass'tei
Qu'a s'ass'tein	Qu'a s'avein ass'tei

Partioipe.

PRÉSENT	PASSÉ
S'ass'tan	S'avan ass'tei



SPECIMENS DU PATOIS DE CHAUSSIN

Le meunier, son fils et l'âne.

(LA FONTAINE III, 1.)

J'ai lu dans quéq' endroit, qu'un muniei et pe son fils, l'un su l'âge, l'autre gamin, non pas tout petiot, mais garçon de quinze ans, si j'me rapele bein, alein vendre iotre âne pou un jou d'fouère.

Pou qu'île seit pu dispose et pe de pu bonne vente, a la léièrent, a la pendirent pou les pieis ; et pe apreï c't houme et pe son p'tiot la porteint c'ment un lustre d'eiglise.

Mes pauvr'ignoncents, paire de niaux, qu'étein bien d'iot pays ! Le premier qui les vit se tordit de rire. « Là vou, qu'a dit, vont ces carnaval iki ? Le pu bête des trois, c' n'ot pas l'âne. »

Le muniei, en l'entendant vit bein qu'a s'avot trompéi. A redressa sa bête, et pe la poussa devant lu. L'âne, qu'aimot bein mieux être portée, se plaingnot bein tant qu'île pouvot. Le muniei la laisse dire, a fait montéi dessus son garçon. a suit pou dêrniei.

Pou l'effet de l'hazà, trois braves gens de marchands passein ; al en furent choquei. Le pu vieux cria au p'tiot de toutes ses fôrces. « Hé ! ilà ! deivalei, qu'on ne vous le dise pas

deux fois, galopin, que trainei dèniei vous un domestique à bârbe blanche. C'eito à vous à marcheï pou dèrniei, au vieux à monteï à cheveu. »

— « Mes bons mosieu, dit le muniei, j'vons faire c'ment vous dites. » L'enfant descend et pe le vieux monte à cheveu.

Là vou, trois filles venant à passei, une dit : « io-t-honteux de voie clochei ce pauv' p'tiot, pendant que ce niau, asstei c'ment un eivêque, fait le viau su son âne, et pe se creit bein malein.

« — J'o trop vieux pou faire un viau, répondit le muniei ; occupeï-vous de vos affaires, gonelle, si vous v'lei m'en creire . »

Quand a s'eivurent bein chipotei tous les deux, l'homme crut qu'al avo tôrt, et pe mit son garçon dèniei lu.

Trente pas pu louin, une troisieme bande trouve enco à re-dire. Un d'zeux dit : « Qué fôs ! la bête n'en pe pu, ile crevra sous les cô. Chargeï c'ment c'ki, c'te pauvr' bourrique ! Gens sans pidiei pou un vieux domestique ! Bein sûr qu'a vont vendre sa piau à la fouére ! »

— Pardiei ! dit le muniei, i faut être fin fô pou creire contentei un chacun et pe son père. Voyons voué tout de même si, pou quéque suti moyen, j'en veindron à bout. »

A deivalon tous les deux ; l'âne se carrant, marche toute seule devant zeux. Un quéqu'un les rencontre et pe dit : « La mode ot renversée ; l'âne en prend à son aise et pe le muniei s'eichine. Lequé, de l'âne ou bein du maître ot fait pou se lassei ? A devrein en faire des reliques. Al uson iô souyeis pou conservei iotr' âne. Colas, au contraire, lu, quand a va voie la Jeannette, a monte su sa bête et pe c'ment i s'dit dans la chanson : « Trois belles bourriques ! »

Le muniei répondit : « J'o une âne, i ot bein vrai, j'y sei bein ; je n' dis pas l' contraire ; mais, que mèdeu on me dise : i ot bein, i ot mau ; qu'on dise quéqu' chose ou bein qu'on dise rein du tout, j'veux faire à mon idée. »

Fut dit, fut fait.

Parabole de l'Enfant prodigue.

(ST-LUC, ch. XV, v. 11-23), d'après le texte de SACY.)

U n'oume avo deux garçons. Dont le pu jene dit à son père : « Mon père, donei-me la part de bein que douei me r'veni. » Et pe le père, iô f'sit le partage de son bein.

Guère de jou apreï, le pu jene de ces deux enfants, ayant ramasseï tout ce qu'al avot, partit ben louein à l'eitrangei, là vou al a galbordei tout s'en sien.

Quant al a eivu tout licheï, i v'ni une grande disette dans c't endrei-ilà, et pe a c'mença à tombei dans l' besoin.

Là vou, à s'en a etei, et pe s'a mis en maître chez une gent du pays, qu' l'a envié à sa ferme pou y gardeï les couchons.

Et pe, ilà, al eiro bein v'lu s' rempli l' ventre des éicòs-ses que les habilleï de soies mangein ; mais nun ne li en douno.

La vou, s'avant repentu, a s'dit : « Combein n'y a-t-i pas de domestiques dans la meison d' mon père, qu'on du pain à s'en ragouei ; et pe mouei j' creve d' faim iki.

I faut d'âbôrd que je m'en ale trouvei mon père, et pe que j'li dise : « Mon père, j'ai fauteï contre le bon Dieï et pe contre vous et pe je n' mérite pu d'être eip'lei vot' garçon ; treï-teï me c'ment un des domestiques que vous ei. »

A partit don, et pe a s'en v'ni trouvei son père.

Quand al eito enco bein louin, son père l'aperçut, et pe al en a eivu pidiei, et pe courant à lu, a li sauta au cou, et pe le rembrassa.

Et pe son garçon li dit : « Mon père, j'ai fauteï contre le bon Dieu et pe contre vous ; et je ne meirite pu d'être eip' lei vot' garçon ».

Là vou, le père dit à ses domestiques : « Apportei vâtement la pu belle robe, et pe habilleï l'en et pe metteï-li une bague à son douei, et pe des souyeï à ses pieds. Am'nei un

viau gras, et pe tuei-le : f'sons bombance, et pe réjouissons-nous.

Parc' que mon garçon que voiki eito môrt, et pe qu'al a r'venu ; al eito perdu, et pe al ot retrouvei ».

A c'mencèrent donc à s'bein gobergeri.

Pendant c'temps iki, son afné qu'eito és champs, s'en r'venii ; et pe quand il eito prei de la meison, al entendi, la musique et pe la danse.

Al eip'la don un de ses domestiques, et pe li d'manda c'que c'eito.

Le domestique li répondit : « I ot que vot'frère o r'venu, et pe vot'père a tuei un viau gras, à cause qu'a l'a trouvei bein portant ».

C'que, l'ayant mis en colère, a n'voulo pa entrei ; mais son père eyant sorti pou li dire ;

C't iki prit la parôle, et pe li dit : « Voiki d'jà tant d'années que j'vous sers, et pe j'ne vous ei jamais désobéi en rein de c'que vous m'ei c'mandei ; pas mouein, vous ne m'ei jamais dounei un bicat pou m'amusei avec mes camarâdes.

Mais pas pu tôt que vot' autre garçon s'en a r'venu, vous ei tuei pou lu un viau gras ».

Le père lui dit : « Mon garçon, vous ôtes toujou ave mouei, et pe tout c'que j'ai ot à vous ;

Mè i fallo bein faire la fête et pe nous reijoui, à cause que vot' frère que voiki eito môrt et pe qu'al a r'venu ; al eito perdu, et pe al ot retrouvei ».

GLOSSAIRE

A

A, prépos. Se dit pour *de* : Le champ à Pierre pour le champ *de* Pierre ; — les enfants à Paul pour les enfants *de* Paul.

Aboutnei, v. Boutonner.

Abre, s. m. Arbre.

Abre maucabrei, s. m. Arbre maucabré ; nuage qui se forme à l'ouest après le coucher du soleil et qui est signe de pluie.

A c't'heure, loc. adv. Maintenant.

A disont, loc. On dit, *dicunt* des Latins.

Adroit, s. m. Endroit de l'étoffe, et *adroit*.

Afauti, adj. Exténué par nourriture insuffisante.

Aflei, adj. Echauffé, avarié.

Afligei, adj. Infirme.

Aga ou ogo, v. impératif. Regarde ici.

Agonisei de sottise, loc. Accabler d'injures.

Aigrelot, adj. Aigrelet.

Aille, v. impératif. Allez ; même signification que *hue* !

Air, s. m. Se dit pour vent. Il fait de l'air, c-à-d. le vent court.

Airie, s. f. Aire de la grange : quantité de gerbes que l'on étend sur l'aire d'une grange.

Almona ou armona, s. m. Almanach.

Amandre, s. f. Amande.

Amelette, s. f. Omelette.

Amendei, v. Rendre meilleur.

Ancre, adj. Acre.

Andin ou **ondin**, s. m. Amoncellement en ligne des herbes fauchées et non encore étendues.

Andouille, s. f. Personne sans énergie.

Angola, s. m. Chat angora.

Angrellée, s. f. Houx.

An-née, s. f. Année (prononcez *en* séparant *an-née*).

Anviron, s. m. Tarière.

Apliei, v. Atteler.

Apropriiei v. Rendre propre.

Arbue, s. f. Territoire des terres blanches, argileuses.

Arche, s. f. Grand coffre à mettre le grain (1373).

Argonieï, s. m. Mauvais travailleur.

Arguigniei, v. Agacer quelqu'un.

Ariei, adv. Au contraire. — Interject. Encore !

Arpion, s. m. Ongle de bête.

Artot, s. m. Orteil.

Artusenei, adj. Piqué par les artes.

Artuson, s. m. Arte.

Asement, s. m. Récipient quelconque : vaiselle ou futaille.

Assote (à l'), loc. A l'abri de la pluie.

Atelle ou **ételle**, s. f. Buchaille, planchette (1373, *aiselle*, planchette qui servait de tuile).

Atopir, v. Souder la terre, la mettre à l'état de toppe (Voir ce mot).

Atout, s. m. Appliqué à un homme, terme de mépris.

Atreâu, s. m. Crosse boulette faite du foie, du cœur, de la rate du porc, et enveloppée dans la *coiffe* ou mésentère. *âtreau*.

Avale-tout-oru, s. m. Glouton.

Avau, adj. Profond.

Avan, s. m. Osier jaunc.

Avantre, v. Retirer.

Ave, conj. Avec. — (Prononcez l'e muet).

Aveini, adj. Avachi.

Avrillei, adj. A l'abri du froid, et verbe.

B

Bâbet, s. p. Elisabeth.

Bacale, s. f. Bavarde.

Badiot, adj. Bariolé.

Bag'naudei, v. Passer son temps en futilité.

Bagnole, s. f. Mauvais carosse.

Baigneau, s. m. Endroit où l'on se baigne.

Bâillots, s. pl. Râles. — *Les dairiei bâillots*, les derniers râles, ceux de l'agonie.

Bâlei, v. Crier fort.

Baliestre, s. Petite bille.

Balles plates (à). *Tueur de gibier à balles plates*. — L'acheter.

Ballots, s. p. Balles de céréales.

Bamboches, s. pl. Débauches.

Bângnières, s. f. Bannière.

Barbaule, s. f. Ver blanc et courtilière.

Barbillons, s. m. Maladie des veaux ; constipation de ces animaux, prise, par le vulgaire pour une inflammation de la bouche.

Barcot, s. m. Petite barque.

Barbouille (à la), loc. Victuailles en trop, grande abondance.

Barootei (se), v. Se promener en barque.

Basse, s. f. Dépression de terrain.

Bassin, s. m. Vase de cuivre à long manche pour puiser de l'eau. L'eau bue dans un bassin de cuivre est plus agréable que dans un autre vase.

Batun, s. m. résidu aqueux du beurre.

Be, s. m. bœuf.

Beigasse, s. f. Bécasse. — Au sens figuré, niaise.

Beigassin, s. m. Petit pluvier.

Bein, adv. Bien.

Bellement, adv. Tranquillement.

Berdale (prononcez *be, e* muet), s. f. Femme qui parle à tort et à travers.

Berchot, adj. Édenté.

Berlei (prononcez *be*), v. Brûler.

Bernikia (prononcez *be*), adj. Qui regarde de travers.

Bernot (pron. *be*), adj. Brun.

Bessière, s. f. Dépression de terrain.

Bestiau, s. m. Bétail.

Bête-ombrée, s. f. Jeu de cartes, très pratiqué en Franche-Comté.

Beugne, s. f. Tumeur provenant d'un coup.

Beûrière, s. f. Baratte. — La beûrière, dont on se sert encore maintenant à Chaussin, mais qui tend à disparaître, est d'origine très ancienne, elle est représentée dans la LXL^e figure des songes drôlatiques de Pantagruel. C'est une espèce de tonnelet, fait de douves de sapin, long d'un mètre environ. La partie inférieure fermée, a 20 cent. environ de diamètre, la partie supérieure, de 15 centim. est munie d'un couvercle mobile, muni d'un trou au milieu, par où passe le manche d'un piston, qui sert à battre la crème.

Beurniohe, s. f. Sorte de jeu de cartes. Celui qui perd reçoit autant de coups sur la main qu'il a perdu de points ; — les coups se donnent avec un mouchoir noué ; — les malins mettent une pierre dans le nœud.

Beuse, s. f. Buse au propre et au fig.

Bichat, adj. Tacheté de blanc.
Bichat, s. m. Jeu de bergers bien décrit par Richenet; c'est un jeu de paume où la balle est remplacée par un morceau de bois et les raquettes par des bâtons.
Bidet, s. m. N° 1 à la conscription.
Bigot, s. m. Houe à deux dents.
Bigots, adj. Se dit des doigts raidis par le froid.
Billeri, s. m. Plongeon.
Bigre! Interjection remplaçant le mot, trouvé peu convenable de *bougre!*
Binette, s. f. Air du visage. (Se prend en mauvaie part).
Biquat, s. m. Chevreau.
Biquei, v. Baiser.
Bise d'auprepi, s. f. Vent du nord qui souffle habituellement quand l'aubépine commence à fleurir.
Bisquei, v. Être mécontent par envie.
Bîte, s. f. Chassie.
Bitou, adj. Chassieux. — Fig. *N'être pas bitou*, voir clair, n'avoir pas froid aux yeux. Fém. Bitouse.
Bitouse, s. f. Petite lampe dont se servaient autrefois les artisans; elle était très simple : composée d'un réservoir en cuivre avec un bec qui soutenait la mèche et un crochet pour la suspendre. On appelle maintenant bitouse toute mauvaise lampe.
Blaude, s. f. Blouse.
Blette, s. f. Betterave.
Bleusir, v. Bleuir. Se conjugue régulièrement à tous les temps.
Blonde, s. f. Bonne amie. *Aller en blonde*, aller voir sa bonne amie.
Blot, s. m. Mâle de mouton; ad. Gras.
Bo (o bref), s. m. Crapaud, au propre et au figuré.
Bôchô, s. m. Couvercle, bouchon.
Boichei, v. Bécher.
Boichei, adj. *Œuf boichei*. œuf couvé, déjà entr'ouvert par les coups de bec du petit oisillon.
Boinon, s. m. Petit panier pour mettre lever la pâte du pain.
Bois-de-lune, s. m. Bois recueilli en maraude pendant la nuit.
Bolotte, s. f. Belette.
Bond'nei, v. Courir très fort, faire du bruit en roulant.
Bondon, s. m. Bourdon.
Bonjour, Monsieur, Madame et la Compagnie! Formule de politesse

employée souvent. La compagnie serait, dit-on, l'ange gardien.
Bonnet de prêtre, s. m. Fusain (Evonymus).
Bonsomme, s. m. Gros poteau. Les bonsommes sont creusés de mortaises où s'emboîtent les *lisses* sur lesquelles se clouent les *polissades*.
Boque, s. f. Bille plus grosse que les autres et que l'enfant tient dans sa main pour boquer (frapper) les autres billes. Quand la partie est finie, le perdant n'a plus qu'à ramasser sa boque. On dit aussi, par analogie : « *Ramasse ta boque* » à celui qui perd à n'importe quel jeu.
Boquei, v. Heurter.
Boquei, v. Mordre à l'hameçon.
Boquin, s. m. Herpès de la lèvre.
Boquin, s. m. Bouc.
Bôrdes, s. f. pl. Jeux du dimanche des brandons ; — par extension, grand feu.
Bosse, s. f. Tonneau à large bonde pour la vendange égrappée.
Bossons, s. pl. Jumeaux.
Bouchon (à), loc. ad. A plat ventre, appuyé sur les mains. *Boire à bouchon*, boire avec la bouche dans l'eau, le corps étendu à plat-ventre.
Boudin (repas de), s. m. Repas que l'on donne à ses amis à l'occasion du sacrifice du cochon gras.
Boudot, s. m. Celui sur qui le sort tombe aux jeux d'enfants pour remplir le rôle désagréable, — ou celui qui est pris. Quand on atteint quelqu'un à la course, on le frappe de la main en disant : « *boudot!* » Si celui-ci peut reprendre immédiatement son adversaire, il dit alors : « *seichot!* ».
Bouis, s. m. Buis.
Bouisson, s. m. Buisson.
Boulée, s. f. Paquet de douze ou quinze épis de maïs.
Boujon, s. m. Bâton de chaise.
Bouli, s. m. Bœuf du pot-au-feu.
Bouli, v. Bouillir.
Boulie, s. f. Bouillie.
Bonne-Mère, s. f. Sage-femme.
Bourei, v. Pousser.
Bourenfle, adj. Enflé.
Bouriaudei, v. Tourmenter.
Bouri-Bouri!, interj. Manière d'appeler les petits canards.
Bourouette, s. f. Brouette. — En

1373, *bérouette*. Avant Pascal, les bérouttes, birouettes avaient deux roues. (*bis rota*).
Bourun, s. m. Détritus que l'eau dépose sur les champs pendant les inondations.
Bout (un p'tiot), locut. Un peu.
Un p'tiot bout de vin, — un p'tiot bout de soleil, — un p'tiot bout de vent, — un p'tiot bout d'instruction. A Chaussin, le *p'tiot bout* s'applique à tout.
Boya, adj. Se dit de tout animal ayant une tache blanche sur la tête, mais principalement du cheval.
Boyau-gras, s. m. Rectum.
Braillâ, s. m. Cavalier de la noce. Celle à qui il donne le bras est *brâillârde*.
Brâillei, v. Crier fort.
Brama, s. m. Petite brème.
Brâment, adv. Superlatif de *beau-coup*.
Brânnéau, s. m. Balançoire. (Prononcez *bran*).
Brânnéi (se), v. Se balancer. Prononcez *bran-nei*.
Bras dessus, bras dessous, locut. En se donnant le bras.
Brâtei, v. Tourner de côté l'avant-train d'une voiture.
Brâve, adj. m. Pris dans le sens du grec *Agathos*; bon, beau, brave à

la guerre. Une brave fille, une fille qui a bonne tournure; un brave couchon, un porc qui profite.
Breioche-dent, s. m. Édenté.
Brey, s. m. Berceau.
Bressein, s. m. Bois nouveau orné de veines.
Bricolei, v. Perdre son temps en travaux insignifiants.
Brique, s. f. Petit morceau.
Brôlei, v. Serrer la charge sur une voiture à l'aide d'une corde ou chaîne maintenue par un bâton élastique, le pliant.
Broquette, s. f. Petit clou.
Brotei, v. Brouter.
Broutâ, s. m. Veau sevré qui commence à brouter.
Bruyant, s. m. Endroit où l'eau bruit; gué. C'est sur les bruyants qu'on prend le poisson fin.
B'sillei, v. Courir d'une façon éperdue.
B'sôgei, v. faire de mauvaise besogne.
Bûchailles, s. f. pl. Copeaux.
Bûre, s. f. Grand vase en forme d'amphore pour mettre l'huile.
Bue, s. f. Lessive.
Burée, s. f. Ondée forte et passagère.
Buyot, s. m. Jeune bœuf.
Bureton, s. m. Burette.

C

Cabuchon, s. m. Petit panier où l'on met la pâte avant d'enfourner.
Caboche, s. f. Grosse tête de clou.
Cabosse, v. Bossuer.
Cabotin, s. m. Chevanne (poisson).
Cabris d'avril, s. m. Ondées d'avril.
Cache, s. f. Creux garni de branches pour se mettre à l'affût du canard; on respecte ordinairement la cache creusée par un autre chasseur.
Cache-cache beint-t'las, s. m. Jeu de furet.
Cache-mouche, s. f. Ecole buissonnière.
Cachin-cachot, s. m. Jeu de cache-cache.

Cadole, s. f. Mauvaise barraque.
Cafion, s. m. Vilain bonnet de femme.
Câgne, s. m. Mauvais chien.
Calange, s. f. Admonestation.
Câlei (se), v. S'abriter.
Câline, s. f. Bonnet de femme étroit et sans ornement.
Calot, s. m. Noix.
Calotier, s. m. Noyer.
Cambeugniei, v. Bossuer.
Cambôle, s. f. Elevure de la peau par maladies ou piquure d'insectes.
Campène, s. f. Clochette qu'on met au cou des vaches; — mauvaise cloche.

Camp-volant, s. m. Bohémien, chemineau.

Canâ, s. m. Canard ; — au figuré, niais.

Cancoillotte, s. f. Fromage de ménage dont voici la recette : Le caséum, complètement dépourvu de crème, bien égoutté, est fortement compressé dans un linge pour lui enlever toute son humidité. Il est ensuite mis, en quantité suffisante, à fermenter dans un récipient en terre, en un lieu chaud. On le malaxe de temps en temps, et, lorsque la fermentation est arrivée à point, ce qui se reconnaît à une odeur très forte, on le fait fondre dans une casserole en terre avec un peu de beurre. Il est ensuite coulé dans des vases peu profonds et huilés d'où on le retire après refroidissement. Il doit alors être brillant, d'une belle couleur jaune pâle et presque sans odeur. Lorsqu'on veut l'employer, on le coupe en tranches très minces et on le fait dissoudre dans du lait de manière à obtenir une pâte très molle. Dans cet état, il ne peut se conserver que quelques jours.

Cancoïn, s. m. Celui qui passe son temps bêtement.

Canôlei, v. Marcher comme les canards ; se dit de la démarche des femmes enceintes.

Cançoine, s. f. Hanneçon.

Can'son, s. m. Caleçon.

Caracoot, s. m. Fauvette.

Carcan, s. m. Mauvais cheval.

Carei (se), v. Faire le beau.

Careuque, s. f. Terrain graveleux, rouge, improductif.

Caricolo, s. m. Jeu de dés. Les dés sont marqués de pique, de trèfle, de cœur et de carreau, et le tapis de la table porte les mêmes signes sur lesquels on ponte.

Carne, s. f. Mauvaise viande.

Cârpe (faire la), loc. S'évanouir.

Carpeau, s. m. Alevin de carpe de 2^e année.

Carquelin, s. m. Echaudé.

Cas (faire), v. Estimer.

Casiau, s. m. Estomac de mouton qui sert à faire la présure.

Cartable, s. m. Sac d'écolier.

Casse, s. f. Casserole à grande queue.

Cassis, s. m. Revers d'eau, rigole pavée.

Castonade, s. f. Cassonade.

Casuel, adj. Fragile.

Cate, adj. Compacte.

Cateau, s. f. Femme de mauvaise vie.

Catlot, s. m. Petite écuelle.

Caton, s. m. Grumeau de bouillie.

Caupienne, s. f. Mauvaise femme, sournoise et flatteuse.

Cède, adj. D'un goût agréable.

Cemetière, s. m. Cimetière.

Cenise, s. f. Cendre chaude.

Cerne de la lune, s. m. Halo ; quand le cerne est loin, la pluie est près, et réciproquement.

Cés-là, pr. dém. Ceux-là.

Cés-qui, pr. dém. Ceux-ci.

Châ-brûle, s. m. Le char brûlé ; — la dernière voiture de la moisson est ornée d'un bouquet et passe au grand trot au milieu de la rue : les moissonneurs, couchés sur les herbes crient : « *Châ brûle !* » et l'on sort des maisons pour les inonder d'eau.

Chacousei, s. m. Morceau de porc pris sur l'échine.

Chafaud, s. m. Echafaudage.

Châgnot, s. m. Grande centaurée.

Chafnei, v. Une vache a chalné quand elle n'a pas fait de veau pendant l'année.

Chaintre, s. m. Bout de champ labouré en travers ou laissé en friche.

Chaire-à-Dieu, s. f. Deux personnes se tiennent par la main : celle de droite donnant la main droite, celle de gauche donnant la main gauche ; sur ces mains, s'asseoit un enfant ; les deux autres mains des porteurs, placées derrière l'enfant, lui servent de dossier, et on le promène en chantant : « Chaire-à-Dieu qui porte son petit Dieu ! »

Chambrillei, v. Tituber.

Champois, s. m. Pâturage.

Champollei, v. Faire paitre (mouillez les ll).

Chandelier-de-la-Vierge s. m. Bouillon blanc (*verbascum thapsus*).

Chanson-du-rouge-poulot, s. f. Chanson qu'on ne dit pas, qui ne s'imit pas ; promette de chanter la chanson du rouge-poulot, c'est dire qu'on ne veut pas chanter.

Chantels (les), s. pl. Messe anniversaire d'un décès.

Chapelle-blanche, loc. Aller à la messe à la chapelle-blanche, c'est aller se coucher dans son lit au lieu d'aller à la messe de minuit.

Chaplei, v. Couper en menus morceaux.

Chaque (faire), loc. Echouer.

Charbonnée, s. f. Cadeau de poisson à l'occasion de la pêche d'un étang.

Charbouillei, v. Barbouiller.

Chargei, v. En parlant d'un champ, c'est produire beaucoup.

Chargei de, v. Être en puissance de. *Chargei d'hydropisie*, avoir un commencement d'hydropisie ; — *Chargei de purésie*, avoir un commencement de pleurésie.

Charivari, s. m. Tapage fait à l'aide de chaudrons, de cornes, de tout instrument discordant que l'on fait le soir à la porte des nouveaux mariés qui n'ont pas offert un bal à la jeunesse.

Charmoïse, s. f. Enchifrènement.

Charriei, v. Charroyer.

Châtelot, s. m. Très petit tas ; cinq ou six noisettes, ou noix, ou pommes formant un châtelot.

Châtrou, s. m. Hongreur.

Chaud (tenir au), loc. Mettre à une douce chaleur, conserver dans un endroit chaud.

Chaudot, (fém. Chaudote), adj. *Tout chaudots, tout frigolots sont les marrons sortant de la poêle.*

Chaudreillées s. f. Accès de chaleur, vapeurs.

Chaum'si, adj. Moisi.

Chenove, s. m. Chanvre (*cannabis*).

Chenevotte, s. f. Tige de chanvre décortiquée.

Cheni, s. m. Poussière, fêtu, balayures.

Ch'nillerie, s. f. Ramassis sans valeur.

Cheval-fondu, s. m. Jeu du saut de mouton.

Cheveau, s. m. Cheval.

Chiche ! interj. Provocation à faire jeter ce qu'il tient à quelqu'un. Une personne porte des œufs, vous lui dites : « Chiche d'œufs ! », elle a le droit de vous les jeter à la figure.

Chiei-du-poivre à quelqu'un, loc. Le distancer.

Chien-fou, s. m. Chien enraginé.

Chipotei (se), v. Se quereller.

Ch'ti, adj. Chétif, gringalet, méchant.

Chouagne, s. f. Fiente de cheval ou de vache.

Chou-gras, s. m. Sorte de rumex.

Chotineï, v. pleurer, pleurnicher.

Chou-poule ! interj. Cris pour chasser les poules.

Citronnelle, s. f. Mélisse.

Clâ, s. m. Feu follet.

Clâ, s. m. Dernier petit d'une portée ou d'une couvée.

Clabaudei, v. Faire des cancan sur quelqu'un.

Clair, adj. Peu épais. *Bouillie claire*, bouillie peu épaisse.

Clairei, v. Brûler. *Le feu claire*.

Clive, s. m. Crible.

Clé (avoir la clé du four), loc. Avoir une tache de suie sur le visage.

Clou (river le clou à quelqu'un) loc. Le remettre à sa place.

Clivei, v. Cribler.

Clotrée, s. f. Nuque, à la partie supérieure.

C'ment, adv. Comment.

Côp (prononcez *cô*), coup, 1373.

Coco, s. m. (Euf. On donne un coco à l'enfant qui entre pour la première fois dans une maison.

Coiffe, s. f. Mésentère des animaux de boucherie.

Coinée, s. m. Cognassier.

Couisei (se), v. Se taire.

Colidor, s. m. Corridor.

Commandei au four, locut. Envoyer commander au four, c'est renvoyer à leurs affaires ceux qui mettent leur nez partout.

Commeirats, s. m. Repas de baptême. Le compère est le parrain ; la commère est la marraine.

Commission rogneuse, s. f. Commission désagréable.

Compte (bon compte à r'veni), loc. Revanche à prendre.

Confondre, v. Gâter, souiller.

Conroyer, v. Corroyer.

Conscience, s. f. Planchette de bois que certains ouvriers se placent au-devant de la poitrine pour appuyer leurs outils. *Avoir une conscience de r'layou*, n'avoir pas de conscience.

Content (tout son). loc. A discrétion.

Coquelle, s. f. Petite casserole.

Coqu'rille, s. f. coquille.

Cordan-niei, s. m. Cordonnier (pron. *dan*.)

Corde, s. f. Cource.

Côrde, s. f. Corde.

Corgie, s. f. Fouet.

Corps-de-fourneau, s. m. Tuyau de poêle.

Cornes de la charrue, s. f. Les manches de la charrue.

Côtes-en-long (avoir les), loc. Être fainéant de manière à ne pouvoir se baisser pour travailler; *avoir les côtes en long comme le loup*.

Couche-huit-heures, s. m. Personnage qui passe tous les soirs dans les maisons et emporte dans sa hotte les enfants qui ne sont pas encore couchés.

Couchon, s. m. Cochon.

Cougnie, s. f. Cognée.

Cougnote, s. f. Charançon du blé.

Coui, s. m. Etui en fer-blanc qui contient la pierre à aiguiser du faucheur.

Coui-coui (faire), loc. Bruit du soulier neuf.

Couine, v. Crier comme le cochon.

Couit, (fém. *couite*), adj. Le chien d'Alcibiade eut la queue *couite*, c. à d. coupée à ras.

Coulâchant, s. m. Licol du veau.

Coulou, s. m. Passoire; surtout passoire à lait.

Coup (prendre), loc. Subir le choc qui amènera une maladie, un accident.

Coupis, s. pl. défrichements.

Couri, v. *Voir couri quelqu'un dans son bouillon, l'aimer éperdument, de manière à le voir même pendant son repas. Voir couri quelque chose*, le désirer.

Courjon, s. m. Cordon.

Coursier, s. m. Conduit en planches qui amène l'eau depuis la vanne jusqu'aux roues du moulin.

Coursière, s. f. Grand fossée d'assainissement.

Cout'hi (avec le th franc-comtois), s. m. Petit jardin, du bas latin curtilé, cour, propriété.

Couteaux-tirés (être à), loc. S'en vouloir à mort.

Coutre ou Coutrote, s. f. Oreiller. **Coustre**, 1373.

Couturée, s. f. Aiguillée de fil.

Couverose, s. f. Femelle d'oiseau qui couve.

Couvert, s. m. Toiture de maison.

Couverte, s. f. Couverture de lit.

Couveu, s. m. Œuf couvé.

Crâchée, s. f. Résidu du beurre cuit.

Cramail, s. m. Crémaillère.

Crampei (se), v. Se cramponner.

Crâpée, s. m. Crêpe.

Craz, s. m. Endroit graveleux (**Cray**, 1373).

Cré, adj. Défait, épuisé par la maladie.

Creuille, v. Creuser.

Crô, s. m. Corbeau.

Cristau, s. m. Soude.

Cropoton (à), loc. Accroupi.

Croquemitaine, s. m. Personnage imaginaire dont on fait peur aux enfants.

Crot, s. m. Creux, fossé.

Crôpel, v. Acte du mâle de l'oiseau sur la femelle.

Crouton, s. m. Crête d'un champ.

Crouton (donner le), loc. Passer la main à quelqu'un. Chaque famille offre à tour de rôle la miche de pain qui doit être bénie et distribuée à la messe. Celui qui a offert le pain envoie un morceau à son voisin pour l'avertir que son tour est arrivé. Au figuré, donner le crouton, c'est donc passer la main.

Cruchot, s. m. Crochet. /

Cuche, s. f. Epillet de blé; l'ensemble des cuches forme l'épi.

Cudot, adj. Vétillieur avec des goûts de luxe.

Cuchotei, partic. Comble. Le mot *cuchot* (tas) n'est plus employé.

Cuerni, adj., pron. *cue-rni*. Défratchi.

Cuite (prendre une), loc. Se griser.

Cuisseison, s. f. Cuisson.

Cul-de-poulot, s. m. Faire le cul-de-poulot, c'est réunir les extrémités des cinq doigts de la main, ce qu'on ne peut faire quand on a les doigts *bigots* (V. ce mot).

Culliei, v. Cueillir.

Cussin, s. m. Coussin. 1373.

Curotte, s. f. Petite pelle pour nettoyer le soc de la charrue.

Crosse, s. m. Béquille. — Grand clou recourbé à angle droit à sa partie supérieure.

D

Dacause, loc. A cause.
Dada, s. m. Dadais.
Dâh ! Exclamation signifiant l'étonnement et le doute.
Dames, s. f. Grains de maïs sec qu'on a fait sauter dans une poêle chaude; les grains qui éclatent bien deviennent blancs et sont les dames; les autres sont les *boquins* ou les *mosieus*.
Dare-dare, loc. A la hâte.
Daubei, v. Battre quelqu'un ou en dire du mal.
Dauouns, pr. ind. Quelques-uns.
Dave, conj. (prononcez l'è). Avec.
Deibillei, v. Dëshabiller.
Deibondnei, v. Oter la bonde.
Deibourrei, v. Effeuiller les épis de maïs.
Deibourrures, s. f. Feuilles enveloppant l'épi du maïs.
Deibraillei, adj. Qui a ses vêtements en désordres.
Deioati, adj. Usé, surtout au figuré.
Deicarpillei, v. Démêler. Surtout en parlant de cheveux.
Deicharbouillei, v. Débarbouiller.
Deicharboutei, v. Remettre en ordre des fils mêlés; — au figuré, *décharboutei une affaire*, c'est la rendre claire.
Deicesssei, v. Cesser.
Deifatimeï (se), v. Se défaçonner, faire des grimaces.
Deifinei, v. Détruire.
Deifresurei, v. Mettre en miettes.
Deigaine, s. f. Mauvaise tenue. Se trouve dans Molière, *Don Juan*, acte II, scène I^{re}, patois de paysan.
Deigarucheï, v. Tomber d'un lieu élevé; — un tas de pierre qui s'écroule *deigaruche*; — un homme qui tombe d'un arbre *deigaruche* aussi.
Deigènei, v. Imiter par moquerie les manières de quelqu'un.
Deigne, s. f. Tige. — se dit surtout du chanvre.
Deigoulinei, v. Couler lentement.
Deigoutament, adv. D'une façon dégoûtante.

Deillurei, adj. Entreprenant.
Deimangounei, v. Détraquer.
Deimariou, s. m. Barque légère, périssoire.
Deinangei, v. Détruire complètement — en parlant d'insectes ou de mauvaises herbes.
Deipavei, v. Littéralement arracher les pavés en signe d'impatience. Un cheval frappe du pied quand il veut partir: il *deipave*; — un homme impatient de partir est censé aussi frapper les pavés; il *deipave*.
Deipendeur d'andouilles, s. m. Chapardeur.
Deipens, s. m. Dépense; — *d'un petit deipens*: d'un entretien peu coûteux.
Deipigei, v. Oter les entraves.
Deipleiei, v. Déteiler; oter les harnais d'un cheval.
Deipravei (se), v. faire le farceur.
Deipravé, s. m. Mauvais sujet.
Deiratei, v. Gratter la terre avec ses griffes.
Deiriei, adv. Dernier, 1373.
Derniei, s. m. Derrière: *Derniei mouei*, derrière moi.
Deisaltai, v. Désertier.
Deisandnei, v. Etendre le foin de l'andin.
Deisendée, adv. Avec ordre, régularité et juste mesure.
Deishabillei (se), v. Maigrir, signe de mort prochaine.
Deisiei, v. Scier en long.
Deitemi, v. Légèrement chaud, en parlant de liquide; — qu'il soit à peine tiède, *dégourdi*; — par opposition à *entemi*, engourdi par le froid.
Deitour, s. m. Entorse.
Deivalei, v. Descendre.
Deivôdurei, adj. Déchiré.
Descendre la vallée, loc. Descendre. On descend la vallée d'un escalier, d'une colline.
Des qui, pr. r. Qui. On dit ordinairement: Il y en a *des qui*, pour: Il y en a qui.

De vin, de r'va, loc. En allant et en revenant.

D'hiôre, adv. Dehors.

Dia-dia, s. m. Cheval (terme enfantin).

Diligentei(se), v. Agir diligemment.

Dinei-blanc, s. m. Plat de riz ou de gruau au lait. *J'ons mangei du dinei-blanc à notre dinei.*

Dindelless, s. Petites cloches du carillon.

Dire, v. *Çà ne me dit pas*, ça ne me fait pas envie. *Çà ne me dit pas de mangei*: je n'ai pas faim.

Dire de mauvaises raisons, loc. Invectiver.

Dire pis que pendre de quelqu'un, loc. Dire de ce quelqu'un tout le mal possible.

Diverse, adj. Dissipé, en parlant d'un enfant.

Donnei (s'en), v. S'amuser beaucoup.

Donnei cinq sous, loc. Toucher dans la main, en parlant d'un petit enfant.

Donnei le berdeau, loc. Expulser avec violence.

Doucénat, adj. Douçatre.

Doucette ou **pommette**, s. f. Mâche (*Valerianella olitaria*).

Douve, s. f. Ados.

Dôtei, v. Oter.

Drâllei (mouiller les ll), v. Courir fort.

Dri, s. pl. Froid aux Doigts. *Attraper des dri*, avoir froid au bout des doigts. On envoie les naïfs à la chasse aux dri: on leur donne un sac qu'ils doivent tenir entr'ouvert avec les deux mains dans un endroit bien exposé au vent du nord.

Dru, adj. Eveillé, gaillard, et, pour les plantes, avoir belle végétation.

D'si, s. m. Cheville que l'on met aux tonneaux.

Dûreté, s. f. Toute tumeur.

D'avant, prép. Avant.

D'avantier, s. m. Tablier.

Deicru, s. m. Diminution du nombre de mailles d'un tricot.

D'lire, v. Trier.

E

E, s. m. Œuf.

Eiboireau, s. m. Abreuvoir.

Eiboirei, v. Faire boire.

Eibrullotei (mouillez ll), v. Eblouir.

Eicafouillei, v. Ecraser.

Eicailloutei, v. Eicailloutei quelqu'un, c'est lui jeter des cailloux.

Eicampillei, v. Jeter à tort et à travers.

Eicharei, v. Echauder.

Eichauffusion, s. f. Inflammation intestinale.

Eicheneau, s. m. Chêneau.

Eichicle, s. f. Echarde.

Eiolaire, s. f. Chélidoïne.

Eicôrces, s. f. pl. Cosses.

Eicot, s. m. Brindilles de bois sec.

Eicouei ou **Eicoure**, v. Battre le grain.

Eicouitei, v. Couper au ras.

Eicouva, s. m. Chiffon attaché à l'extrémité d'une gaule, et qui, mouillé, sert à nettoyer la sol du four avant d'enfourner le pain.

Eicrigne, s. m. Avare.

Eicrignôle, s. m. Gringalet.

Eicriture. *N'être plus que l'écriture d'une gent*: n'être plus qu'une esquisse de l'espèce humaine, tant on est émacié par la maladie.

Eicu-llei (mouillez ll), v. Fouetter attelage.

Eicutt, adj. Atteint d'intertigo.

Eidrussenei, v. Rendre fertile à l'aide d'engrais.

Eifrangei, v. Former des franges sur le bord de l'étoffe.

Eifresillei, v. Réduire en miettes.

Eigambéi, v. Enjamber.

Eigaruchei, v. *Eigarnchei quelqu'un* lui jeter des pierres.

Eigasse, s. f. Pie.

Eigoutiau, s. m. Petite pelle pour enlever l'eau d'une barque.

Eigrafinei, v. Egratigner.

Eigrâli, adj. Desséché, surtout pour les tonneaux.

Eilavasse, s. f. Grande pluie de courte durée.
Eilide, s. m. Eclair.
Eillotei, v. Faire des efforts de vomissements par suite de maucosités attachées à l'arrière-gorge.
Elutei, v. Avoir des secousses de vomissements.
Eimandei ou **amandei**, v. Grandir.
Eimanvi, v. Acheter.
Eimartel, v. Attendre: *faire eimartei quelque chose à quelqu'un*, la lui faire attendre longtemps.
Eimouillei, v. Se dit de la vache prête à vêler.
Eipanchei, v. Répandre le fumier dans les champs en le divisant: *Je m'en va eipanchei*, je m'en vais répandre le fumier.
Eipare, s. f. Traverse de bois pour consolider une planche.
Eipatation, s. f. Peur.
Eipatei, v. Epouvanter. *Eipatei les moineaux*, les chasser en leur faisant peur.
Eipene, s. f. Epine.
Eipu-llei (mouillez les ll), v. Eclorre.
Eiripon, s. m. Nageoire dorsale des poissons.
Eirivance, s. f. Tout ce que l'on mange avec le pain; — se dit aussi de la farine qu'on ajoute à la sauce pour l'épaissir.
Eironce, s. f. Ronce.
Eisorbi, v. Assommer.
Eisurfantei, adj. Hors de soi, épouvané.
Eitapes, s. f. pl. Blé mélangé de pailles courtes et de balles. Après le battage, il reste toujours de ces grains mélangés.
Eitoule, s. f. Chaume.
Eitoupes, s. f. pl. Filasse.
Eitoignu, adj. Eteint.
Eitreit, adj. Etroit.
Eivarei, adj. Renversé.
Eiventrées, s. f. pl. Coliques des animaux.
Eiziguei, v. Ramener avec précaution un filet, une senne.
Embaisure, s. f. Partie de la miche de pain qui a été en contact avec une autre dans le four.
Embouohe, s. f. Propriété où l'on met des bestiaux à l'engrais.

Embru-yei, v. Mettre en mouvement.
Emmourachei (s'en), v. S'enfoncer dans la boue; — s'empêtrer d'amour: *il s'est emmouraché d'une fille*.
Empaturei, adj. Embarrassé, entravé.
Empèlement, s. m. Vanne.
Empiaule, s. f. Femme peu dégourdie.
Empigei, v. Mettre des entraves.
Empigés, s. f. Entraves.
Emprendre, v. Enflammer, allumer. Quand les corbeaux passent au-dessus des rues, les enfants crient: « Crò, crò, ta mésou brûle, un poi d'paille l'a empri pou la lune », et le crò se hate pour aller éteindre l'incendie.
Emprètei, v. Emprunter.
Enchaplei, v. Amincir le tranchant de la faux en le martelant sur une petite enclume portative (*enchaple*) à l'aide du marteau d'enchaple.
Encharboutei, u. Mêler des fils.
Enco, adv. Encore.
Encmencei, v. Commencer.
Encroire (faire), loc. Faire accroire.
Encrotei, v. Mettre au crot, enfour.
Endeivant, adj. Agaçant.
Endeivei (faire), loc. Faire enragé, vexer.
Enfeulei, adj. Enflammé. *Une plaie mal soignée s'enfeule*.
Enfile l'aiguille, s. f. Jeu de jeunes filles. Toutes les enfants se mettent sur une ligne en se tenant par la main; les deux premières d'un bout lèvent les bras et fournissent un passage où l'autre bout s'enfile en chantant: « Enfile, enfile mon aiguille avecque du gros fil », jusqu'à ce que toutes soient passées; puis la seconde passe son bras sur l'épaule de la première, soulève l'autre bras pour faire un nouveau passage entre elle et la troisième, et l'on recommence à enfiler, et ainsi de suite jusqu'à ce que chacune ait un bras sur l'épaule de sa voisine. Alors on défile en tournant en sens inverse et en chantant: « Défile mon aiguille avecque du gros fil ».
Enfle, ad. Enflé.
Engin, s. m. Terme de mépris à un enfant.

Englaudei, v. Berner quelqu'un.
Engorgealei, v. Engorger.
Engoulei, v. Avaler gloutonnement.
Engouliron, s. m. Tourbillon dans l'eau.
Engremalei, adj. En grumeaux.
Engrangei, v. Mettre en chantier. On engrange aussi une maladie.
En n'haut, loc. En haut.
En-nangei, v. (pron. *en*). Pulluler, être contagieux. *La fièvre typhoïde ennange*.
En pour, loc. En échange.
Enrouei, v. Envelopper.
Enroutei, adj. Arrêté en route par le mauvais chemin.
Ensaingnant, adj. Ensanglanté.
Ensauvei, v. Se sanver.
Ensougnei, v. Enseigner.
Entendement, s. m. Intelligence.
Entissei, v. Entasser avec ordre.
Ent'mi, adj. Engourdi.
Entremoire, s. f. Trémie.
Entremi, loc. Au milieu d'eux.
En enva (je m'), v. Pour je m'en vais.

Envirei, adj. Etourdi pour avoir tourné.
Envirolei, v. Avoir le vertige.
Epene-blanche, s. f. Aubépine, dont le fruit est la *poire au bon Dieu*.
Ernei, adj. Courbaturé.
Erneison, s. f. Courbature, lumbago.
Es, art. **Aux** : *es champs*, aux champs.
Escalibot, s. m. Chataigne d'eau, macre (*trapa natans*).
Escoffiei, v. Voler, tuer.
Esquelette, s. m. Squelette.
Esquintei, v. Echinaer.
Estatue, s. f. Statue.
Essard, s. m. Endroit défriché. (*Essars*, 1373).
Essartei, v. Défrichei.
Étainei, v. Taquiner.
Et pe, conj. Et puis.
Euvre, s. f. Filasse. Elle est de trois sortes : les grands suans, les courts, et les pattes ou étoupes.
Eixavier, s. m. Xavier.

F

Faces, s. pl. Cheveux qui descendent sur les joues.
Fagotei, adj. Mal habillé.
Faim (avoir). Avoir faim, avoir soif de quelque chose, c'est en avoir une envie immodérée. On a faim ou soif de n'importe quoi : *faim*, *soif* de se promener, de battre quelqu'un. C'est le contraire de la locution *être saoul de quelqu'un*.
Fait (si), loc. Affirmation contradictoire.
Fanchette, s. f. Françoise.
Fanée, s. f. Poussière de farine qui se perd dans les moulins.
Fanfan, s. m. François. — Sens fig. : niais.
Fantaisies, s. f. Friandises faites avec une pâte pétrie au lait, puis coupée en lanières minces qu'on fait frire dans l'huile et qu'on saupoudre de sucre.

Fany, s. f. Stéphanie.
Farnôle, s. f. Provision de fruits. Endroit où on les met faner.
Farot, adj. Fier. *Faire son farot* : poser.
Faton, s. m. Touffe de poils aux pieds des chevaux.
Faute (avoir), loc. Avoir besoin.
Feignant, ad.. Fainéant.
Fendrasse ou **fente**, s. f. Jeu de berger. Une fente est creusée en terre ; chaque joueur y dépose une *mise*. (V. ce mot), et chacun donne à son tour un coup de fouet sur la fendrasse ; les mises qu'il fait sauter lui appartiennent.
Feni, s. m. Fenil.
Ferloche, s. f. Freloche.
Fernâchei, v. Fourrager ; chercher indiscrètement.
Feu (qui a besoin du feu le cherche au doigt). Autrefois, avant l'invention des allumettes

chimiques, la ménagère recouvrait de cendres les braises qui restaient dans l'âtre le soir, et, le lendemain elle en pouvait retrouver, *avec le doigt*, quelques parcelles qui lui servaient pour enflammer une alumette souffrée.

Feuille, s. f. Alevin de carpe de première année.

Fi, s. m. Polype, verrue, toute excroissance sur la peau.

Fiance, s. f. Confiance.

Fifine, s. f. Joséphine.

Fignolei, v. Avoir une mise recherchée; faire un travail avec perfection.

Fil à retardre (donner du), loc. Donner beaucoup de soucis et d'embarras.

Filasse, s. f. Ligne dormante munie d'un grand nombre d'hameçons.

Filette, s. f. Rouet.

Fille à caca, s. f. Enfant qui recherche la société des filles.

Fin, s. f. Territoire de terre d'allusion.

Fin de môrt (en), loc. Sur le point de mourir.

Flamusse, s. f. Pain de farine de maïs pétrie avec du lait, et peu volumineux.

Flan, s. m. Gâteau recouvert d'une marmelade de courge. La pâte est retroussée sur quatre côtés, de sorte que le gâteau est carré et conserve peu de largeur (20 cm).

Flangipane, s. f. Préparation d'amandes pour mettre sur les gâteaux : c'est alors un Pithiviers.

Flâme, s. f. Lancette.

Flau, s. m. Fléau.

Flaubée, s. f. Correction.

F'mée, s. m. Fumier.

F'mère, s. f. Fumée.

Fô, adj. Fou.

Foie-de-loup, loc. On dit d'un faux savant : *Il connaît tout, il a mangé du foie de loup*.

Foin, s. m. Fouine.

Fôle, adj. Folle.

Fondrée, s. f. Herbe courte du pré qui forme le fond.

Fonteni, s. m. Petite source, grifon de source. 1373.

Forme, s. f. Stalle d'église.

Forson, s. m. Fourchon, fourche de fer.

Fossou, s. m. Pioche large et légère.

Fou (chien). Chien enragé,

Foudras, s. m. Enfant remuant.

Fouère, s. m. Foire.

Fougne, s. m. Foëne.

Fougniei, v. 1^o Respirer avec ostentation; 2^o faire des recherches à l'aide de l'odorat; 3^o chercher indiscrètement.

Fouinei, v. Manquer de courage.

Fouire, s. f. Dévoisement.

Fouiroux, adj. 1^o qui a la diarrhée; 2^o pingre : *parrain fouiroux*, *marraine fouirouse* qui ne jettent pas assez de dragées.

Founote, s. f. Niche pratiquée dans l'épaisseur du mur de la cheminée et qui servait autrefois à entreposer le briquet, l'amadou, etc.

Four (faire au), loc. Faire le pain.

Fouroasse, adj. Turbulent, mauvais sujet. Pénible souvenir du marquis de Forkas, chef des Hongrois en 1636.

Fourche (à la fourche, au rateau), loc. Pour certains prés indivis, les co-propriétaires se partagent la récolte fauchée et fauée. Ces propriétés deviennent de plus en plus rares.

Frayau, s. m. Banc de poisson en frai, et, par analogie, toute agglomération animale ou humaine très dense.

Freid, s. m. Froid.

Fregon, adj. Turbulent.

Fregonneure, s. f. Perche ou tige de fer pour attiser le feu.

Fregonnei, v. Tourmenter le feu, l'attiser.

Fremi, s. m. Fourmi.

Fresillon, s. m. Troëne (*ligustrum*).

Fricassée, s. m. Tripes.

Fricasson, s. m. Restes de viande qu'on fait cuire dans la poêle.

Fricotei, v. Faire des gains illicites. Les soldats disent *faire du fourbi*.

Frigolei, v. Faire griller. Ne se dit qu'en parlant des châtaignes.

Frigolot, adj. Tout chaud, sortant de la poêle.

Frigousse, s. f. Fricot.

Frillei, v. Brûler les poils.

Frillotte, s. f. Pyrosis.

Prime, s. f. Blague. *Pou la prime* : pour se moquer.

Frimousse, s. f. Figure (en mauvaise part).

Fripouille, s. f. Vaurien.
Frisons, s. m. Copeaux de menuisier.
Frisquet, s. m. Froid vif, mais léger, sec. *Il fait frisquet* : il fait un froid léger, agréable.
Frite, s. m. Faite (freste, 1373)
Fromageot, s. m. Mauve (*malva rotundi folia*).
Fromentin, adj. Couleur du froment. *Un bœuf fromentin, une vache fromentine*. C'est la robe particulière à la race féminine.
Fronche, s. f. Pièce de bois pres-

que verticale qui sert d'appui à la planche latérale d'un chariot.
Frottei (Viens donc t'y), loc. Provocation.
Frouillei, v. Frauder, tricher.
Fruitier, s. m. Fabricant de fromages pour une société.
Fruitière, s. f. Fromagerie.
Fusil-de-toile, s. m. Sac de mendiant.
Fuyard (pigeon), adj. Pigeon de colombier.
Fauchée, s. f. Manche de la faulx.

G

Gadrrouillei, v. Patauger dans la boue ; même signification que gargouiller.
Gaille, s. f. Truie.
Galbordei, v. Détériorer les objets qu'on possède ; ne pas les entretenir en bon état.
Gâle, s. f. Impertigo du cuir chevelu chez les enfants.
Galine, s. f. Bouchon sur lequel on pose les sous au jeu de cénom.
Galinei, v. S'équilibrer.
Calvaudei, v. Se débaucher.
Gamourot, s. m. Algue de rivière.
Ganifle, s. m. Canif.
Gareau, s. m. Ondée de pluie.
Gareillei, v. Génér, empêcher d'agir : *La pleue nons a gareillei*.
Gargouillon, s. m. Insecte qui se forme dans certains légumes : pois, fèves, lentilles.
Garguelot, s. m. Gorge.
Garlet, s. m. Etui à aiguilles.
Garlotei, v. Entrelacer des brins pour en faire une corde ; — garnir un objet avec du fil, de la ficelle, en spirales serrées.
Gatillots, s. m. pl. Chatouillements.
Caude, s. f. pl. Mais séché au four ; bouillie faite avec de la farine de gaudes.
Gaudron, s. m. Goudron.
Gaudronei, v. Goudronner.
Gaugei (se), v. Se salir de boue.
Gauillard, s. m. Débauché. D'après M. Luchaire, on appelait **Go-**

liards les étudiants étrangers de l'Université de Paris sous Philippe-Auguste.
Gaumei, v. Souffrir d'une maladie latente. On dit de même : *Couver* une maladie.
Gaume, s. m. Nénuphar (*luteum*).
Gaunei, adj. Vêtu d'une façon ridicule.
Gaupe, s. f. Femme de mauvaise vie.
Gavouillei, v. Glisser dans la boue ; *y gavouille* : il y a de la boue glissante.
Genços, s. pl. Agacement des gencives. *Faire les genços* : narguer quelqu'un en lui montrant ce qu'il n'aura pas.
Gène, s. f. Marc de raisin.
Gevrun, s. m. Givre.
Gigounel, v. Agiter par saccades un objet attaché.
Ginguei, v. Sauter, s'amuser.
Gisier, s. m. Jabot des oiseaux.
Glaïron, s. m. Ferme. Ne s'emploie plus que pour désigner le *Glaïron des Vulpes* ou Fruitière Rouge. 1373 *Gleyron*.
Glandre, s. f. Glande.
Gleu, s. m. Paille de seigle, bien triée, bien droite.
Glinglin, s. m. L'auriculaire.
Gloria, s. m. Eau-de-vie que l'on met dans son café. *Prendre un Gloria* : prendre une tasse de café additionnée d'eau-de-vie.

Go (de), loc. Facilement. *Entrer tout de go* implique toujours une ouverture. On passe *tout de go* par une large porte ; un verre de vin descend *tout de go* dans un estomac ; un couteau bien affilé entre *tout de go* dans la viande.

Gobelotei, v. Courir les cabarets.

Gobergei (se), v. Se régaler.

Gobille, s. f. Noix de galle ; petite bille.

Godaille-bon-temps, s. m. Paresseux et débauché.

Godelureau, s. m. Faquin.

Gogno, s. m. Petit cochon ; terme affectueux donné à un enfant.

Gogo (à), loc. A discrétion.

Goguenettes, s. f. pl. Plaisanteries, sornettes.

Gomiau, s. m. Bouillie à mettre sur les gâteaux.

Gonelle, s. f. Poupée.

Gonfle, s. f. Cornemuse.

Goui, s. m. Grande serpe avec un long manche pour tailler les buissons. On l'appelle aussi vège.

Gouilla, s. m. Flaque de boue.

Gouillan, s. m. Qui mène une vie déréglée.

Goulée, s. f. Bouchée.

Goulerot, s. m. Passage étroit par où l'eau passe d'une rivière dans une morte ou mare. Goulot.

Gourgandine, s. f. Femme de mauvaise vie.

Gouri, s. m. Goret.

Courmes, s. f. pl. Impétigo du visage chez les enfants.

Gouizotte, s. f. Petite serpe.

Grappe, s. f. Crochet à quatre dents, qui, attaché à l'extrémité d'une corde sert uniquement à retirer les seaux restés au fond des puits.

Grappe (porter à la), loc. Deux personnes en se tenant par les mains forment avec leurs bras une civière où l'on peut porter un lourd fardeau.

Grappin, s. m. Grande fourchette à deux dents qui servait à attiser le feu.

Gratte, s. f. Gale.

Grattons, s. m. pl. Cretons.

Gravalon, s. m. Gros frêlon.

Gravuchel, v. Grimper.

Grebe, s. f. Grosse buche de bois noueuse.

Gremalou, adj. Grumeleux.

Gremeau, s. m. Noyau, — et cer-

taines semences telles que celles de courge.

Grenadier (tirer au), loc. Jouer quelque'un.

Grenouillei, v. Pêcher aux grenouilles ; courir les cabarets.

Renouillou, s. m. Mauvais pêcheur.

Greme, s. f. Grains de raisin.

Grevei, v. Etre pénible, *y m'greve* : ça m'est pénible.

Griblette, s. f. Tranche mince de pomme de terre qu'on fait griller sur le fourneau.

Grignei des dents, loc. Montrer les dents par colère.

Grigou, s. m. Avare, usurier.

Grillotte, s. f. Espèce de petite prune.

Grimont, s. m. Chiendent. (*tritium repens*).

Gringuotei, v. Produire un bruit léger.

Grispine, s. f. Petite fille espiègle.

Grôlei, v. Secouer. (Ce mot se trouve dans Molière).

Gros, adv. Beaucoup. *Al ot gros riche ; ala gros d'champs*.

Grosei (se), v. Se plaindre. Mahaut de Chausson, dans un acte de 1313 dit que les habitants de Chausson se *grosaient* d'elle. Ce mot n'est plus employé à Chausson. Dans quelques villages des environs, on dit encore **se gausei** pour se plaindre.

Groutel, v. Bercer.

Gru-llei (mouillez ll), v. Trembler, *gru-llei la fièvre*.

Gru-llot (mouillez ll), s. m. Grelot et grillon ; — perche terminée par une tige de fer munie d'anneaux qui sert à déloger le poisson.

Grus, s. m. pl. Gruaux.

Gryau, s. m. Seau.

Gryalot, s. m. Petit seau.

Gueillot, s. m. Morceau de bois que l'on attache au cou d'un animal et qui, pendant entre ses pattes, l'empêche de courir.

Guerdon, s. m. Couverture du lit. **Gue-rlu** (séparez gue), s. m. Homme de rien.

Guettei, v. Regarder. *A me guette*, il me regarde. — *Guettez-le*, regardez-le. *Guettei-me c'qui*, regardez ceci.

Gueugniet, v. S'attarder à ne rien faire. Tardel.

Gueule(à **gueule que veux-tu**), loc. A discrétion et de bonnes choses à manger.

Gugne, s. f. Gros morceau d e pain ou de comestible quelconque.

Guigné, s. m. Qui regarde de travers.

Guille, s. f. Excrément dur et menu de la chèvre, du lapin, etc.

Guilledou (**courir le**), loc. Se débâcher avec les femmes.

Guillevaudei, v. Se promener intempestivement, par fainéantise.

Guimbarde, s. f. Petit instrument de musique qui n'est plus employé.

Grosse voiture.

Gy, s. m. Gypse.

H

Habillei-de-soie, s. m. Porc.

Hachon, s. m. Hache à main.

Hâle-de-mars, s. m. Sécheresse habituelle à cette époque.

Harche, s. m. Herse.

Harchei, v. Herser.

Hardie, interj. Allons, courage.

Hâron, s. m. Héron.

Harpi, s. m. Harpon.

Hauturot, s. m. Petite élévation.

Heirusson, s. m. Hérisson.

Homme-rapondu, s. m. Jeu. Une personne se plaçant sur les épaules d'une autre de manière à ce

que ses deux jambes pendent sur la poitrine de celle-ci, produit un *homme rapondu*, c'est-à-dire deux hommes bout à bout (*V. rapondre*).

Honnête, adj. Poli.

Herbe-du-grand-consul, s. f. Grande consoude (*symphytum*).

Honnêteté (**faire**), loc. Offrir à boire et à manger aux visiteurs.

Houme, s. m. Homme.

Hûe-hûerô! Interj. Adroite! *Hûero* est le contraire de *dia*! à gauche. *Hue*! s'emploie aussi pour dire simplement: *Allez*!

I

I, pr. **Il** (impersonnel). **I ple**: il pleut. — Il signifie aussi ceci, cela *J'i crei*: je le crois.

Iaude, s. m. Claude.

Iaudines, s. f. pl. Malaises des femmes à la ménopause.

Iette, s. f. Petit placard.

Ignoncent, adj. Innocent, faible d'esprit.

Iki, adv. Ici. — **C't iki**, celui-ci.

Ilà, ad. Là-bas. — **C't ilà**, celui-là.

Ilon, s. m. Petite île, îlot.

In-baguette, s. f. Ligne de nuit composée d'un fil peu long muni d'un hameçon amorcé d'un poisson vivant; l'autre extrémité du

fil est attachée à un petit paquet de jones; le tout est jeté le soir dans une eau dormante; le poisson qui mort s'enfuit en trainant le paquet de jones jusqu'à ce que celui-ci soit arrêté par un obstacle; au matin on lève la ligne.

Imparfait, adj. Mauvais sujet.

Indifférent (**pas**), adj. Appréciable.

Indique, s. f. Bleu à azurer le linge.

Iot, loc. C'est.

Iôtre, adj. pos. Leur.

Ioti qu'oui, loc. Dans les jeux des enfants, *est-ce prêt? est-ce oui?*

J

Jacassei, v. Bavarder.
Jâcin, s. m. Dard des insectes. Au figuré, *avoir un bon jâcin* : crier très fort, pousser des cris aigus.
Jacinthe, s. f. Hyacinthe.
Jacriô, s. m. Geai.
Jalei, partic. Gelé.
Jaquel (se), v. Se tacher par l'humidité.
Jareillâ, adj. Qui a les jambes torses. On dit aussi : *avoir les jambes en manches de veste*.
Jarelle, s. f. Oseraie.
Jargillei, s. m. Zizanie des céréales.
Jaspinei, v. Causer avec volubilité.
Jâsse, s. f. Nœud coulant.
Jicle, s. f. Petite seringue faite avec un morceau de branche de sureau dont on a enlevé la maille.

Jiclei, v. Envoyer de l'eau par petits jets. — Sauter vivement : un poisson *jicle* à la surface de l'eau ; un oiseau *jicle* quand il vous échappe de la main.
Jivale, s. f. Javelle.
J'ment, s. f. Jument.
Joquei, v. Bégayer.
Josei, s. m. Joseph.
Josette, s. f. Joséphine.
Jou (à), loc. Perché sur le juchoir.
Jouchou, s. m. Juchoir.
Journal ou journau, s. m. Mesure agraire de 36 ares environ, de 48 ares en 1373 ; — il s'écrivait alors *journaul*.
Juda se voit dans la lune avec son fagot d'épines.
Ju-illet (mouillez ll). Juillet.
Jun, s. m. Juin.

L

La, art. Un prénom féminin est toujours précédé de l'article *la* : *La Françoise*, *la Fanny*.
Labourée, s. m. Cultivateur. *La Saint-Isidore est la fête des labourées*.
Lagat, s. m. Liquide répandu. Un *lagat* de sang est une mare de sang.
Laiche, s. f. Careix de différentes espèces.
Laitie ou Laitia, s. f. Petit-lait.
Lampée, s. f. Gorgée.
Lan, s. f. Œuf de pou.
Lard (un), s. m. Un cochon.
Lardanche, s. f. Mésange jaune.
Large (au), loc. Tout ouvert.
Larmiei, s. m. Soupirl de cave.
Lâ mouei ! interj. Hélas. — Exclamation très fréquente dans toute la Franche-Comté. *Lâ mouei*, *mes bons mostieus* ! se prononce d'une voix traînante.
Lavou, adv. Oû, et alors.

Lavure, s. f. Breuvage composé d'eau de son, etc., pour la nourriture du bétail.
Lée, pr. Elle.
Leioche, s. f. Petite tranche.
Leue, s. f. Ivraie (*lolium temulentum*).
Leurre, s. f. Belette. Au figuré, rusé. — *Petite leurre*, petite rusée !
Levée, s. f. Digue. On donne aussi le nom de *levée* au chemin circulaire qui existe en dehors des fossés d'enceinte de Chaussin.
Lexandre, s. m. Alexandre.
Lexis, s. m. Alexis.
Li, pr. Lui. *A li dit* : il lui dit ; — *a li a dit* : il lui a dit.
Lice, s. f. Perche mobile engagée horizontalement sur des poteaux pour servir de barrière.
Lichei, v. Glisser.
Lichei, v. Manger ; on dit aussi *relichei*.

Licherote, s. f. Glissade ; endroit sur lequel les enfants se glissent.
Lignot, adj. Doux au toucher. Les jeunes filles ont les joues *lignotes*.
Liteau, s. m. Règle de bois sur laquelle glisse un tiroir.
Loichei, v. Lècher.
Loin, s. m. Lien.
Long (au), prép. Auprès. *Au long* de la maison : — *au long* du crot : près de la maison, près du creux.
Longe, adj. Longue.
Longe de voiture, s. f. Pièce de bois qui relie les deux trains d'une voiture.
Loquet, s. m. Hoquet.
Lordot, s. m. Vertige.
Loriot, s. m. Oiseau. *Chantei c'ment un loriot* : chanter agréablement.
Loup-y-es-tu. (Jeu enfantin). Le boudot, celui qui remplit le rôle du loup, se place, la figure tournée contre un arbre ou contre un mur ; ses partenaires, placés à un but,

s'avancent en disant : « *Promenons-nous le long du bois, pendant que le loup n'y est pas. Loup y es-tu ?* » Le loup répond d'abord non. Les autres recommencent en s'approchant de plus en plus, et lorsque le loup pense qu'ils sont suffisamment près, il répond : « *Oui !* », se retourne et donne le boudot à celui qu'il peut toucher avant qu'il soit retourné à son but.
Loup-veirou, s. m. Loup-garou.
L'su ou Lissu, s. m. Eau de lessive.
Lu, pr. Lui. *I ot lu* : C'est lui.
Numéro, s. m. Numéro.
Lnnette, s. f. Linot.
Lure, v. Luire.
Lurette (y a belle), loc. Il y a longtemps.
Lustuberlu, adj. Ecervelé.
Luza, s. m. Lézard, et par extension petite langue.
Luzotte, s. f. Espèce de gesse des prés.

M

Mâchefer, s. m. Paille de fer ; gravier ferrugineux congloméré.
Mâchuron, s. m. Tache noire.
Mac'vin, s. m. Vin cuit.
Magnin, s. m. Chaudronnier ambulat ; — brouillard qui est censé produire la maladie de la vigne ou des pommes de terre.
Maille, s. m. Câble pour le passage d'un bac.
Maillei, v. Tordre. — On maille plusieurs cordelettes pour en faire une grosse, — *une maille*.
Main-chaude, s. f. Jeu de la savate.
Mairerie, s. f. Mairie.
Maître (aller à...), loc. Se placer comme domestique.
Malbrou, s. m. Lourd chariot à à larges jantes.
Mal du petit Jésus ; quand il est passé, ou n'y pense plus. Accouchement.
Mâle, s. m. Tige de chanvre qui porte la graine.
Malin, maline, adj. Méchant, méchante.

Malsausse, s. m. Saule Marceau.
Man, s. m. Gésier des oiseaux.
Marichau et meirichau, s. m. Maréchal.
Margalou, s. m. Contrebandier. Autrefois *margandier*. Un vieux chemin porte encore le nom de *Chemin des Margandier* ou *Chemin des Fées*. Il faisait communiquer Dole à Bellevestre par Chaus-sin.
Margoulette, s. f. Le gosier.
Mariei, v. Terme de maquignon-nage. Lorsque, sur la foire, un vendeur demande un prix par trop élevé, le demandeur offre un prix inférieur, mais encore trop élevé et n'insiste pas. Le vendeur, s'il est naïf, s'en réfère à ce prix, le maintient. (Sa bête est *marlée*). Lorsque la foire est à peu près terminée, qu'il ne se présente plus d'acheteurs, le premier demandeur envoie un compère qui achète la bête à un prix très inférieur.

Mariénée, s. f. Milieu du jour. Ne se dit qu'au sujet des vaches qui vont à la pâture; quand on les ramène avant midi, on dit qu'elles reviennent *en mariénée*; elles retournent aux champs dans l'après-dîner.

Marmusei, v. Murmurer : « *On marmuse que...* » : il se dit clandestinement que...

Masque, s. m. Toute personne déguisée à l'occasion des jours gras, même non masquée; on dit aussi un *carnaval*.

Mâts, s. m. Pièces de bois qui soutiennent les fûts dans une cave.

Mataflan, s. m. Crêpe un peu épaisse; — **flan**, **flamusse**, **flangipane** et **mataflan** : quatre expressions pour rendre l'idée de gâteau.

Mate, s. f. Meule de foin ou de paille.

Mâte, s. f., adj. 1, Un peu tiède; — 2, moite, un peu humide; — 3, enfin flétri, un peu usé.

Mâtin ! interj. Juron très employé. *Sacré mâtin* !

Maton, s. m. Tourteau.

Matra, s. m. Fumier.

Mau, s. m. Mal.

Manchard-Maufred, s. m. Celui qui se plaint de tout : et du chaud et du froid.

Maucontent, adj. Mécontent.

Mau-de-saint, s. m. Maladie portant le nom d'un saint : *danse de saint Guy*, — de *saint Marcou*, — et qui guérit par l'intercession du saint.

Mau-endurant, adj. D'un commerce difficile.

Meix, s. m. Clos contigu à la maison.

Meichant, adj. Souffreteux, malade.

Meillot, s. m. Maillet. Ce mot ne s'emploie que dans un jeu de mère avec son jeune enfant. La manman chante un air quelconque, et à la fin de chaque couplet, elle frappe de la main sur la tête du bébé en disant toi meillot — l'enfant suit le rythme avec attention, et cache sa tête en riant dans le sein de sa mère quand le coup doit le frapper.

Mémé, s. f. **Pépé**, s. m. Grand' mère, grand-père.

Menterie, s. f. Mensonge.

Merlusine (la), s. f. C'est la fée Mélusine; la Merlusine est au fond des puits; elle fait tomber dans l'eau les enfants qui se penchent sur les margelles ou qui s'approchent des rivières.

Mès-d'heu, adv. Dorénavant.

Mès-hui, adv. Jusqu'à ce jour.

Mesure, s. f. Actuellement on désigne ainsi le double-décalitre. Avant la Révolution, la mesure de Chaussin équivalait à 19 litres 50. La double mesure s'appelait *Emine*; la demi-mesure *Quarteranche*. Les douze mesures formaient le *Bichet*. La mesure de terre valait à peu près 6 ares. L'émine a donné le nom à l'éminage, droit sur les grains.

Meûre, s. f. Saumure.

Meûr, adj. Mûr.

Meûrette, s. f. Poisson cuit au vin; espèce de matelotte.

Meûri, v. Mûrir.

Miânei, v. Miauler.

Mianche, s. f. Femme peu active.

Miarle, s. m. Merle.

Michot, s. m. Petite miche de pain.

Miguel, v. Regarder avec admiration.

Mignot (Parlei) : Zézayer. Le zézaïement est très commun à Chaussin.

Millat, s. m. Pâtisserie faite d'œufs, de lait sucré, farine, et cuite au feu.

Millassière, s. f. Plat à faire cuire le millat.

Miot, adj. Muet.

Minon, s. m. Chaton de saule, de noisetier, etc. en floraison.

Mise, s. f. Petite corde tressée à la main que l'on met à l'extrémité de la mèche du fouet.

Misou, s. m. Partenaire.

Mites, s. f. pl. Mitaines; gants qui laissent à découvert l'extrémité des doigts.

M'lin, s. m. Moulin.

Môlot (ouseniei...), s. m. Celui qui s'occupe intempestivement de la cuisine. La cuisinière impatiente lui dit alors d'*aller commander au four*.

Mondeure, s. f. Délivrance des animaux.

Montagnon, s. m. Montagnard.

Môrt (Quand la môrt i ot, on ne pe pas se guéri); expression fataliste.

Morte, s. f. Mare formée par une rivière ; les *mortes* sont habituellement d'anciens lits de rivières.

Mouchou, adj. Morveux.

Mouchrée, s. m. Mucus du nez.

Mouflot, adj. Mou au toucher. cédaient sous le doigt.

Mougnon, s. m. Moignon.

Moulin de Ste-Reine ; quand i ple, n'a pas de graine, loc. Mauvais moulin.

Moulin (temps...), adj. Temps pluvieux qui détrempent les routes.

Moulot, adj. Mou, mollet.

Mounin, s. m. Mannequin, pître.

Mourée, s. f. Moraine.

Mouron, s. m. Fruit de la ronce sauvage (*murus fructuosus*).

Moussillon, s. m. Moucheron.

Mourtia, s. m. Mortier.

Moutiau, s. m. Motte émergeant de l'eau.

Mouton, s. m. Ver de la cerise.

Moutot, s. m. Blé sans barbe.

Moutte, s. f. Motte.

M'ri, v. Mourir.

Mussant, s. m. Le couchant, du côté du soleil *mussant*.

Mussei, adj. Couché.

N

Nabot, adj. Diminutif de bot.

Nân-nette (séparez *Nan*). Annette.

Naquei, v. Eclabousser avec un liquide.

Nasei, v. Rouir, faire macérer dans l'eau : — doigts *nasei*, ramollis par un long séjour dans l'eau.

Negoille, s. m. Gros bouton de vêtement.

Neige-du-coucou, s. f. Première neige qui arrive quand le coucou chante.

Nèle, s. f. Nielle (*agrostemma githago*).

N'empêche, loc. Quoi qu'il en soit.

Nên-ni, adj. Non.

Neveur, s. m. Neveu.

Neû, adj. Neuf.

Neûe, s. f. Nuit.

Neyei, v. Noyer.

Nez-chat, adj. Difficile sur la nourriture.

Niaf, s. m. Savetier.

Niau, s. m. Œuf qu'on laisse dans le nid de la poule afin qu'elle continue à venir y pondre.

Niau, adj. Niais.

Niaulerie, s. f. Niaiserie.

Nini, s. m. Denis.

Nionio, adj. Niais.

Niquet, s. m. Petit sommeil.

Noircitude, s. f. Obscurité.

Noms (dire des...) Donner des sobriquets.

Nono, s. m. Antoine.

Nouée, s. m. Noël.

Nourain, s. m. Jeune porc sevré.

Nous... nous deux, nous trois, loc. : tous deux, tous trois. On dit aussi : *les deux, les trois*. Nous avons été nous promener les trois.

Nun, pr. ind. Personne.

O

On, pr., nous. *On* va travailler : nous allons travailler. Locution très usitée.

Or, s. m, Or, *orerie*, ors.

Ordon, s. m. Rang que suit un ouvrier dans le travail des champs.

Suivre son ordon : suivre sa ligne.

Orgique, ad. Scandaleux.

Ormoire, s. f. Armoire.

Ortie-blanche, s. f. Lamier blanc.

Orval, s. m. Contre-temps.

Orvaleux, adj. Sujet aux contre-temps; chanceux. La vigne est une culture *orvaleuse*.
Ougnon, s. m. Oignon.
Ouidah! interj. Vraiment!
Ouillotte, s. f. Petite oie.
Ousiau, s. m. Oiseau.
Ous'que, loc. Où est-ce que ?

Ousse! interj. Cri pour chasser un porc.
Ouvei, v. Poudre.
Ouvri, v. Ouvrir.
Ouvri, adj. Ouvert. La porte. Ot ouvri : la porte est ouverte.
Ozoré, adj. Doré.

P

Pagnière, s. f. Grand panier à anses.
Pagnerot, s. m. Fabricant de paniers.
Pain-flebon, s. m. Salsifis des prés (*tragopogon pratensis*). Les enfants se montrent très friands des feuilles du *pain-flebon*.
Pain à l'Oiseau, s. m. Sedum.
Pandant, s. m. Coutre de la charrie.
Panguillei, v. Pendre, pendiller.
Panguillon, s. m. Pendillon, morceau d'étoffe qui pend.
Pantet, s. m. Pan de chemise.
Pâpon, s. m. Petit enfant, poupon.
Paquets, s. m. pl. Cancans comérages.
Paradis, s. m. Reposoir du Jeudi-Saint ou de la Fête-Dieu.
Pardil... Par Dieu! Interjection affirmative.
Partable, adj. Se dit d'une propriété à partager ou partagée, mais qui reste unique au point de vue des servitudes et des droits de chacun des co-priétaires ou des usufructiers (*partant* 1373).
Particulier, s. m. Un quidam, n'importe qui; — se dit surtout en mauvaise part.
Pas d'âne, s. m. Tussilage.
Pas mouin, prép. Cependant.
Pas pu tôt que, loc. Aussitôt que.
Passagei, s. m. Passeur; préposé au passage d'un bac.
Passe, s. f. Affût. Ne s'emploie que pour la bécasse : *passé de la bécasse*; affût de la bécasse. *Je vais à la passe* : je vais à l'affût de la bécasse.

Patache, s. m. Femme malpropre.
Patarei, v. Courir avec bruit.
Pâte, s. f. Chiffon.
Patée, s. m. Chiffonnier.
Patifou, adj. Ecervelé.
Patin, s. m. Petit chiffon, guenille.
Patiu, s. m. Trou. N'est plus employé qu'au lieu dit *Le Patiu de Raunot*.
Pâtiron, s. m. Potiron.
Patoulot, s. m. Enfant gros et lourd.
Patrigotei, v. Manigancer.
Patrouille, s. f. Femme malpropre.
Patrouillon, s. m. Qui se salit dans l'eau.
Patvoûlei, v. Voltiger.
Pauille, s. m. Pou.
Pauverne ou **Sauvignon**, s. m. Bourdaine (*rhamnus frangula nerprunx*).
Pe, féminin **pete**, adj. Laid, laide.
Pe (et...) conj. et. On ne dit jamais et tout seul, mais et **pe** (prononcez l'e).
Pée, s. m. Pis de la vache.
Peignei qué'un en remon-tant, loc. Lui faire du mal.
Penouille, s. f. Epis de maïs.
Pérou (couteau...), s. m. Plane.
Perlinpinpin, s. m. Primevère des prés. On l'appelle aussi *gendarme*.
Pe-rnalei, (pron. **pe**), s. m. Epine noire.
Pete-fin, loc. Faire *pete-fin* d'un objet, c'est le détériorer.
Petiot, adj. Petit.
Peûri, adj. Pourri.
Peusse, s. f. Toux.

Piaillei, v. Crier d'une voix aiguë.

Piau, s. f. Peau.

Picaillons, s. m. Ne s'emploie qu'au pluriel pour désigner des pièces de monnaie, de l'argent.

Ploot, s. m. Piquant, épine.

Plootin (gagner son...), loc. Se rouler sur le dos.

Pie, s. f. Territoire de culture ; *pie des blés*, partie cultivée en blé ; sole de terre.

Piërsi, s. m. Persil.

Pigei, v. Piétiner. On pige la terre glaise pour en faire des carreaux.

Pignâ, s. m. Peigneur de chanvre.

Pigne, s. m. Peigne.

Pignei, v. Peigne.

Pillochei, v. Manger en choisissant tous les morceaux.

Pinces, s. f. Pincettes.

Pinel, v. Rendre avec la bouche des sons aigus et légers. Les petits oiseaux *pinent*.

Pingôle, s. f. La pingôle est une bascule destinée à tirer l'eau des puits ; elle ne peut convenir qu'à des puits peu profonds : six à sept mètres au plus. Pour un puits de six mètres, elle se compose d'une forte poutre, d'à peu près six mètres de haut, établie solidement à trois mètres du puits et se terminant en fourche à son extrémité supérieure ; dans cette fourche joue une autre poutre transversale à l'aide d'une forte cheville de fer dont elle est traversée vers son milieu. La portion correspondante au puits a quatre mètres et va en s'amincissant. L'autre partie est au contraire volumineuse ou chargée d'un poids, et peut être plus ou moins longue. La première est munie à son extrémité d'un anneau en fer auquel est adaptée une perche de la grosseur du poignet, terminée par une porte mousqueton où s'accroche le sceau. En tirant sur la perche, le seau descend avec elle, se remplit, et lorsqu'on n'agit plus sur la perche, le seau remonte jusqu'au niveau de la margelle.

Pioncei, v. Dormir profondément.

Pipolé, adj. Tacheté. — En parlant du pelage des animaux.

Pipou, s. m. Renoncule rampante. On l'appelle aussi *bassin d'enfer*.

Pique-du-jour, s. f. Pointe du jour, l'aurore.

Piquei, v. Tinter une cloche.

Pire, ad. comp. Pis.

Pitou, s. m. 1° Putois ; 2° mucus concrété du nez.

Plaît-il ?, loc. Façon polie de faire répéter ce qu'on n'a pas bien entendu.

Planche, s. f. Petit ponceau sur un sentier.

*Quant il pleut le dimanche,
L'eau enlève ponts et planches.*

Plateau, s. m. Planche épaisse et longue.

Platine, s. f. Plaque de fer ou de fonte qui revêt le contre-cœur de la cheminée. Derrière la platine, dans la chambre correspondante il y a un placard qui sert d'étuve et est appelé aussi *platine*. (Voir à ce sujet le *Journal Officiel* du 12 avril 1901. — Congrès des Sociétés savantes de Paris et des Départements, section d'archéologie). « M. L. Germain appelle l'attention du Congrès sur les plaques de foyer en fonte désignées sous le nom de *taques*. L'une des plus belles collections qui aient été formées est celle du musée lorrain à Nancy, qui n'a de rivale que la collection particulière formée par feu M. Metz aux forges d'Eich, près de Luxembourg. On a cru longtemps que toutes ces plaques étaient destinées à être placées au fond de l'âtre, mais M. Léon Germain a fait remarquer que beaucoup de ces plaques, très minces, offrent sur les côtés quatre échancrures qui indiquent que ces plaques ornaient des poêles. Un autre groupe de plaques comprend celles qui, généralement ornées de sujets héraldiques, étaient placées de façon à présenter le revers uni à la flamme. Sur toute l'étendue de la plaque, le mur était interrompu ; la *taque* seule le fermait, et c'était à travers cette paroi très mince que le feu chauffait la salle située de l'autre côté. M. L. Germain a constaté cette disposition dans une maison de Hollenfels (Luxembourg). »

A Chaussin, les platines encore en place ont toutes leur face ornée. Elles étaient généralement disposées de manière à chauffer deux chambres, nous connaissons un grand nombre de ces platines

ayant cette disposition, à Chaussin, Longwy, Champdivers, Seligny, etc.

Plâtre, s. m. Emplâtre.

Plausses, s. f. Prunelles.

Ploue, s. f. Pluie.

Ploue-de-crapaud, s. f. Ondée chaude par un ciel ensoleillé.

Pleurei (se), Se désoler quand on est malade comme si l'on assistait à son propre enterrement.

Plevinei, v. Pleuvoir légèrement.

Plevre, v. (pron. *ple*). Pleuvoir.

Pleyei, v. Plier.

Plot, s. m. Pièce de bois affranchie (Terrier 1373).

Plumei, v. Peler. On *plume* tout à Chaussin : les pommes, les poires, les oignons, les carottes, etc.

Pneu, adj. Interdit, penaud.

Poêle, s. m. Chambre principale de l'habitation.

Poi, s. m. Brin ; — poil : *poi foulot*, poil follet.

Poige, s. f. Poix.

Poigei, v. Poisser. *La terre grasse poige les pieds*.

Poire-au-bon-Dieu, s. f. Fruit de l'aubépine.

Poiseau, s. m. Gesse tubéreuse, (lathyrus-tuberosus).

Polte, s. f. Poulie. (Terrier de 1373).

Pomâche, s. f. Pommelte, mâche.

Poncenei, v. Fouiller les côtes de son voisin avec son coude, ses poings. C'est le *fodere costas* d'Horace.

Popliei, s. m. Peuplier.

Popote, s. f. Soupe. *Faire la popote* : faire la cuisine.

Portau, s. m. Port, gué, bac ; — *portaul*, 1373.

Porte-cheni, s. m. Boîte à ordures.

Postume, s. m. Pus.

Potet, s. m. Encrier.

Pou, prép. Pour, par. **Pou lu** : pour lui ; — *pou les champs* : par les champs.

Poudrei, v. Répandre en poussière.

Poudreillei, v. Diminutif de poudrei.

Pou-d'su-d'lait, s. m. Crème légère.

Pouei ou **poige**, s. f. Poix.

Pougnei, s. f. Poignée.

Pouih! interj. Fi!

Pouits, s. m. Puits.

Pouits Baudot. — Puits dont on menaçait les enfants malpropres. Les poux les tireraient par les cheveux jusqu'au pouits Baudot et les y précipiteraient. Maintenant que la vermine a disparu, on ne parle plus du pouits Baudot.

Pouro, s. m. Poireau.

Poussiei, s. m. Poussière.

Poutot, s. m. Petit pot.

Presse, s. f. Levier en fer ou en bois.

Prôgei, v. Paraître davantage, augmenter de volume.

Prou, adv. Assez. Tant que *prou* : tant que plus, beaucoup, à discrétion.

Pu-ile (mouillez Il), s. m. Peuplier, *puye* 1373.

Pulmonie, s. f. Pneumonie.

Purant, adj. Mouillé complètement *purant* d'eau ; — *purant* de sueur.

Purésie, s. f. Pleurésie.

Purote (en...), loc. En bras de chemise.

Q

Quart (de...) loc. adv. De côté. *Regarder de quart*, regarder de travers.

Quart-en-coin (de...), loc. Diagonalement.

Quartaine (pomme...), s. f. Pour faire une pomme quartaine, on procède de la manière suivante : du côté de la queue, on fait une incision perpendiculaire, allant jus-

qu'au milieu de la pomme. Du côté de la râfle, on fait une seconde incision perpendiculaire à la première et prolongée également jusqu'au milieu de la pomme. On réunit, par une section prolongée aussi jusqu'au centre, deux des incisions d'un côté, et, par une autre section, deux des incisions du côté opposé. On obtient ainsi deux moi-

tiés de pomme qui s'emboîtent, qu'on peut séparer, et qui, réunies, se tiennent d'un seul bloc.

Que, pr. rel. **Qui** : *Vous que venei* : Vous qui venez.

Quequete, s. f. Bouillie pour les enfants. C'est dans la p'tiote *coquelle* qu'on fait la *quequete* pour le p'tiot *pápon*.

Que rsigné (séparez que), s. f. Cartilage.

Quenouille (**Avoir de l'œuvre à sa...**). Avoir affaire pour longtemps. On dit aussi : *avoir du fil à retordre*.

Queue-de-casse, s. f. Tétard de la grenouille et du crapaud.

Queusse, s. f. Cuisse.

Quincabri, s. m. Oiseau imaginaire. Promettre un nid de quincabris, c'est se moquer de celui qui croit à cette promesse.

Qu'neillot, adj. Tatillon.

Quoi (de...) ! Interjection menaçante.

Quoi c'que i ot ? Loc. interrogative. Qu'est-ce que c'est ? Plait-il ?

Quoue, s. f. Queue.

Quoue-au-loup, loc. Queue-leu-leu.

R

Rabasse, s. f. Grosse pluie de courte durée.

Rafistolei, v. Racommoder.

Rafriquei (**se**), v. Se réjouir d'avance.

Rafriquei (**se**), v. Se parer.

Rafu, s. m. Grand bruit, tapage.

Ragouei, v. Rassasier.

Ragougnasse, s. f. Mauvais ragoût.

Raide (**marchei...**), loc. Aller vivement.

Rainette, s. f. Espèce de crécelle faite d'un goulot de bouteille cassée près de son extrémité ; on adapte à l'extrémité lisse un morceau de parchemin maintenu par une ficelle serrée derrière l'anneau du goulot. Le parchemin est percé de quatre trous par lesquels passent deux brins de crin qui forment ainsi deux anses qu'on réunit en une boucle dans laquelle on fait passer un petit manche en bois. En agitant le manche, le goulot tourne en produisant un bruit suffisamment désagréable.

Raisons (**dire de mauvaises...**), loc. Injurier.

Ramona, s. m. Ramonneur.

Rampichotei (**se**), v. Regagner peu à peu ce qu'on a perdu au jeu.

Rampôt, loc. Egalité de points au jeu ; — partie à recommencer ; — nouvel enjeu à remettre dans le pot.

Ran, adv. Rien.

Ràn, nom propre. Rahon, village voisin de Chaussin.

Rancot, s. m. Râle.

Ranfraichir, v. Rafralchir.

Râpoire, s. f. Râpe.

Rapondre, v. Réunir bout à bout.

Raponce, s. f. Ajoutage, rallonge.

Rappe, s. f. Endroit couvert de broussailles. 1373. *Reppe*.

Rappeler quelqu'un, loc. Le provoquer. *Rappeler* à la lutte ; — *rappeler* au sabre.

Rapport à, loc. Par considération pour.

Râsure, s. f. Partie de la bouillie de maïs touchant le fond de la marmite et qui est légèrement grillée : c'est le morceau délicat.

Rate, s. f. Souris, mulot ; — tout petit rongeur.

Ratei, v. Prendre des souris. Un bon chat *rate* bien.

Rate-voûlée, s. f. Chauve souris.

Ratote, s. f. Petite dent ; — (terme enfantin).

Ratussei, v. Faire un semblant de travail.

Ravaches, s. f. pl. Fanés de pommes de terre.

Ravâtlei, s. Se donner du mouvement en occupations inutiles.

Ravaudei, v. Marchander d'une façon exagérée.

Ravonnée, s. f. Ravonnée jaune. *sinapis arvensis* ; — ravonnée blanche, *raphanus*.

Ravot, s. m. Silo de raves, de betteraves ou de pommes de terre.
R'brisei, v. Donner le second coup de charrue ; le premier s'appelle *rompre* ; le troisième *r'trésseyei*.
R'dos, s. m. Les première et dernière planches sciées sur une bille.
R'diatei, vr Reconduire à coups de fouet.
Rebi, adj. Desséché par la cuisson.
Reibouli, adj. Bouilli outre mesure.
Reichaquei, v. Attraper au passage quelque chose qui tombe ou qu'on jette.
Reichaude (couchei à la...). Couché dans un lit qui n'a pas été remis en ordre.
Reicoutei (se), v. Se défier, être aux écoutes.
Reicuron, s. m. Torchon.
Reigusei, v. Aiguiser.
Reigusou, s. m. Rémouleur.
Reimalei les yeux, loc. Les ouvrir largement.
Rein, s. m. Branche de bois.
Reintri, adj. Fané, flétri. Se dit surtout en parlant des fruits ou de la peau du visage. Avoir une peau *reintrie*, c'est-à-dire ridée, les pommes sont *reintries* à l'arrière-saison.
Reiparmeï, v. Faire économie, épargner.
Reipété, adj. Réputé.
Reiquènei, v. Hennir.
Reisauter, v. Sursauter.
Reitroicir, v. Rétrécir.
Reisu, adj. A demi-sec.
Rembrassei, v. Embrasser.
Remburei, v. Remplacer dans un vase le manquant d'un liquide. On *rembure* la soupe en y ajoutant de l'eau.
Rempirel, v. Empirer.
Rencâsei, v. Râler.
Renfort, s. m. Continuation de la fête le dimanche suivant.
Rentère, s. f. Revenu en nature d'un champ.
Renviei, v. Recommencer en parlant d'écoulement. Le sang se *renvie* quand une hémorragie recommence.
Reprin, s. m. Seconde farine.
Requinguei (se), v. Affecter l'élégance.
Retraite, s. f. Chemin rural.
Reuche, s. f. Ruche.

Reue (faire la...) Boudier, faire mauvaise figure.
Revangei (se), v. 1^o Se défendre ; 2^o prendre sa revanche.
Réveil-matin, s. m. Euphorbe. (*euphorbia helioscopia*).
Rfieï (se), v. Se reposer sur quelque chose.
R'freidi, adj. Refroidi.
R'gipei, v. Sauter vivement. Se dit en parlant d'un poisson.
Riboulei des yeux, loc. Les retourner d'un air irrité.
Ricle (à la...), loc. Avec parcimonie. *Donner à la ricle* : donner à peine le nécessaire.
Rifougnou, adj. De mauvaise apparence.
Riote, s. f. Ruelle.
Ripopette, s. f. Chose sans valeur.
R'lavei, v. Laver la vaisselle.
R'lichei, v. Lècher, avaler.
R'loge, s. m. Horloge. *R'logeur*, horloger ; *heure de r'loge*, heure de temps par opposition à l'heure de chemin.
R'maugei, v. Rebouter.
R'massei, v. Balayer.
R'nouille, s. f. Grenouille.
R'nouillère, s. f. Grenouillère. Climat de Chaussin.
Rô, s. m. Epis de maïs.
Rôjon, s. m. Objet rongé.
Rojillon, s. m. Epi de maïs mal mûr.
Rôle, s. m. Râteau de fer pour remuer la braise du four.
Romp un champ, loc. Lui donner le premier coup de charrue.
Ron, s. m. Canal (de *roon*, Terrier de 1373). N'est plus employé que pour désigner deux climats : le *Ron de St-Baraing* et le *Ron de Saules*.
Ronde, s. f. Petit cuvier.
Rondin, s. m. Morceau de bois de chauffage non fendu.
Rondote, s. f. Lierre terrestre *glechoma*.
Roquei, v. Roter.
Roquei, v. Heurter.
Rose-au-loup, s. f. Coquelicot (*papaver Rhœas*).
Rose-en-bâton, s. f. Rose trémière (*althæa rosacea*).
Rorte, s. f. 1^o Brioche ; 2^o hart (*raorte* du terrier de 1373).
Rôtei ou dôtei, v. Oter.

Rouânei, v. Miauler comme un chat qui se plaint.

Rouennel, v. Faire le regain.

Rougeot, s. m. Mélampyre dont la graine est très nuisible dans la farine du blé.

Roussat, s. m. Gardon, poisson blanc.

R'piquei, v. Remettre un enjeu.

R'quillei, v. Redresser les quilles et renvoyer la boule.

R'sersi, s. m. Reprise.

R'sersii, v. Raccommoder.

Rungei, v. Ruminer.

R'tire, s. m. Lieu de débarras.

R'tresseyei, v. Donner le troisième coup de charrue.

R'veni, v. Foisonner.

R'veuillei, v. Ravager, fouiller la terre.

R'vômi, v. Vomir.

S

Saclei, v. Sarcler.

Saint-frusquin, s. m. Avoir, fortune. En parlant de celui qui a gaspillé tout son avoir, on dit : *Il a mangé son saint-frusquin*.

Saint-Jean (La). Le 24 juin, avait lieu à Chaussin une importante réunion. C'était le jour où l'on louait les domestiques des deux sexes pour une année. Domestiques et maîtres se rassemblaient sur la place publique et l'on faisait le marché. Les arrhes que l'on donnait s'appelaient *les vins*. Des marchands de comestibles et d'articles de vêtement, des bals s'établissaient en plein vent. On dansait jusqu'au soir, et le lendemain matin, chacun allait au travail. Ces genres de réunions s'appelaient *apports*. Il y a quelque cinquante ans, la Saint-Jean avait encore une certaine importance ; maintenant elle est à peu près insignifiante.

Saint-longin, s. m. Trainard.

Saint-Sauvêtre, s. f. La St-Sylvestre, le 31 décembre, jour de mendicité à Chaussin. Beaucoup d'enfants manquent l'école ce jour-là pour aller dans les maisons chercher leur *saint-sauvêtre*.

Saint (la...) La saint. — est le jour de toute fête célébrée :

La Saint-Maurice, fête patronale ;

La Saint-Isidore, fête des cultivateurs ;

La Saint-Eloi, fête des forgerons ;

La Saint-José, fête des ouvriers sur bois.

La Saint-Laurent, fête des pompiers ;

La Sainte-Anne (prononcez *An*), fête des femmes mariées.

La Scint-Nicolas, fête des garçons ;

La Sainte-Cécile, fête des musiciens ;

La Sainte-Catherine, fête des écolières ;

La Saint-Jean, fête des domestiques, et *La Saint-Sauvêtre (Sglvestre)*, chère aux mendiants.

Salei, interj. Cri que pousse au jeu celui qui fait trêve un instant ; en vertu de ce cri, il est sauf et ne peut être pris.

Salei, v. Déclarer sauve : *Jc me sale ma bille*.

Salote, s. f. Trépied en bois sur lequel on s'assied pour traire les vaches.

Salote (aller en...), loc. Monter à cheval en amazone, mais sans selle.

Sanguinaire, adj. Sanguin.

San-mien, pr. pos. Ce qui m'appartient (féminin *san-mienne*).

San-tien, pr. pos. Ce qui t'appartient.

San-sien, pr. pos. Ce qui lui appartient.

San-nôtre, pr. pos. Ce qui nous appartient.

San-vôtre, pr. pos. Ce qui vous appartient.

San-lôtre, pr. pos. Ce qui leur appartient.

Santif, adv. Bon à la santé.

Sarolerot, s. m. Sarcloir.
Sargot, s. m. Secousse, cahot.
Sargotai, v. Secouer, donner des secousses.
Sâron, s. m. Sciure de bois.
Sauceron, s. m. Champignon, agarie des prés.
Sauge. On envoie un bouquet de sauge au fiancé ou à la fiancée évincé, le jour du mariage avec un autre; cette coutume doit être bien ancienne, car depuis plusieurs siècles, la sauge a cessé d'être la panacée universelle, préconisée par l'école de Salerne: « *Cur moriatur homo, cui salvia crescit in horto* ».
Sausse, s. m. Saule. (Sausse 1373).
Sausse-moute, s. f. Saute-mottes, saute-buisson, petite fauvette.
Sauve, adj. Sauvé.
Sauvignon, s. m. Bourdaine.
Savei, adj. Être en sève.
Savei, v. Frapper avec un manche de couteau sur une petite branche de saule pour en faire sortir la sève et fabriquer un sifflet. Par extension, frapper fortement sur les doigts ou sur les mains de quelqu'un, ce qui se faisait autrefois dans les écoles au temps des punitions corporelles. « *Le mètre m'a savei les douei* ».
S'cret (guérir du...), loc. Guérir par un moyen secret.
Secoure, v. Secouer.
Seiche, s. f. Sac à farine.
Seiche, s. f. Galette dure.
Seillot, s. m. Petite seille.
Seillon, s. m. Sillon. (Soillon 1373).
Semen, s. m. pl Semences, graines à semer.
Sentue, s. f. Sens de l'odorat.
S'en prend (bein s'...), loc. ad. Bien heureusement. « *A tombot; bein s'en prend qu'à sa trouvei quèqu'un pou le reichauei* ». Il tombait; heureusement qu'il s'est trouvé quelqu'un pour le recevoir.
Senti-bon (du...), s. m. Toute herbe odoriférante.
Serpent, s. f. Serpent. « *La mère à la serpent, que donne et que re-prend* ».

Serrurier, s. m. Mésange à tête noire qui *lime sa scie* pour annoncer la pluie.
Servisant, adj. Serviable.
Seitie, s. f. Sécheresse.
Seûe, s. f. Sœur.
Seùillot, s. m. Sureau.
Sguillei, v. Chasser à coups de fouet.
Siau, s. m. Seau.
Sieule, s. f. Seuil.
Si fait!, loc. Affirmative.
Signôle, s. f. Manivelle.
Simo, s. m. Lisière d'étoffe.
Soie (être sur la soie de son dos), loc. Tenir le lit pour cause de maladie.
Soies (habillei de...). Cochon.
Soiement, adv. Tranquillement, agréablement.
Soiture, s. f. Mesure agraire des prés, actuellement de 36 ares et en 1373 de 48 ares.
Sommier, s. m. Grosse poutre maîtresse.
Sommière, s. f. Chemin forestier où aboutissent les lignes ou sentiers.
Sondot, s. m. Son fin, recoupes.
Sote (à la), loc. A l'abri.
Sou de deux sous, s. m. Pièce de dix centimes.
Souei, s. f. Haie sèche.
Soulée, s. m. Grenier à gerbes et à paille.
Soupei, v. Avaler. On soupe un œuf, une assiettée de soupe.
Souyau r'faire, s. m. Savatier ambulant. Le nom est venu de son cri: « *Soulier à refaire!* ».
Souvei, s. m. Soulier.
Stiki, stila, pr. dém. Celui-ci, celui-là.
Suan, s. m. Chanvre peigné.
Sublei, v. Siffler.
Sublot, s. m. Sifflet.
Suffloquei, v. Suffoquer.
Sus-eux, loc. adv. Sur eux, c'est-à-dire sur leurs biens, sur leurs terres.
Suti-moyen, s. m. Moyen subtil pour arriver à ses fins. Déjà usité en 1373.

T

Tabatière, s. f. Grain de blé charbonné.

Ta-bad iot, s. m. Salamandre bariolée.

Tabougnau ou **Tabourgneau**, s. m. Caisse en bois percée de trous qui sert de réservoir pour le poisson.

Taboulei, v. Frapper comme sur un tambour.

Tacot, s. m. Petit Moulin. Par extension, femme bavarde.

Tacot, s. m. Silène enflé, *silene inflata*.

Tah ! ici !, interj. Appelaux chiens.

Talei, v. Battre, meurtrir.

Talei, adj. Meurtri.

Talure, s. f. Meurtrissure.

Tambourniei, s. m. Tambourineur.

Tan-nei (pron. tan), v. Battre.

Tanote, s. f. Bulbe de la gesse tubéreuse.

Tantôt, adv. et subs. m. Après-midi.

Tantôtée, s. Après-dîner.

Tant qu'à mouei, loc. Pour moi, en ce qui me regarde.

Tant qu'à peu près, loc. A peu près.

Tapette, s. f. Langue bien pendue.

Tappei, v. Battre.

Taque, s. f. Battoir de lavandière.

Taquei, v. Battre le linge avec la taque.

Taquei, v. Claquer, éclater.

Tarasson, s. m. Petit poisson blanc.

Tarreau ou **terreau**, s. m. Fossé. N'est plus employé à Chaussin que dans le nom d'un climat: *Le Tarreau de Lettre*.

Tartofle, s. f. Topinambour, *helianthus tuberosus*.

Taupière, s. f. Taupinière.

Taupinei, v. Battre.

Tâve, adj. Mollasse, peu diligent, malade.

Tavin, s. m. Taon.

Te, pr. pers. Tu.

Teigne, s. f. Cuscuté des légumineuses, *cuscuta suaveolens*.

Teiri, v. Tarir.

Teiri, part. Tari.

Temps, s. m. Ciel. *L'oiseau s'est envolé jusqu'au temps*.

Tendron, s. m. Bugrane ou arête-bœuf (*ononis spinosa*). Ainsi nommé à cause de ses racines que mangent les bergers.

Tendue, s. f. Cloison.

Tergette, s. f. Targette.

Terrée, s. f. Terre de déblais.

Teserale, s. f. Petit vase pourvu d'un long goulot et qui sert à donner à boire aux malades.

Tesson, s. m. Blaireau.

Teussi, v. Tousser.

Thiau, s. m. Tuyau.

Tia-tia !, interj. Appel aux cochons.

Tiatia, s. f. Grive Draine.

Ticlei, v. Essayer d'ouvrir en soulevant le loquet.

Tiolet, s. m. Loquet.

Tierce, s. f. Fermage en nature qui n'est plus guère en usage. Le propriétaire prélevait le tiers des gerbes ; — la *terce* gerbe.

Tigne, s. f. Teigne.

Tillei, v. Teiller.

Tilloi, s. m. Tilleul.

Tirei à... loc. Aller de côté.

Tire-poils, s. m. Bardane (lappa).

Tire-poil, s. m. Jeu. On jette un objet à une troupe d'enfants, les camarades tirent les cheveux à celui qui l'a ramassé jusqu'à ce qu'il ait réussi à toucher le donneur. C'est le jeu de la *gribouillette*.

Tirvougnei, v. Tirailleur.

Tis, s. f. Gerbes ou fourrages serrés dans un compartiment de gerbier ou de fenil.

Toie, s. f. Taie d'oreiller.

Toindre, v. Teindre.

Toisei, adj. Emporté par la mort.

Toinot, s. m. Antoine.

Tontelle, s. f. Très petite toupie.

Tope, s. f. Terre inculte un peu élevée.

Torche, s. f. Coussinet pour porter un fardeau sur la tête, — petit paquet de chanvre peigné.

Tortot, s. m. Bâton court servant à serrer la corde qui tient la perche sur les voitures de gerbes ou à brôler les voitures.

Tosseï, v. Téter.

Toto, s. m. Sein.

Touche-à-touche, adv. Côte à côte ; l'un contre l'autre.

Toufeilleï, v. Faire une chaleur étouffante. Toufeiller 1373.

Tourelleï, v. Brûler vite. Un poêle *tourelle*, une pipe *tourelle*.

Tournevire, s. m. Celui qui s'agite continuellement.

Tout, terme explétif dans certaines locutions : *tout* chacun, — *tout* partout.

Tout de même, loc. Vraiment, quand même

Toute (a la...), loc. adv. Pour tous-jours.

Toute et quante fois, adv. Chaque fois.

Tout le long de l'aune, loc. Jusqu'au bout.

Tout plein, loc. adv. A discrétion. On dit aussi *tout plein et pe enco*.

Toution, s. m. Mauvais pain.

Train, s. m. Bruit : *Mettre en train* mettre en mouvement.

Trameau, s. m. Filet de pêche composé de deux napes formant un grand sac ouvrant au courant de l'eau une gueule de 50 mètres de largeur. Ne pas confondre avec tramail.

Trancheï, v. Tourner, se cailler.

Trancot, s. m. Tronc, — se dit surtout du maïs.

Trapon, s. m. Trappe, porte horizontale s'ouvrant de bas en haut.

Trappe, s. f. Vase en terre vernissée à l'intérieur, ayant la forme d'un cône tronqué ; la grande base en haut. Il sert à entreposer le lait ; la crème se forme à la surface : c'est la crème fraîche et légère. Si l'on veut hâter l'opération, on place la trappe sur un poêle, et alors on obtient la crème chauffée, appréciée des gourmets.

Traverse, s. f. Chemin le plus court ; raccourci d'un chemin.

Traverse, s. f. Vent d'ouest.

Treïfle, s. m. Tréfle.

Treïge, s. m. Passage étroit.

Treïgeï, v. Se promener, vaquer.

Trême, s. f. Trame ; petite bobine chargée de fil que les tisserands mettent dans leur navette.

Trempe, adj. Mouillé, trempé d'eau.

Trempote, s. f. Pain trempé dans un liquide.

Treïpilleï, v. Trépigner.

Treisir, v. Lever ; *la graine treisit*.

Tresse-garni-tresse. Jeu enfantin. Un enfant étant placé à votre gauche, vous lui tenez la main gauche de votre main droite, et la main droite de votre main gauche, et vous faites un avant-deux en chantant : *A la tresse, garni-tresse, beau-roi, tourne-toi*. A ce moment, vous tirez sur sa main gauche, et le faites passer à votre droite sans lâcher. Vous recommencez la même manœuvre pour le faire passer à votre gauche et ainsi de suite. Au lieu de : *A la tresse garni tresse*, on chante aussi : *Mon père était cordonnier, ma mère était demoiselle, tire la ficelle*.

Tretous, pr. ind. Tous absolument sans exception.

Treue, s. f. 1^o truie ; — 2^o Jeu de bergers.

Trévoir, v. Entrevoir.

Triçoteï, v. Battre à coups de trique.

Triô ! interj. Cri pour chasser les veaux.

Tripei, v. Fouler avec les pieds.

Tro-de-boudin, s. m. Morceau de boudin de la grandeur dont on les coupe habituellement pour les faire cuire.

Tro-de-chou, s. m. Trognon de chou (*tro* ne s'emploie que dans ces deux acceptions).

Traçmaleï, v. Faire du bruit en traînant ses sabots.

Tronche, s. f. Grosse buche (au propre et au figuré). — La tronche sert parfois de chenet. La tronche de Noël est la buche de Noël.

Troquet, s. m. Maïs.

Troquillère, s. f. 1^o paille de maïs ; 2^o champ de maïs après la récolte, car, avant, c'est un *troquet*.

Trotteï, v. Trotter quelqu'un, c'est promener son effigie dans les rues.

On trottait autrefois un homme
qui avait battu sa femme.

Trouillot, s. m. Petit trèfle, triolet
trifolium minus.

Trouillote, s. f. Petite truie.

Troussel, s. m. Troussseau.

Truche, s. f. Touffe d'herbe ou
d'arbrisseaux.

Truchei, taller.

Truchei, v. Action du bouc ou du
mouton qui frappe de la tête.

Tue-chein, s. m. Repas qui cou-
ronne les grands travaux de la
campagne.

Turne, s. f. Masure.

U

Ulliet, s. m. Oillet.

Uti, s. m. Outil.

Use, adj. Usé.

V

Vadru, adj. Très fertile, s'il s'agit
d'un terrain ; — 2^e très hâtif, qui
pousse trop rapidement s'il s'agit
d'une plante.

Vallée, loc. adv. (à la...) En bas.

Vareillei, v. Aller de côté et
d'autre.

Vah! interj. Exclamation affirma-
tive.

Vangneau, s. m. Vanneau. On dit
aussi *van-neau*.

Vanet, s. m. Filet en forme de van.
Emmanché, il s'appelle trouble.

Variei, v. Se dit du raisin qui com-
menée à mûrir.

Varteau, s. m. Ver blanc.

Varveau, s. m. Verveux.

Vauguille (*laisser à...*), loc.
Laisser les objets trainer de ci, de
là, sans ordre.

Vauxal, s. m. Salle de bal en plein
air.

Ve (i...), v. Il va. *I ve pleure*, il
va pleuvoir.

Vein (*de vein de r'va*), loc. Se
promener sur un petit parcours ;
— aller et revenir ; faire les cent
pas.

Vel (*à la...*), visite prolongée, soit
pendant la journée, soit à la
veillée.

Ven-z-y-voir, s. m. (C'est un
beau...) une belle chose à voir.
Se dit par ironie d'une chose insi-
gnifiante.

Vent blanc, s. m. Vent du sud
non suivi de pluie. Le vent du
nord accompagné de pluie est
appelé *bise noire*.

Vengeur, adj. Vindictif.

Vercale, adj. Piqué par les vers
(en parlant de fruits).

Verganches, s. f. pl. Palinodies.

Vermislé, adj. Troué par les vers
en parlant du bois et des fruits.

Verne, s. m. Aulne, *alnus glutinosa*.

Vèprée, s. f. Après-dîner.

Ve-tu? v. interrog. Veux-tu ?

Veuille, s. f. Liseron sauvage ;
convolvulus arvensis.

Vi, adj. Vif.

Viande à Jean-le-Sacul, s. f.
Tout mets trop léger qui ne peut
nourrir convenablement.

Viau, s. m. Veau.

Viau gras, s. m. Jeu. Un enfant
monte sur le dos de quelqu'un, le
tenant embrassé par le cou, les
deux jambes soutenues par le por-
teur qui parcourt l'assistance en
disant : *Au viau-gras!* et chacun

vient pincer légèrement le *viau* pour s'assurer s'il est vraiment gras.

Vicre, s. m. Petit oiseau qui niche à terre sur une touffe d'herbe; il pond cinq ou six œufs d'un bleu sale. Son nom lui vient de son cri.

Vierette (séparez **vi-e**), s. f. Petite tanière, vrilie.

Vignôle, s. f. Vigne sauvage, *Vitis*. C'est la vigne d'Europe différente de celle d'Asie et de celle d'Amérique.

Vin blanc (vendre du....), loc. Laisser passer le pan de sa chemise.

Vins, s. m. Arrhes que l'on donne aux domestiques en les louant.

Vion, s. m. Espèce de rougeot au vol très rapide; le col du mâle est d'un très beau pourpre.

Viorne, s. f. *Viburnum lantana*.

Viounei, v. Faire entendre un bruit sourd et plaintif; tel le vent d'hiver dans les cheminées (onomatopée).

Vioul'née, s. m. Joueur de violon.

Viraillei, v. Tourner autour, flaner.

Virailleur, s. m. Flâneur; — qui se promène trop.

Virbroquin, s. m. Villebrequin.

Virei-au-boulon, loc. Tourner sur soi-même. Une bille, arrêtée par un obstacle, tourne sur elle-même : *elle vire au boulon*.

Vire-main (en un...), loc. En un instant.

Vire-grand-père, s. m. Arrière grand-père.

Virvachei, v. Tourner de différents côtés, aller en zigzag.

Vogue (à la) loc. Conduire une barque à la vogue, c'est se servir de la rame, sans lui faire toucher le fond.

Voiki, adv. Voici.

Voillerote, s. f. Colchique automnale.

Vôle, adj. Léger, en parlant de terre, de poussière. — La terre des champs après la gelée devient *vôle*.

Vôlot, s. m. Valet, domestique. N'est plus guère employé que comme terme affectueux, en parlant à un enfant : « *Mon p'tiot vôlot* ».

Vorginei, v. Suppurer.

Vôte, s. m. Vote.

Vouaie! Exclamation admirative.

Vougrei, v. Egrenier.

Vougruns, s. m. Grains de maïs de qualité inférieure.

Voulei, v. Prendre, dérober.

Voulei, v. S'élever dans les airs.

Vouleu, s. m. Voleur.

Voyagère, adj. (*rente*). Rente viagère.

Y

Yâ, s. m. Liard.

Yau, s. f. Eau. Terrier de 1373. On dit : *de yau* pour *de l'eau*.

Yaya (faire...), loc. Caresser doucement le visage avec la main.

Yerre, s. m. Lierre.

Yeu, s. m. Œil.

Yéble, s. f. *Sambucus ebulus*.

Yevre, s. m. Lièvre. Au figuré, denrées que les enfants volent à leur père, la femme à son mari : blé, avoine, chanvre, etc., pour se faire de l'argent de poche.

Youcoucou, interj. Cri des cons-crits.

Z

Zabeth, s. f. Elisabeth.

Zeux, pr. pers. Eux.

Zidore, s. m. Isidore.

Zozo, s. m. Pitre des comédies folles.

LIEUXDITS DU TERRITOIRE DE CHAUSSIN

*Les anciens Lieuxdits, d'après le Terrier de 1373, sont mis
en regard quand il y a lieu.*

A

1879

1373

Arbues Verdelet	
Arbues (Les).....	les arbues et erbues.

B

Bacheux (Les).....	en barceur.
Bafoux (En).....	en bauffour.
Baigneaux (Les).....	
Banet (Au).....	au banet.
Barataine (Gué de).....	en bareteine.
Bas-Barot	
Bas-Clément (Les).....	
Bas-de-la-Chougnière	empres le chemin de polligny.
Bas-du-gué-de-Malange	
Bas-Henri	
Bas-Parotin	
Basse-à-Galot	
Bas-sous-Gléne	
Boutière (La).....	
Breuil (En).....	en breul.

C

Carre (En).....	en quarres
Champagnol (En).....	en champeignoles.
Champ Coulon	
Champ de Bey	

1899

Champ de Cheveaux.....
Champ de la pointe Amyot...
Champ de Zard.....
Champoiges (les).....
Champ pointu.....
Champs Desereux.....
Chantraine (en).....
Château (au).....
Château de l'Isle.....
Chougnère (la).....
Chevrière (la).....
Clate (la).....
Cles (les).....
Clos de l'Hopital.....
Clos du Donjon.....
Clos du Moulin.....
Corne Essard (en).....
Cornéricot (au).....
Cornet (au).....
Cornet Busquin.....
Cornet Gavignet.....
Cornet Vuillet.....
Corvée de Berjon.....
Corviotte (la).....

Côte (à la).....
Couchant du Chemin des Gri-
monts (au).....
Courbes (les).....
Courbes derrière le moulin...
Cras Chevaliers.....
Cras de Fourches.....
Cras Paret (au).....
Crateneau (en).....
Creux de la Charogne.....
Creux du Chapeau.....
Creux Jean Guyon.....
Creux Machards.....
Croix de la Molonge.....
Croix de Missiou.....
Croix des Vignes.....
Croix Floran.....
Crousot (en).....
Curtil (en).....

1373

en chante reine.
 chaste! de Chaussins.
 chaste! de lie.
 empres le chemin de polligny.
 à la chevrière.

devant l'hospital.
 borde à monseigneur des mars.

petite courvée darere le moulin de la
 croix.
 sous la coste

en la courbe.

en cray chevalier.
 en fourches.
 en cray perrel.

la malange.
 croix des pres de langue.

en cultil.

D

Derrière la Borde.....
Derrière le Chateau.....
Derrière le Four.....
Derrière Vard.....
Descendant du Graverot (en)..
Dessus de la Tuilerie.....

darere la borde.

darere le four de la villeneuve.
 darere vaires.

1899

1373

Dessus du Trébief.....
 Dessus la Chougnère.....
 Devant la Vigne.....
 Donjon (le).....

(là était la tuilerie du seigneur en
 1373).

E

Effondrey (en).....
 Entre les deux ponts.....
 En Eperon
 Etang Robin (l').....
 Etang de Varennes.....

en esperon.

sur l'estam de varennes.

F

Faubourg de l'Hopital.....
 Faubourg St-Jacques.....
 Fin de St-Baraing.....
 Fin de Toulot.....
 Fondeure (la).....
 Fruitière (à la).....

au bourenuef.

en la fin de saint baroing.
 à la fin de toulot.

G

Glairon (le).....
 Gleires (en un).....
 Grand bois.....
 Grand Chantraine.....
 Grande Barre.....
 Grande Croix rouge.....
 Grandes Corvées.....
 Grands Champs (les).....
 Grandveau (en).....
 Graverot (au).....
 Graverotte (à).....
 Gravier (au).....
 Grimaudin (en).....
 Grimonts (les).....
 Grille épines (en).....
 Gué de la Banne.....
 Gué de la Malange.....
 Gué d'Orain (au).....
 Gué du Barcot.....
 Gué des Verrats.....
 Guinguettes (les).....

le gleiron.

en gleires.

en grant bois.

courvées de la finde toulot (contenant
 25 journaux de 49 ares).

en grant champ.

en grant vault.

au gravier.

en estrille espine.

portaul d'orain.

darere Vaires.

en vairaz.

vaires.

I

1899

1373

Ile de la pointe Amyot.....
Ile de la Raye.....
Ile des Liens.....
Illon des eaux.....

L

Léla (à)..... en leslat.
Levée de la Tournelle.....
Levée de Glèvres (à la)..... en gleires.
Levée du Château.....
Levée des Cordiers.....
Levée du Moulin.....

M

Makaine (la).....
Malatière (la)..... la maladière.
Mare du Chêne (la)..... chaane.
Mare Morisot.....
Mare puante (en).....
Meix de la Villeneuve.....
Moiroux (en).....
Molonge (la)..... dans la malange.
Montets (les)..... en montois.
Morte Caillet.....
Morte de Curtil.....
Morte freide (à la).....

N

Neuf Pont d'or.....
Nicherole (en).....
Nichie (en)..... en leschille.

O

Œuillotte (à l')..... en hailotes.

P

1899

1373

Parc (au).....	
Pas de Vache	
Pêcher (au).....	
Pérouse (la).....	en la perouse.
Petite Barre	
Petite Clate	
Petite Croix Rouge	
Petite Ebée	
Petit-Laurent (au).....	
Petit Pont (au).....	
Petits Prés	
Pièce carrée	
Pièce Chaudat	
Pièce de l'Hôpital	
Pièce des Poirots	
Pièce des Vignes	
Pièce du Poirier	au perier.
Pièce du Puits	à la fontaine de cultil.
Planche à la Guillotie	
Planche du Banet	planche du banet.
Pointes du Moulin Boudard ..	
Poisières (aux).....	
Pont de la fin	
Pont de la folie	
Pont Malot	
Pont de l'Hôpital	
Pont des Guinguettes	
Porte de la fin	porte de la fin.
Porte du bois	porte du bois bourcneuf.
Pré de la bourse	
Pré de la Guerre	
Pré de la Ville	
Pré de Jean Demancey	
Pré de Nœu	
Pré Fôlâ	prez soubs la costé.
Pré pourri	en prez pourri.
Pré roui	
Prés de Langres	en prez de langues.
Prés de la Noirotte	
Prés des Essards	en essars.
Prés des Mares	prez de monscigneur des mars.
Prés Guyot	en prez guiot.

R

Ranconnière (la).....	
Raunot (en).....	raunot.
Retraite des poirots	
Rond de Saules	
Rousy (en).....	en rosy.

S

1899

1373

Schuffin (en).....
Soie à l'eau (à la).....
Seuilley (au).....
Soitures de la pointe Amyot..
Sous Glène.....

T

Tromard (au).....
Tastrot (au).....
Taverne (la).....
Terrier (au).....
Trébier (au)..... ontrebiez.
Tuilerie (à la)..... a la thieulière.

V

Verde (en)..... en vecde.
Verne (en)..... a la verne.
Verne (sur)..... pont dosse.
Vieux Graverot.....
Vieux Pont d'Or.....
Vigne de Goujet.....
Vigne d'Hémery..... (c'était l'enclos de la malatière ou
 léproserie).
Village (au).....
Villeneuve (à la)..... la villeneuve (t).

RUES

Rue aux Clercs.	Rue Feuillarde.
Rue des Chezeaux.	Grand'Rue.
Rue des Juifs.	Rue Perdue.
Rue du Four.	Ruelle des Essards.
Rue du Miroir.	Ruelle des Moutons.
Rue du Verger.	

(1) Beaucoup de noms de lieux inscrits au Terrier de 1373 n'existent plus. Tels sont : *barre du banet, barre de la malange, cray bruchot, cray per-nort, cray de la soye, en lune, en oppe, au pont de paloux, sous la grande vigne, sous la petite vigne, borde de monseigneur, gui des mars*, etc.

Quelques-uns des noms actuels pouvaient déjà exister très'anciennement et ne sont pas portés dans le Terrier de 1373 parce qu'ils appartenait à des climats faisant partie des fiefs féodaux ; tel le nom caractéristique de la Rancônière, qui tire son origine d'un ancien chemin conduisant au pont de Champdivers.

N.-B. — Le texte de 1373 ne donne ni accents, ni majuscules.



GUILLAUME DE SAINT-AMOUR

(Frontispice de ses Œuvres publiées en 1632).

MAURICE PERROD

ÉTUDE

SUR LA VIE ET SUR LES ŒUVRES

DE

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR

Docteur en théologie de l'Université de Paris

Chanoine de Beauvais et de Mâcon.

(1202-1272)

AVANT-PROPOS

Guillaume de Saint-Amour a été, de son vivant, un personnage considérable. Sa figure, pour effacée qu'elle soit maintenant, est l'une de celles originales du treizième siècle où l'on en rencontre tant dignes d'attirer et de retenir l'attention.

Pour l'économiste, elle témoigne d'un des caractères au moins par où cette époque a hautement tranché sur l'âge précédent : je veux dire la puissance de la culture intellectuelle en rivalité avec la richesse et souvent plus forte qu'elle sur l'opinion.

Pour le théologien ainsi que pour l'érudit, elle domine l'histoire d'une crise particulièrement dangereuse de la vie de l'Université de Paris et des Ordres religieux mendiants.

C'est par elle que toujours commence la galerie longue des portraits d'écrivains franc-comtois.

Elle garde enfin pour Saint-Amour en Franche-Comté, son pays d'origine, les traits du plus célèbre de ses enfants et surtout ceux d'un bienfaiteur insigne dont les œuvres charitables vivent encore après plus de six siècles écoulés.

Le Nain de Tillemont, C. Saint-Marc, Petit-Radel, moi-même, pour ne citer que ceux qui ont écrit de Guillaume avec quelque étendue, lui avons consacré tout ou partie de quelques-uns de nos ouvrages.

Des travaux récents sur l'Université de Paris, la publication des œuvres de Rutebeuf, quelques hasards heureux

qui ont amené à ma connaissance des documents inédits me permettent de reprendre aujourd'hui l'œuvre entièrement à nouveau, de l'établir sur une documentation en même temps plus complète et plus sûre.

Je ne me dissimule pas plus que la première fois où je l'entrepris, que le récit de cette vie singulièrement agitée offre aux yeux de plusieurs des passages périlleux ; je crois pourtant les avoir heureusement franchis, s'ils existent, car j'ai toujours marché appuyé sur la plus absolue sincérité et sur une impartialité qui en cette matière vieille touche à l'indifférence : je n'ai eu qu'un seul souci, celui d'être aussi exact que possible ; et je m'en rapporte maintenant avec confiance et abandon au lecteur pour qu'il dégage lui-même l'idée qu'il doit se faire, d'après son rôle, sa valeur et son influence, du personnage de Guillaume de Saint-Amour, sous diacre, docteur en Théologie, qui fut professeur à l'Université de Paris, un moment procureur général de cette même Université, chapelain du Souverain Pontife, recteur de Gravelle, chanoine de Beauvais et de Mâcon.

M. P.

Gévingey (Jura), le 1^{er} janvier 1902.

ÉTUDE SUR LA VIE ET SUR LES ŒUVRES

DE

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR



I. Guillaume de Saint-Amour ; son pays ; sa famille ; sa jeunesse.

Au treizième siècle, comme aujourd'hui, Saint-Amour-en-Franche-Comté, la toute petite ville, patrie du docteur auquel elle a prêté son nom, apparaissait sur une colline couverte de vignes, vertes au printemps, dorées à l'automne, laissant derrière elle, en s'y adossant, les ondulations immobiles et sombres de la première chaîne du Jura.

Elle embrassait, ainsi que maintenant, dans le même imprécis lointain, au-delà des grandes prairies et des vastes emblavées de la Bresse, par delà la Saône qu'on voit parfois, à travers les déchirures du brouillard, étinceler au soleil du matin, les monts du Mâconnais où se ferme l'horizon bleuâtre.

Etroitement resserrée dans sa ceinture, à cette heure rompue, de murailles grises ; ramassée sur elle-même à l'ombre de son vieux château fort, elle groupait en une pittoresque confusion des maisons basses aux toits rouges et des tourelles pointues comme elle en garde encore, ruineux et moussus, quelques restes pour parler du passé mort et faire rêver aux vieilles gens disparus sans retour.

La bourgade et son territoire appartenaient alors à la famille des Laubépin, une branche de celle de Coligny.

Celle-ci les tenait, à titre de fief, depuis le milieu du douzième siècle, de l'un des Sires de Salins, de la maison de Vienne, qui les avait eus elle-même de l'abbaye d'Agaune, par l'intermédiaire des comtes de Mâcon. Leur histoire, à cette époque, est au surplus, en ce qui concerne notre sujet du moins, dépourvue d'intérêt.

Le second des seigneurs de Saint-Amour de la famille de Laubépin est Hugues, fils de ce Geoffroy compté par Gollut comme un des plus nobles de Bourgogne (1). Il mourut, croit-on, vers 1200. Son fils Guillaume hérita de lui et vécut au moins jusqu'en 1266, où nous le voyons, besogneux, contracter un emprunt auprès de Jean de Chalon, sire de Salins, acte sur lequel nous aurons à revenir puisque maître Guillaume y servit de témoin.

Ce fut donc au temps du seigneur Hugues de Laubépin, en supposant, ce qui peut se faire, qu'il vécut quelques années après 1200, ou au temps de son fils, mort seulement en 1266, au plus tôt, que Guillaume naquit à St-Amour (2).

(1) GOLLUT. — *Histoire de la République séquanoise* ; colonne 467.

(2) On a voulu enlever à Saint-Amour l'illustration de cette naissance. Nous défendrons brièvement ses droits et nous demandons d'avance au lecteur pardon de ces détails arides, mais nous les croyons importants.

Le Nain de Tillemont (*Vie de saint Louis*, t. I^{er}, p. 145), qui écrivait au dix-septième siècle, dit en propres termes : « Guillaume estoit de la ville de Saint-Amour ou peut-être de quelque village d'auprès, qui n'estoit point du diocèse de Lyon comme Saint-Amour, mais de celui de Châlon, puisque quelques-uns l'appellent Guillaume de Châlon, ou de celui de Mascon comme croit Du Boulay (*Historia Universitatis parisiensis*, p. 293, 685, 686), sans doute parce qu'il fust cité devant l'évesque de Mascon. »

Nous ignorons quels sont les historiens qui désignent Guillaume sous le nom de Châlon et nous n'avons vu nulle part qu'il ait jamais porté ce nom. Quant à l'insinuation explicative de Tillemont, elle tombe d'elle-même quand, en jetant les yeux sur une carte de cette époque, on voit quelle distance séparait Saint-Amour du diocèse en question.

Le surnom de *Matisonensis* s'explique aisément. Il est historique, du reste, mais n'implique nullement la naissance du docteur ailleurs qu'à Saint-Amour. Disons tout d'abord que Guillaume était chanoine de l'église Saint-Vincent de Mâcon et qu'à ce titre il relevait directement de

Dire au juste en quelle année serait très difficile. Une tradition constante, mais dont je ne connais pas l'origine, rapporte que c'est en 1202. Il n'y a aucune difficulté à l'accepter dès lors qu'elle n'est contredite par rien et n'a rien d'impossible.

Quelle était sa famille ?

Les uns le font sortir de celle des Laubépin eux-mêmes, seigneurs de Saint-Amour. Ils s'appuient, pour défendre leur opinion, sur les lignes qui suivent, extraites de son testament : « ... Item, donne et lègue aud. hospital (de Saint-Amour) tous mes biens immeubles lesquelz je n'aurois donné ni légué à aultre personne. *Et si Pierre mon nepveur et héritier a aulcung de mes biens immeubles, je veux et commande qu'il remette ce droict en récompense de son institution...* » De là ces auteurs infèrent que Pierre ce *nepveur*, qui s'appelait du reste tout simplement Bellis-

l'évêque de ce siège ; ajoutons enfin que la paroisse de Saint-Amour relevait aussi du chapitre de Saint-Vincent et de l'évêque de Mâcon qui avaient été ses premiers seigneurs et étaient restés ses *curés primitifs*. Il n'est donc pas surprenant que, pour l'un ou pour l'autre de ces deux motifs, Guillaume eût été, alors qu'on l'accusait d'hérésie, cité à comparaître devant son juge naturel. (On sait que les *curés primitifs* étaient des membres du clergé séculier ou régulier, ou même parfois des communautés entières, qui percevaient les dîmes d'une paroisse et déléguaient, pour y exercer la juridiction spirituelle, des ecclésiastiques de leur choix, révocables à leur gré et portant le titre de *vicaires* ou simplement de *curés*.)

Le testament du docteur contient des legs importants à des villages voisins de Saint-Amour, mais Guillaume ne désigne aucun de ceux-ci ni plus particulièrement ni comme étant son pays d'origine, ; puis, il réserve ses plus grandes faveurs pour la ville même de Saint-Amour. Et pourquoi donc enfin, s'il eût été des environs, aurait-il pris le nom de Saint-Amour que rien alors n'aurait désigné à son choix ? Suivant une coutume de l'Université, à cette époque où les noms de familles n'étaient pas encore d'un usage général, surtout dans le peuple, les clercs joignaient à leur nom de baptême le nom du lieu de leur origine en le latinisant : *Guillelmus de Sancto Amore*.

Mais c'en est assez sur ce sujet. Concluons que, suivant toute apparence, la tradition est bien fondée qui fait naître « le Maître » dans l'enceinte même de la petite ville du comté de Bourgogne.

son, et par conséquent son oncle, devaient être de la famille des seigneurs de Saint-Amour, puisque le premier avait pouvoir de faire remise de quelques droits, ces droits ne pouvant être d'après eux que ceux de *lods et ventes* des biens légués, qui étaient dus à chaque mutation de propriétaire et que percevait le seigneur duquel relevait directement le domaine (1). S'il en eût été ainsi, s'il se fut agi d'un texte de loi positif, Guillaume n'eût point donné à cet article de son testament une forme dubitative : *et si Pierre, mon neveu*, etc... Ne peut-on pas supposer, avec au moins autant de raison, qu'il entendait garantir à l'hôpital qu'il avait enrichi un legs sur lequel le légataire universel n'eût à exercer aucune reprise pour aucun motif, et ne pourrait-on pas rapprocher des lignes invoquées plus haut celles-ci, qui sont extraites des dernières pages du testament : « S'il advient que en ce testament la loy Falcidia eust lieu, je veux que mon héritier de tout ainsy des choses léguées en causes pieuses en puisse défalquer tant qu'il aye sa *quarte* entière » ; Guillaume n'a-t-il pas voulu excepter, par avance, l'hôpital de cette clause ? Il suffit, pour écarter la supposition de ces historiens, de lui en substituer une autre, plus naturelle.

Dans ce même testament aussi, le docteur de Saint-Amour insiste beaucoup pour que ses parents, « ceux qui l'attouchent de lignaige » et sont « pauvres », aient la plus grande part des générosités qu'il fait aux malheureux de son pays natal ; il en désigne plusieurs nommément et tout le reste de sa conduite, dans cet acte, nous le montre sous les traits d'un enrichi distribuant avec un sage discernement la meilleure part de sa fortune à ses nombreux

(1) Voir C. Saint-Marc, *Etude sur la vie et les ouvrages de Guillaume de Saint-Amour*, pp. 7, 27 et 28. Saint-Marc ajoute qu'il a cherché en vain dans la généalogie des Laubépin un seul membre du nom de Pierre.

D'ailleurs nous verrons que ce *Pierre de Saint-Amour* est lui aussi un personnage et qu'on ne peut le confondre avec nul autre.

parents moins favorisés que lui. Denaissance et de noblesse, il n'en n'est pas question.

Notons enfin, ne fut-ce que pour mémoire, l'accent populaire avec lequel, dans un de ses sermons, il parle des féodaux, voire des bourgeois : « Numquid venient pericula per principes et barones primo? Certe non *principaliter* : tamen illi per quos venient multos habebunt principes et barones pro se. Vel numquid venient per milites armatos, vel per *burgenses bene vestitos*?... » (1).

Ceci d'ailleurs n'est pas une pure discussion généalogique : il est curieux de voir, dans cette société que l'on croit volontiers si étroitement hiérarchisée, un homme que sa situation antérieure ne portait pas à la fortune, sortir du peuple et s'élever à la richesse et à la réputation par le seul moyen de la culture intellectuelle.

Une tradition veut que Guillaume ait eu son cabinet de travail dans la salle encore existante au premier étage d'une vieille tour ronde, salle ornée d'une cheminée de pierre de l'époque de la Renaissance, prise dans l'épaisseur du mur et construite vraisemblablement en même temps que lui ; elle veut encore qu'il ait fait ses premières études au couvent des ermites de Saint-Augustin, de Saint-Amour ; j'ai montré ailleurs que ce couvent avait été fondé en 1438 (2).

Peut-être, cependant, y avait-il auparavant, et déjà au XIII^e siècle, une école auprès de l'église de Saint-Amour, tenue par les mêmes clercs que ceux chargés du service religieux de la paroisse ? Mais elle nous est totalement inconnue. Ces clercs auraient-ils discerné l'intelligence de Guillaume ; l'auraient-ils, après les premières leçons ou immédiatement, envoyé à l'une des écoles de Mâcon, celle du chapitre, par exemple, dont ils dépendaient eux-mêmes ?

(1) *Sermo in diem sanctorum apostolorum Jacobi et Philippi.*

(2) Maurice Perrod : *Le couvent des Augustins et le collège de Saint-Amour.*

Cela expliquerait-il davantage les liens qui ont uni dans la suite Guillaume à ce chapitre dont il fut membre et ses neveux, Pierre Bellisson et Jacques, en même temps que lui et après lui ? Alors je le veux bien. Peut-être aussi avait-il des parents à Mâcon qui l'y ont attiré ou emmené ?

Aucune de ces hypothèses ne saurait d'ailleurs, pas plus que la *maîtrise* à la quelle il parvint dans la suite être une objection contre la modestie de sa naissance : « La religion occupait alors une si grande place dans les mœurs que chaque famille aspirait à consacrer un de ses membres au service des autels. Riches et pauvres, serfs et seigneurs venaient offrir à Dieu un de leurs descendants et sollicitaient pour lui l'habit du clerc ou la coule du moine. Toujours fidèle à ses nobles traditions, l'Eglise ouvrait ses rangs aux enfants de toutes les classes, sans distinction ; elle n'exigeait d'autre recommandation que la vocation à l'état ecclésiastique ou religieux... On les acceptait dès l'âge le plus tendre afin de leur inculquer plus sûrement des habitudes régulières et de les assouplir aux exigences de la discipline (1) ».

Au quatrième concile de Latran (30 novembre 1215), Innocent III prescrivit à chaque église cathédrale d'avoir un maître en théologie, rappelant ainsi une disposition du troisième concile du même nom, tenu par Alexandre III (2).

Par une bulle datée de Viterbe, le 16 novembre 1219, Honorius III renouvela cette ordonnance dans des termes qui valent d'être cités :

« ... Cum itaque de singulis provinciis puella speciosa ac virgines pro rege Assuero, qui beatitudo dicitur, per ancillas queri debeant et adduci ad arcem et menia civitatis, et per manum Aggei mundum muliebrem accipere, necessariorum videlicet fulcimenta, volumus et mandamus ut statutum in Concilio generali de magistris theologis per singulas metro-

(1) Léon Maitre, *Les Ecoles épiscopales et monacales de l'Occident*, 2^e partie, chapitre IV.

(2) Denifle-Chatelain : pars 1^a, n° 22.

poles statuendis inviolabiliter observetur, decernentes insuper de concilio fratrum nostrorum ac districte percipiendo mandantes, ut quia super hoc propter raritatem magistrorum se possent aliqui forsitan excusare, ab ecclesiarum prelatiis et capitulis ad theologicæ professionis studium aliqui docibiles destinentur, qui cum docti fuerint, in Dei ecclesia velut splendor fulgeant firmamenti, ex quibus postmodum copia possit haberi doctorum, qui velut stelle in perpetuas eternitates mansuri ad justitiam valeant plurimos erudire... (1) ».

Peut-être Guillaume se trouva-t-il à l'école de l'un de ces maîtres et fut-il destiné à devenir l'un d'eux, pour quoi on le fit étudier. Peut-être fut-il appelé à la cathédrale de Beauvais pour enseigner, et honoré à cause de cela de la dignité de chanoine ?

Quoiqu'il en soit, nous l'y trouvons en cette qualité dès 1238, mais sans aucun autre détail le concernant.

A Mâcon, il reste un obituaire du chapitre de Saint-Vincent. Il résulte de ce document qu'au mois de septembre 1239, à la mort de *Humbertus de Bangiaco*, chanoine de Saint-Vincent, Guillaume de Saint-Amour ne figure pas encore parmi les membres du chapitre appelés au partage de l'obédience du défunt. Mais, en mars 1242, nous le trouvons mentionné pour la première fois à l'occasion de la mort de *Haimo*, évêque de Mâcon, de *B. de Clusa*, chanoine, de *P. Gaufridi*, archidiacre et à l'élection comme évêque du chanoine *Seguin*. Il l'est encore, à l'occasion de partages d'obédience, en 1249, 1250, 1251, 1252, 1253 et 1254, toujours à titre chanoine. A partir de 1250, son nom est accompagné de celui de son neveu : *et Petrus nepos suus*, qui est le *Pierre* que nous retrouvons nommé dans son testament et dont nous aurons l'occasion de parler plus longuement.

En 1255 seulement, à la mort de *Hugo*, *cantor et canonicus*, Guillaume est ainsi désigné : « ... *Guillelmo de Sancto-Amore, concanonico nostro, regenti nunc temporis Parisiis in theologica, obedienciam Sancti Albaricti* ».

(1) *Ibidem*, pars 1^a, n° 32.

Puis, en 1255 encore, quelques mois après, à la mort de *Guido de Monte Aureo*, *decanus*, et de *Guilielmus de Sivrey*, *canonicus*, il figure comme auparavant et sans mention spéciale. De même au mois de juin de l'année suivante, après le décès de l'archidiacre *Poncius de Grancey*, qui est la dernière fois qu'il paraisse au chapitre de Saint-Vincent pour des raisons que nous verrons plus loin.

Nous trouvons enfin dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, de Denifle et Chatelain, trois pièces qui font mention de lui à cette époque et même avec quelque détail.

La première est du 27 novembre 1238 et datée du Latran. Grégoire IX, alors pape, s'adressant à Guillaume de Saint-Amour, *recteur de l'église de Guerville*, *chanoine de Beauvais*, *docteur ès arts et en droit canonique*, de l'Université de Paris, l'autorise à conserver un bénéfice ecclésiastique nonobstant l'interdiction conciliaire à ce sujet :

« Magistro Willermo de Sancto Amore, rectori ecclesie de Guervilla, canonico Belvacensi. Te honestatis studio desudantem et per cultum scientie sicut accepimus consecutum, quod in artibus et jure canonico cathedram magistralem Parisius ascendere meruisti dignum speciali gratia reputantes, ut personatum vel aliud unicum beneficium curam habens animarum annexam, si tibi canonice offeratur, recipere valeas et cum beneficio quod obtines habente curam similem libere retinere, non obstante constitutione Concilii generalis, ita tamen quod uno ipsorum personaliter deservias et in altero per idoneum vicarium facias deserviri, tecum auctoritate presentium dispensamus. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostre concessionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indignationem omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus se noverit incursurum. Datum Laterani v Kal. Decembris, pontificatus nostri anno duodecimo (1) ».

La seconde est datée de Lyon, le 21 août 1247. Il s'agit encore d'un bénéfice ou d'une dignité ecclésiastique à ajouter à ceux que Guillaume possède déjà. On l'y trouve encore qualifié de *chanoine de Beauvais* et de *recteur de*

(1) *Reg. Vatican Gregorii IX* an 12, ep. 344, fol. 64^b. — Denifle et Chatelain : *Chartularium Universit. Paris*, pars prima, n° 122.

Graville. L'évêque de Tarentaise et le comte de Savoie y sont mentionnés comme ayant sollicité cette faveur pour lui :

« Magistro Willermo de Sancto Amore canonico Belvacensi. Ad faciendam tibi gratiam specialem dilecti filii... electi Tarantasiensis (1) et nobilis viri Thome de Sabaudia comitis affectuose pro te nobis porrecta rogamina, nec non et tua merita probatis propensius nos inducunt. Attendentes igitur laudabile testimonium quod tibi de litterarum scientia, vite honestate ac bonis moribus perhibetur, ac per hoc te intendentes prosequi favoris prerogativa gratie amplioris, ut præter ecclesiam de Gravilla (2) curam animarum habentem quam obtines unicum beneficium ecclesiasticum vel personatum seu dignitatem, etiam si similem curam habeat, si tibi canonice offeratur, libere recipere ac cum obtentis licite retinere valeas constitutione generalis Concilii non obstante auctoritate tibi presentium indulgemus. Proviso ut eadem beneficia, etc. Nulli ergo, etc. nostre concessionis, etc. Si quis autem, etc. Dat. Lugduni xj Kal. Septembris, pontificatus nostri anno quinto. » (3).

La dernière, enfin, écrite treize jours après, c'est-à-dire le 3 septembre de la même année 1247, à la prière de Philippe de Savoie, a encore un objet analogue. Elle présente cette particularité que Guillaume, toujours chanoine de Beauvais et recteur de Gravilla, n'est plus désigné comme docteur ès arts et ès droit canonique, mais comme *étudiant en théologie* et comme *sous-diacre* :

« Magistro Johanni archidiacono Constantiensi. Ad faciendam dilecto filio magistro Guillermo de Sancto Amore subdiacono, canonico Belvacensi, gratiam specialem dilecti filii... electi Lugdunensis (4) preces ac ipsius subdiaconi merita, super quibus ei testimonium perhibetur laudabile, nos inducunt. Quocirca mandamus quatinus eidem subdiacono theologie studio insistenti proventus ecclesie sue de Gravilla, Constantiensis diocesis, quam se canonice proponit ademptum facias in suscepto ordine per triennium integre ministrari. Non obstante constitutione de clericis curam animarum habentibus, ut promoveantur ad omnes ordines, quam venerabilis frater noster... episcopus Tusculanus apostolice sedis lega-

(1) Rudolphi Grossi. Herluin, son prédécesseur, était mort avant 1248.

(2) Reg: « Garevilla ».

(3) Reg. Vat. *Innocentii IV* an 5, ep. 139, fol. 454. Denifle et Chate-lain: *Chartularium Univers. Paris*, pars prima, n° 174.

(4) Philippi de Sabaudia.

tus (1) in regno Francie dicitur edidisse. Contradictores, etc. Proviso quod eidem ecclesie interim per idoneum vicarium serviatur. Dat. Lugduni iij non. Septembris, pontificatus nostri anno quinto » (2).

Puis, nous avons une liste des maîtres en théologie et en saints Décrets, appelés le 15 mai 1248 à donner leur approbation à la sentence par laquelle Odon, évêque de Tusculum et légat du Saint-Siège, proscriit l'étude du Talmud dans l'Université de Paris. Le nom de Guillaume n'y figure pas encore (3).

Qu'était cette église de *Graville* ? quel est ce diocèse de *Constance* ? Faut-il lire *Coutances* ; faut-il pencher pour lequel des cinq ou six Graville ou Guerville qu'indique le *Dictionnaires des communes* ?

Comment se fait-il que Guillaume ait été à la fois chanoine de Beauvais et de Mâcon ; pourquoi surtout a-t-il été chanoine de Beauvais ?

Autant de questions qui resteront peut-être toujours sans réponses, de problèmes dont je n'entrevois pas du tout la solution, quelque curiosité passionnée que je puisse avoir de la connaître, de percer un peu plus du mystère de cette destinée singulière à tant d'égards !

Nous savons par ailleurs qu'il fallait avoir vingt et un ans au moins pour enseigner les arts et les décrets et trente cinq pour professer la théologie (4), nous pouvons donc résumer ainsi les données successives que nous avons recueillies sur le *curriculum vitæ* de Guillaume de Saint-Amour.

Il est né à Saint-Amour en Franche-Comté, d'une famille modeste et plébéienne, en 1202 peut-être, mais sûrement pas auparavant.

En 1238, il était déjà chanoine de Beauvais, sans doute

(1) Odo de Castro Radulphi.

(2) *Reg. Vat. Innocentii IV* an 5, ep. 179, fol. 460. — Denifle et Chatelain : *Chartularium Univers. Paris* : pars prima, n° 175.

(3) Denifle-Chatelain : pars 1^{re}, n° 178.

(4) Denifle-Chatelain, n° 20.

par l'amitié de Guillaume des Grez, évêque de ce siège, qui l'aurait connu à Paris. Plusieurs hauts personnages, évêques ou nobles laïcs s'intéressaient également à lui : l'évêque de Lyon, l'évêque de Tarentaise, le comte de Savoie, plus tard, comme nous le verrons par son testament, le duc de Bourgogne. Peut-être le même évêque de Beauvais ou un autre de ses collègues dans l'épiscopat lui avait fait obtenir à titre de bénéfice ecclésiastique l'église de Gravelle. A cette même date, il était déjà docteur ès arts et ès saint-décets et enseignait dans ces deux facultés à l'Université de Paris.

En 1239 au plus tôt, en 1242 au plus tard, il fut nommé chanoine de Mâcon.

En 1247, il étudiait la théologie à la maîtrise de laquelle on ne parvenait d'ailleurs que comme à un sommet de la science générale et après avoir enseigné les Arts et le Droit.

En 1255, il enseignait la théologie comme docteur, et n'était que sous-diacre ; il mourut d'ailleurs n'ayant franchi que ce premier degré des Saints-Ordres, ainsi que nous le verrons exactement par la suite.

Sans plus chercher à combler les lacunes de cette biographie un peu succincte, suivons Guillaume à Paris où, selon Tillemont, qui cite le moine Richer, il était « un homme très sage, très habile... et si éloquent pour son siècle que quand il parlait personne ne pouvait lui résister. » (1)

Nous pouvons très difficilement nous faire une idée de cette éloquence, rien presque n'ayant subsisté des manifestations oratoires du maître de Saint-Amour. L'édition de ses *Œuvres*, publiée en 1632, contient deux sermons sur lesquels nous aurons à revenir longuement et ce qu'elle

(1) Tillemont, p. 145. Pour vérification de ce qu'il avance, il renvoie à Mathieu Paris, p. 939 ; au *Spicilegium*, t. III, p. 410 ; à Du Boulay, p. 290, 291, 304, 685 et 686. Cet auteur, en ce dernier endroit, appelle Guillaume : *procurator nationis Gallicanæ, universitatis rector, ejusdem procurator generalis seu syndicus*.

appelle : *Ad psalmorum librum, cum primum eum prælegere inciperet, præfatio*, et en plus le commentaire incomplet du premier psaume ; elle les donne d'après, dit-elle, un ancien manuscrit de la bibliothèque de la Sorbonne.

C'est d'abord une leçon d'ouverture pour un des cours nombreux qu'il a dû professer comme docteur en théologie. Elle débute par un texte tiré du troisième chapitre du Cantique des cantiques : *Egrede mini filia Sion, et videte Regem Salomonem in diademate, quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus*, qu'il applique à tous les catholiques en général, plus particulièrement aux théologiens et surtout aux religieux.

Sion signifie la *contemplation*, les chrétiens sont appelés filles de Sion *ob privilegium amoris*, et sont dits *filles* : *non propter sexus infirmitatem sed propter prolis fecunditatem* quam debent habere in doctrina vera, in operatione bona, in conversatione sancta.

Ils doivent *chercher* l'époux, c'est-à-dire la sagesse, l'*appeler*, le *joindre* enfin. Chacune de ces opérations est décrite, puis divisée en ses diverses parties avec beaucoup de subtilité et d'art. La manière d'étudier les psaumes partagés eux-mêmes en trois parties suivant leur nature et d'en tirer profit est analysée, décrite en ses moindres détails ; les propositions s'enchaînent rigoureusement les unes aux autres, chacune est appuyée d'un texte de l'Écriture sainte, le tout forme une trame serrée dont pas une maille ne se relâche, et se termine par l'évocation du miracle évangélique de la multiplication des pains :

« Frangat vobis panem istum Davidicum, et cognoscatur a vobis et multiplicetur, ut satiemur ab eo ; et sic splendidum in panibus benedictent labia multorum, ut dicitur Eccl. 31, id est, ipsum dei filium, qui doctrinam quasi prophetiam effundit, Eccl. 24. Cui est omnis laus et gloria in sæcula sæculorum. Amen. » (1)

(1) Edition de 1632, pages 1 et sq.

Nous ne sommes plus habitués à ces arguties scolastiques ; toute autre est notre méthode de recherche et d'exposition. On ne peut cependant, en dépit de ce qui nous déconcerte dans cette leçon d'ouverture, des divisions recherchées, des allégories forcées, des subtilités métaphysiques qui nous sont des puérilités, le tout au goût du temps, refuser d'y reconnaître de l'originalité, de l'élévation, une possession complète du sujet, de la vigueur et de la pénétration. C'est un modèle du genre et les auditeurs ont dû se retirer un peu fatigués peut-être, comme *incornifistibulés*, dirait maître François, mais instruits et édifiés. On y trouve déjà les deux qualités maîtresses de Guillaume : l'analyse et l'étude vigoureuse de sa matière, la science et la possession de l'Écriture. Tel il sera plus tard dans ses autres écrits et particulièrement dans ses *Collections*.

Le Commentaire incomplet du premier psaume, qui suit, montre que Guillaume avait pris texte de ce premier psaume *Beatus vir* et du premier de ces deux mots pour exposer la théorie de la béatitude, les dix conditions qu'elle exige, enfin les enseignements moraux à tirer de ce psaume : *pœna malorum et gloria bonorum*.

Il prétend que ce Psaume est le titre du livre entier, c'est pourquoi il y est question des trois ordres ou états dont il s'agit dans le livre : repentants, progressants, parfaits, et il cite les paroles du texte qui se rapportent à chacun de ces trois états.

Enfin, dit-il, il y a trois explications possibles de ce psaume : l'une littérale, s'appliquant aux juifs, l'autre allégorique, s'appliquant au Christ, l'autre morale, s'adressant aux justes (1).

Il y a dans ce fragment d'exégèse les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans la préface dont nous avons

(1) Edition de 1632, pages 5, 6 et 7.

parlé. Ces distinctions si ténues qu'elles semblent irréelles, ce penchant à tout symboliser dans l'Ecriture, à découvrir, même dans les mots les plus simples, un sens allégorique, mystique et profond, c'est le côté aride et faux de cette méthode qui était celle de l'époque, c'est peut-être ce qui a conduit Guillaume de Saint-Amour à voir dans les nouveaux Ordres religieux, sérieusement et sincèrement, des précurseurs de l'antechrist et ce qui a causé son erreur et sa perte.

II. — L'Université de Paris et les Ordres religieux mendiants.

Paris, où nous a conduit le cours de notre récit, venait d'être restauré par Philippe-Auguste. Bordant au loin les deux rives de la Seine, enserré dans un nouveau corset de murailles et de tours, montrant son Louvre déjà « large et lourd », comme dit Hugo, construisant Notre-Dame, la vieille cité offrait presque ce merveilleux spectacle dont, à six siècles de distance, le grand poète nous a donné la vision. Mais ce qui faisait de Paris la ville unique au monde, c'était son Université.

L'efflorescence des villes, la constitution des Universités sont deux faits concomitants : ils ont surgi de la même cause, ils sont nés de la prospérité agricole, qu'avaient développée dans le Nord de la France les propriétaires francs, après avoir fait triompher sous la forme du régime féodal l'idée particulariste du domaine. Ce développement sans précédent de l'agriculture avait produit une richesse débordante ; on était devenu, et rapidement, de plus en plus exigeant au sujet de la bonne qualité, de l'élégance des objets fabriqués, et il avait fallu que la fabrication sortît de la famille pour passer aux mains de spécialistes ; ceux-ci trouvaient à vivre exclusivement du métier, l'aisance générale leur fournissant une clientèle étendue, qui ne regardait pas à la rémunération qu'on lui demandait. Les villes alors avaient repris de l'importance et de l'éclat : elles étaient le lieu naturel du marché où ces spécialistes de l'industrie pouvaient écouler leurs produits chez les ruraux, dont les domaines rayonnaient à l'entour.

C'est cette agglomération étroite des artisans, jointe au fait qu'ils échappaient par leurs occupations et par leur éloignement à l'influence directe et intense des propriétaires particularistes, qui donna au mouvement d'émancipation des villes son caractère communautaire, exprimé dans une association à toutes fins, envers et contre tous, la Commune.

Cette même richesse n'avoit pas tardé à amener un extraordinaire développement des cultures intellectuelles. Celles ci n'ont guère de place chez des peuples où l'existence est remplie du matin au soir par un labeur absorbant, par l'âpre préoccupation du métier qui fournit aux besoins dominants de la vie. C'est quand le bien surabonde, quand les moyens de prospérité sont acquis et fonctionnent presque sans effort, que l'esprit se tourne au goût des choses savantes, aux beautés de l'art : il peut y donner des loisirs, il sait en apprécier l'éclat, qui rehausse celui de la fortune, il y peut consacrer des largesses. On est émerveillé du nombre de fondations qui, dès l'apparition des Universités, sont venues multiplier les écoliers, élargir leur existence, étendre et grandir le professorat. Le relèvement des villes ne contribuait pas peu à favoriser le groupement de tout un peuple d'élèves, qui devait demander au commerce urbain les choses nécessaires à la vie. Il y avait là une place toute marquée pour ces vastes corporations universitaires, qui prétendaient régler dans le détail la vie de leurs membres, leur dicter en toute occasion leur conduite, répondre pour eux dans toutes les circonstances. C'était bien la renaissance des formes communautaires, appliquées aux spécialistes des cultures intellectuelles, comme la Commune les avait appliquées aux artisans.

De fait, on n'eût pas reconnu le Paris intellectuel des temps carolingiens.

Les vieilles écoles jadis fondées par Charlemagne avaient

peu à peu grandi. Celles de la rue du Fouarre proche Saint-Julien le Pauvre, celles de la Montagne-Sainte-Genève jouissaient d'une réputation universelle, rivalisaient avec les écoles étrangères, citaient avec orgueil les noms des savants qu'elles avaient formés et pouvaient se glorifier d'embrasser dans leur ensemble toutes les connaissances du temps.

Insensiblement et pour obéir à ce renouveau d'esprit communautaire qui groupait d'autorité autour d'une même bannière et rangeait sous les mêmes lois les membres de chaque profession nouvelle que n'avait pas connu le régime féodal, maîtres et écoliers s'unirent, et comme on avait la corporation des parcheminiers, des libraires, des drapiers, etc., on eut la corporation de « ceux qui étudient à Paris », *Universitas scholarum*, comme disent aussi les chartes.

Mais il n'en reste pas moins que cette Université de Paris n'est à son origine que le développement des écoles épiscopales de la ville (1). Cette institution des écoles épiscopales est ancienne, nous venons de le rappeler en parlant de Charlemagne, mais ce n'est, au dire de Léon Maître, qu'à la fin du XI^e siècle, qu'on tenta de leur donner une organisation générale (2). Dans tous les cas, au siècle suivant, elles prirent en certains endroits, à Chartres, à Tours, mais surtout à Paris, un développement considérable. Nous avons déjà cité les deux conciles de Latran qui ordonnent que chaque cathédrale aura une école et au moins un maître en Théologie. Naturellement, ce fut un des chanoines, ordinairement le Chancelier ou le préchantre qui fut chargé de la surveillance de cette école, de trouver des professeurs ou de donner à ceux qui se présenteraient la permission d'enseigner.

(1) Denifle : *Die Universitaeten der mittelalters*, I, 674 et sq.

(2) Léon Maître : *Les écoles épiscopales et monastiques en Occident*, p. 178.

« La conséquence de ce droit des églises épiscopales sur les écoles en général, et plus particulièrement sur les leurs, fut que lorsque les écoles se développèrent, comme à Paris, pour devenir des Universités, les évêques ou mieux leurs représentants, chanceliers ou autres retinrent leur droit d'accorder la licence d'enseigner, et c'est ce qui continua à se pratiquer à Paris pendant le XIII^e siècle (1) ».

Il suit donc de cet état de choses que l'Université dépendait d'une façon très étroite de l'Evêque qui, seul, pouvait donner aux maîtres le droit d'enseigner sur le territoire de sa juridiction, le leur retirer, en appeler d'autres et ainsi de suite.

« Le concours de maîtres et d'étudiants nombreux venus de tous les points de l'Europe donna de bonne heure, aux écoles de Paris, un caractère. . . internationaliste très marqué. Ces écoles ne cessèrent pas de demeurer entièrement cléricales ou ecclésiastiques. Tous les maîtres, même les artistes, juristes et médecins étaient clercs ; les étudiants l'étaient communément ou aspiraient à le devenir. Au commencement du XIII^e siècle, les écoles de Paris embrassaient des éléments étrangers si importants que les souverains pontifes envisagèrent ces écoles non plus comme de simples écoles épiscopales, mais comme des écoles communes au service de la chrétienté entière. C'est ce qui les amena à prendre effectivement en main la haute direc-

(1) Mandonnet : *Revue thomiste*, Mai 1896.

Le règlement fondamental de Grégoire IX (13 avril 1231, dans le *Cartulaire* de Denifle-Chatelain) pour l'Université de Paris est on ne peut plus formel à cet égard : « Diligenter inquirat [cancellarius], et inquisitione sic facta quid doceat et quid expediat bona fide *dat vel negot secundum conscientiam suam* petenti licentiam postulatam ». Au plus fort de la lutte de Guillaume de Saint-Amour, Alexandre IV, dans sa lettre du 14 avril 1253, maintient intégralement les droits du chancelier : « Volumus cancellarii protestatem in constitutione sepefati Gregorii circa statum Parisiensis studii declaratam *nulla imminutione* convelli ».

Denifle-Chatelain : *Chart. Univ. Paris*.

tion de cette institution qu'ils considèrent comme le bien de l'Eglise universelle et ils l'appelèrent leur fille. » (1)

Ce n'est pas que les Papes aient entièrement substitué leur autorité directe à celle de l'Evêque de Paris ou de son chancelier ; mais, ainsi que le dit Mandonnet, ils se réservaient d'intervenir, quand ils le jugeaient à propos, comme suprêmes modérateurs. Avant le milieu du XIII^e siècle, Gauthier de Chateau-Thierry précise très bien cette relation des droits en disant : « Claves scientie a domino papa, vel a cancellario Parisiensi ex ordinatione domini pape. » (2) A maintes reprises, on voit les Papes intervenir dans la vie de l'Université de Paris, faire des règlements, des réformes, accorder des privilèges, distribuer le blâme ou l'éloge, dirimer des litiges, défendre la corporation contre le pouvoir royal et même parfois contre l'évêque de Paris. C'est ainsi qu'Innocent III, le 14 novembre 1207, fixe à huit le nombre des chaires de Théologie (3), qu'Honorius III, en fonde une nouvelle avec Mathieu d'Ecosse pour premier titulaire, le 16 novembre 1218 (4) ; que, le 28 janvier 1254, Innocent IV en fonde une autre en faveur des Cisterciens, fait examiner son candidat par deux cardinaux et le nomme d'office malgré l'opposition des séculiers (5).

Ces détails sont à retenir parce qu'ils sont de la plus haute importance. Eux seuls nous donnent la clef de toute l'affaire où Guillaume de Saint-Amour a eu une si grande part et où il a fini par succomber malgré son énergie et son très réel talent ; ils nous font comprendre l'action du pape, son intervention souveraine et j'allais dire presque l'indifférence apparente de Louis IX, ne prenant parti officiellement qu'au dernier moment et pour faire exécuter les arrêts venus de Rome.

(1) Mandonnet, *op. cit.*

(2) Denifle-Chatelain, I. p. XI.

(3) *ibidem*, n° 5.

(4) *ibidem*, n° 27.

(5) *ibidem*, nos 229 et 265.

Grégoire IX paraît être le premier qui ait distingué les degrés de *bachelier*, de *licencié* et de *maître* ou docteur ; mais l'origine de la distribution des sciences en *faculté* est plus ancienne. Dans le principe, on en comptait trois : les *Arts*, la *Philosophie* et la *Théologie*. Encore les deux premières n'en faisaient-elles qu'une pour ainsi dire, et n'est-il parlé que des Arts et de la Théologie dans les Constitutions faites en 1214 par le cardinal de Saint-Etienne, légat d'Innocent III, de même que dans l'acte de donation fait en 1217 aux Jacobins. Les facultés de *Décrets* et de *Médecine* ne tardèrent pas à être constitués : l'acte de réforme de l'Université par Grégoire IX fait mention de celle des *Décrets*, et la lettre des docteurs séculiers aux prélats du royaume de France contre les Jacobins (1253) les nomme toutes quatre en les comparant aux quatre fleuves du paradis terrestre.

Les Arts comprenaient le *Trivium* : Grammaire, Rhétorique et Dialectique, puis le *Quadrivium* embrassait la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie, et l'on avait ainsi parcouru le cycle entier des connaissances humaines :

Lingua, tropus, ratio, numerus, tonus, angulus, astra.

Ceux qui suivaient les cours de cette faculté étudiaient successivement les ouvrages de Donat, les Commentaires de Remi d'Auxerre, l'Abrégé de Priscien, la Métrique de Bède, des explications littéraires et rhétoriques de Mathieu de Vendôme ; puis venaient les œuvres de Jean de Garlande, d'Alexandre de Villedieu, d'Evrard de Béthune, d'Alexandre Neckam et de beaucoup d'autres aussi inconnus de nos jours. Ils étudiaient aussi l'art poétique d'Horace, la Rhétorique et la Poétique d'Aristote, les Topiques et le traité de la Consolation de Boèce, ainsi que son Arithmétique, l'Introduction de Porphyre et les Livres d'Euclide. La matière, on le voit, était vaste ; ils l'étendaient encore en

traitant, sous le nom d'arithmétique, le comput ecclésiastique, les épactes, le nombre d'or, les indictions, les concurrents, la lettre dominicale, etc., etc. ; sous celui de géométrie, tout ce qui est mesurable, dans quoi ils faisaient rentrer la géographie, comme dans l'astrologie ou astronomie l'histoire des voyages et de la navigation. Quant à la musique, elle comprenait, outre le chant ecclésiastique, de longues considérations sur l'harmonie universelle des êtres qui composent la Création.

Le droit était presque exclusivement *canonique* ; c'était, pour ainsi dire, une partie de la théologie. « A l'origine, nous dit l'abbé Bouret, l'étude des *Saints Decretz* n'était point séparée de celle de la théologie ; les canons des conciles et les décisions suprêmes des papes n'étaient qu'un lieu de preuves, une confirmation de la thèse, comme les emploient encore, du reste, les auteurs qui traitent du dogme et de la morale. Ce n'est que peu à peu, lorsque l'Eglise étendit sa puissance et avec elle les lois qui devaient la défendre, que cette branche des sciences ecclésiastiques prit une grande importance et tendit à se distinguer en un corps de doctrine spéciale... Vers le milieu du quatorzième siècle, cette séparation paraît accomplie (1). »

Presque toutes les charges de judicature étaient aux mains du clergé, et les professeurs enseignaient à la fois le droit civil et le droit canon. Vers la fin du onzième siècle, il existait à Pise un manuscrit des *Pandectes* de Justinien. Quand, cent ans plus tard, on le publia, ce fut comme une révolution ; on se livra avec passion à l'étude du droit romain. Le clergé fit comme tout le monde ; mais, poussés par l'ambition, beaucoup de ses membres dédaignaient la théologie pour devenir docteurs *ès loix*, juges dans les tribunaux, etc., etc., charges qui les conduisaient rapidement aux honneurs et à la fortune.

(1) *Discours sur l'ancienne Faculté de Décrets de Paris* (5 décembre 1864).

Le livre qu'on suivait alors était le *Décret de Gratien* ; il servait de texte aux leçons de droit, comme le *Livre des Sentences* à celles de théologie. Jusqu'alors, Bologne avait été le centre de cette étude. Paris l'effaça bientôt et put citer avec orgueil les noms de Gérard-la-Pucelle, d'Anselme de Paris, de Matthieu d'Angers, d'Etienne de Paris, qui devinrent tous évêques, et d'un grand nombre d'autres encore.

Les médecins suivaient les vieilles méthodes empiriques du passé et s'en rapportaient, comme à des oracles, aux moindres paroles d'Hippocrate et de Galien. Ils firent cependant faire quelques progrès à la pharmacie ; l'on étudia davantage et l'on sut mieux utiliser les vertus des simples ; l'anatomie cependant n'était point connue.

Mais où l'Université n'avait point de rivale, c'était dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie.

La doctrine péripatéticienne était en honneur, non point telle que nous la connaissons aujourd'hui, mais telle qu'on la pouvait avoir alors. Car, si l'on possédait, outre l'*Organon*, les principaux écrits d'Aristote plus ou moins récemment rendus à la lumière, comme la Physique, le Traité de l'Âme, la Morale, la Politique et la Métaphysique, ces œuvres n'étaient venues aux mains des docteurs de Paris qu'en passant par de multiples versions du grec en hébreu, d'hébreu en arabe et d'arabe en latin. On les connaissait surtout aussi par les commentaires des rabbins juifs et des docteurs musulmans, qui les avaient traduites en les regardant à travers le prisme coloré de leurs croyances religieuses. Durant ces pérégrinations elles s'étaient profondément altérées ; le panthéisme, le matérialisme s'y étaient infiltrés et pénétraient avec elles dans l'école. Armés de leur logique impitoyable, les maîtres du moyen âge mirent bientôt ces systèmes en évidence, et leur subtilité les présentant ou les interprétant sous une forme qui leur donnait l'apparence de la profondeur, ils

les firent apparaître comme une conclusion nécessaire de la doctrine d'Aristote, le dieu de l'Ecole.

Les meilleurs esprits s'y trompèrent parfois. On en vit douter de la résurrection des corps au jour du jugement dernier, ou professer le panthéisme pur, et il fallut des condamnations sévères de la part du Saint-Siège pour conjurer le danger. Ce ne fut qu'en 1366 que l'on autorisa la lecture et l'enseignement de tous les écrits d'Aristote à l'exception de la *Dialectique* qui n'avait jamais été interdite.

Le texte des leçons de théologie était le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard, qu'expliquait le *licencié*, ou le *bachelier*, sous la surveillance du *maître* et pour le devenir lui-même. Ce livre, composé vers le commencement du douzième siècle, était un abrégé de théologie assez complet, rapportant sur chaque point les arguments des Pères de l'Eglise, les rapprochant les uns des autres et les accompagnant, quand le besoin s'en faisait sentir, d'un commentaire. Ce livre se divisait en quatre parties : Dieu cause de toutes choses ; la création du monde et les rapports du créé au Créateur ; la Rédemption et ses conséquences ; les sacrements et les fins dernières.

La faculté de Théologie éclipsait ses sœurs et, plus favorisée qu'elles, n'avait point de rivales en Europe. Aussi se fait-on facilement une idée de la considération dont jouissait le *maître* en cette science : il était reconnu et salué partout comme la personnification éminente d'une science dont personne alors ne songeait à contester la prééminence sur les autres connaissances humaines. Le nombre en était d'ailleurs fort restreint : chacun devait, pour arriver à ce poste envié, étudier pendant longtemps, sept ans au moins, professer ensuite l'Ecriture Sainte, expliquer un livre de l'Ancien puis du Nouveau Testament, et aborder enfin l'interprétation publique du *Livres des Sentences* qui lui ouvrait la carrière.

Puis les chaires publiques étaient en petit nombre : In-

nocent III, en 1207, l'avait réduit à huit, afin, disait-il, « qu'une multitude sans ordre ne vienne pas en avilir la fonction (1) ». Au temps de Guillaume de Saint-Amour, c'est-à-dire vers le commencement de la seconde moitié du treizième siècle, on comptait douze chaires de théologie.

Le nombre des docteurs des autres facultés était moins limité, mais le noviciat pour y parvenir était également long.

Les grades, dont nous avons déjà dit un mot et dont le suprême était celui de *maître* ou *docteur*, s'obtenaient successivement. Venait d'abord celui de *bachelier*. Après les études et les cours publics d'usage, les bacheliers étaient *licenciés* par le Chancelier de l'Eglise de Paris, ou Ecolâtre de Notre-Dame, puis, après trois autres années, étaient admis à faire le cours solennel ou thèse inaugurale, dans la salle des audiences de l'Evêché de Paris.

Au-dessus de tous était le *Recteur*. Il était élu par les représentants des quatre Nations qui se partageaient les écoliers suivant leur origine (2) et toujours pris parmi les maîtres ès arts. C'était lui qui recevait le serment prêté par les nouveaux dignitaires, présidait les assemblées générales, rendait la justice en première instance, examinait les candidats aux grades de chapelains, de procureurs, etc., et il comptait naturellement parmi les personnages de la capitale.

Voilà à peu près le cadre hiérarchique qui contenait l'Université proprement dite, c'est-à-dire la foule des écoliers. Nous aurons l'occasion d'en parler de nouveau à plusieurs reprises, car nous verrons Guillaume de Saint-Amour revêtu tour à tour de presque toutes ces dignités.

Nous avons fait remarquer plus haut avec quelle faveur les Papes avaient vu le développement de cette institution

(1) Denifle-Chatelain, pars 1^a, n° 5.

(2) France, Picardie, Normandie, Angleterre, à laquelle se substitua bientôt la nation allemande.

nouvelle de l'Université et comment ils l'avaient favorisée. Les rois de France, pour conserver à leur capitale la suprématie intellectuelle qu'elle avait acquise, lui accordèrent de nombreuses immunités, mais, redisons-le une fois encore, sans jamais s'immiscer dans son gouvernement intérieur ; tous les règlements, ordonnances, statuts, n'avaient qu'un but, procurer à l'Université toutes les libertés nécessaires pour qu'elle pût grandir et se développer. Ce fut à Philippe-Auguste qu'elle dut l'existence légale ; il la lui conféra par sa charte de l'an 1200, en même temps qu'il lui reconnut de nombreuses et de considérables franchises. Louis IX la confirma dans tous ses droits, en l'an 1228, par une ordonnance restée célèbre.

Dès son arrivée à Paris, l'étudiant commençait à jouir de ces privilèges. Il se mettait tout d'abord en quête d'un logement. Quand il en rencontrait un à son gré, si c'était dans le *Quartier latin*, et il en était presque toujours ainsi, il en pouvait déloger le locataire primitif à moins que celui-ci n'appartînt lui-même à l'Université ; le loyer était-il excessif ? le Recteur le réduisait à un prix modéré, et le propriétaire de la maison ne pouvait, sous aucun prétexte, se priver de ce locataire parfois gênant. Si même le voisinage d'un tonnelier, d'un tourneur, d'un chaudronnier, d'un forgeron ou d'autres artisans bruyants ennuyait notre écolier, ceux-ci devront s'éloigner, bon gré mal gré. Quand vient à mourir le père d'un de ceux « qui étudient à Paris », les livres qu'il a achetés à son fils ne sont point comptés dans la part d'héritage de celui-ci ; ces mêmes livres, insaisissables comme l'outil de l'ouvrier, ne peuvent être appréhendés avant que le possesseur ait terminé ses études.

L'étudiant, comme le maître, est libre de tout service et de toute charge publique ; il n'est pas soldat ; il ne peut être excommunié sans la permission du Recteur ; il peut étudier, entendre et donner des leçons les jours de di-

manches et de fêtes. Bien plus, la charte de 1200 enlève les membres de l'Université à la justice civile pour les laisser aux tribunaux ecclésiastiques, consacrant ainsi le privilège réclamé du Clergé de juger lui-même ses membres.

Ce qui détermina le roi de France à prendre ce parti, ce fut une querelle entre les étudiants de la Nation allemande et les bourgeois du faubourg Saint-Marcel. Le Prévôt de la ville, à la tête du guet et des habitants de la ville, avait *chargé* les écoliers et en avait tué cinq. Philippe-Auguste, devant qui fut portée plainte, se déclara en faveur des étudiants et rendit la fameuse ordonnance qui fit loi désormais : « Tout bourgeois de Paris, y est-il dit, devra jurer que, s'il voit un laïque faire tort à un écolier, il en portera témoignage. Si c'est avec une arme, un bâton, une pierre, que l'on attaque un écolier, les laïques se saisiront du coupable quand ils seront témoins de cette action. Et qu'ils ne se détournent point pour ne pas voir, pour ne pas être obligés d'arrêter ces coupables ou de porter témoignage ! Le Prévôt royal, ni la justice royale pour quelque délit que ce soit, ne porteront la main sur un écolier à moins d'un fait grave et d'un flagrant délit ; dans ce cas, on ne pourra le frapper, mais on le remettra à la justice ecclésiastique ». Le tribunal ecclésiastique jugeait en premier et dernier ressort, sauf appel à Rome, mais seulement pour ce qui concernait la corporation. Les peines les plus fréquentes étaient la prison et la fustigation, qui se donnait en présence du Recteur et d'un procureur.

Pendant quatre siècles, à partir de cette époque, les Prévôts de Paris jurèrent en entrant en charge d'observer les statuts que nous venons de rapporter. Quand par hasard ils outrepassaient leurs droits et, sans avoir égard au « bénéfice de clergie », osaient mettre la main au collet d'un étudiant tapageur et le conduire en prison, l'Université aussitôt réclamait au nom de ses franchises ;

la foule de ces jeunes gens qui aimaient le bruit et étaient jaloux de leurs droits s'agitait en des réunions tumultueuses, les maîtres suspendaient leurs cours, le quartier latin faisait grève, jusqu'à ce qu'enfin on eût cédé à ses exigences et condamné les vrais coupables.

Voilà, dans leurs grandes lignes, les privilèges principaux de l'Université de Paris. De si considérables faveurs, aussi bien que la renommée des maîtres qui s'asseyaient dans ses chaires, ne pouvaient manquer d'attirer la foule : « L'Égypte, Athènes et quelque cité que ce soit, dit un chroniqueur, qui ait jamais fleuri par les sciences, cèdent la suprématie à celle-ci ; car, en comparant ceux qui allaient chercher dans leur sein la science terrestre à ceux qui demandent à Paris la science céleste, Athènes ne peut lui être comparée que sous ce rapport, que les doctes y occupent aussi le premier rang (1) ».

Les écoles étaient nombreuses.

Très nombreux aussi étaient les élèves. Cantu en compte 30.000 et Ozanam 40.000, ce qui est considérable. On accourait à Paris de tous les points du monde civilisé : de l'Allemagne, de la Norvège même, et c'est des Anglais qu'il est dit dans une chronique du douzième siècle :

Fili nobilium, dum sunt juniores,
Mittuntur in Franciam fieri doctores.

Le pape Alexandre III y envoya beaucoup de jeunes gens de l'Italie ; les Vénitiens y firent instruire ceux des leurs que leur naissance appelait aux grandes charges de la République ; les Universités étrangères se dépeuplaient ; Alexandre IV envoya à Paris ses deux neveux ; l'empereur Beaudoin y fit séjourner des Byzantins. De grands personnages écrivaient au roi de France pour lui recommander leurs parents ou leurs compatriotes qui venaient y étudier.

(1) Guillaume le Breton, *Philip.*, livre I^{er}.

Le Sénat de Rome le pria de protéger les jeunes Romains qui s'initiaient aux sciences sacrées dans ce « boulevard de la foi catholique », comme parle Du Boulay.

En 1256, Alexandre IV écrivait : « Paris remplit l'univers de la plénitude de sa science, répand les lumières de l'intelligence, chasse les ténèbres de l'ignorance, révèle au monde les secrets de la connaissance. C'est la cité renommée des lettres et des sciences, la première école de l'érudition. »

L'abbé du monastère de Bonne-Espérance, au diocèse de Cambrai, Dom Philippe, disait déjà en 1150 à un jeune homme qu'il aimait : « Comme la reine de Saba se rendit près de Salomon, afin de s'assurer par elle-même de tout ce qui lui était rapporté sur sa haute sagesse, vous êtes allé à Paris poussé par l'amour de la science et vous y avez trouvé ce que tant d'autres désirent ardemment, une petite Jérusalem. Là, en effet, David chante ses cantiques inspirés sur un psaltérion à dix cordes ; là, Isaïe dévoile les mystères de ses oracles ; là, tous les prophètes accordent leur voix et font entendre un concert ravissant... Là, enfin, les portes de la science s'ouvrent à tous ceux qui savent frapper ».

Les étudiants qui accouraient de toutes parts, en arrivant à Paris, se réunissaient à leurs confrères de même pays qu'eux, se choisissaient un surnom et subissaient joyeux les éternelles brimades que les « anciens » imposaient à tout nouveau. C'était le droit de *Béjaune* célébré par Villon dans ses *Repues franches*.

Les cours se tenaient ordinairement le matin, et le soir avaient lieu les argumentations publiques. Les pauvres suivaient gratuitement les exercices scolaires ; quant à leur entretien, des fondations pieuses et des aumônes y pourvoyaient. Quelques-uns, comme l'avait fait l'évêque de Paris, Maurice de Sully, se suffisaient à eux-mêmes en donnant des répétitions, en se faisant les serviteurs des

étudiants riches ou en remplissant de petits emplois comme de porter, suivant une antique coutume française, l'eau bénite dans les maisons après la grand'messe. Les plus riches payaient une faible rétribution ; les plus grandes dépenses étaient pour les livres, rares alors, volumineux et coûteux parchemins, et aussi pour le vivre et le couvert.

Tous n'apportaient pas au travail la même intelligence ni surtout la même ardeur. Les uns, studieux, enthousiastes du savoir, entouraient les chaires des professeurs célèbres, disputaient entre eux en des joutes savantes, où les syllogismes se croisaient, comme ailleurs les épées, et assuraient à cette époque le renom, qu'elle a toujours conservé, d'âge d'or de la scolastique.

D'autres, venus de leurs gentilhommières de province, trouvaient à Paris pour satisfaire leurs passions des facilités qui leur eussent toujours fait défaut dans leur pays natal et en usaient largement, traînant après eux leur petite cour de parasites empressés à profiter de leur sottise vanité.

Il y avait encore le paresseux, qui fréquentait les cours des *décrististes*, parce qu'ils se faisaient à une heure avancée de la journée et que cela laissait la faculté de prolonger la nuit bien tard dans la matinée.

Ce nombre prodigieux d'étudiants, parmi lesquels beaucoup, on le voit, travaillaient sans but pratique ou ne travaillaient guère et s'amusaient ferme, est encore une preuve de la quantité considérable d'oisifs qu'avait créés en France le développement de la richesse à travers les neuvième, dixième et onzième siècles, dont les admirables travaux et l'active prospérité sont si étrangement méconnus.

Les sermonnaires du moyen âge nous ont laissé des détails curieux sur les mœurs des écoliers. L'un d'eux, après avoir parlé du tapageur, qui « court la nuit

tout armé dans la capitale, brise les portes des maisons pour y exercer ses violences, remplit les tribunaux du bruit de ses esclandres ; contre lequel tous les jours des *meretriculæ* viennent déposer, se plaignant d'avoir été frappées, d'avoir eu leurs vêtements mis en pièces ou leurs cheveux coupés », fait en ces termes le portrait de la jeunesse universitaire en général : « Le bon écolier doit aller se promener le soir au bord de la Seine pour y répéter ou y méditer sa leçon ; et déjà un trop grand nombre se rendent au *Pré-aux-Clercs* pour s'y livrer à des jeux bruyants, souvent même à des querelles sanglantes avec les bourgeois du quartier et les religieux de Saint-Germain. Quelques-uns sont tellement volages, tellement insouciant, que, même avec d'habiles professeurs, ils arrivent à ne rien savoir. Ils vont d'une chaire à l'autre, changeant continuellement de cours et de livres. Ils suivent les classes l'hiver et se retirent l'été. On en voit qui tiennent simplement au titre d'écolier, ou aux revenus consacrés par les églises à l'entretien des étudiants pauvres : ils viennent s'asseoir sur les bancs une ou deux fois par semaine (1) ».

Plus d'un même y dissipait dans les plaisirs l'argent que sa famille épargnait péniblement « pour le mettre en état de prix et honneur conquérir ».

La morale était assez relâchée dans ce milieu si vivement passionné et si mobile et Jacques de Vitry nous a laissé la peinture de cette corruption.

Telle était la classe de la société qu'il nous fallait d'abord connaître pour comprendre la suite de ce récit, tel est le milieu où vécurent Brunetto Latini, le Dante, Guillaume de Saint-Amour, Thomas d'Aquin, Albert le Grand, et tant d'autres dont nous aurons à parler. Mais quelques-uns de ceux-ci ne vinrent pas seuls ; ils faisaient partie de con-

(1) Cité par Lecoy de la Marche : *Histoire de la Chaire française au Moyen-âge*.

grégations puissantes sous l'influence desquelles l'Université devait, pour un temps, se transformer.

Il ne faudrait cependant pas prendre le change et conclure de cette « intellectualité » intense dans certains centres, en particulier à Paris, que la science était universellement répandue,

Il en était aux contraire tout autrement dans la masse du clergé et surtout du clergé séculier. Et ce qu'on peut dire de la science on peut le répéter de l'idéal de vie évangélique : « D'un côté, la hiérarchie ecclésiastique, alourdie par les possessions sans nombre nées du long régime féodal voyait se former et s'accroître une réaction profonde sortie de la masse populaire qui tentait de restaurer à sa manière l'idéal de pauvreté évangélique qu'elle semblait ne plus retrouver dans l'Eglise. D'autre part, des sectes multiples, devenues arrogantes et disputeuses, séduisaient par leurs prédications des populations peu ou point évangélisées faute de pasteurs zélés et instruits. La décadence et la disparition de beaucoup des anciennes écoles épiscopales et monastiques amoindrissait à un degré infime la formation intellectuelle du clergé, tandis que quelques-unes, absorbant et monopolisant la vie intellectuelle du temps disputaient avec hardiesse et souvent avec insuccès les plus graves problèmes philosophiques et théologiques, faisaient courir à l'orthodoxie un danger d'autant plus inquiétant que l'introduction de la partie fondamentale des écrits d'Aristote accompagnés de ceux des Arabes menaçait d'activer désastreusement cette effervescence intellectuelle. Tout cela réclamait une rapide et profonde réforme. L'ordre de St-François fut destiné à faire resplendir l'idéal trop effacé de la pauvreté évangélique et à briser le grief exploité avec un fâcheux succès par les Pauvres de Lyon contre l'Eglise (1) ». La réforme doctrinale fut en quelque

(1) P. Mandonnet : *Revue Thomiste* de mai 1896 ; page 138.

sorte spécialement dévolue à l'ordre de St-Dominique. « Sans doute, les fondateurs de ces deux sociétés, par la différence de leur éducation, de leurs qualités et de leurs vues personnelles, avaient déjà amplement fourni le principe spécificateur des instituts qu'ils fondaient, mais, même sous la réserve de leur action individuelle, une grande part revient à l'action de la papauté dans la direction générale et dans le développement ultime de leurs œuvres respectives (1) ».

Les Dominicains et les Franciscains devinrent donc les principaux instruments d'une action nouvelle dans et sur l'Eglise ; les premiers hardiment quant à l'œuvre doctrinale, les seconds plus timidement en ce point et comme à la suite de leurs aînés, mais beaucoup plus puissants qu'eux par leur influence sur la société chrétienne toute entière.

Le P. Mandonnet précise d'ailleurs cette action de son Ordre dans quelques phrases qu'il convient de lire attenti-

(1) P. Mandonnet : *op. cit.*

Le Dr Karl Muller a soutenu récemment (*Die Anfänge des Minoritenordens, etc.* 1885), que le mouvement franciscain n'avait pas eu une originalité aussi grande qu'on pourrait le supposer de prime abord et que l'étude scientifique des origines franciscaines doit s'appuyer sur une connaissance approfondie de l'histoire des *Humiliés*.

L'ordre peu connu des Humiliés (Tiraboschi : *Humiliatorum monumenta*), avait débuté par une grande fraternité laïque, laquelle avait bientôt après donné naissance à deux nouveaux rameaux : un Ordre composé de femmes et un Ordre composé de prêtres qui, bien qu'étant le troisième chronologiquement, était devenu le premier, par droit hiérarchique. Vers l'an 1220, les Humiliés étaient à l'apogée de leur zèle et de leur action ; ils eurent certainement une influence réelle sur le mouvement franciscain et l'on peut constater combien le Mémorial ressemble à la règle du Tiers-Ordre des Humiliés. (*Propositum approbatum Humiliatorum Tertii ordinis*, dans la bulle *Incumbit nobis* du 7 juin 1201, confirmée par Grégoire IV le 3 juin 1227).

Voici, au sujet du Tiers-Ordre franciscain, quels sont les résultats scientifiquement établis, auxquels est arrivé le R. P. Mandonnet : « Ce serait se méprendre, dit-il, que de concevoir le groupement religieux auquel donna lieu l'action de François d'Assise comme un ordre religieux proprement dit, c'est-à-dire comme une société nettement organisée... La pensée de

vement pour en trouver la pensée essentielle : « Dès les premiers jours de notre existence, l'ordre de Saint-Dominique eut une vision claire et déterminée de sa vocation : prêcher pour propager et défendre la foi chrétienne, *créer des écoles et y enseigner la science sacrée*. . . Que l'idée d'un ordre voué à la prédication et à la controverse pour le soutien de la foi catholique appartienne en propre à Saint-Dominique, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute. . . Mais il n'est pas également manifeste qu'il associa dans sa pensée à la mission apostolique de son ordre des fonctions scolaires aussi essentielles et étendues qu'elles le furent effectivement dans la suite. En tout cas il avait placé son œuvre sur ces confins, elle y entra presque par le seul mouvement naturel de son développement (1) ». Le P. Mandonnet raconte ensuite que Dominique ayant conduit ses compagnons à l'école épiscopale de Toulouse, le maître, Alexandre Stavensby, qui y enseignait alors *« les aurait vus venir en songe à ses leçons sous l'apparence significative de sept étoiles dont la lumière et le nombre croissant éclai-*

François d'Assise, à sa première étape, ne visait pas à constituer un Ordre religieux à l'instar des anciennes et nombreuses corporations existant déjà dans l'Eglise. Son projet fut de réunir dans une vaste fraternité toutes les âmes de bonne volonté qui voudraient accepter la pratique stricte de l'Evangile comme règle et forme de vie. De là l'état de la première règle approuvée verbalement en 1210 par Innocent III, laquelle n'était qu'un bref recueil de textes évangéliques accompagnés de quelques prescriptions sommaires pour la gouverner de la vie. Telle qu'elle était alors, elle était applicable à toutes les catégories de personnes et l'accession à la fraternité n'impliquait, en aucune manière, un groupement analogue à celui d'un couvent. . . L'Ordre. . . , à raison de l'origine laïque de ses débuts. . . , forme d'abord une masse sociale indivise dans laquelle les éléments, par suite d'aptitudes et de tendances inégales et sous l'influence d'une action externe, se constituent finalement en groupes spécifiques distincts. C'est ainsi que les trois branches franciscaines, les Frères Mineurs, les Pauvres Dames et les Frères de la Pénitence, sont issues par voie de segmentation de la collectivité primitive ».

(*Les origines de l'Ordo de Penitentia*. Fribourg, 1898).

(1) Mandonnet, *Revue Thomiste* de Mai 1896, page 139.

raient successivement la contrée et le monde (1). Ce fait implique chez Dominique l'idée arrêtée de voir ses disciples se consacrer à l'étude et fréquenter les écoles pour se préparer efficacement à leur tâche apostolique ; mais il ne va vraisemblablement pas au-delà (2) ».

Mais en 1215, l'évêque de Toulouse accompagné de son ami Dominique assista au Concile de Latran ; ils entendirent cette assemblée de prélats réclamer le relèvement de la prédication évangélique et des écoles de théologie. Nous avons précédemment cité son décret instituant un maître de théologie, auprès de chaque église cathédrale. Le pape, Honorius III vit-il en Dominique et dans son ordre nouveau un instrument propre à cette rénovation ? c'est possible ; les premiers prêcheurs étaient cependant des hommes assez médiocres quant à leur culture intellectuelle : « Jourdain de Saxe, le successeur immédiat de Dominique et le contemporain de cette génération, ne s'en cache pas : « Ils étaient, dit-il, presque tous des hommes simples et de peu d'instruction, *ut plures exigue litteratos et simplices* (3) ». Ils n'étaient même vraisemblablement pas tous des héros de vertu, témoin ce Jean de Navarre qui ne voulait point partir pour Paris sans argent (4) ».

Dominique pourtant et sans doute à cause de cela surtout les envoya aux écoles célèbres de Bologne et de Paris.

Honorius III recommande ceux venus à Paris, d'une façon toute spéciale, aux maîtres de l'Université (5). Il désigne même l'un de ceux-ci pour leur donner des leçons (6) ;

(1) Echard, *Script. ord. Prad.*, I, 11 ; *Annales Ord. Prad.*, 352 ; *l'année dominicaine*, 1899, page 161.

(2) Mandonnet, *op. supra cit.*

(3) *Bullarium Ord. Prad.*, I, 4.

(4) Mandonnet, *op. supra cit.* p. 139.

(5) Denifle-Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, I, n° 36. Et spécialement le frère Guillaume qu'il appelle « familiarem nostrum ».

(6) *Ibidem*, n° 44. Il s'agit de Jean de Barastre que le P. Mandonnet appelle Guillaume. (Voir Mandonnet, *op. supra cit.*, page 141).

il les remercie enfin du bon accueil qu'ils leur avaient fait d'abord (1).

Les religieux s'installèrent dans une maison qu'ils louèrent, tout proche la cathédrale, et furent ainsi les voisins de l'Evêché et de l'Hôtel-Dieu. Ils ne tardèrent pas à se faire remarquer, et on leur vint en aide de tous côtés. Le Conseil de Ville leur abandonna l'ancien local de ses réunions, *le Parloir aux Bourgeois*, qui touchait aux murs d'enceinte. Un petit château se trouvait auprès, il leur fut bientôt donné par le seigneur d'Hautefeuille, qui en avait la propriété ; puis vint enfin celui qui devait être leur plus généreux bienfaiteur et compléter leur établissement définitif.

Jean de Barastre, précepteur de Louis IX et son chapelain, docteur et régent de l'Université, doyen de Saint-Quentin en Vermandois, avait fondé en l'honneur de Saint-Jacques de Compostelle un petit hospice construit presque entièrement à ses frais entre Saint-Etienne des Grès, la Porte-d'Enfer et la Porte-d'Orléans. Cet hospice touchait à une chapelle plus ancienne dédiée à Saint-Jacques et dont Jean de Barastre était depuis longtemps titulaire dépendant de l'Université. Quand il fit don de l'établissement aux fils de Dominique, il fit demander à l'Université, par le pape Honorius III, de vouloir bien abandonner en faveur de la fondation nouvelle tous les droits que la corporation universitaire avait sur la chapelle. Celle-ci y consentit, stipulant toutefois qu'à titre de confraternité les docteurs de l'Université jouiraient à leur mort des mêmes suffrages spirituels que les membres de l'Ordre, et que les religieux prieraient pour la conservation de l'Université, *leur patronne*.

Ceci se passait au commencement de 1218, et, le 6 août de la même année, les religieux, après les aménagements

(1) *Ibidem*, n° 40.

intérieurs nécessaires, prirent solennellement possession de leur couvent de Saint-Jacques, dont la propriété pleine et entière leur fut confirmée par acte du 3 mai 1221.

Quelques mois auparavant (29 juillet 1220), les Chanoines de Notre-Dame avaient, sur la demande du Souverain Pontife, dont nous avons encore la lettre, obtenu du Chapitre de Saint-Benoît pour les Frères Prêcheurs la permission d'avoir un cimetière et de célébrer les offices dans leur chapelle. Jusqu'alors ils avaient été contraints de se rendre, tous les jours et par tous les temps, à Notre-Dame-des-Vignes, hors des murs de la ville (1).

De plus, les religieux ne tardèrent pas à faire dans l'Université même, parmi les maîtres et les élèves, de nombreuses et d'importantes recrues (2).

C'est donc pour ainsi dire sous les auspices des docteurs séculiers qu'ils s'établirent à Paris et Rutebeuf déclare que :

Chascuns d'els deust estre amis
L'Université voirement,
Quart l'Université a mis
En els tout le bon fondement,
Livres, deniers, pains et demis ;
Mès or lor rendent malement... (3).

Le satirique, en ces vers, fait allusion à la querelle qui s'éleva peu après entre les prêtres séculiers et les réguliers, car l'accord, malheureusement, ne dura pas très longtemps entre eux, et qui commença par des discussions d'intérêts temporels.

Le peuple auquel les religieux allaient volontiers et facilement, la bourgeoisie que révoltaient l'orgueil et l'ava-

(1) Denifle-Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, I, pages 34, 38 et *passim*.

(2) Lettres de Jourdain de Saxe à Diane de Bologne. *Chart. Univ. Paris.* I, nos 47, 49, 52.

(3) *La discorde de l'Université et des Jacobins*, édition Jubinal, tome I, page 180 : « chacun d'eux devrait être ami de l'Université vraiment, car elle a mis en eux tout le bon fondement : livres, argent, vivre et logis, mais ils le lui rendent malement ».

rice de quelques séculiers, la noblesse enfin, c'est-à-dire presque tout le monde avait accueilli les Mendiants comme des hommes qui apportaient à la société le salut en lui rendant la pratique de l'Evangile. Aussi leur donna-t-on sans compter, si bien que les séculiers ne tardèrent pas à se plaindre. Les dîmes étaient mal payées, disaient-ils, les fidèles aimant mieux remplir les paniers des Frères Mendiants. « Et cependant, ajoutaient-ils, la dîme est d'institution divine, car Dieu a dit : *Apportez la dîme de chaque chose dans mon grenier* ». — « Sans doute, ripostait Salimbene (1), mais vous ne citez pas le texte complet, car il y a ensuite : *Pour que j'aie dans ma maison de quoi me nourrir*. Or, non seulement vous avez de quoi vous nourrir, mais il y en a parmi vous qui possèdent plus de terres que vingt paires de bœufs ne pourraient en labourer (2) ». Les séculiers se plaignaient aussi que le peuple désertât leurs églises pour courir aux prédications des Religieux, ne voulût qu'eux pour confesseurs et pour exécuteurs testamentaires et voulût même être enterré chez eux :

Li jacobin sont si preudoume
Qu'il ont Paris et si ont Roume,
Et si sont roi et apostole,
Et de l'avoir ont-il grand soume.
Et qui se muert, se il ne s'noume
Pour exécuteurs, s'âme afole (3) ...

Toutes choses qui privaient les séculiers des profits qu'ils avaient accoutumé d'en retirer. A leurs récriminations intéressées, les religieux répondaient invariablement :

(1) Moine chroniqueur Italien.

(2) Clédat : *Rutebeuf*, page 74.

(3) Rutebeuf; édition Jubinal; *les Ordres de Paris*, tome 1^{er}, page 192.

« Les Jacobins sont si prud'hommes qu'ils ont Paris, et qu'ils ont Rome. Ils sont à la fois rois et papes ; et de bien ils ont grande somme. Celui qui meurt et ne les nomme ses exécuteurs testamentaires perd son âme... ».

Chacun n'est-il pas libre de choisir son tombeau où il lui plaît ! de demander des prières à ses amis ! puis, croyez-nous, soyez plus instruits, plus éloquents, et les fidèles reviendront à vos chaires et à vos confessionnaux. Et pourquoi nous attaquer ? nous ne faisons que d'user des privilèges à nous concédés par le Souverain Pontife et nous nous conformons à toutes les conditions qui nous ont été imposées.

L'accord entre un état de choses décadent et des institutions nouvelles, jeunes, hardies, entreprenantes, ne pouvait s'établir sans lutte et Dieu sait si elle fut longue et surtout ardente ! Notre époque a peine à s'en faire une idée. Essayons cependant de la retracer et voyons en d'abord rapidement l'une des phases, celle que j'appellerais volontiers littéraire.

Un curé de Cologne disait en 1222, dans un synode : « Voici que les Frères Prêcheurs se sont introduits à Cologne pour nous supplanter ; mettant la faux dans la moisson d'autrui, ils s'emparent de la faveur des hommes ». Thomas de Champré, qui rapporte l'anecdote, ajoute que le pauvre curé fut mis en interdit par le Légat du Saint-Siège, Conrad de Zahringen, grand ami des Mendians.

D'autres portaient déjà plus loin les accusations et surtout les formulaient avec plus de violence ; écoutons Pierre des Vignes :

... Ista privilegia sunt eis indulta
A papa Gregorio, quibus eis suffulta
Eorum presumptio superba et stulta,
Et parochialia jura sunt sepulta,
Mutuatur Ecclesia a statu priore,
Per hæc privilegia, in deteriore...
Omnis homo gaudeat ! tot Papas videmus !
Non ergo de Curia romana curamus,
Nam cuncta cum fatribus hæc expedinus,
Dummodo pecuniam quam petunt portemus...

Entendons maintenant Rutebeuf, le plus mordant des pamphlétaires du moyen âge :

Par maint semblant, par mainte guise
Font cil qui n'ont ouvraingne aprise
Par qu'ils puissent avoir chevance.... (1)

Quant frère Jacobin vindrent premier el monde,
S'estoient par semblant et pur et net et monde.
Grant pièce ont or esté si com l'ève parfonde,
Qui sanz corre tornoie entor à la roonde.
Premier ne demandèrent cun pou de repostaille,
Atout.i.pou d'estraint ou de chaume ou de paille,
Le non Dieu sermonoient à la povre pietaille;
Mès or n'ont mès que fère d'omme qui a pié aille.... (2)

Sans avoir cureur ont l'avoir
Et li curez n'en puet avoir
S'a paine non du pain por vivre,
Ne acheter.i.petit livre
Où il puisse dire complies;
Et cil en ont pances emplies,
Et bibles et sautiers glosez,
Que l'en voit cras et reposez....

Quant chiés povre provoire viennent,
Où pou souvent la voie tiennent
S'il n'a ni rivière ni vignoble,
Lors sont si conte et sont si noble
Qu'ils semblent que ce soient roi.
Or convient por chez grand aroi
Dont li povres hom est en trape;
S'il devoit engager sa chape
Si convient-il autre viande
Que l'Escripture ne commande.

(1) De maintes sortes, de maintes guises font ceux qui n'ont ouvrage appris par quoi ils puissent vivre... ; *les Ordres de Paris*; page 188.

(2) Quant d'abord les frères Jacobins vinrent au monde, ils paraissaient purs, nets et propres; longtemps ils ont été comme les eaux profondes, qui sans courir tournent à la ronde. D'abord ils ne demandaient qu'un toit où reposer avec un peu de chaume ou de paille grossière; le nom de Dieu prêchaient aux pauvres piétons, mais maintenant n'ont plus que faire d'homme qui va à pied.... ; *le diz des Jacobins*; page 209.

S'ils ne sont peu sanz défaut,
Se li prestre de ce défaut,
Il est tenuz à mauvès home,
S'il valoit saint Pierre de Romme ;
Puis lor covient laver les jambes... (1)

Et surtout *la Chanson des Ordres*, avec ses couplets alertes et ses petits vers dégagés :

Du siècle veuil chanter
Que je voi enchanter ;
Tel vens porra venter.
Qu'il n'ira mie ainsi.
Papelart et béguin
Ont le siècle honi.

Tant d'ordres avons jà
Ne sai qui les sonja,
Ainz diex tels gens noima
N'il ne sont si ami.
Papelart et béguin
Ont le monde honi.

Frère Prédicator
Sont de mult simple ator,
Et s'ont en lor destor
Mainte bon parisi.
Papelart et béguin
Ont le monde honi.....

Assez dient de bien,
Ne sai s'il en font rien ;
Qui lor donne du sien
Tel pseudomme ne vi.
Papelart et béguin
Ont le monde avili (2).

(1) « Sans avoir le souci, ils ont le profit, et le curé ne peut avoir de sa peine même du pain pour vivre ni acheter un livre pour dire complies. Et ceux-ci que l'on voit gras et reposés ont la panse emplie, des bibles et des psautiers commentés... Quant chez un pauvre prêtre ils viennent, et cela peu souvent s'il n'y a rivière ni vignoble, ils sont si comtes et si nobles qu'il semble que ce soient des rois. Alors il faut pour eux grand appareil, dont le pauvre homme est en peine. Mais doit-il engager son manteau, il faut qu'il serve d'autres mets que l'Ecriture ne commande. S'ils ne sont repus sans défaut, si en cela le prêtre manque, il sera tenu pour mauvais homme, valut-il Saint-Pierre de Rome. Puis il convient de leur laver les jambes... » *Le diz des Règles*, page 230.

(2) « Du monde veux chanter qui se laisse enchanter ; tel vent

Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations ; d'autres n'apprendraient rien de plus au lecteur que celles qui précèdent et que viennent en quelque sorte et dans une certaine mesure confirmer les lignes qui suivent, extraites presque littéralement des *Histoires* de Saint-Antonin (titre XVIII^e, chap. V) : « L'Ordre de Saint-Dominique rencontra de la part du clergé une répulsion pour ainsi dire universelle et que les saints seuls savaient mitiger un instant. Les savants, les théologiens, les Universités, les grandes abbayes, l'épiscopat, en un mot tout le monde était contre lui et l'on n'avait qu'à prêter l'oreille pour entendre gronder l'orage ». Et plus loin : « Toujours on recommençait la guerre, aussi fut-il nécessaire que les Souverains Pontifes entourassent notre Ordre de privilèges et d'exemptions pour le protéger contre ces luttes et lui donner un peu de repos ».

Il semble, à voir une part de l'opinion ainsi soulevée contre eux, que les Frères des divers Ordres devaient s'unir pour se mieux défendre. Mais, dit on, ils se jalousaient un peu : quand l'un avait un cardinal, l'autre en voulait un aussi, « dût-il le faire de paille » ; ils se reprochaient des défauts qui n'étaient qu'imaginaires, il faut le croire ; mais notre impitoyable Rutebeuf de s'écrier :

Ci a dure fraternité ;
Quar, par la Sainte Trinité.

pourra venter que plus n'ira ainsi. Papelarts et béguins ont le monde avili.

Tant d'ordres nous avons ! Ne sais qui les invente. Dieu les aime-t-il ? Non. Ni ne sont ses amis. Papelarts et béguins on le monde avili.

Frères Prédicateurs sont en simples atours ; mais en cachette ils ont, croyez, maint parisis. Papelarts et béguins ont le monde avili.

Assez disent de bien, ne sais s'ils en font rien ; qui leur donne du sien, tel brave homme on ne vit ! Papelarts et béguins ont le monde avili.

Rutebeuf nomme ensuite les *Frères Mineurs*, les *Trinitaires*, les *Frères-barrés*, les *frères-sacs*, les *Filles-Dieu*, l'ordre des *Quinze-vingt*, ce qui prouve que sa chanson est au plus tôt de 1258, époque de la fondation des Quinze-vingt par Louis IX, les *Guillemins* et enfin les *Hermites de Saint-Augustin*. Tome 1^{er}, page 203.

Li uns coven voudroit de l'autre
Qu'il fust en i chapiau de faultre
El plus périllueus de la mer :
Ainsi s'entraiment li avar !... (1)

Les Jacobins cependant n'avaient pas que des ennemis dans le clergé séculier. Ils firent, jusque dans l'Université, d'importantes recrues. Gérard de Frachetto, le naïf annaliste de la jeunesse de l'Ordre dominicain, nous a raconté, dans ses *Vies des Frères*, la merveilleuse vocation d'Henry de Marbourg. Échard nous en nomme d'autres, parmi lesquels Pierre de Reims, professeur d'Écriture sainte et célèbre prédicateur, puis le jeune étudiant Guerric de Metz.

Mais là encore pour quelques amis, combien d'adversaires et qui avaient pour les combattre, outre les motifs communs à tout le clergé séculier, des prétextes tout spéciaux.

Les Dominicains, en effet, qui possédaient chez eux une *schola interna* ou école conventuelle, dont les cours étaient suivis par leurs propres novices, portaient plus loin leurs désirs ; certains que l'enseignement public leur serait le plus efficace des moyens pour étendre leur influence sur toute cette société de Paris avide de science et fière de ses Maîtres illustres, ils rêvaient de joindre l'éclat du titre de Docteur au prestige de leur caractère religieux et de rivaliser en cela comme dans le ministère des âmes avec le clergé séculier.

(1) « C'est là dure fraternité, car, par la Sainte Trinité, l'un des couvents voudrait de l'autre qu'il fut mis en un chapeau de feutre au plus périlleux de la mer. Ainsi s'entraiment les avars ! » *De l'estat du monde* ; tome II, page 18.

III. — Les Dominicains obtiennent deux chaires de théologie ; les docteurs séculiers leur en contestent la propriété.

Au printemps de 1229, quelques étudiants presque tous Picards, après avoir bu et joué dans un cabaret du faubourg Saint-Marcel, disputent sur le prix du vin, injurient l'hôtelier et le frappent violemment. Au bruit de la bagarre, aux cris de la victime, les voisins accourent, tombent sur les écoliers, leur rendent coups pour coups, avec tant de vigueur et d'entrain que ceux-ci, dont plusieurs sont blessés, sont contraints de s'enfuir, *bene et egregie castigati*, comme parle Mathieu Pâris. Mais le lendemain ils reviennent en plus grand nombre et mieux armés, dévastent le cabaret de fond en comble, brisent les meubles, répandent le vin et s'en vont en triomphateurs, bousculant et frappant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

La reine Blanche, alors régente, ordonne aussitôt la répression ; le Prévôt de Paris, à la tête de ses gens d'armes et des bourgeois du faubourg, accourant à la rescousse, charge des bandes d'écoliers qui, joyeux de leur exploit récent, se livraient dans le Pré-aux-Clercs à leurs jeux accoutumés. Pris à l'improviste, ils sont obligés de céder à la force et se dispersent au plus tôt, laissant sur le terrain un grand nombre de blessés et deux morts (1).

(1) Quelques chroniqueurs nous paraissent avoir exagéré un peu l'importance de cet esclandre : la *Chronique de Nangis* dit : « Proni erant ad omnem crudelitatem exercendam burgenses ». Les *Annales studenses* vont plus loin : « Multi clerici sunt trucidati. » Il faut nous en tenir, je crois, à ce que dit Mathieu Pâris, qui ne parle que de deux morts ; il ajoute qu'ils étaient de haut rang et fort riches.

Cette justice un peu sommaire, qui dépassait sans doute les intentions de la régente, était, de plus, une violation flagrante des immunités accordées à l'Université. La corporation tout entière s'assembla et décida de poursuivre les coupables jusqu'à ce qu'elle eût obtenu une réparation complète.

La reine, devant qui l'affaire fut d'abord évoquée, ne crut pas devoir lui donner une suite, conseillée peut-être en cela par le Légat du Pape, qui se souvenait sans doute de cette échauffourée restée célèbre, durant laquelle, quatre ans auparavant, les étudiants avaient assailli sa maison et failli la prendre d'assaut. Les Maîtres, ainsi que les y autorisaient leurs privilèges, suspendirent leurs cours et décidèrent de ne les reprendre que lorsque justice serait faite et les meurtriers punis. Pour mieux témoigner de leur fermeté dans ce dessein, ils s'éloignèrent presque tous de la capitale et s'en furent, dit-on, les uns à Angers, à Reims, à Tours, à Orléans, les autres en Espagne, en Italie et en Angleterre. Plusieurs milliers d'étudiants, anglais presque tous, se fixèrent à Oxford et décidèrent ainsi la fondation de cette université célèbre. Ils avaient à leur tête le célèbre Bacon et bachelier Fitzacre, qui dans la suite furent tous deux Dominicains.

Aussitôt que Grégoire IX fut informé de ces désordres, il voulut en sa qualité de protecteur aussi bien que de chef de l'Université de Paris, y porter remède. De Pérouse, où il était alors, il écrivit (24 novembre 1229) aux deux évêques du Mans (1) et de Senlis (2) et à l'archidiacre de Châlons, Jean, pour les prier de s'interposer entre le roi et les docteurs séculiers, afin que le premier fît à ceux-ci

(1) L'évêque du Mans était alors Maurice, que le Pape, en 1231, transféra à Rouen.

(2) L'évêque de Senlis était Guérin, ami de Philippe-Auguste, et qui mourut en 1250.

des concessions et obtint par ce moyen leur retour à Paris (1). Grégoire crut devoir avertir aussi l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, afin qu'il modérât son zèle contre les étudiants (2) ; puis sollicita directement le roi et la reine Blanche, sa mère, d'opérer un rapprochement : « Le royaume de France, leur disait-il, se distingue depuis longtemps par les trois vertus qu'on attribue par appropriation à la Sainte Trinité : la puissance, la sagesse et la bonté ». Après cet exorde insinuant, il les engageait à maintenir ces trois vertus dans un harmonieux et sage équilibre, à tempérer la justice par la sagesse amie des sciences et il leur faisait voir le détriment que causerait au royaume l'éloignement de l'Université de Paris (3).

Mais toutes ces démarches, qui prouvent sa vive sollicitude pour le corps enseignant auquel elles font honneur, restaient sans résultat. Le roi était encore jeune et ne faisait que peu de chose par lui-même. La régente, nous l'avons dit, était en pratique, sinon en principe, hostile aux étudiants ; quant à l'évêque, au chancelier et au Chapitre de Notre-Dame, ils souffraient avec peine les ennuis que leur causait parfois l'Université et l'auraient vue sans grands regrets au moins se transporter ailleurs. Le Souverain Pontife écrivit alors aux régents de l'Université le 10 mai 1230, leur demandant d'envoyer auprès de lui quelques-uns d'entre eux, afin de prendre leurs conseils et d'arriver plus promptement à la solution de cette importante question (4).

(1) Denifle-Chatelain, *Chart. Univers. Paris*, n° 70.

(2) *Ibidem* ; n° 79.

(3) *Ibidem*, n° 71. « ... In tribus, que appropriatione nominis tribus in Sancta Trinitate personis attributa noscuntur, potentia, sapientia et benignitate videlicet, regnum francorum ejusdem sancte Trinitatis imitando vestigium patet pre regnis aliis a longis retro temporibus claruisse, strenuitate militum potens, in clero litterarum scientia predito sapiens, et in clementi principum bonitate benignum, quorum medio si duo destituantur, extrema in vitia convertentur... »

(4) *Ibidem*, n° 75.

Quelques jours après, il écrivait de nouveau à la reine, l'informait de ce qu'il avait fait dans l'intérêt de la paix et la pria d'écouter favorablement, en dépit de leurs ennemis, les deux députés de l'Université qui, revenant de Rome en France, se rendaient auprès d'elle (1).

Puis il nomma plusieurs évêques pour instruire cette affaire, afin d'en être lui-même très exactement informé (2).

Il invita aussi Guillaume, l'évêque de Paris, de contraindre ses subordonnés à respecter les privilèges concédés aux écoliers pour leur paix et leur sécurité (3), adressa la même recommandation à l'abbé de Saint-Marcel (4), à celui de Saint-Germain des Prés (5) et la renouvela à l'évêque de Paris (6).

Sur ces entrefaites, le cardinal légat du Saint-Siège à Paris, peu favorable, comme nous l'avons dit, aux étudiants, et Guillaume d'Auvergne publièrent des censures contre les docteurs absents ; et l'archevêque de Sens, métropolitain de Paris, ayant réuni un concile provincial, on y décida que ceux des universitaires qui avaient fait le serment de suspendre leurs cours jusqu'à ce que justice fut faite, et qui s'étaient retirés pour mieux marquer leur intention de tenir leur parole donnée seraient suspendus de leurs bénéfices pendant deux années, et que tous ceux qui n'en étaient point pourvus seraient à tout jamais incapables d'en posséder, s'ils ne rentraient à Paris pour y reprendre leurs fonctions, dans le même délai de deux ans.

Mais Geoffroy de Poitiers et un autre docteur de l'Université se rendirent auprès du Souverain Pontife et obtinrent

(1) 6 mai 1231 ; *ibidem*, n° 91.

(2) Deux lettres du 18 avril 1231 ; *ibidem*, nos 84 et 85.

(3) *Ibidem*, 24 avril 1231, n° 88.

(4) 6 mai 1231 ; *ibidem*, n° 92.

(5) 6 mai 1231 ; *ibidem*, n° 93.

(6) 6 mai 1231 ; *ibidem*, n° 94.

de lui une bulle, datée du 13 avril 1232, qui reconnaissait aux professeurs de l'Université le droit de suspendre leurs cours toutes les fois qu'ils auraient eu à supporter une atteinte grave dans leurs privilèges et qu'on ne leur aurait pas fait satisfaction dans les quinze jours suivants. Grégoire relevait aussi les régents de leur serment de ne point revenir à Paris et les engageait vivement à y rentrer au plus tôt. « Le roi, nous dit la Chronique de St-Denis, — qui tout aussi bien que Nangis fait honneur de cette bienveillance à Louis plutôt qu'à sa mère, — le roi rappela les écoliers avec la plus grande mansuétude; il leur accorda satisfaction pour toutes les injures qu'ils avaient reçues de la part des bourgeois, pensant avec Salomon que nul trésor n'est comparable à la sagesse. » Et l'Université, lasse de l'exil, céda à tant d'instances, regagna Paris et rouvrit ses écoles.

Naturellement le Souverain Pontife applaudit à cette solution et continua de prodiguer à l'Université les témoignages de sa haute bienveillance. Trop nombreuses sont, pour les citer, toutes les lettres que Grégoire IX et qu'après lui son successeur immédiat Innocent IV écrivirent au sujet des maîtres et des écoliers pour leur garder leurs privilèges, leur en accorder de nouveaux ou les guider dans leurs études (1).

Mais quelque chose cependant était changé dans le monde universitaire. L'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, depuis peu sur ce siège (10 avril 1228), avait eu dès les premiers jours de son épiscopat à régler un différend avec les écoliers de la maison Saint-Thomas de Lupara (2). Il devait donc être plus sensible que personne aux difficultés et aux ennuis que pouvaient causer à son administration la foule des clercs étudiants venus de tous

(1) Denifle-Chatelain, *Chart. univers. Paris.* ; passim.

(2) *Ibidem* ; I, n° 60. Valois, *Guillaume d'Auvergne*, pages 47-53.

les pays d'Europe, et dont il venait d'éprouver quelque chose. D'une grande rigidité de mœurs et d'un tempérament autoritaire, la turbulence, la légèreté des écoliers devaient aussi lui plaire médiocrement. Rien d'étonnant à ce qu'il ait, comme nous l'avons fait pressentir tout à l'heure, saisi avec empressement l'occasion que lui offrirent les troubles de 1229 pour essayer d'amener un peu d'ordre, de régularité et de stabilité dans l'Université. C'était un coup d'essai qu'il voulait tenter et dont il voulut faire un coup de maître, appuyé peut-être par Louis IX et par Blanche de Castille qui partageait sa manière de voir, et il n'hésita pas longtemps.

Les dominicains étaient là, fixés depuis plusieurs années ; un certain nombre de docteurs de l'Université, dont plusieurs sans doute étaient les amis aussi bien que les collègues des religieux, étaient entrés dans l'Ordre en même temps que de très nombreux étudiants. Plusieurs frères prêcheurs aussi avaient conquis leurs grades de docteurs dans les diverses facultés et étaient parvenus à la maîtrise en théologie. L'évêque trouvait donc à la fois une garantie de la valeur professionnelle scientifique, et une sécurité pour l'avenir assuré par la discipline et la perpétuité d'un ordre religieux. Il ne crut pouvoir mieux faire dans l'intérêt même de l'Université que d'y introduire un frère prêcheur en qualité de professeur de théologie et il le fit dans la plénitude d'un droit qui était le sien, dont nous avons au chapitre précédent expliqué l'origine et la nature.

Le titulaire de cette première chaire est Roland de Crémone (1). « Conformément aux usages scolaires, Roland dut

(1) Denifle Chatelain : *Chart. Univers. Paris* ; I, nos 35 ; 230. « Frater Rotlandus Lombardus Cremonensis, qui fuit primus licentiatius Parisius de ordine predicatorum. — Frater Johannes de Sancto Egidio, anglicus, qui intravit ordinem predicatorum magister existens. Sub eo incipit frater Rotlandus. » Denifle (*Archiv.*, II, 207, 173-174), cité par Mandonnet, *op. supra cit.*, page 155.

faire l'ouverture de ses leçons sous un maître en titre. Nous savons que celui-ci était Jean de Saint Gilles, encore maître séculier, lequel avec plusieurs autres, sans doute, était resté à Paris, malgré la désertion générale du personnel universitaire. Notons, en passant, que Roland ayant commencé sous Jean de Saint Gilles, c'est qu'il en était l'étudiant. Les autres étudiants dominicains de Paris devaient être attachés au même maître. Jean de Berastre, chanoine de Saint-Quentin, avait été donné par le Pape comme premier maître des frères prêcheurs au plus tard dès le commencement de 1221 (1). Il était resté à Paris jusqu'en 1228 (2), époque à laquelle les dominicains durent passer de l'école de Jean de Saint-Quentin à celle de Jean de Saint-Gilles. Ce fut en 1231 (3), après le retour des maîtres à Paris, rétablis et réorganisés par les soins de Grégoire IX, que les dominicains entrèrent en possession de leur seconde classe ou école. Jean de Saint-Gilles, que nous avons déjà nommé, fut la cause, au moins occasionnelle de cet événement. Ce maître était lié assez étroitement avec les dominicains, puisque c'était sous lui qu'avait commencé, comme on disait alors, Roland de Crémone ; le fait de son séjour à Paris pendant les troubles de l'Université, témoigne ainsi qu'il s'était rangé du côté de l'évêque dans la querelle des maîtres. Un jour qu'il prêchait dans l'église des frères prêcheurs, devant les clercs rassemblés, interrompant tout à coup le sermon qu'il avait commencé, sur la pauvreté volontaire, il descendit de chaire, demanda l'habit de l'ordre et vint achever son discours, joignant ainsi l'exemple à ses paroles. Ses étudiants, ne pouvant se résoudre à perdre un maître qu'ils appréciaient beaucoup, l'importunèrent jusqu'à ce qu'il

(1) Denifle Chatelain, *Chart. Univ. Paris*, I, n° 44.

(2) *Ibidem*, n°s 58, 61.

(3) Denifle, *Archiv.*, III, 174.

eut repris ses leçons. Ce fut à cette occasion que les dominicains obtinrent une seconde chaire.» (1).

Que cette seconde chaire ait été obtenue conformément au droit, les Maîtres séculiers le contestèrent plus tard, plus de vingt-cinq ans après l'évènement et dans un long document où leur impartialité ne nous apparaîtra pas à l'abri pour le moins de tout soupçon. Ils se fonderont pour l'affirmer sur ce que la licence d'enseigner a été accordée au docteur dominicain *preter voluntatem cancellarii* (2). Ce chancelier était alors Philippe de Grève, d'abord très favorable aux dominicains et dont une cause inconnue vint complètement changer l'esprit avant l'année 1236 où nous le voyons déjà un des plus violents adversaires des dominicains. Le père Mandonnet croit trouver le motif de cette évolution dans l'attitude prise par les religieux lors de l'affaire de la pluralité des bénéfices dont il était partisan et le charge sans ménagements (3). Quoiqu'il en soit, il se peut qu'il ait refusé la licence d'enseigner au second docteur dominicain. Mais il est clair que l'évêque de Paris dont l'Université dépendait directement et vis-à-vis de laquelle le chancelier n'avait qu'une autorité déléguée, la lui a accordée en passant par dessus à dessein. Les docteurs séculiers eux mêmes confessent que la première chaire dominicaine a été occupée avec l'assentiment de l'évêque et du chancelier ; pour la seconde, ils ne disent pas qu'elle l'a été *contra*, mais, selon leur propre expression, *preter voluntatem cancellarii*. Il est de toute évidence que si l'évêque n'avait pas donné son autorisation, jamais le docteur religieux n'eut pu enseigner ; les Maîtres eux-mêmes n'eussent pas manqué de l'en empêcher, ils n'eus-

(1) Mandonnet : *op. supra cit.*, p. 156. Echard., *Scrip. ord. Predic.*, p. 100, b.

(2) Denifle-Chatelain : *Chart. Univers. Paris*, n° 230.

(3) Mandonnet : *op. supra cit.*, pages 162, 163, 164.

sent pas attendu vingt-cinq ans de protester et ils l'auraient fait en des termes plus précis.

Nous aurons du reste à revenir sur cette lettre de l'Université et l'occasion de relever encore plusieurs des *erreurs* qu'elle renferme et qui, indépendamment des faits, suffiraient à ruiner son crédit.

Peu après, Alexandre de Halès, docteur séculier en exercice, entra chez les frères Mineurs et obtint de conserver sa chaire dans des conditions identiques à celles où s'étaient trouvés les deux docteurs Jacobins (1).

Ainsi se trouvèrent incorporés à l'Université et cela très légalement les religieux Mendiants.

Les choses semblent en être restées là, avec peut-être des incidents isolés que nous ignorons, jusqu'en 1252.

Alors un état d'esprit peut-être latent depuis un certain nombre d'années commence de se faire jour à la suite de circonstances que nous ne pouvons préciser. La Faculté de Théologie, nous disent les historiens, quelques-uns des Maîtres de cette Faculté, semble dire Humbert de Romans, maître général des frères prêcheurs, dans une lettre à ses religieux, puisqu'il qualifie cette réunion de *clandestine* (2), délibère donc en une assemblée tenue au mois de février 1252 et rédige une déclaration portant règlement de l'enseignement de la théologie, surtout en ce qui concernait les religieux.

« ... Du reste, parce que, hors de nécessité, on ne doit pas multiplier les maîtres d'un même troupeau ; non seulement la divine Ecriture, mais encore les Saints Canons s'y opposent, Saint-Jacques dit en effet : « Ne soyez pas plusieurs maîtres, car c'est assumer une grande responsabilité ; et Saint Grégoire écrit au moine Rustique : les abeilles n'ont qu'un chef, et les grues suivent l'une d'elles

(1) Denifle-Chatelain, n° 27.

(2) *Ibidem* ; I. 2° 272.

en bon ordre. C'est pourquoi les susdits maîtres ont déterminé qu'à l'avenir les collèges des religieux se contenteraient d'avoir chacun un seul maître en exercice et une seule école. » Puis, venait la peine d'exclusion prononcée contre quiconque refuserait de se soumettre à ce règlement (1).

Les Jacobins qui étaient particulièrement visés puisqu'eux seuls avaient à cette époque deux maîtres en théologie en exercice protestèrent contre cet acte qui, après vingt ans, prétendait rayer d'un trait de plume des droits acquis et légitimes.

Les choses en étaient là, quand un incident renouvelé de celui de 1229 vint les porter au pire. Pendant les jours du carnaval de 1253, quatre écoliers et l'un de leurs domestiques se livraient à des joyeusetés nocturnes, quand ils furent surpris par le guet, lui résistèrent avec violence et firent si bien qu'un des leurs fut tué, et que les autres, fort maltraités, furent appréhendés au corps et conduits en prison. Le lendemain, l'Université réclama, obtint immédiatement la liberté des captifs, mais voulant poursuivre plus loin sa vengeance, déclara que tous les cours seraient suspendus jusqu'à ce qu'une punition exemplaire ait été infligée aux gens d'armes qui avaient violé ses privilèges en même temps que le serment qu'ils avaient fait de les respecter.

Mais comme, un mois après (avril 1253), on ne lui avait pas encore rendu justice, elle se réunit à nouveau et ses membres jurèrent de poursuivre en commun la réparation de l'injure reçue.

Sur ces entrefaites l'autorité royale accorda à l'université la satisfaction qu'elle réclamait. Alphonse de Poitiers, régent du royaume en l'absence de Louis IX encore en Orient, et sur le conseil des principaux du royaume fit

(1) Denifle-Chatelain, n° 200.

traîner sur la claie dans Paris, puis pendre deux des soldats du guet qui avaient maltraité les étudiants noctambules et tapageurs et exila les autres.

Cette « justice », que nous jugerions volontiers par trop exemplaire donna confiance aux docteurs séculiers. Fiers du succès qu'ils venaient de remporter, certains de leur prestige accru et comptant sur l'émotion produite pour anéantir toutes les résistances, ils résolurent de frapper un dernier coup.

Réunis de nouveau le 2 septembre 1253, ils ratifièrent solennellement les décisions qu'ils avaient prises depuis le mois d'avril et décidèrent de rejeter absolument de leur corporation tous ceux, maîtres ou élèves, qui refuseraient de s'engager par serment à cesser leurs cours lorsque la majorité aurait décidé de les suspendre (1).

Ils outrepassaient leurs droits et s'arrogeaient des pouvoirs qui ne leur appartenaient en aucune manière. Le Souverain Pontife seul, comme chef suprême de l'Eglise et du clergé, l'évêque de Paris et le chancelier de Notre-Dame comme chefs immédiats des écoles cléricales parisiennes constituant l'Université, *universitas scholarum*, pouvaient prétendre faire des règlements et avaient le pouvoir de recevoir ou d'exclure maîtres et écoliers.

Que les Universitaires aient perdu un peu, avec le temps, la notion de leur origine et de la dépendance étroite qui en découlait vis-à-vis des autorités ecclésiastiques même locales, qu'ils se soient crus assez nombreux, assez puissants, pour s'élever à l'autonomie, encore qu'ils n'aient jamais prétendus s'affranchir de la tutelle du souverain Pontife et que quelques-uns d'entre eux aient cru le moment favorable pour tenter cette « révolution », c'est possible.

Que le souverain Pontife, que surtout l'évêque de Paris, le chancelier et même dans une certaine mesure, mesure

(1) Denifle-Chatelain ; n° 212.

qui nous est absolument inconnue, le pouvoir royal content de l'occasion qui s'offrait à nouveau de réduire les prétentions de l'Université, de la ramener à sa situation originelle et normale, aient encouragé les docteurs réguliers à résister, soutenant ainsi chez ceux-ci la conscience de ce qui était au fond leur devoir rigoureux et leur droit absolu, c'est ce qu'on peut également supposer.

Donc les frères jacobins Elie Brunetti, de Périgueux, et Bonhomme le Breton, ainsi que le frère mineur Guillaume refusèrent de prêter le serment qu'on prétendait exiger d'eux. L'Université les déclara exclus de son sein et voulut les empêcher d'enseigner, au mépris des lettres du Souverain Pontife reçues dans l'intervalle.

Innocent IV. en effet, informé par les Dominicains de ce qui se faisait à Paris, avait écrit le 1^{er} juillet « aux recteur, docteurs et autres membres de l'Université » pour leur ordonner de rétablir dans leurs chaires les deux Dominicains exclus faisant un affectueux appel aux bons sentiments qu'il avait pour eux (1) et le 26 août de la même année 1253 il leur avait renouvelé cet ordre, commandé de témoigner aux religieux « toute sorte de bonté et d'amitié », et il avait prié les évêques de Senlis et d'Evreux de veiller à l'exécution de ses prescriptions (2). L'évêque d'Evreux était à cette époque Jean d'Aubergenville. Il désigna pour s'occuper de cette affaire un de ses amis, comme lui tout dévoué aux religieux, le chanoine Lucas, du chapitre de Notre-Dame. Ce chanoine, après diverses procédures, suspendit les docteurs des quatre facultés ainsi que les étudiants des trois facultés supérieures et fit publier cette décision dans toutes les paroisses de Paris.

Mais, comme il y avait alors en France un nouveau Légat du pape, Albert de Parme, nonce du Saint-Siège en

(1) Denifle-Chatelain, n^{os} 222, 225

(2) *Ibidem*, n^{os} 223, 226.

Angleterre, qui était venu de la part du Souverain Pontife offrir la Sicile à Charles d'Anjou (1), les deux parties, à ce que raconte Cantimpré (2), convinrent de le prendre pour arbitre. Les Dominicains, peut-être fatigués de combattre toujours, auraient consenti à n'avoir qu'une chaire de professeur et à se soumettre au décret de l'Université, mais à condition qu'on leur donnât celui-ci par écrit. Mais l'Université s'y refusa, désirant sans doute obtenir des religieux la promesse de se soumettre à tous les décrets qu'elle ferait à l'avenir, avec l'arrière-pensée secrète de les exclure ensuite de son sein par une délibération régulière dont les Dominicains seraient contraints d'admettre la légalité. Voyant le piège qu'on leur tendait, ceux-ci refusèrent d'y tomber et eurent recours au chanoine Lucas. Ils parvinrent à obtenir de lui un acte qui certifiait, qu'en sa présence, un grand nombre de docteurs et d'écoliers avaient consenti au rétablissement des réguliers dans les droits dont ils avaient joui, et, n'osant produire cet acte au grand jour, ils le montraient du moins à ceux qu'ils voulaient entraîner dans leur parti. Quelques-uns de ceux qui y étaient nommés l'ayant appris, protestèrent contre ce qu'on leur attribuait. Le pauvre chanoine alors, couvert de confusion, déclara qu'on avait tiré de lui cet acte par surprise et, pour témoigner le regret qu'il en avait, brisa le cachet d'argent dont il l'avait scellé et en envoya la moitié au Recteur de l'Université ; puis, de peur d'être poursuivi par celle-ci, il désavoua par écrit toute sa conduite dans cette affaire.

L'Université ne crut pas devoir, en cette conjecture, obéir aux ordres du Pape, décida d'en appeler directement

(1) On prétend qu'il était accompagné d'un Dominicain, Philippe, prieur d'un couvent dont on ignore le nom, et qui était envoyé à Alphonse, comte de Poitiers, pour traiter de la paix de l'Empire. Voir Cantimpré, liv. II, ch. x, § 32, p. 182.

(2) Voir Cantimpré, *loco supra citato*.

à lui, imitant en cela les Dominicains, et, en attendant sa sentence, renouvela le décret d'exclusion qu'elle avait porté quelques mois auparavant contre les religieux. Et comme, à la Saint-Remi, de nouveaux étudiants étaient arrivés en grand nombre à Paris, elle procéda à une solennelle publication de ce décret.

Les Jacobins usèrent de représailles, s'opposèrent même, paraît-il, par la violence à la publication de la sentence universitaire qui les excluait du corps enseignant, accusèrent l'Université de former des conspirations contre l'Etat et la religion, et, à tout propos, attaquèrent avec violence les quatre plus célèbres docteurs séculiers dont nous n'avons pu jusqu'à présent préciser le rôle et l'action, mais qui visiblement ont tout conduit (1) : « C'étaient, dit Mathieu Pâris, des lecteurs et des docteurs de grand renom... maître Eudes de Douay, qui s'était fait remarquer dans l'enseignement des décrets et qui maintenant occupait une chaire de théologie; c'était encore maître Chrétien, chanoine de Beauvais, philosophe émérite, d'une grande distinction, qui, après avoir enseigné les arts, inaugurerait ses leçons dans la science sacrée, et maître Nicolas de Bar-sur-Aube, qui se disposait à occuper, lui aussi, une chaire de théologie, après avoir passé par celle des arts et celle du droit (2). » C'était enfin et surtout maître Guillaume de Saint-Amour, avec lequel nous allons faire plus ample connaissance, maître Guillaume dont le père Antonin Danzas, provincial des Dominicains de Lyon, dit, avec un peu d'enthousiasme : « A lui seul, Guillaume de Saint-Amour

(1) Ces détails nous sont fournis par la lettre de l'Université en date du 4 avril 1254 dont il sera parlé plus loin. (Voir Denifle et Chatelain, n° 230), et qui nous est suspecte, car elle est un plaidoyer passionné plutôt qu'un exposé des faits, ainsi que nous l'avons dit déjà. Peut-être est-ce d'elle que parle Cantimpré, quand il dit (liv. 11, et X, § 23, page 175) que l'Université écrivit contre les Jacobins « per diversa loca et regna litteras infamatorias, plenas mendaciis. »

(2) Mathieu Pâris, page 939.

vaut une armée. Toutes ces animosités se sont condensées dans la personne d'un adversaire aussi redoutable par le talent que par une indomptable énergie. Avec une habileté digne d'une meilleure cause, il eut l'art de faire appel à tous les ressentiments, de coaliser tous les intérêts, d'élargir la dispute dans son objet et de l'éterniser dans sa durée, d'en étendre le champ à la France toute entière, à Rome, à la catholicité, de tenir en échec l'autorité du Pape et celle du roi et d'obtenir des avantages qui parurent un moment décisifs » (1).

Sans doute nous ne l'avons pas vu paraître jusqu'à présent dans ce long mais nécessaire récit qui prépare et explique ce que nous avons à rapporter de lui dorénavant.

En 1247, nous le trouvons bénéficiant d'une mesure bienveillante du Souverain-Pontife ainsi que nous l'avons montré précédemment, ce qui tendrait à faire supposer qu'il n'a pas encore pris parti très ouvertement dans la lutte qui passait d'ailleurs, à cette époque, par une période de calme relatif. Puis, il n'était encore qu'étudiant sans doute, à peine peut-être docteur ès-arts ou ès-droit, et encore ! Son action ne pouvait donc être ni retentissante ni prépondérante.

(1) Danzas, *Etudes historiques sur les premiers temps de l'ordre de Saint-Dominique*.

IV. — Le débat de l'Université et des Ordres Mendiants porté devant le Souverain Pontife.

En même temps que nous voyons Guillaume entrer en scène, nous constatons en effet que le champ du débat s'a-grandit et que ce qui était primitivement une question de fait presque exclusivement, devient une question de doctrine.

Les « Maîtres » séculiers de l'Université n'avaient manifesté jusqu'alors qu'un seul désir : écarter les religieux mendiants des chaires de théologie.

Mais dorénavant tout va changer.

Incertains sur l'issue de la lutte qu'ils ont engagée, rencontrant une résistance inattendue, pressentant parfois eux-mêmes aux hésitations de la fortune que la victoire va leur échapper, ils convoqueront jusqu'à l'arrière-ban de leurs partisans, les lanceront sur un champ de bataille dont ils étendront les frontières, et, pour être sûrs de vaincre à jamais leurs ennemis, ils rêveront de les anéantir jusqu'au dernier. Rêve chimérique, qui leur fit franchir les limites de l'orthodoxie et qui, en déconcertant leurs amis et en décidant immédiatement les indifférents contre eux, devait enfin les perdre promptement et sans retour.

Hier donc, l'Université refusait aux religieux le droit d'enseigner dans ses chaires ; aujourd'hui, c'est leur droit à l'existence, dans la forme qu'ils ont choisie, qu'elle veut nier et détruire.

Dès le carême de 1253. cette tendance se manifesta ouvertement. Tour à tour toutes les églises de Paris lui servirent de théâtre où elle put se produire, et bientôt on en-

tendit soutenir habituellement, dans des prédications que le travail manuel doit être la principale occupation des religieux, qu'il est leur première raison d'exister, et que s'ils le négligent pour se livrer à l'étude et à l'enseignement des sciences sacrées, ils sortent de leur vocation et encourent fatalement l'éternelle damnation. C'était chercher à établir une confusion entre l'état ancien de la vie monastique et le nouveau. C'était saper dans leur base les Ordres Mendiants par des armes étrangères à la justice et au droit.

Mais on n'était pas encore aussi radical dans les écrits, qui, livrés à la publicité, ne pouvaient être désavoués avec autant de facilité qu'un discours et risquaient davantage les atteintes de la censure ecclésiastique. C'est ainsi que la lettre écrite par l'Université, le mercredi 4 février 1254, à tous les prélats du royaume ne contient que l'exposé des anciens griefs. Cette longue épître était une manœuvre destinée, dans l'esprit des Maîtres, à leur rendre la faveur dont les avait toujours entourés l'épiscopat, s'il se trouvait que les menées des Mendiants l'eussent un peu ébranlée. Elle raconte longuement et à sa façon l'histoire de la corporation, ainsi que les démêlés survenus entre elle et les religieux, et elle se termine ainsi : « Nous vous « disons toutes ces choses, afin que vous connaissiez la « vérité et que vous nous défendiez ; autrement, il est à « craindre que l'Ecole de Paris, qui est le fondement de « l'Eglise, étant ébranlée, l'édifice ne soit lui-même en « danger de mort ».

C'est à peine si la tendance doctrinale nouvelle se trahit par un mot : le religieux prétendait à la perfection évangélique; or, dit le Seigneur, *Nolite vocari Rabbi*, et encore : *Ne vocemini Magistri*, « condamnant ainsi la première fois le désir des docteurs et la seconde en interdisant même le titre. » (1) A supposer que Guillaume ait

(1) Denifle-Chatelain, n° 230.

pris part à la rédaction de cette lettre, ce qui est probable, nous trouverions volontiers dans ces lignes la trace de sa main et comme sa signature.

Cependant l'affaire avait été évoquée au tribunal du Pape. Les deux parties devaient y comparaître pour la fête de l'Assomption. Innocent IV ordonnait qu'en attendant sa décision toutes choses fussent remises, dans l'Université, en l'état où elles étaient avant 1253 (2).

Le Pape évitait ainsi de se prononcer pendant que les esprits irrités se refusaient à toute conciliation et il attendait peut-être du temps un apaisement favorable. On le comprend aisément.

Protecteur-né, en même temps qu'autorité suprême de l'Université, il se souvenait de tout ce que ses prédécesseurs avaient fait pour elle, et son amour pour la science et les savants ajoutait à ces considérations des motifs d'autant plus puissants qu'ils étaient personnels. Mais il ne pouvait oublier non plus ce qu'avaient fait en faveur des religieux les trois Papes auxquels il succédait sur le siège de Rome. Innocent III avait approuvé les Ordres Mendiants, Honorius III les avait solennellement confirmés et Grégoire IX les avait comblés de privilèges et d'honneurs. L'Eglise et la Société attendaient d'eux une action nouvelle et salutaire qui rajeunirait les cadres, renouvellerait les formes vieilles, décadentes d'une civilisation sur son déclin.

L'Université jouissait, elle, d'une réputation mondiale. Ses docteurs, très habilement répandaient le doute sur la validité des privilèges accordés aux Mendiants, sur leurs conséquences, coalisant autant que possible les inquiétudes, les intérêts, même les moins intéressants du clergé séculier, cherchant à lui persuader que leur cause était commune.

(2) *Ibidem*, n° 226.

Puis, il faut le dire, à la ferveur merveilleuse qui avait embrasé les religieux aux premiers jours de leur existence, commençait de succéder une sorte de relâchement. Nous n'en voulons d'autres preuves que la lettre écrite trois ans après, alors que l'affaire était encore pendante au tribunal du Pape, par Bonaventure, Général des Franciscains : « Cherchant les causes pour lesquelles la splendeur de notre Ordre s'obscurcit, disait-il, le 23 avril 1257, à tous les Provinciaux et Supérieurs de l'Ordre, je trouve une multitude d'affaires pour lesquelles on demande avec avidité de l'argent, et on le reçoit sans précaution, bien que ce soit le plus grand ennemi de notre pauvreté. Je trouve l'oisiveté de quelques-uns de nos frères, qui demeurent dans une sorte d'état de difformité entre la contemplation et l'action ; je trouve la vie vagabonde de plusieurs, qui pour donner du soulagement à leur corps sont à la charge de leurs hôtes et scandalisent au lieu d'édifier ; je trouve les demandes importunes qui font craindre aux passants la rencontre de nos Frères comme celle des voleurs ; la grandeur et la curiosité des bâtiments qui trouble notre paix, incommode nos amis, et nous expose aux mauvais jugements des hommes ; la multiplication des familiarités que notre règle défend, qui causent des soupçons et nuisent à notre réputation ; . . . l'avidité des sépultures et des testaments qui attire l'indignation du clergé et particulièrement celle des curés ; . . . enfin la grandeur des dépenses, car nos frères ne veulent pas se contenter de peu et la charité est refroidie. Ainsi, nous sommes à charge à tout ce monde et nous le serons encore plus si on n'y apporte promptement remède (1) ».

Disons encore que les religieux étaient soupçonnés par quelques-uns d'être favorables à une hérésie qui sera condamnée plus tard et dont nous parlerons longuement : celle

(1) S. Bonaventure, *Opera.*, t. II, p. 352 (Paris, 1647).

des joachimites ; qu'Innocent IV avait un neveu qui était entré contre le gré de son oncle chez les Dominicains, alors que celui-ci le voulait faire élever dans le monde, et imaginons la parole persuasive de Guillaume de Saint-Amour exploitant tous ces griefs, et tirant parti de tous les soupçons qui flottaient dans l'air : nous aurons le secret de la conduite du Souverain Pontife.

Guillaume, en effet, était parti pour la Cour pontificale en qualité de *Procureur de l'Université*. Il avait reçu, le 15 juillet 1254, directement du Pape, la permission sollicitée par les docteurs séculiers d'emprunter à la charge de la Corporation trois cents livres tournois pour subvenir aux dépenses du voyage et du recours au Saint-Siège.

Il devait s'y rencontrer particulièrement avec un des plus considérables personnages de la Cour romaine, le cardinal Hugues de Saint-Cher, ou de Saint-Thierry, comme on le nomme parfois. Celui-ci était du diocèse de Vienne, avait étudié à l'Université de Paris et y avait ensuite professé avec éclat l'Écriture sainte. Entré chez les Dominicains en 1227, il avait enseigné chez eux la théologie, dirigé l'exécution de l'important ouvrage connu sous le nom de *Correctorium Parisiense*, et pris parti contre les séculiers dans l'affaire des Bénéfices (1). Il avait été créé, au concile de Lyon, en décembre 1244, cardinal-prêtre du

(1) Il se tint à Paris, en 1235 et 1238, sous la présidence de Renaud, évêque de Paris, des conférences pour trancher cette question de la pluralité des bénéfices. L'assemblée, à l'exception d'un docteur de l'Université, et du chancelier de Notre-Dame, avait décidé que, puisque quinze livres de Paris pouvaient suffire à la vie d'un ecclésiastique, ceux qui possédaient des bénéfices leur rapportant davantage ne pouvaient les conserver sans pécher mortellement (Denifle-Chatelain, n° 108). Le Chancelier, racontent quelques chroniqueurs contemporains, apparut une nuit à Hugues de Saint-Cher et lui déclara qu'il était damné pour trois raisons, dont la première était qu'il avait soutenu la pluralité des bénéfices. Quant au docteur, il devint par la suite évêque d'Amiens.

titre de Sainte-Sabine. Envoyé, en 1253, comme Légat du Pape en Allemagne, il revint ensuite à Rome, où le rejoignirent le Prieur des Dominicains et le Gardien du couvent des Mineurs.

Le 10 mai 1254, sans attendre l'expiration du délai que lui-même avait fixé, Innocent IV défendit par plusieurs brefs adressés à plusieurs églises et dont l'un avait été sollicité par le Concile de Narbonne, aux religieux, quelques privilèges qu'ils eussent antérieurement reçus, d'admettre les fidèles à la confession, aux autres sacrements et même aux offices dans leurs églises, sans la permission des curés (1).

Et comme on prétendait restreindre l'application de ces actes pontificaux aux diocèses qui les avaient provoqués, et que ce n'était pas l'intention du Pape, il décida par une Constitution générale datée du 21 novembre 1254, rédigée, comme il le dit, conformément au droit ancien et moderne : 1° que les religieux ne recevraient point habituellement les fidèles à entendre les offices dans leurs églises les jours de dimanche et de fête, et qu'ils ne leur donneraient jamais le sacrement de pénitence sans l'autorisation de leur curé, sans quoi l'absolution ne saurait être valide, faute de pouvoirs ; 2° qu'ils ne prêcheraient pas le matin dans leurs églises afin de ne pas détourner les fidèles d'entendre la messe dans leurs paroisses respectives ; 3° que, si l'évêque diocésain ou quelqu'un à sa place devait prêcher, eux ne prêcheraient point, de peur que tant de sermons ne rendissent les fidèles indifférents à la parole de Dieu ; 4° qu'ils ne prêcheraient point dans les paroisses sans en être priés ou autorisés par le curé ; 5° qu'ils accepteraient rarement d'inhumier quelqu'un dans leurs églises et que, lorsqu'ils croiraient devoir le faire, ils donneraient au curé de la paroisse au moins le quart des honoraires per-

(1) Denifle-Chatelain, n° 230 et note.

cus ; 6° qu'ils observeraient toutes ces prescriptions sous peine d'encourir *ipso facto* l'excommunication (1).

Cette ordonnance du Pape, écrivit Guillaume de Saint-Amour heureux de ce premier succès auquel il avait contribué pour la meilleure part, rétablissait l'ordre de la hiérarchie et remédiait aux maux de beaucoup d'âmes(2). Elle réjouit pareillement les ennemis des Mendians quels qu'ils fussent et, au témoignage de Cantimpré lui-même, les religieux des autres Ordres, contents sans doute de voir ramener au régime du droit commun des frères jusque-là privilégiés. Si bien que, suivant le même auteur, si le roi et le comte de Poitiers, son frère, n'eussent pris la défense des Frères Prêcheurs, la foule des étudiants et de leurs amis eût pu leur faire un mauvais parti (3).

Mais la fortune est inconstante, elle va par un coup inattendu ranimer les espérances diminuées des uns et ruiner le fragile édifice de la joie des autres. Après quelques jours de maladie, Innocent IV, dont rien ne faisait prévoir la fin prochaine, mourut le 7 décembre 1254. Aussitôt les commentaires allèrent leur train, renchérissant les uns sur les autres : il en a toujours été ainsi, mais combien plus n'était-ce pas à cette époque où la vie la plus ordinaire n'était pas exempte de merveilleux ? Et quelques-uns de prétendre que la Providence avait voulu punir Innocent des restrictions apportées par lui aux privilèges des Mendians, ajoutant que, depuis le jour où il s'était ainsi prononcé, il avait perdu l'usage de la parole :

« Quidam nostro tempore Papa, cujus nomen propter Sanctæ sedis reverentiam silentio pertransimus, cum (sicut ab illis indubitanter accepimus, qui Romæ in Curia tunc fuerunt) litteras dedisset contra privilegia a seipso et a suis predecessoribus quator obtenta, eadem die paralyti percussus obmutuit, nec unquam postea invaluit aut surrexit. Qui etiam a

(1) Denifle-Chatelain, n° 240.

(2) *Œuvres* (édit. 1632), page 188.

(3) Cantimpré, liv. II. p. 173, 174. Du Boulay, p. 186.

quodam s. s. viro intra muros urbis Romæ manifestissime visus est mortuus dari sanctis Francisco atque Dominico judicandus. » (Cantimpré, liv. II, § 21).

Antoine de Sienne, autre dominicain, amplifie encore et raconte, paraît-il, que les religieux de son couvent ayant ajouté à leurs prières ordinaires des litanies dans l'intention spéciale d'obtenir de Dieu un secours particulier contre les entreprises de Guillaume, un des pères, « devotionis spiritu plenus », vit la T. S. Vierge intercéder auprès de son Fils en faveur des Prêcheurs, l'entendit lui dire par deux fois : « Fili, exaudi eos. » Quelques jours après, le pape mourait à Naples dans les circonstances que raconte Cantimpré. D'où cet adage, parmi les cardinaux : « Cavete a litanis Predicatorum, quia mirabilia faciunt ! »

Raynald, (anno 1254, § 701), traite d'ailleurs ce récit. comme il le mérite ; nous ne l'avons rapporté nous-même que pour montrer à quel diapason étaient de part et d'autre montés les esprits.

Quatorze jours après, le 21 décembre 1254, Renaud, évêque d'Ostie, était élu Pape et prenait le nom d'Alexandre IV. Quelques jours après son élection, dit Tillemont, avant même qu'il fût intronisé, il cassa la bulle d'Innocent IV « comme ayant été faite avec trop peu de délibération et par un Pape accablé d'affaires ». Le Nain de Tillemont s'étonne de cette précipitation et pense qu'Alexandre IV avait eu pour délibérer moins de temps encore qu'Innocent IV, puisqu'il n'était Souverain Pontife que depuis trois fois vingt-quatre heures(1). Il oublie que, depuis fort longtemps, Renaud d'Ostie était le Protecteur des Dominicains, avait eu à s'occuper de la bulle qui les atteignait dans leurs privilèges et pouvait mieux que personne en connaître les résultats ; le nouveau Pape s'en expliquait du reste dans sa bulle, adressée le 22 décembre 1254, à tous les évê-

(1) Tillemont, page 165.

ques et ecclésiastiques du monde catholique, où, après avoir rappelé la Constitution *Etsi animarum*, il ajoutait : « Parce que nous nous proposons de délibérer plus soigneusement en cette matière, désirant principalement le bien de l'Eglise, sa paix et son repos, nous avons jugé à propos de révoquer absolument ces lettres et toutes les autres qui pourraient avoir été données sur ce même sujet contre les mêmes religieux, ainsi que ce qui aurait été fait en conséquence, vous défendant de les mettre à exécution (1).

Les religieux se réjouirent de cette décision pontificale.

Ce leur fut aussi un encouragement à poursuivre leurs revendications, et, sur leurs instances, Alexandre fit commencer une enquête touchant les faits reprochés à l'Université. Nous ignorons si Guillaume de Saint-Amour était auprès du Pape, mais cela nous paraît peu probable. Après avoir agi sur Innocent IV et s'être cru sûr de la victoire, il avait dû quitter la cour romaine : comme nous le trouverons à Paris mêlé aux événements qui vont suivre la sentence du Souverain Pontife, nous ne pensons pas qu'il ait pu, dans l'intervalle, revenir d'Italie, puis y retourner. Mais un des docteurs qui avaient fait partie de la première délégation s'y trouvait assurément encore. Les Dominicains y avaient Hugues de Saint-Cher, dont nous avons déjà parlé, et Humbert de Romans, leur général (2).

(1) Denifle-Chatelain, n° 144. «... nec insolitum nec novum, ut ea que per occupationem vel festinantiam finiit, pro eo quod congrue deliberationis limam pretereunt, in propensionis considerationis reducantur examen, ut rectoria et elimatoria per attentionem plenioris discussionis emanent... »

(2) Humbert de Romans, originaire de Romans dans le Dauphiné, était entré dans l'ordre des Prêcheurs en 1235 ; il avait été étudiant à l'Université de Paris et devint docteur en théologie. En 1254, il fut élu Général de son Ordre, résigna sa charge en 1263 et se retira au couvent de Lyon, où il mourut en 1277. Il a laissé plus de deux cents sermons, en outre d'ouvrages autrefois célèbres, dont le plus connu aujourd'hui est la *Somme des Prédicateurs*, publiée une première fois à Vienne, en 1604, et une seconde fois à Barcelonne, en 1607.

Le 15 avril 1255, Alexandre IV publia enfin la bulle qui devait terminer le débat, au texte de laquelle le Souverain Pontife ramènera sans cesse les contradicteurs et qui finira par avoir le dernier mot.

Cette bulle célèbre commençait par les mots *Quasi lignum vite* sous laquelle on la désigne ordinairement. Le Pape y comparait l'Université à l'arbre de vie du Paradis terrestre ; elle ressemblait aussi, disait-il, à la lampe toujours ardente dans les temples du Seigneur. Avec un art consommé, il y fait à grands traits l'histoire des difficultés successives entre elle et le pouvoir royal, des résolutions prises par l'assemblée des Maîtres, de l'appel des religieux au Saint-Siège, des actes de son prédécesseur. Il conclut en confirmant expressément au Chancelier de l'Eglise de Paris le pouvoir de donner la licence d'enseigner aux Maîtres qui en sont dignes. Il déclare qu'il ne sera plus fait pour cette licence de distinction entre séculiers et réguliers ; que les Maîtres, pourvu que les deux tiers d'entre eux y consentent, pourront, conformément au décret antérieur de Grégoire IX, suspendre leurs leçons dans quelques circonstances graves ; il ordonnait enfin que les docteurs réguliers seraient rétablis dans leurs chaires sans plus de difficulté et déclarait non avenu tout ce que l'Université avait pu faire précédemment contre eux (1).

Alexandre IV consacrait ainsi le droit des religieux à l'enseignement public dans l'Université et, ce faisant, il mécontentait quelques membres de celle-ci.

Il est impossible cependant de ne pas reconnaître la haute valeur de la décision d'Alexandre IV. La justice théorique n'y est pas seule satisfaite. Il y a beaucoup plus. Il y a le sentiment de la libre action qu'il importait souverainement de laisser aux forces en présence, pour ne pas

(1) Denifle-Chatelain; n° 247.

fausser l'avenir ; et ceci n'est plus seulement le trait d'un juge équitable, mais d'un esprit clairvoyant ou d'un homme heureusement inspiré.

Ce n'est pas tout, en effet, que de juger les institutions et leurs agissements, au point de vue des droits positifs : il faut sonder ce qu'elles valent par elles-mêmes et compter le résultat auquel elles doivent aboutir. La physionomie de l'histoire s'en trouve singulièrement changée. Alors, les actes ne sont plus seulement appréciés dans leurs rapports avec le bon droit de leurs auteurs, ni même pour le témoignage qu'ils rendent à l'intelligence de ceux qui les ont produits, mais estimés par la convenance qu'ils ont eue avec la réalité des choses. C'est un jugement qui explique leur destinée.

Si l'Université, comme nous allons le voir, a succombé dans la lutte, c'est qu'elle soutenait une cause mauvaise. Quelques uns de ses membres ont pu de bonne foi la croire excellente; ils se sont, en tout cas trompés.

Dans ce débat, elle apparaît clairement comme une corporation d'hommes, qui, en se constituant, a fait du neuf, élargi le passé, agrandi le domaine de l'esprit humain ; mais qui a prétendu en demeurer là et n'a pas admis que les temps restassent ouverts. Elle a trouvé devant elle des recrues qui, sous plus d'un rapport, se montraient supérieures à elle par une formation toute originale, celle des Ordres Mendiants, et qui rompaient plus qu'elle encore avec les habitudes du passé. Contrairement à la raison vitale de son institution, après avoir développé et dilaté l'enseignement, elle a voulu en écarter, par des mesures restrictives spéciales, les hommes les plus capables. Quand on voit l'Université avoir tant de peine à admettre aux grades Thomas d'Aquin et Bonaventure, quand on la voit se soulever jusque dans ses fondements de peur d'être envahie par de tels hommes, quand on la voit décidée à signer son abdication plutôt que de les avoir pour confrères, eux et

leurs disciples, avec toute facilité de les contrôler à leur entrée comme les autres, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, chargée d'un office public, elle veut s'en faire un droit, sans compter avec son devoir et sans tenir compte du but de sa charge ; elle veut se faire un fief des esprits commis à ses soins ; elle écarte le progrès par le monopole ; elle entre dans la voie de tous les corps de métiers au moyen-âge décadent, qui, après s'être réunis pour l'avancement de leur art, se sont fermés contre les nouveautés qui les devaient surpasser. L'Université obéissait à ce malheureux esprit des gens parvenus et en tranquille possession, qui tirent l'échelle après eux et veulent que le monde s'arrête au point où ils l'ont amené. Nous la verrons ne pas vouloir admettre d'autre organisation de la vie religieuse ni d'autre distribution de la juridiction ecclésiastique, que celle des temps antérieurs : ce sont là ses deux grands chevaux de bataille. Elle ne comprend pas ce que le peuple avait si bien compris et avait accueilli avec une si grande faveur, c'est que la nécessité de vivre des dons renouvelés des fidèles était le meilleur contrôle apporté aux services rendus par les religieux ; ils ne tiraient plus leurs ressources, comme leurs devanciers, du soin donné à la terre, indépendamment de la valeur de leur action religieuse, mais ils les devaient attendre de l'appréciation incessamment faite par tous du soin qu'ils donnaient aux âmes. Ils entraient en cela dans la condition salubre de l'ouvrier, dont le travail doit constamment soutenir le salaire.

Ils ne différaient de lui que par la plus indispensable et la plus chrétienne des combinaisons, qui ne mettait pas leur salaire à la charge individuelle de chacun de ceux auxquels ils avaient affaire, mais qui laissait les riches payer pour les pauvres, sans les taxer d'ailleurs en quoi que ce fût ; c'était la conversion du salaire en aumône volontaire, transformation qui convient par essence

aux ouvriers évangéliques. Mais ce n'était pas la seule institution supérieure qu'apportaient les Religieux Mendiants. Les pouvoirs du ministère, que le pape Innocent III leur avait donné d'exercer sans entrer dans les cadres du clergé, rompaient avec l'étroitesse, la minutie, le morcellement des juridictions locales ; elle affranchissait le peuple chrétien de cette organisation quasi féodale de l'administration ecclésiastique, elle élargissait l'action de l'Eglise ; le temps était fini, en effet, où la vie se limitait à l'horizon du clocher paroissial ; une époque s'ouvrait de communications plus faciles, plus fréquentes, plus lointaines, et cette époque ne devait pas finir. Une brèche était faite à l'autorité exclusive du clergé réglementaire : les nouveaux moines, en exerçant sur son propre territoire, lui apportaient l'émulation la plus directe et, par elle, le meilleur moyen de réforme. Ainsi ces mendiants, ces gyrovagues, comme les appelait Guillaume de Saint-Amour, et ces hommes hors cadre appliquaient dans la sphère religieuse ces trois grands modes d'action des temps modernes : le libre contrôle de leurs services par le public, l'élargissement des frontières et la concurrence. L'Université, en s'opposant à ces nouveautés, se heurtait au bien, au vrai, à la force des choses, et la logique voulait que, pour se défendre, elle niât la légitimité de ce qu'il y avait de meilleur. C'est précisément ce que nous allons voir.

V. — L'Université et particulièrement Guillaume de Saint-Amour refusent de se soumettre à la Bulle *Quasi lignum vite*.

Alexandre IV mit une extraordinaire énergie à procurer l'entière exécution de ses volontés.

Le jour même où il publiait la bulle *Quasi lignum vite*, il écrivit aux évêques Guillaume de Bussy, d'Orléans et Guy de Mello, d'Auxerre, pour la leur envoyer et les charger de veiller à son exécution. Parlant des docteurs religieux, il dit expressément : « ad idem
« magistrorum consortium, ipsosque ac auditores eorum ad
« Universitatis collegium restituimus omnino de nostre
« plenitudine potestatis... (1) ».

Le même jour encore, il s'adressait par une lettre aux docteurs de la Faculté de théologie de Paris et leur assignait un délai de quinze jours pour réadmettre dans leur corporation les docteurs réguliers. Quant à ceux qui refuseraient plus longtemps de se soumettre, le Pape les déclarait suspendus de leurs fonctions et privés de leurs bénéfices (2).

Humbert de Romans, de son côté écrivit, vers le milieu de mai 1255, à ses religieux pour leur prescrire d'éviter quant aux confessions, prédications et sépultures de donner prise à la critique des prélats séculiers, leur défendre d'administrer, hors le cas de nécessité ou avec la permission des curés, l'Eucharistie, le Baptême et l'Extrême Onction, leur ordonner de conseiller aux fidèles la

(1) Denifle-Chatelain, n° 248.

(2) *Ibidem*, n° 249.

fréquentation de leurs églises paroissiales respectives les jours de dimanche et de fêtes chômées (1).

Ces ordres de diverse nature, mais surtout ceux si précis et si formels du Pape ne réduisirent pas encore la résistance des docteurs séculiers. A la fin de septembre, ils se réunirent à diverses reprises et envoyèrent au Souverain Pontife un long mémoire daté du 2 octobre 1255.

Nous allons le résumer brièvement :

Il s'ouvre par des protestations de dévouement et de vénération envers le Siège Apostolique, puis vient un récit nouveau, très circonstancié, de la querelle des Mendians qui, disent les docteurs, ont apporté le trouble dans l'Université et se vantent « d'avoir obtenu de Votre Clémence une lettre subreptice : *Quasi lignum vite*, bouleversant l'ancien ordre de choses de notre Corporation, jusqu'à la détruire entièrement ». Ils montrent ensuite que, si le droit de suspendre leurs cours quand leurs privilèges sont méconnus, est soumis dans chaque cas à l'approbation des deux tiers de l'Université, il devient illusoire par ce fait que les religieux pourront arriver à occuper plus du tiers des chaires publiques et ne voudront jamais se ranger à l'opinion des séculiers. Cela leur est une occasion de charger de toutes leurs malédictions les *Mendians*, qui ont recours, disent-ils, à la puissance séculière : *opprimunt nos per secularis potestatis terrores* ; puis, venant à Guillaume de Saint-Amour, le grand champion de leur cause, ils s'expriment ainsi : « Ces Frères (les Dominicains), poussés du malin Esprit, ont encore inventé un nouveau moyen de nous nuire, une calomnie contre Maître Guillaume, homme vénérable, Votre chapelain (2), et professeur de Théologie, qui leur est odieux parce qu'il prend notre défense. Ils l'ont accusé faussement d'avoir attaqué

(1) Denifle-Chatelain, n° 250.

(2) C'était sans doute un titre honorifique.

Votre réputation qui a toujours été hors d'atteinte et d'avoir lu plusieurs fois dans nos assemblées un libelle diffamatoire contre Vous, voulant ainsi nous rendre tous coupables de l'avoir écouté avec plaisir (1). Et, par l'entremise de votre Nonce, Grégoire, alors de passage à Paris, ils ont porté leurs plaintes à l'Evêque de Paris et jusque devant le roi. Guillaume de Saint-Amour, cité devant l'évêque, a demandé que le Nonce y comparût aussi pour dire ce qu'il avait appris qu'on lui reprochait et reproduire les *Mémoires* qu'il disait avoir reçus contre lui. L'Evêque n'osa citer le Nonce, ni le Nonce comparaitre en jugement, mais variant en ses discours, il nia ce qu'il avait naguère affirmé, puis s'éloigna subitement de la ville. L'Evêque alors, après d'assez longs délais, ne trouvant aucune preuve juridique contre Guillaume, qui offrit de se purger canoniquement devant 4.000 clercs, le déchargea juridiquement de cette poursuite ».

Ils protestent ensuite contre les condamnations dont, à la requête des Jacobins, les évêques d'Orléans et d'Auxerre les ont frappés, et déclarent au Souverain Pontife ce qui suit : « Voyant que vous avez jugé à propos de rétablir, par votre pleine puissance, dans le corps de l'Université,

(1) Peut-être est-il ici fait allusion au « Livre des Périls » qui commençait à se répandre et qui de l'aveu même de Guillaume est de 1255?

« Ad hec memorati fratres maligno spiritu instigati novos nocendi modos arte dyalectica perquirentes contra venerabilem virum magistrum Guillelmum de Sancto Amore capellanum vestrum, apud nos in theologica facultate regentem (quem propter defensionem juris nostri sibi constituerunt exosum), quod ipse, in cujus ore apud nos non est inventus dolus, personam vestram infamie non petentem (ut pote cujus ab ipso puerili evo semper rutilans fama coruscavit) ore maledicto diffamasset contra vos libellum famosum in congregationibus nostris pluries recitando, per excogitata mendacia confinxerunt..... »

Ils disent encore :

« Radix amaritudinis sursum, germinans, apostolo detestante, persecutorum nostrorum, fratrum videlicet Predicatorum, in cordibus coalescens, in fructus amoros adeo pullavit..... »

Frères Bonhomme et Elie que nous avons exclus pour leur rébellion, nous n'avons pas cru devoir résister à leur rétablissement (1), parce que nous ne pouvons poursuivre des procès, principalement contre des gens qui les aiment. Mais nous avons trouvé qu'il nous serait moins fâcheux de nous priver des avantages de l'Université, que de souffrir plus longtemps la société de ces religieux que nous avons éprouvé nous être préjudiciable et que nous craignons qui ne soit dangereuse à toute l'Eglise. Nous avons aussi considéré que la société se forme d'ordinaire par amitié et non par force et que, suivant la règle du droit, on ne peut obliger personne à entrer, à demeurer en société malgré lui ; nous nous sommes donc séparés du corps de l'Université, renonçant à ses avantages et à ses privilèges et, ainsi nous avons évité la société de ces religieux sans contrevenir à vos mandements. » En conséquence, ils demandaient seulement à rester à Paris en qualité de Maîtres indépendants et sans constituer une nouvelle corporation, mais se refusaient à laisser les Dominicains se mêler à eux, ne souhaitant qu'une chose, c'était de les voir eux et leurs écoliers, jouir de tous les privilèges accordés autrefois à l'Université. Ils se croyaient obligés en conscience d'agir ainsi, étant donnés les divisions et les troubles que les Mendiants avaient apportés parmi eux comme ils feraient bientôt dans toute la Catholicité. Au surplus, ajoutaient-ils, nous avons d'autres motifs encore que nous sommes prêts à donner dans un concile provincial ou général. Et les professeurs et les auditeurs de toutes les Facultés, sauf les docteurs réguliers et leurs élèves seulement, « restes de la dispersion de l'Ecole de Paris, qui demeurent encore à Paris sans y former le corps de l'Université », scellent leur lettre des sceaux des Quatre Nations, car ils n'ont plus de sceau commun : *utpote ab universitatis collegio separati* (2).

(1) Probablement le *rétablissement* dont ils parlent ici est la liberté laissée aux deux religieux de faire en paix leurs cours.

(2) Denifle-Chatelain, n° 256.

Avant de voir ce qui résulta de cette lettre, ou mieux ce qui la suivit, nous parlerons plus en détail de l'incident auquel la prédication de Guillaume de Saint-Amour avait donné lieu et dont il n'est dit dans le *Mémoire* qu'un mot en passant. Depuis le carême de 1253, où les Universitaires avaient commencé à porter dans la chaire leurs attaques contre les religieux, Guillaume s'était fait remarquer entre tous par la violence de sa parole, autant que par son éloquence naturelle. Malheureusement, nous sommes réduits à en juger à peu près sur le dire de ses contemporains, deux seulement des sermons prononcés par l'illustre Maître étant parvenus jusqu'à nous et encore peut-être pas dans le texte primitif et intégral. Ses attaques portaient principalement contre le vœu de pauvreté dont les Mendiants avaient fait la base de leur Institut. Ceux-ci, aussi bien que leurs amis, murmuraient hautement, si bien que l'archevêque de Tours (1) qui aimait les religieux d'une dilection spéciale, prêchant un jour devant le roi et l'évêque de Paris, accusa Guillaume d'avoir enseigné plusieurs erreurs. Celui-ci, ayant appris que, dans la même semaine, ses ennemis avaient présenté à Louis IX des Mémoires accusateurs contre lui, crut de son devoir de monter en chaire le dimanche suivant dans l'Eglise des Saints-Innocents, où il prêchait d'ordinaire. Il prononça alors le sermon, que nous avons encore, sur le Pharisien et le Publicain (2) et qui nous a paru mériter une analyse d'une certaine étendue.

« Dans l'évangile de ce jour et sous forme de parabole, dit-il, Dieu nous montre deux personnes comme deux miroirs ou comme deux exemples ; l'un d'orgueil, le Pharisien ; l'autre d'humilité, le Publicain. De cette parabole, nous pou-

(1) L'archevêque de Tours était alors Pierre de Lamballe ou peut-être son successeur que nous trouvons sur ce siège en 1257.

(2) *Œuvres de Guillaume de Saint-Amour*, p. 103 et suivantes.

vons maintenant tirer quatre considérations propres à nous instruire : 1^o Ce qu'il faut entendre par le Pharisien et le Publicain en considérant ces deux hommes en eux-mêmes ; 2^o Une comparaison entre le Pharisien et le Publicain et leur dissemblance : le Pharisien se tient vers l'autel.... ; 3^o le jugement porté par Dieu sur leurs mérites respectifs : en vérité, je vous le dis... ; 4^o la leçon de cette parabole, c'est-à-dire ce dont elle nous instruit, à savoir que celui qui s'exalte sera humilié ».

Il dépeint d'abord à l'aide du texte évangélique les prétentions à la sainteté et l'extérieur hypocrite des Phariséens ; il les montre portant sur le front des bandelettes de parchemin où était écrit le décalogue pour signifier qu'ils faisaient de la loi divine leur incessante méditation, suspendant aux franges de leurs robes des épines aigües qui les piquant sans cesse semblaient les rappeler toujours au souci du service de Dieu, et, s'emparant du texte de St-Mathieu, sur la même parabole, il fait comme en passant cette remarque qui a dû faire sourire plus d'un auditeur et annoncer ce qui devait suivre que « si les Pharisiens n'avaient pas été *déchaux* les épines ne leur eussent point blessé les pieds ». Et comme, poursuit-il, ils étaient soucieux surtout de leur réputation, ce n'était ni sous les cloîtres, ni dans les solitudes qu'ils voulaient demeurer, mais on les voyait là surtout où se pressait la foule ; « et pourtant, selon le pape Eugène, le monastère est au moins ce que l'eau est au poisson : un élément nécessaire à la vie ! ». Les Pharisiens enfin, pour arriver à une plus grande réputation, préféraient à la loi divine les traditions de leur caste ; quelques-uns, dans le même dessein, se donnaient pour Scribes, c'est-à-dire Docteurs de la Loi ; et ceux-ci étaient les pires de tous, aussi le Seigneur les a-t-il menacés particulièrement de la mort éternelle ! Et ce sont eux aussi qui ont provoqué la condamnation du Sauveur.

Après cette peinture pleine de couleur et de vie, vient l'application. Les Pharisiens sont la figure des hypocrites de tous les temps mais surtout du nôtre et surtout de ceux dont les vêtements, l'attitude, la pénitence ostentatoire et les étroites observances rituelles prétendent traduire la religion et la sainteté, s'imposer à la louange et à la vénération des peuples.

Sans doute les actes qu'on leur voit accomplir sont bons en eux-mêmes : la prière, le jeûne, l'aumône... ; mais ces travaux ne sauraient heureusement profiter : ils ne tendent qu'à la vaine gloire dont la volupté est préférée à Dieu par leurs auteurs.

Pour reconnaître ces Pharisiens, Dieu donne quatre signes : ils aiment les premières places à table, les premières chaires dans les synagogues, les salutations sur la place publique, et ils veulent qu'on les appelle *Maîtres* ; puis ils sont, en outre, assidus dans les demeures des rois, où ils se font supporter par leurs adulations, et contrairement à l'exemple de l'Apôtre, ils refusent de travailler de leurs mains. St-Paul aurait eu le droit de vivre de l'évangile, mais il préféra la liberté absolue que lui donnait son labeur ; eux, au contraire, qui n'ont pas le pouvoir de l'Apôtre, qui n'ont pas le droit de vivre de l'évangile puisqu'ils n'ont pas la charge des âmes, devraient vivre du fruit de leur travail.

Guillaume développe ensuite sa pensée ; il insiste surtout sur deux points : 1^o que les pharisiens modernes recherchent les premières places dans les églises, s'ingérant de prêcher au peuple sans en avoir la mission régulière, s'étudiant à donner à leur parole les charmes d'une éloquence étrangère à la simplicité apostolique si recommandée par Jésus lui-même ;

2^o qu'ils veulent être appelés *maîtres* tout en protestant que s'ils recherchent ce titre malgré le précepte de St-

Mathieu, c'est dans l'intérêt supérieur des âmes. Et pourtant la maîtrise littéraire est indifférente en soi et n'a aucun rapport avec le bien ni le mal ; Arius, Eutychès, Nestorius, tout maîtres qu'ils fussent, n'en sont pas moins devenus hérésiarques ; St-Paul, lui, se glorifiait de son ignorance ; il ne corroborait pas son enseignement par un titre de docteur, par un étalage de sagesse ou d'éloquence, mais bien par son humilité, sa patience, ses miracles, ses vertus. Et Jésus lui-même, bien qu'il eut parmi ses disciples deux docteurs : Nathanaël et Nicodème, ne les choisit pas pour prêcher sa doctrine, mais en confia la charge à des hommes simples et sans lettres !

Puis venant au Publicain, l'orateur explique que ceux auxquels on donnait ce nom étaient des hommes chargés de percevoir les impôts, l'argent public, vivant comme tout le monde sans se singulariser en rien ; c'étaient en un mot des séculiers qui n'affectaient point une fausse sainteté, mais gardaient vis-à-vis de Dieu et des hommes une convenable humilité, savaient se reconnaître pour pécheurs et ne rougissaient pas de confesser leurs fautes.

Après avoir vu ce qu'étaient ces deux hommes, il faut passer au second point du discours : la comparaison entre eux. « Et nous verrons d'abord l'orgueil du Pharisien, l'humilité du Publicain » ! Le Pharisien se prétend juste, c'est-à-dire exempt des péchés de l'esprit et de ceux de la chair, et exact observateur des jeûnes, de la loi, de l'aumône. Guillaume commente abondamment chacun de ces mots et avec une grande liberté de pensée. Il donne après cela cinq notes particulières touchant l'orgueil et la jactance pharisaique :

1° Le pharisien au lieu de commencer la messe, c'est-à-dire sa prière par le *Confiteor*, comme font les séculiers, par l'aveu de sa faiblesse, renverse l'ordre des choses et débute par *Deo gratias*. (C'était là une hardie allusion à la liturgie des moines mendiants). 2° Il s'accuse, si tant est

qu'il le fasse, de tous les autres péchés, mais jamais de celui d'hypocrisie : telle est en effet cette maladie que celui qui en est atteint ne la voit pas ; il se croit juste aux yeux de Dieu comme il paraît l'être à ceux des hommes. 3° Il n'accuse le publicain d'aucun péché, mais il le tient cependant pour véritable pécheur. 4° Il ment enfin dans toutes ces affirmations : en se disant saint, il usurpe sur Dieu qui seul l'est ; juste, et il juge témérairement le Publicain ; non adultère, et il s'attribue la gloire qui est la propre épouse de Dieu ; observateur du double jeûne sabbatique et il se repait de sa propre suffisance et de sa vanité ; exact à donner la dime de ses biens, comme s'il pouvait se faire un mérite personnel d'une œuvre de justice à laquelle il est étroitement tenu...

Voyez au contraire l'humilité du Publicain ! Celui-ci se tient loin du sanctuaire, se jugeant indigne d'en approcher, il garde, devant Dieu, les yeux baissés comme un coupable devant son juge... ; il se frappe la poitrine où bat son cœur d'où procèdent tant de fautes ; il ne rougit pas de confesser ses erreurs et de solliciter la miséricorde divine.

Et Dieu, les comparant l'un à l'autre, annonce la justification du Publicain, donne sa préférence à l'humble pécheur sur l'orgueilleux qui se tient pour sage... Ainsi du reste pense St-Augustin qui ne craint pas de dire que le péché est un bienfait pour l'orgueilleux et qu'il a été plus utile à St-Pierre de pleurer sa faute que de trop présumer de ses forces...

Enfin quelle est la leçon de cette parabole ? c'est de nous apprendre que toute exaltation sera suivie d'humiliation, celle-ci compensant celle-là, la vie future réparant les injustices de celle de ce monde, et que la grâce de Dieu nous y conduise !

Jetez sur ce canevas, car même le texte latin publié dans les *Œuvres* de Guillaume, n'est qu'un canevas, l'am-

pleur d'une véritable éloquence, l'abondance des images fournies par un esprit ardent, joignez-y l'ascendant personnel du Maître, l'accent de sa voix, son geste dominateur, l'éclair de ses yeux et ces phrases reprendront une vie singulière.

Le lendemain du jour où le Maître avait parlé, le professeur et les étudiants s'assemblèrent sous sa présidence, et, prenant de nouveau la parole, il les exhorta chaleureusement à ne point désertier la lutte ni désespérer de la victoire avant le combat. Il fallait triompher à tout prix, pour leur bonheur d'abord et pour leur honneur, puis pour l'honneur aussi de ceux qui viendraient après eux et continueraient l'Université.

Vient ensuite l'incident provoqué par le passage à Paris du Nonce Grégoire et dont nous avons parlé en donnant le résumé du mémoire justificatif de l'Université.

Ce mémoire ne paraît pas avoir fait sur l'esprit d'Alexandre IV une grande impression, car il est vraisemblable qu'il l'avait reçu avant d'envoyer trois brefs datés du même jour, du 7 décembre 1255, pour réduire la résistance des séculiers et les contraindre à exécuter ses premiers ordres.

Le premier de ces brefs concerne Aymeric, le Chancelier, qui avait le pouvoir de donner la licence d'enseigner dans les quatre facultés. Le Souverain Pontife lui interdisait d'approuver et de laisser monter dans la chaire doctorale ceux des maîtres qui ne se soumettraient point à la bulle *Quasi lignum vite* (1).

Par le second, il ordonne aux évêques d'Orléans et d'Auxerre d'excommunier nommément, après un monitoire, les récalcitrants quels qu'ils fussent et malgré qu'ils déclarassent en appeler à Rome ou prétendissent avoir cessé de faire partie de l'Université (2).

(1) Denifle-Chatelain, n° 259.

(2) *Ibidem*, n° 261.

Le troisième, identique au premier, s'adresse au Chancelier de Sainte Geneviève (1).

Le 10 décembre, c'est-à-dire trois jours après, le Pape écrit à l'évêque d'Auxerre et à celui d'Orléans pour les prier de faire une exacte recherche de la vérité en ce qui concerne Guillaume de Saint-Amour et quelques autres maîtres, leur ordonnant, s'ils les trouvent insoumis à la bulle *Quasi lignum vite*, de les avertir et quinze jours après, s'ils s'obstinent, de les déclarer suspens de leurs offices et bénéfices et cela jusqu'à congruente satisfaction (2).

Puis, il informe (28 janvier 1256) le chantre de Beauvais et Robert de Douai de n'avoir à contraindre personne pour la contribution aux dépenses faites par l'Université pour ses procès contre les réguliers (3).

Le même jour il fait pareille injonction aux évêques d'Orléans et d'Auxerre (4). Enfin, le 31 janvier 1256, par une bulle datée du Latran, il donne au frère Guy, cistercien, examiné à Rome par les deux cardinaux de Saint-Laurent et de Sainte-Sabine, la faculté d'enseigner la théologie à Paris avec le titre, la fonction et les droits de docteur de l'Université (5), voulant ainsi sans aucun doute souligner par une réalité, immédiatement tangible, l'inflexibilité de sa volonté souveraine. Et le même jour il informe de ce qu'il vient de décider, l'Université elle-même (6).

On ne pouvait dire d'une façon plus claire et plus précise aux docteurs séculiers que leur *Mémoire justificatif* était tenu pour nul et non avvenu et que le Pape n'admettait pas cette *dissolution* de l'Université qui semblait leur suprême argument.

(1) Denifle-Chatelain, n° 260.

(2) *Ibidem*, n° 262.

(3) *Ibidem*, n° 263.

(4) *Ibidem*, n° 264.

(5) *Ibidem*, n° 265.

(6) *Ibidem*, n° 266.

On a discuté souvent la légitimité de cette fin de non-recevoir absolue opposée par le Souverain Pontife à la dissolution de l'Université. Il est clair cependant qu'une corporation proprement *ecclésiastique* ne peut se constituer ni se séparer sans l'autorisation du pouvoir suprême qui lui donne l'existence ; c'est un vrai contrat bilatéral emportant des obligations pour la partie qui a accepté de l'Eglise non pas seulement pouvoir, mais mission et charge. Les docteurs pris isolément ont évidemment le droit de se retirer, même si leur démission revêt le caractère d'un acte de protestation ou d'insubordination, mais ils perdent alors le pouvoir d'enseigner, pouvoir que conserve exclusivement la Corporation autorisée dont ils cessent de faire partie. Les Maîtres séculiers ne l'entendaient point ainsi : ils voulaient dissoudre l'Université pour échapper à des obligations qu'ils trouvaient trop onéreuses, mais comptaient emporter avec eux ce qu'il leur plairait des droits dont ils avaient joui, celui d'enseigner par exemple, tout en se soustrayant à la juridiction pontificale.

Alexandre IV était donc dans les limites de ses pouvoirs en refusant aux Maîtres la permission de dissoudre leur corporation, et la prudence le lui commandait aussi bien que le droit. Si l'Université s'était dispersée, si les docteurs avaient cessé de faire un corps, dont la grande force était l'unité, pour ouvrir chacun de leur côté des écoles, dont le succès eût été des plus aléatoires et sujet à des retours de fortune, c'en était fait de cette grande Corporation qui avait porté si haut le niveau de la science sacrée et profane, en même temps que la réputation et la gloire de la France. Les difficultés du présent ne devaient point lui faire désespérer de l'avenir et il espérait que, pacifiée et rendue aux études paisibles qui étaient sa vocation, l'Université pourrait continuer à rendre à la cause de la religion et de l'Eglise les mêmes services que jadis.

L'affaire de la réintégration des deux professeurs Jacobins se compliqua d'une autre qui devait faire oublier un peu la première : nous voulons parler de la réception au doctorat de Frère Thomas d'Aquin. Thomas d'Aquin, dont nous n'avons pas à raconter la vie assez connue, se trouvait à Paris en 1252 et devait y rester jusqu'en 1272, sauf pendant son voyage à la Cour romaine où il ira défendre les intérêts des Dominicains. C'est pendant ce séjour à l'Université que le prieur du couvent de Saint-Jacques le présenta à Aymeric, chancelier de Notre-Dame, pour que la licence lui fût conférée. Celui-ci fit immédiatement ce qu'on lui demandait. Alexandre IV l'ayant appris, l'en remercia par une lettre que nous avons encore et qui est datée du 3 mars 1256 ; il lui commandait en même temps de prendre des mesures nécessaires afin que « le licencié Thomas d'Aquin » pût faire sans retard ce qu'on appelait à cette époque le *Principium*, c'est-à-dire la thèse inaugurale et solennelle qui conférait à son auteur le titre et les privilèges de docteur :

« Delactabile nobis est auditu percipere, quod te in hiis promptum reddis et vigilem, que pietatem continent vel sapiunt honestatem, prout ex eo patenter agnoscitur, quod dilecto filio fr. Thome de Aquino, ordinis Predicatorum, viro utique nobilitate generis et morum honestate conspicuo, ac thesaurum litteralis scientie assecuto, dedisti licentiam in theologica facultate docendi, priusquam illuc nostre littere pervenient, quas tibi super hoc specialiter mittebamus. Quia vera condecens est, ut hujusmodi negotium, a te laudabiliter inchoatum, festinum habeat exitum et felicem, devotionem tuam rogandam duximus, et monendam per apostolica scripta tibi mandantes, quatinus eundem fratrem Thomam in predicta facultate cito facias regiminis habere principium (1) ».

Mais les Universitaires employèrent tout leur crédit et même la violence pour empêcher que cette solennité publique eût lieu et ils y réussirent assez longtemps, puisque Thomas d'Aquin ne put prendre le titre de docteur qu'à la fin de 1256, en compagnie de Bonaventure de Fidenza.

(1) Denifle-Chatelain, n° 270.

En même temps qu'il envoyait ses ordres au chancelier de l'Université, le Souverain Pontife mandait à l'évêque de Paris d'excommunier tous ceux qui non seulement troubleraient les leçons des religieux mais encore empêcheraient les fidèles de leur donner des aumônes, ou de se confesser à eux, car c'étaient là les nouveaux moyens qu'avaient trouvés leurs ennemis pour les persécuter (1). Le 4 avril suivant, il renouvela aux docteurs séculiers le commandement exprès qui leur avait été fait de se soumettre à la bulle : *Quasi lignum vite*, les menaçant de toutes les rigueurs de sa sévérité et de son indignation, rigueurs qui les auraient atteints déjà, s'il n'avait considéré que leur simplicité était égarée par un petit nombre d'hommes audacieux dont Guillaume de Saint-Amour était le chef (2). Le même jour, il s'adressa de nouveau à Réginald, évêque de Paris, lui recommandant d'invoquer au besoin la puissance du bras séculier pour faire cesser les violences dont les religieux étaient poursuivis par les étudiants de l'Université (3), et, huit jours après, il pria Louis IX de lui accorder sa protection dans cette affaire *pro Dei et nostra reverentia* (4).

Nous ne pouvons rapporter toutes les bulles envoyées à cette époque par le Souverain Pontife, ni les plaintes et les menaces qu'elles renferment. Les unes et les autres devenaient plus vives à mesure que croissait l'irritation et la violence des docteurs séculiers. Ceux-ci en effet, mettant à profit les nombreuses relations qu'ils avaient dans tout le royaume par le moyen de leurs anciens étudiants, aussi bien que la considération dont les entourait presque tout l'épiscopat, faisaient retentir la France entière du bruit de leur querelle et les échos s'en prolongeaient bien au delà

(1) Deuifle-Chatelain, n° 269.

(2) *Ibidem*, n° 271.

(3) *Ibidem*, n° 272.

(4) *Ibidem*, n° 275.

des frontières. Dans chaque ville, dans chaque bourg, où se trouvait un couvent de réguliers Mendiants, la dispute était l'objet de toutes les conversations, et souvent le peuple et même le clergé séculier imitaient contre eux ce qui se faisait dans Paris (1). Si du domaine des faits nous passons à celui du raisonnement, nous voyons le même progrès vers la violence. Les idées et les tendances se font chaque jour plus radicales. On a d'abord refusé aux religieux le droit d'enseigner, et on a voulu les confiner dans

(1) Au dire de Cantimpré, un couvent de Jacobins dont il ne nous a pas conservé le nom fut entièrement saccagé. Il y eut aussi des désordres graves à Mâcon; ce fut sans doute à cette époque que les Dominicains citèrent Guillaume de St-Amour devant Seguin de Lugny, évêque de ce siège et de qui relevait le Maître en tant que chanoine de la cathédrale de Mâcon. Il parvint du reste à se justifier complètement et à persuader, dit-on, à ses auditeurs que ni la prière ni la prédication n'étaient des raisons suffisantes pour vivre d'aumônes. Nous n'avons pas ce discours. Vers le même temps aussi doit-on placer les événements dont le naïf Frachetto nous fait le récit dans ses *Vitæ Fratrum*, pars I^a, cap. v^{um}, art. 7^{us}. Nous le reproduisons à titre de simple curiosité. « A Mâcon, Guillaume de St-Amour fut, pour les Frères, une cause de nombreuses et grandes tribulations au moment même où ils étaient plongés dans la plus grande pauvreté et bassesse de vie. Ce qui les affligeait le plus, c'était leurs dettes considérables et qu'ils ne pouvaient acquitter. Mais voici qu'un Frère, très ancien dans l'Ordre et d'une grande sainteté de vie, aperçut en songe le roi de France et Hugo de Saint-Cher qui se tenaient à l'angle du dortoir et cherchaient ensemble les moyens de venir en aide au pauvre couvent. Peu de temps après, le roi de France, et Hugo qui était en Italie, envoyaient chacun 200 livres aux Frères, ce qui leur permit de payer leurs dettes et de vivre ensuite dans la prospérité. »

Humbert de Romans écrivit aux religieux de son ordre qui avaient un couvent à Orléans, pour leur faire le récit des tribulations souffertes par les pères de Paris. On peut voir cette lettre dans Denifle-Chatelain, n° 273. Le style en est grandiloquent; il y est fortement question de Satanas, de Léviathan, de Bélial et comme couleur cette épître a peu à reprocher aux lettres des Universitaires.

Nous avons vu que l'Université voulant obtenir du Pape l'éloignement des docteurs réguliers avait menacé de se dissoudre s'il n'était pas fait droit à sa demande. Pour donner un semblant d'exécution à ses menaces, l'époque ordinaire des vacances étant arrivée, presque tous ses membres se retirèrent en province.

leurs couvents ; le Souverain Pontife leur a donné raison sur ce point ; les séculiers alors les attaquent dans ce qui est le fondement de leur existence et leur raison d'être, la pauvreté : à des mendiants valides, dit Guillaume de Saint-Amour, on ne doit que la correction. Les fidèles donc ne leur donneront point l'aumône ou, s'ils le font, ce sera au grand péril de leurs âmes, car ils encourageront ainsi la paresse qui est un vice capital. Mieux encore, les religieux ne peuvent, prétendent leurs adversaires, ni prêcher ni confesser : un canon du concile de Latran le leur défend, car n'ayant pas de paroisses, pas charge d'âmes, ils n'ont pas de juridiction. Les séculiers enfin déclarent qu'ils sont prêts à se soumettre à un concile provincial ou national et qu'ils ne recevront les religieux dans leur sein que lorsque l'Eglise aura prononcé qu'ils peuvent le faire en sûreté de conscience.

Guillaume ira plus loin encore : instigateur principal peut-être de toutes les résolutions de l'Université, principal rédacteur sans doute de tous les actes écrits, il sera encore le plus grand et le plus autorisé de ses défenseurs. Il déclarera dans ses sermons, dont retentiront toutes les chaires de la capitale, que le vice odieux de l'hypocrisie infecte de son temps l'Eglise entière ; il prétendra arracher le masque dont se couvrent les Mendiants, il les montrera, moines oisifs et *gyrovagues* (1), pour employer le terme dont il les flétrit, s'en allant par le monde demander et obtenir par surprise, de la foi naïve et de la crédulité pieuse, en échange des promesses éternelles, le pain de chaque jour que leur « paresse » se refuse à demander au travail. Et comme si tant d'audace le pouvait mettre au rang des apôtres confesseurs de la Foi, il déclare que, pour sa cause, qui est celle de la Vérité, il est prêt à tout souffrir : la pri-

(1) *Gyros et vagari*, « errer çà et là ».

son, la mort même. Mais surtout que rien ne décourage ceux qui partagent ses convictions ! Que lors même qu'on le verrait traîné dans les fers ou conduit au supplice, il ne leur soit point un objet de scandale ou un sujet d'effroi, mais qu'ils continuent courageusement son œuvre contre l'impiété et pour l'Eglise du Christ (1) !

(1) Voir les œuvres de G. de Saint-Amour, p. 91. 92, 102, 492 et *passim*.

VI. — Les questions sur la quantité de l'aumône et sur le Mendiant valide. — Le livre des Périls des derniers temps.

Dans l'édition des *Œuvres* de Guillaume de Saint-Amour, publiée en 1632, nous trouvons deux *Questions*, l'une sur le *Mendiant valide*, l'autre sur la *Quantité de l'aumône*. Le texte en a été reproduit, nous dit l'éditeur, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Saint-Victor.

Sont-ce deux sermons réduits par un copiste à la forme de *questions* ? sont-ce deux petits traités publiés par Guillaume dans leur teneur actuelle et répandus dans le public pour agir sur l'opinion ? Peu importe au fond.

Ils témoignent très expressément dans tous les cas de l'évolution opérée dans la tactique universitaire contre les Mendians, évolution due, croyons-nous, en grande partie à l'esprit généralisateur et théologique de Guillaume, et qui n'a assurément pas rencontré d'interprète plus ardent, plus habile, plus instruit, ni plus éloquent que lui.

La première tient sept pages seulement du volume in 4° de 1632, de la 73^e à la 80^e.

Elle commence ainsi : *Quaeritur de quantitate elemosynae, videlicet, utrum liceat homini dare quidquid habet, ita quod nihil retineat sibi pro bono*. Ou en d'autres termes : est-il permis de donner tout son bien aux pauvres sans se rien réserver, sous entendu : afin de mendier ensuite, comme font les Frères mineurs et Jacobins ?

C'était, comme on le voit, mettre en question le fondement même de l'existence des nouveaux ordres religieux.

A la façon de l'Ecole, Guillaume énumère les textes *pour*, puis les textes *contre*, les discute les uns et les autres.

En vérité les textes qu'il trouve en faveur de l'affirmative sont plus nombreux et plus décisifs que ceux opposés. L'Evangile en a plusieurs très formels sur la pauvreté absolue et Guillaume lui-même ne manque pas de rappeler l'exemple de Lazare le Mendiant, quitte à l'interpréter plus tard à sa façon.

Les passages des Ecritures qu'il réunit ensuite afin de pouvoir conclure négativement, sont moins explicites, moins concluants ; il est même obligé, pour augmenter le nombre de ses arguments d'emprunter aux Pères et aux Conciles, et il ne peut en tirer que des conclusions indirectes en faveur de sa thèse :

Tout donner, c'est de la prodigalité, or la prodigalité est défendue.

« Que votre obéissance soit raisonnable, dit saint Paul, ce qui signifie qu'elle ne doit excéder en rien ; or ne rien se réserver pour l'entretien de sa vie, c'est se mettre en danger de mort et excéder contre la prudence, donc il est interdit de tout donner et de mendier ensuite. »

« Viens au secours de celui qui meurt de faim ; si tu ne le nourris pas, tu es son véritable assassin, dit saint Ambroise ; or personne n'a rien qui lui doive être plus cher que soi-même ; mais ne rien garder pour soi, c'est se condamner à la mort, ce qui est défendu », etc., etc.

Quant aux textes, l'argumentation du maître est faible ; il semble qu'il l'ait senti lui-même en essayant de reprendre l'avantage en tirant de l'exemple de saint Paul, qui travaillait de ses mains, le meilleur parti possible.

Le tout est un peu confus et une conclusion générale fait défaut.

Le « *Question du Mendiant valide* », de même étendue que la précédente, est construite sur le même plan.

Quaeritur utrum debeamus dare elemosynam valido Mendicanti, si sit pauper?

Il procède de la même façon que pour la quantité de l'aumône. Les textes qu'il allègue pour conclure à la négative ne vont pas plus directement à la question et ne sont pas davantage probants. Peu à peu même il perd de vue son sujet et glisse dans la thèse qui lui est chère : qu'il ne faut rien donner au prédicateur mendiant parce qu'il agit contre l'exemple de l'apôtre saint Paul. Il oublie tous les autres mendiants valides ; celui là est le seul contre lequel il s'élève : *il trafique de la parole divine, c'est un simoniaque*. Chemin faisant, il cite un texte de la loi civile qui condamnait autrefois le Mendiant valide à devenir l'esclave de son dénonciateur, s'il était de condition servile, et son tenancier à perpétuité, *colonus*, s'il était de condition libre. De la gravité du châtement, il infère la gravité du délit. Il consent à faire une exception à sa thèse en faveur des pauvres, pèlerins, écoliers et infirmes, qui mendient casuellement et non par système et règle de vie. Mais pour les autres il conclut qu'il faut non seulement leur refuser, mais les châtier : *ergo non est ei dandum, sed est potius corrigendus*.

C'est une vraie consultation. Il se pourrait qu'il l'ait donnée en chaire, dans son cours de théologie, comme réponse à une question de ses auditeurs pour éclairer un doute de conscience. Il se peut aussi qu'il l'ait rédigée et fait circuler à la façon dont Pascal écrira et répandra, quatre siècles plus tard, les Provinciales.

Quant au fond, il est évident qu'il n'atteint pas ses adversaires : il prouve doctement qu'il ne faut pas faire l'aumône au Mendiant valide qui la sollicite par paresse, mais qu'est-ce que cela avait de commun à des gens qui étaient résolus à la pauvreté absolue pour se mieux détacher du monde et employaient la mendicité comme un moyen de perfection morale ?

« *Telum sine imbelle ictu* ».

Je ne crois pas possible de fixer une date précise à la composition et à la publication de ces deux *questions* ; mais selon toute vraisemblance, elles ont dû être écrites et répandues au moment où la discussion était dans toute son intensité, entre 1254 et 1256.

Le livre des *Périls des derniers temps* est de la même époque. Au chapitre VIII^{me} de cet ouvrage, l'auteur s'exprime ainsi : « Nos sumus in ultima ætate hujus mundi, et illa ætas jam plus duravit quam aliæ, quæ currunt per millenarium annorum ; *quia ista duravit per 1255 annos* » (1).

Denifle et Chatelain (tome I^{er}, page 296), disent aussi avoir examiné 23 exemplaires manuscrits des *Périls* et que dans le chapitre VIII^{me}, selon les plus anciens et ceux de meilleure marque, l'auteur avance que la XI^{me} heure doit durer depuis la mort du Sauveur jusqu'à la fin du monde « et certum est hujusmodi hore xj jam transacti sunt mcllv anni » et qu'il le répète encore dans le cours du même chapitre.

A cela concorde l'*explicit* du manuscrit latin 1160 du Vatican (XIII^e siècle), folio 47 : « Explicit liber scriptus Parisius contre ypocritas et falsos religiosos a Magistro Wilhelmo de Sancto-Amore burgondo, anno, Dom. mcllv. »

L'ouvrage commence par ces mots : *Ecce videntes clamabunt foris, angeli pacis amare flebunt.*

Mais le titre en est pris de saint Paul aussi bien que le plan général : Or, sachez-le, disait l'Apôtre à Timothée son disciple, il viendra des jours où pèseront sur les fidèles des temps périlleux. Il viendra des hommes s'aimant eux-mêmes, cupides, hautains, superbes, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, scélérats, sans affection, inquiets, calomniateurs, intempérants, dissolus, cruels, sans

(1) Edition de 1632, page 37.

bonté, traîtres, arrogants, enflés d'orgueil et plus amateurs des voluptés que de Dieu ; avec cela, ils se couvriront des apparences de la piété ; mais la piété elle-même, ils n'en veulent point. Tenez ces gens loin de vous. Vous les reconnaîtrez à ces signes : ils sont ceux qui s'introduisent dans les familles et captivent des femmes chargées de péchés ; n'ayant pour guide que leurs mille passions, toujours en quête d'apprendre, ils ne parviennent jamais à la science de la vérité. Pareils à Jannès et à Mambres qui résistèrent à Moïse, ainsi résistent à la vérité ces hommes à l'esprit corrompu et à la foi pervertie. Mais ils n'iront pas loin, car leur folie se montrera aux yeux de tous, comme fit celle des magiciens d'Égypte (1). »

L'ouvrage se divise en un prologue et en 14 chapitres de très inégale longueur.

Le prologue expose l'idée générale et la disposition du livre. Il se termine par cette protestation :

« Protestamur autem ab initio, quod omnia, quæ hic ad cautelam et instructionem Ecclesiæ universæ, non contra personam aliquam, nec contra statum aliquem per Ecclesiam approbatum, sed contra peccata malorum, et pericula ecclesiæ generalis dicturi sumus ; non ex intentione nostra, sed ex veritate scripturæ collegimus. Nihilominus tamen omnia Ecclesiasticæ correctioni supponimus, si quid in eis visum fuerit corrigendum. »

Puis viennent les 14 chapitres avec leurs titres :

I. — Que les périls prévus pour les derniers temps vont fondre nombreux et grands sur l'Église.

II. — Par qui ou par le moyen de quels hommes vont venir ces périls.

« Et erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati,.... ex eis sunt qui penetrant domos,... et captivas ducunt malierculas oneratas peccatis... ; subdolis et versutis verbis seducunt mulieres, et per eas viros earum, sicut diabolus prius Evam seduxit... Instabunt etiam pericula per pseudo-

(1) *Ad Timotheum*, Epist. 2^a, c. III.

predicatores, enim quomodo predicabunt, nisi mittantur? » Et l'auteur entre ici dans le cœur de son sujet. Il établit que ceux là seuls ont le droit de prêcher qui en ont reçu la mission ; il oppose à la hiérarchie traditionnelle, sans les nommer, les Ordres nouveaux qui n'ont point charge d'âme et veut établir que le Souverain Pontife lui-même n'a pas entendu leur donner dans l'Eglise une mission générale qui serait au détriment de celle confiée déjà aux évêques et aux prêtres séculiers.

III. — Combien habiles seront les hommes par qui viendront les Périls annoncés.

Ils se couvriront du manteau de la religion et de l'apparence de la sainteté, « unde maxime et subito nocebunt Ecclesiæ, quia videbuntur membra electa Ecclesiæ et esse credentur ».

IV. — Quels et de quel genre seront les Périls.

« Mali autem homines, in se et seductores aliorum qui hujus officii sunt ; proficient in pejus, scilicet errantes a bono, et alios in errorem ipso actu mittentes ».

V. — Combien astucieusement agiront ceux par qui viendront ces Périls.

« Penetrant domos et captivas ducunt mulierculas. »

VI. — Que ceux qui n'auront pas prévu ces Périls ou ne se seront pas précautionné contre eux y périront.

VII. — Quels dangers encourront ceux qui auront été pour d'autres l'occasion de ces Périls.

« Qui amat periculum, peribit in illo ».

VIII. — Que ces périls ne sont pas lointains, mais proches et comme survenus déjà. Et que leur recherche et leur éloignement ne sauraient plus longtemps être différés.

« Nos sumus in quos fines seculorum devenerunt quia in ultime ætate seculi sumus ».

L'auteur cherche à établir que la fin des temps est proche. Il en donne comme prodromes essentiels : l'*Evangile éternel* que quelques hérés-

tiques prêchaient alors, et la venue dans l'Eglise de gens se prétendant plus saints que les autres.

IX. — Qu'il appartient aux Prélats séculiers de prévoir, de dénoncer et d'éloigner ces Périls.

X. — Quelle peine mériteront les Prélats séculiers qui, soit dans le présent, soit dans l'avenir, négligeront de se prémunir contre ces Périls.

« Cum enim dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus ».

XI. — Combien que ces périls aient été prédits, ils pourront être éloignés pour un temps si on les combat courageusement.

XII. — Comment il faut procéder pour repousser ces périls.

« Vade et pone speculatorem, id est excita speculatores ad speculandum prædicta... ut quod cum que viderint annuncient... et hos devita ».

Les premiers dangers à éviter sont ceux survenant par les paresseux, les gyrovagues, les curieux de ce qui ne les regarde point. Les prélats séculiers doivent éloigner de l'Eglise de tels hommes combien qu'ils prétendent vivre de l'Evangile, car ne sauraient vivre de lui ceux qui ne sont point apôtres et n'ont pas une vraie mission. S'ils sont moines d'ailleurs, ils doivent vivre du travail de leurs mains, au témoignage même de saint Augustin, et il leur est interdit de mendier.

XIII. — Où et comment pourrait-on trouver ces hommes dangereux ?

Sunt « habentes speciem pietatis Ad dexteram orientis illico calamitates insurgunt, quia ii ad persecutionem ecclesiæ prosilient, qui electa membra Redemptoris esse credebantur ».

XIV. — Quelques signes, les uns infaillibles, les autres très probables auxquels ces hommes dangereux peuvent être reconnus.

L'auteur donne quarante-un de ces signes à valeur différente : les faux prophètes se font passer pour des apôtres ; ils trompent et séduisent par des discours pleins de douceur ; ils s'emportent quand on les moleste ; ils se vantent eux-mêmes, se font recommander par des lettres d'éloges, s'arrogent, sans en avoir reçu la mission, le droit de prêcher, de régir les consciences, d'administrer les sacrements, de vivre de l'Evangile, de le prêcher par esprit de lucre, prétendent l'emporter en zèle, en science, en éloquence, sur les pasteurs séculiers ; s'efforcent d'accaparer les richesses de ce monde, en circonviennent les possesseurs, se font inviter par eux et s'installent chez eux, etc., etc.

Ce *Livre des Périls* contient en germe toutes les idées de Guillaume de Saint-Amour, ses théories de la mendicité, de l'aumône permise ou non, du droit à vivre de l'Evangile et à quelles conditions, surtout des signes auxquels on reconnaît les faux apôtres.

Est-il son œuvre ou est-ce un ouvrage collectif des Maîtres de l'Université ? Il y a quelquefois dans le texte de l'édition de 1632 : *respondeo*, d'autres fois et plus souvent *respondemus*. Au 13^{me} chapitre on lit : *nos prædicti professores*, qui indique au moins qu'il parle au nom de tous.

Dans tous les cas on le lui a toujours attribué. Lui-même l'a reconnu pour sien, devant la Cour Pontificale, tout en cherchant, par une équivoque habile, à éviter une condamnation, ainsi que nous verrons plus loin.

Le Souverain Pontife l'en reconnaît absolument l'auteur en le condamnant à son sujet : *propter libellum detestabilem...*

Il est d'ailleurs bien dans le ton de ce qui nous reste de lui. C'est la même langue, la même manière de procéder et, surtout, la même étonnante profusion de citations bibliques.

Il semble, à parcourir l'ouvrage, que les auteurs sacrés n'aient eu en vue qu'une chose, le malheur des temps où

vivait Guillaume, et que les prophètes n'aient eu qu'un souci, celui d'annoncer, de démasquer une foule d'anté-christs en bure blanche ou brune et tous mendiant le long des chemins en parlant de Jésus.

Les Périls des Derniers Temps eurent donc un immense succès : ils furent bientôt aux mains de toute la jeunesse savante du monde entier, qui y trouva de nouvelles armes contre les Mendians. L'auteur, comme dit Touron, ne manquait pas de réputation, il écrivait habilement, il affichait des sentiments de zèle et se disait tout dévoué à la tradition catholique. Ses partisans, en outre, faisaient grand bruit de l'accueil favorable qu'ils disaient avoir trouvé à Rome. C'était plus qu'il n'en fallait pour réussir. Les partisans de l'Université s'en emparèrent aussi et firent de la doctrine qui y était développée le fond de leurs discours publics (1).

Mais ce qui inquiétait davantage les religieux, c'étaient les accusations portées contre leur doctrine ; à plusieurs reprises, Guillaume les avait publiquement dénoncés comme auteurs d'un ouvrage pernicieux *l'Évangile éternel*, et avait tenté de faire retomber sur le corps entier ce qui n'était le fait que d'un petit nombre des fils de François d'Assise.

L'Évangile éternel, ou mieux *l'Évangile du Saint-Esprit*, « livre au moins aussi gros que la Bible », à ce que dit Guillaume de Saint-Amour, était attribué à Joa-

(1) Mathieu Paris dit du livre *de periculis* : « Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants ; on leur refusa les aumônes qu'on leur avait données jusqu'alors ; on les appelait hypocrites, successeurs de l'Antechrist, faux prédicateurs, conseillers adulateurs des rois et des princes, contempteurs des Ordinaires et leurs supplantateurs, envahisseurs habiles des appartements des rois, prévaricateurs abusant des confessions, et qui, voyageant en des pays où ils ne sont pas connus, excitent à pécher avec plus d'audace ».

(2) Voir, pour ce qui concerne *l'Évangile éternel*, Guillaume de Tocco, dans les Bollandistes, 7 mars.

chim, abbé du monastère cistercien de Flore, en Calabre, et qui vivait vers la fin du douzième siècle. Celui-ci professait une sorte de mysticisme hétérodoxe, que Grégoire IX avait condamné autrefois et qui se rapprochait beaucoup des doctrines panthéistiques d'Amaury de Chartres. D'après lui, il y avait dans la religion trois époques : celle de l'Ancien Testament, celle du Nouveau ou Evangile de Jésus-Christ, et, enfin une troisième qui était encore à venir et devait commencer vers 1260 pour durer toujours. Cette loi nouvelle est plus parfaite que les deux précédentes, parce qu'elle exclut tout à fait la vie active ; son grand, son unique précepte, c'est la vie contemplative. A cet ouvrage on avait ajouté, vers 1250, une *Introduction* qui le complétait en l'interprétant et en le mettant à la portée des plus simples esprits. Un grand nombre se laissèrent prendre et entrèrent sous le nom de « Fraticelles de la Pauvre Vie » dans cette Eglise nouvelle qui se parait du titre d' « Eglise des Spirituels », guidée par l'Esprit-Saint, et donnait à l'Eglise Romaine le nom méprisant d' « Eglise des Charnels (2) ».

Parmi ces hommes des temps nouveaux, ces précurseurs d'une radicale réforme religieuse, ces apôtres d'un troisième Testament où Jésus n'a plus de part, se trouvaient trois Franciscains : Jean de Parme, l'ancien général de l'Ordre séraphique (1) et qui passait pour l'auteur de l'*Introduction*, Léonard et Gérard de San-Donnino, ses fidèles disciples. Aussi, quand, en 1254, on commença d'exposer publiquement cette doctrine imaginaire, les en-

(1) Jean de Parme avait été, en 1250, élu général de son Ordre. Il était réputé pour sa vertu et sa science. Nous avons de lui un *Traité sur le Maître des sentences* ; deux livres de la *Vie des religieux* ; le *Commerce du bienheureux François avec sa dame la Pauvreté* ; enfin un *traité des Bienfaits du Créateur*. Tout n'est pas imprimé. Entré très jeune dans l'Ordre, il avait été reçu docteur en théologie à Paris, avait ensuite enseigné avec succès à Bologne, à Naples et à Rome. En 1245, il fut appelé au Concile de Lyon. Devenu général des Franciscains, et investi de la con-

nemis des Mendians les dénoncèrent à l'autorité ecclésiastique comme des coupables dignes de tous les châtimens et en tirèrent pour leur propre cause un argument qu'ils croyaient devoir être triomphant. L'Université releva trente et une erreurs dans l'ouvrage et en sollicita du Pape la condamnation (1).

Bonaventure de Fidenza venait de succéder à Jean de Parme. Aussitôt il décréta celui-ci d'accusation, ainsi que ses deux souteneurs, et les fit comparaître devant un tribunal composé de plusieurs religieux, dont le cardinal Jean Cajetan des Ursins, depuis pape sous le nom de Nicolas III, fut nommé président par Alexandre IV. Convaincus tous trois d'avoir non pas écrit des hérésies, car jamais on n'a pu prouver que l'*Introduction de l'Evangile éternel* fût de l'un d'eux, mais de s'être « aheurtés », comme dit Fleury, d'avoir été obstinément attachés à la doctrine hérétique de Joachim, Jean de Parme fut condamné à une prison perpétuelle, ainsi que Léonard et Gérard de San Donnino (2).

fiance d'Innocent IV, il avait été envoyé par lui en Orient, avec le titre de Légat, pour travailler à ramener les schismatiques à l'unité. Il sut se concilier l'estime et l'affection de tous durant cette mission délicate. Jean de Parme avait succédé au Frère Crescent, qui avait laissé le relâchement s'introduire dans la famille religieuse de François d'Assise, duquel il était le second hériter.

(1) Denifle-Chatelain, n° 243.

(2) Le cardinal Ottobon de Fiesque, neveu d'Innocent IV, s'étant prononcé en faveur de Jean de Parme, et ayant déclaré qu'il considérerait comme fait à lui-même tout ce qu'on ferait à son saint ami, Bonaventure offrit à Jean de Parme le choix du couvent où il voudrait se retirer ; Jean désigna le couvent de Grecchia, puis de Rieti ; il mourut trente-deux ans après (le 20 février 1289) à Camérino, dans un voyage qu'il avait entrepris malgré son grand âge. Il laissa la réputation d'un saint et ses reliques firent, dit-on, de nombreux miracles. Son culte se répandit peu à peu et fut autorisé définitivement par Pie VI, en 1781. On trouvera sa vie dans les Bollandistes, au 19 mars. Voir aussi, Wadding, *Annales des Cordeliers*. Quant à Léonard, il mourut en prison quelques années après sa condamnation, et Gérard de San Donnino, qui passe toujours pour le vrai et seul coupable, fut gracié après dix-huit ans de détention.

En même temps que cela se passait en Italie, Renaud, évêque de Paris, avait envoyé l'ouvrage incriminé à Innocent IV. Le Pape étant venu à mourir sur ces entrefaites, Alexandre IV, son successeur, reprit l'affaire et fit examiner le livre par l'évêque de Frascati Eudes de Châteauroux, par celui de Palestrina, par Jean Colonna, dominicain et archevêque de Messine, par Hugues de Saint-Cher, et par le Frère Pierre, dominicain, lecteur en théologie au couvent d'Anagni. Sur leur rapport défavorable, il fit extraire vingt-sept propositions qu'il condamna solennellement. Puis, le 23 octobre de la même année (1255), il écrivit à l'évêque de Paris de déclarer publiquement excommuniés ceux qui garderaient cet ouvrage : tous ceux qui l'avaient en leur possession le devaient brûler dans un délai fixe (1). Le 2 novembre, Alexandre recommanda à l'évêque de procéder avec tant de sagesse et de prudence que la renommée des Franciscains demeurât malgré tout saine et sauve : *Quos dicti fratres nullum ex hoc opprobrium, nullamque infamiam incurrere valeant sive notam, et oblocutores et emuli non possint exinde sumere contra ipsos materiam detrahendi* (2). Renaud demanda des instructions plus précises et, sur ce que le Pape lui répondit le 8 mai 1256 (3), il se fit remettre tous les exemplaires de l'*Introduction*, défendit de la copier, de la lire, et de la garder chez soi dorénavant, et, tous les volumes qu'on lui avait livrés il les brûla, en présence du légat pontifical, Jean Gaëtan Orsini et de dix autres témoins : *Ita quod ex hoc infamia vel scandalum oriri non possint*.

L'*Evangile éternel* lui-même eut bientôt le même sort que son *Introduction* et fut frappé d'une condamnation solennelle d'Alexandre IV, condamnation que renouvelèrent les deux conciles d'Arles, en 1260.

(1) Denifle-Chatelain, n° 257.

(2) *Ibidem*, n° 277.

(3) *Ibidem*, n° 278.

Cet ouvrage, qui s'est, un moment, avec celui de Guillaume, partagé la faveur du public, et qui, lui aussi, a été atteint par la censure ecclésiastique, nous montre pourtant un tout autre côté de l'esprit du moyen-âge. *Les périls des Derniers Temps* sont une œuvre de combat ; *l'Introduction*, au contraire, est le rêve mystique d'une imagination pieuse ; action et rêve, tendresse et brutalité, ne sont-ce pas les deux caractères saillants du treizième siècle ? Et, poussant plus avant la comparaison, ne pourrait-on pas dire que ces deux traités peignent à merveille l'état d'esprit des deux classes de la société cléricale auxquelles appartiennent leurs auteurs ? Guillaume de Saint-Amour, champion du clergé séculier, positif, raisonneur ; Gérard de San Donnino, moine épris d'idéal, rêvant la perfection, la plaçant en dehors de la nature. . . .

VII. — Guillaume va défendre son « Livre des Périls » à la Cour pontificale.

Louis IX était en Terre Sainte quand se produisirent les troubles que nous avons racontés. En 1255, il rentrait dans son royaume ; la crise était alors à son paroxysme.

Un concile provincial s'étant réuni à Paris pour traiter une affaire particulière et complètement étrangère à la question qui nous occupe, Louis IX fit prier instamment les prélats de lui prêter leur concours pour ramener la paix dans l'Eglise. Ils y consentirent volontiers et appelèrent à comparaître devant eux les députés des deux partis.

L'Université choisit pour la représenter Guillaume de Saint-Amour, le plus illustre de ses membres. Celui-ci venait de descendre de sa chaire de théologie pour n'y plus remonter et se disposait à obéir au Chapitre de la cathédrale de Beauvais dont il était membre et qui le réclamait. Sur la demande qui lui en fut faite, il renonça à son projet et vint défendre devant le concile une cause qu'il avait faite la sienne.

Les évêques pesèrent avec soin les raisons des deux parties, examinèrent attentivement le danger où cette division, outre le scandale qu'elle causait, exposait l'Eglise à être déchirée par un véritable schisme, et parvinrent à mettre d'accord sur les points suivants, séculiers et réguliers : « Les Jacobins auront deux écoles, mais jamais plus ; ceux de leurs écoliers qui ne font pas partie de leur Ordre seront reçus dans l'Université aussitôt que le Pape aura relevé celle-ci du serment qu'elle a fait de ne les point

recevoir ; mais, quant aux religieux proprement dits, soit élèves, soit maîtres, l'Université se réserve de délibérer si elle les doit recevoir ou non dans son sein. Les Jacobins renoncent pour le passé et pour l'avenir à toutes les bulles touchant cette affaire, données par le Pape en leur faveur, et s'engagent enfin à travailler de tout leur pouvoir à faire lever les censures portées contre l'Université à cause des vexations qu'on leur a fait subir. » L'acte que le concile rédigea pour témoigner de cet accord est daté du 1^{er} mars 1256. Les prélats y racontent comment ils ont été amenés à rendre cette sentence arbitrale, « pour le bien de la paix et sans qu'ils eussent trouvé rien de répréhensible dans les Frères Prêcheurs. » Ils déclarent enfin que, s'ils l'ont fait, c'a été à la prière du Prieur de Saint-Jacques et des Frères Dominicains, et que le roi ayant approuvé leur conduite, ils y ont mis aussi leurs sceaux conjointement avec ceux des religieux et de l'Université (1).

Mais, deux jours après, le 3 mars, Alexandre IV, qui ignorait qu'un accord fût conclu et probablement qu'on eût travaillé à l'amener, donna, nous l'avons déjà dit, une bulle adressée à l'évêque de Paris et qui commence par ces mots au moyen desquels, suivant la coutume, on la désigne : *De quibusdam magistris*. Les séculiers y étaient désignés sous les noms peu flatteurs d'ennemis de la piété et d'enfants de Satan, et l'évêque de Paris, rappelons-le de nouveau, recevait l'ordre formel d'excommunier tous les partisans de l'Université qui ne se seraient point soumis déjà à la bulle *Quasi lignum vite*, ou qui tarderaient encore à le faire et continueraient à détourner les fidèles de s'adresser aux religieux pour recevoir les sacrements ou pour leur faire des aumônes (2).

Renaud de Corbeil avertit alors le Pape de ce qui venait de se passer à Paris, et les religieux Mendiants, pour rem-

(1) Denifle-Chatelain, n° 268.

(2) *Ibidem*, n° 276.

plir les engagements qu'ils avaient pris, pressèrent Alexandre de ratifier ce qu'ils avaient fait pour le bien de leur Ordre et la paix de l'Eglise. Le Souverain Pontife répondit, le 5 mai, par un premier bref où il ordonnait de s'en tenir aux ordres qu'il avait autrefois donnés et chargeait l'abbé de Saint-Maur-des-Fossés de veiller à leur exécution (1), puis enfin, le 17 juin, par la fameuse bulle *Cunctis processibus*, expression dernière de sa pensée sur ce grand débat qui depuis trop longtemps durait : le Pape se déclare complètement pour les Dominicains et contre les Universitaires. Il reproche à ceux-ci de n'avoir tenu aucun compte de la bulle *Quasi lignum vite* non plus que des sentences des évêques commis par lui pour présider à l'exécution de ses ordres ; il les accuse d'avoir voulu agir avec mauvaise foi en prétendant renoncer à l'Université et en feignant de dissoudre leur corporation ; il traite de méchanceté pure la suspension de leurs cours publics ; il qualifie enfin l'accord qu'ils ont fait avec les religieux, de rébellion et d'attentat détestable contre l'Eglise Romaine, d'injure visiblement faite au Créateur, de ruse périlleuse pour les âmes, pernicieuse pour la foi et favorable à l'hérésie. Les Mendians ne sont, poursuit-il, venus à composition que par lassitude des mauvais traitements et des injures qu'on ne cessait de leur faire ; d'ailleurs cette paix a été conclue par eux imprudemment, sans le consentement de leur Maître Général et sans l'aveu du Saint-Siège ; les docteurs séculiers eux-mêmes ont si peu pris cette paix au sérieux, qu'ils ne l'ont observée, mais ont continué à prêcher contre les Jacobins et les Cordeliers : « Ces Frères, ajoute le Pape, ces Frères qui veulent avoir la paix avec tout le monde et qui aiment leurs persécuteurs, nous ont fait supplier de lever les sentences portées à leur occasion contre les docteurs et les écoliers, puisque la paix est faite entre eux.

(1) Denifle-Chatelain, n° 280.

Mais Nous n'avons point reçu leur prière, et Nous avons absolument rejeté cette paix funeste, faite sans Notre participation et, au fond, injuste et opposée à Notre Constitution que Nous voulons être inviolablement observée ; et, de crainte qu'une si détestable rébellion contre l'Eglise Romaine ne soit d'un pernicieux exemple, Nous privons de toutes dignités et bénéfices, ainsi que du droit de faire les fonctions de docteurs, Guillaume de Saint-Amour, Eudes de Douay, Nicolas de Bar-sur-Aube et Christian de Beauvais, comme étant les principaux auteurs de cette révolte. Et si, contre Notre défense, ils osent entreprendre d'enseigner ou de prêcher, Nous les déclarons indignes de tous bénéfices, et ordonnons qu'ils soient chassés du royaume de France. » Le Pape menace ensuite des mêmes peines tous ceux qui, ayant pris part à la même rébellion, ne se soumettront pas dans les quinze jours qui suivront la publication de la présente bulle et ne promettront pas de satisfaire par le passé. Puis il ordonne enfin à l'évêque de Paris, « sous peine d'encourir son indignation et l'excommunication », de faire promptement publier cette bulle, de déclarer les quatre docteurs excommuniés, s'ils ne se soumettent pas sans réserve, et, dans ce cas, de faire pourvoir à leurs bénéfices par les collateurs ordinaires, ou, si ceux-ci s'y refusaient, d'y pourvoir lui-même dans le délai d'un mois et de solliciter du roi le bannissement des coupables (1).

Ensuite il prescrivit au même Réginald, évêque de Paris, de faire recevoir dans le corps de l'Université les docteurs réguliers et déclare que tout ce qui a été fait en non conformité des décrets apostoliques est nul et non avenue (2).

Lui-même enfin s'adressa directement à Louis IX, par la bulle *Vere fidei*, datée du 27 juin. Il le pressait, « pour l'a-

(1) Denifle-Chatelain, n° 280.

(2) *Ibidem*, n° 281.

mour de Dieu et de lui », d'assister dans cette affaire l'évêque de Paris ; de lui prêter l'appui de son bras tout-puissant ; d'empêcher que l'école de Paris ne se dispersât ou se transportât ailleurs ; d'exiler promptement du royaume les quatre docteurs, s'ils ne se soumettaient sans réserve, à moins qu'il ne préférât, — et lui, Alexandre, ne le trouvait pas mauvais, — mettre sous les verrous Guillaume de Saint-Amour et Christian de Beauvais, — *qui sunt in per-versitate hujusmodi potiores faceres usque ad beneplacitum nostrum in carcere detineri*, afin que les autres apprissent par là à obéir à l'Eglise (1).

Et le même jour, il écrivit de nouveau à Renaud de Corbeil pour déclarer suspens tous ceux qui voudraient transférer ailleurs l'Université, et pour dénoncer encore une fois comme nul et non avenu « l'inique et téméraire » accord du 1^{er} mars (2). Puis, le 1^{er} juillet, il fit parvenir directement aux Jacobins de Paris l'impression du mécontentement qu'il avait eu de les voir traiter avec l'Université, sans sa permission (3). Et, treize jours après, le 14 juillet, il recommandait encore à l'évêque de Paris « sous peine d'excommunication » de faire fidèlement exécuter ses volontés (4).

Alexandre IV avait à cœur, on le voit, de terminer promptement cette affaire, et, convaincu que le temps de la douceur et de la patience était passé, il agissait avec vigueur ou plutôt commandait d'agir avec vigueur. Nous

(1) Denifle-Chatelain, n° 282.

(2) Du Boulay, 307, 308.

(3) Denifle-Chatelain, n° 284.

(4) Du Boulay, 307, 308. Vers le même temps, Alexandre envoyait trois de ses neveux à l'Université de Paris pour y faire leurs études. Il les recommandait aux chanoines de Notre-Dame par sa lettre du 29 juin 1256, et voulait qu'ils allassent loger chez eux dans la maison des cloîtres, *ut ex conversatione honesta, morum formetur honestas*, priant le chapitre de les excepter du statut qui défendait de loger dans le Cloître d'autres personnes que les Chanoines et leurs domestiques. (Denifle-Chatelain, n° 283.

ne voyons pas cependant qu'on en ait rien fait et Guillaume continua, sans être inquiété, croyons-nous, à prêcher comme auparavant (1).

C'est de cette époque sans doute que date son sermon pour la fête de saint Philippe et de saint Jacques. Sermon hardi, curieux, où l'on sent, surtout au début, la vivacité de la polémique et l'accent populaire, la parole parlée et jaillissante devant la foule.

En voici d'ailleurs une brève analyse.

Qui amat periculum peribit in illo. Factus est sermo Domini in corde meo quasi ignis æstuans. Ces derniers mots sont de Jérémie (c. 20) qui eut, à cause de la parole de Dieu qu'il annonçait, tant d'opprobres, de tribulations et d'ignominies à supporter.

« Et hæc verba pro me possum dicere. Ego scio Ecclesiæ quædam pericula imminere et non potest fieri quin eveniant ; unde non possum tacere, sed oportet ut ea manifestem. Sed quod possum dicere ex Scripturis, scilicet quia non placet omnibus audire hujusmodi pericula, ideo quidam audientes me de his loqui derident et detrahunt mihi, sed habeo veritatem mecum. Unde si me derident, hoc est ad utilitatem meam ; et ideo non dimittam dicere veritatem quæ est utilis toti ecclesiæ. Ac ut possim ardentius ac diligentius facere, in principio oremus ».

Celui qui aime le danger y périra. Le péché mortel est le plus grand des périls, car il conduit à la mort éternelle. Mais qu'est-ce qu'un péché, qu'est-ce qu'un péril qui ne menace que deux ou trois individus au prix de celui qui menace toute l'Eglise ! n'est-ce pas ce danger qu'il faut d'abord conjurer. Voilà pourquoi Guillaume, bien qu'on s'en étonne parfois et qu'on l'en incrimine, ne prêche pas contre l'orgueil, la gourmandise, la luxure ou l'envie mais seulement contre les hypocrites, cause du péril. Il est comme un bon médecin qui voyant un mal général affecter tous les hommes y veut appliquer ses soins et néglige les infir-

(1) Nous voyons, dans l'Introduction à ses Œuvres, qu'il prêcha encore le 13 du mois d'août, très peu de jours avant son départ pour l'Italie.

mités de quelques particuliers comme moins importantes. Il veut guérir l'Eglise du mal d'hypocrisie dont elle commence d'être en grande partie contaminée.

Que le mal, le péril doive venir, il le démontre par l'Evangile et l'apôtre Paul annonçant les derniers temps.

Quel il est ? C'est Jérémie qui nous l'apprend : *chacun devra se garder de ses proches et nul ne pourra avoir confiance en son frère*. Peut-il y avoir un plus grand danger ? Par qui il arrive ? Par ceux qui se préfèrent à la vérité et s'aiment plus que Dieu, qui affectent une sainteté suréminente pour s'attirer et se garder les louanges et les offrandes ; qui prétendent faire des miracles au nom d'un Dieu qui en réalité ne les connaît pas, mais qui par ce moyen cependant séduisent les peuples et se les attachent.

Comment viennent ceux qui apporteront le danger ? en se donnant pour les disciples et les vicaires de ceux qui ont reçu des apôtres la mission d'enseigner et en voulant les supplanter eux-mêmes bien que sans autres pouvoirs que ceux qu'ils s'arrogent ; en flattant ainsi les cœurs et les oreilles par des paroles plus douces, par un langage plus orné, qui plaisent davantage aux grands de ce monde et même à des clercs ; en s'insinuant dans le gouvernement des consciences par les femmes comme fit le démon qui atteignit Adam par Eve ;

« et ideo prædico vobis hæc, ut cùm venerint sciatis vobis cavere. Nec ego dico hic vel in aliquo loco nisi vocatus ; et timeo valde quod de istis vitiis pauci vel nulli prædicant ; et qui de hoc prædicant, odio habentur, et sunt in periculo corporis. »

Comment reconnaître les fauteurs de ce péril ? Il y a trois espèces d'hommes : les Sarrasins, les Juifs et les Chrétiens. Ce ne peuvent être ni des Sarrasins, ni des Juifs puisqu'ils n'ont pas même l'extérieur de la Sainteté pour séduire. Ce seront donc des Chrétiens et parmi les Chrétiens ceux qui affectent une plus grande perfection :

« Si aliquis clericus cum cappa rubea et foraminata, vel cappa manicata, inciperet vobis prædicare aliqua nova, non de facili crederetur ;

sed si haberet cappam clausam sicut presbyter, magis crederetur sibi ; si vero in habitu exteriori pretenderet aliquam speciem sanctitatis, adhuc magis crederetur sibi et facilius posset decipere et in errorem ducere. Unde oportet quod isti sint viri speciem pietatis prætendentes et satis ostensum est ».

Ce seront donc parmi les prêtres, les religieux. On les remarquera d'ailleurs à sept signes :

Ils veulent vivre de l'Evangile et de la confession sans travailler de leurs mains ; ils ne peuvent supporter de contradicteurs ; ils sont flatteurs et séducteurs ; ils ne vont pas prêcher là où les apôtres manquent, comme chez les Sarrasins et les Infidèles, mais là où la Parole peut être d'un bon rapport ; ils sont impatients et ne veulent rien souffrir pour Jésus-Christ ; ils jouissent de l'estime publique, tandis que les Apôtres eux-mêmes étaient persécutés et martyrs ; enfin ils cherchent avant tout leur propre gloire, et c'est sur quoi il finit : J'ai su, dit-il, qu'un religieux dans une de ses prédications disait : Notre Ordre est supérieur à tout ; avant lui, le monde était dans l'ignorance noire ; mais la Vierge bienheureuse se tint trois jours prosternée et suppliante aux pieds de son Fils, jusqu'à ce qu'il lui promit d'exaucer sa prière. Alors, dit-elle, je veux un Ordre religieux qui soit la lumière du Monde, et cet Ordre religieux, accordé de Dieu, est le mien... « Est-ce ainsi que parlaient les Apôtres du Christ qu'il avait enseigné à confesser d'eux-mêmes qu'ils étaient des serviteurs inutiles ? »

N'est-il pas vrai qu'il passe parfois là dedans un vrai souffle d'éloquence qui soulève les phrases latines dans leurs formes mortes et les fait vibrer ? On sent que l'orateur avait plein contact avec son auditeurs et sa harangue est comme un dialogue animé entre eux et lui.

Il dénonce avec des accents indignés l'*Evangile éternel* et ses erreurs. Il fait le signalement des faux prédicateurs, chaque phrase apportant un trait plus précis et concour-

rant au portrait réel où tout sera ressemblant jusqu'au costume. La sincérité de Guillaume est telle qu'emporté même par son sujet il rend témoignage aux religieux et un témoignage certes non suspect. En dépit de quelques traits fâcheux, leur entremise aux confessions, leur rivalité ouverte avec les séculiers pour la prédication, il reste, de son aveu, qu'ils étaient ornés, chatiés et élégants dans leur langage, plaisaient à la masse, de plus, savants, versés dans les écritures, même de bon conseil.

D'autant plus saute aux yeux l'exagération de Guillaume quand malgré cela il prétend les assimiler aux membres de l'antechrist qui annoncent et préparent la fin de l'église et du monde.

On se rend compte alors de l'amertume qui était dans son cœur, de la jalousie inavouée et de la passion qui l'animait au point de lui faire négliger complètement la fête du jour et les saints dont il aurait pu parler, pour transformer la chaire en une tribune, et y attaquer ouvertement, malgré les précautions oratoires du début, des ennemis dont il grossissait comme à plaisir le nombre, l'ardeur et dont il imaginait la malice.

Ce sermon reste, à mon avis, le morceau le plus achevé que nous ayons de Guillaume de Saint-Amour. Il résume toute sa manière et toute ses idées et donne de lui comme écrivain, comme orateur, et comme polémiste l'idée la plus complète qu'on en puisse avoir.

Mais reprenons notre récit. Les évêques des deux provinces ecclésiastiques de Sens et de Reims, c'est-à-dire ceux de Soissons, Beauvais, Noyon, Arras, Amiens, Thérouanne, Chartres, Paris, Orléans, Meaux, Troyes et Nevers, se trouvant à cette époque réunis à Paris en concile provincial, cherchaient comment apaiser les esprits et terminer la querelle, quand le Dominicain Humbert de Romans leur fournit l'occasion de s'occuper de cette affaire d'une manière plus directe. Hum-

bert de Romans était le cinquième successeur de saint Dominique, dans le gouvernement de tout l'Ordre des Jacobins ; il se trouvait alors à Paris, où, disent les uns, l'avait appelé Louis IX, tout exprès pour être le parrain de Robert, comte de Clermont, son dernier fils (1) ; où, disent les autres, il tenait le Chapitre général de son Ordre (2). De l'aveu de tous, c'était un homme d'un grand talent et d'une piété éminente. Il se plaignit au concile que quelques docteurs de l'Université continuaient à tenir en public des discours hostiles aux religieux et enseignaient des erreurs théologiques touchant la pratique de la pauvreté et la confession. On fit comparaître Laurent d'Angleterre qui se justifia facilement, puis, Guillaume de Saint-Amour (3). Celui-ci, il protesta, qu'il n'avait jamais rien dit de répréhensible et jamais rien enseigné de faux ; il s'offrait à défendre et à justifier tout ce qu'il avait avancé et tout ce qu'on lui reprochait ; que si, cependant, les prélats y trouvaient encore quelque chose à reprendre, il se déclarait prêt à le corriger ou à le rétracter.

Les évêques en ayant délibéré (il eût été de toutes manières plus logique d'obéir au Pape), et voyant que leur décision, favorable à Guillaume, ne contenterait pas les Jacobins et resterait complètement inutile, offrirent de tenir prochainement un autre concile, où ils appelleraient des théologiens des provinces voisines, et demandèrent aux deux parties si elles se soumettraient à la décision de cette future assemblée. Le docteur de Saint-Amour accepta avec joie, comme on pense, car c'était pour lui un armistice durant lequel il comptait bien ne pas désarmer, mais combattre en toute sûreté, et il protesta de son obéissance pleine et entière à ce que décideraient les évêques.

(1) *Mélanges curieux* du Père Labbe, p. 660.

(2) Echard, t. I^{er}, p. 148.

(3) Dans les actes du concile, Guillaume et ses compagnons sont qualifiés de *probi viri* : « ac quibusdam aliis probis viris scolasticis ».

Quelques-uns ont accusé Guillaume de fourberie ; nous croyons avoir suffisamment montré que ce sentiment n'entraîna pas dans son âme. Il est plus équitable et il semble plus naturel de supposer que, trouvant la première assemblée favorable à sa cause, il comptait que la seconde ne la condamnerait pas davantage. Puis, persuadé comme il l'était de la légitimité de ses revendications, il espérait toujours les faire triompher.

Les Dominicains, eux, mettaient en avant, et ils avaient le droit de le faire, qu'agir ainsi c'était désobéir au Pape, qui avait jugé la question, et que c'était ensuite remettre l'avenir de l'Ordre entier entre les mains de juges qu'ils soupçonnaient de partialité pour leurs ennemis.

Humbert de Romans refusa donc la proposition des prélats, alléguant que la décision du concile ne pouvait avoir d'effet en dehors des deux provinces auxquelles appartenaient les évêques qui le composaient ; que son Ordre, répandu dans le monde entier, échapperait toujours, pour la plus grande partie, à la sentence quelle qu'elle fût, favorable ou contraire.

Ce refus mettait fin au concile. Avant de le laisser se disperser, Guillaume supplia les évêques de veiller aux grands dangers qu'allaient causer à l'Eglise les « pseudo-prédicateurs, les gyrovagues », et de vouloir bien y porter remède ; puis il demanda qu'un acte fût dressé de ce qui s'était passé dans toute la durée des séances, ce qui lui fut accordé le 31 juillet (1).

Louis IX attendait davantage de cette réunion d'évêques ; trompé dans son espoir, il prit le parti de s'en remettre complètement au Pape et lui envoya deux de ses aumôniers, Pierre et Jean, pour le prier de mettre un terme à cette fâcheuse division. Ce furent ces mêmes députés qui

(1) Denifle-Chatelain, n° 287, Saint-Amour, *préface*, p. 106 ; le 4 du mois d'août, l'Université demanda une attestation de l'acte du 31 juillet : elle lui fut délivrée par Raoul, évêque de Thérouanne.

apportèrent à la cour pontificale, soit de la part du roi, soit de celle des Jacobins, le livre *Des Périls des derniers Temps* que les Dominicains venaient du reste de dénoncer au Souverain Pontife à qui ils avaient déjà dépêché quelques-uns des leurs.

L'Université alors jugea prudent d'envoyer aussi quelques docteurs pour la défendre à la cour du Pape. Son choix naturellement tomba sur ceux de ses membres qui avaient apporté jusqu'alors à sa défense le plus d'ardeur ; nous avons nommé les quatre docteurs que le Pape regardait comme les auteurs de tout le trouble : « C'étaient, dit Mathieu Paris, des lecteurs et des docteurs de grand renom, Maître Guillaume de Saint-Amour et Maître Eudes de Douai, qui s'étaient fait remarquer dans l'enseignement des Décrets et qui maintenant occupaient des chaires de Théologie ; c'étaient encore Maître Chrétien, chanoine de Beauvais, philosophe émérite d'une grande distinction, qui, après avoir enseigné les Arts, inaugurait ses leçons dans la science sacrée, et Maître Nicolas de Bar-sur-Aube, qui se disposait, lui aussi, à occuper une chaire de Théologie, après avoir passé par celle des Arts et celle du Droit, Enfin, deux autres députés leur étaient associés : c'étaient Maître Jean de Gecteville, de la nation anglaise et Recteur de l'Université, et Maître Jean Belin, français, tous deux remarquables comme philosophes et revêtus du grade de Maître ès Arts ».

Pour subvenir aux frais de cette ambassade, on fit une quête dans l'Université, et les députés se mirent en route vers la fin du mois d'août portant avec eux, du moins à ce qu'ils croyaient, la fortune du clergé, et avec l'ordre peu embarrassant pour leurs âmes subtiles « d'obéir au Pape autant que le permettraient Dieu et la justice (1) ».

(1) Du Boulay, p. 310.

VIII. — Le livre et l'auteur sont condamnés.

La première chose que Guillaume de Saint-Amour dut apprendre en arrivant à Anagni, où se trouvait alors le Pape, ce fut la condamnation de son livre : *Des Périls des derniers Temps* (1).

Alexandre IV, en effet, aussitôt qu'il l'avait eu des envoyés du roi de France, avait réuni pour l'examiner une commission composée des cardinaux Hugues de Saint-Cher (du titre de Sainte-Sabine, dominicain), Jean Francioga (du titre de Saint-Laurent), Jean des Ursins (du titre de Saint-Nicolas, protecteur des cordeliers), et de l'évêque de Tusculum, Eudes de Châteauroux.

Les Franciscains avaient déjà à la cour leur général Bonaventure de Fidenza, huitième successeur de François d'Assise et théologien de grand renom, qui composa, pour réfuter Guillaume de Saint-Amour, le traité : *De Paupertate Christi*. Ils appelèrent auprès de lui Frère Bertrand d'Aquitaine qui avait été autrefois célèbre dans l'Université de Paris, sous le nom de « Bigle de Bayonne », et qui se distinguait surtout par une facilité prodigieuse à résoudre sur-le-champ toutes les objections de son adversaire. Un jour, dit-on, qu'il disputait avec Guillaume devant la cour romaine, celui-ci, qui n'avait point reconnu sous le froc de Mendiant son ancien collègue de l'Université, étonné de la force et de la facilité de ses réponses, s'écrie : « Vous

(1) Nous avons vu que les députés de l'Université avaient dû quitter Paris sur la fin du mois d'août. Ils n'arriveront à Anagni que vers le milieu d'octobre. *Les Périls* ayant été condamnés le 4, tandis qu'ils étaient encore en route, furent brûlés, dit-on, en leur présence le 18 octobre.

êtes un ange descendu du ciel, ou un démon sorti de l'enfer, ou le Bigle de Bayonne ! — Ni un ange, ni un démon, répondit Bertrand, mais bien le Bigle de Bayonne ! » Outre leur général Humbert de Romans, les Dominicains avaient auprès d'Alexandre IV, pour les défendre, le célèbre Albert le Grand ; le Pape l'avait fait venir depuis près d'un an et l'on raconte qu'en route, il acheta, pour ainsi dire au poids de l'or, le livre de Guillaume de Saint-Amour, le lut en entier dans une seule nuit et en retint de mémoire tous les principaux passages. Lorsqu'on l'interrogea dans l'assemblée des cardinaux, « il se leva et répondit aux reproches de ses adversaires, avec tant de finesse et d'à-propos, tant d'expérience des affaires et tant d'éloquence, que tous en furent frappés d'admiration, louèrent Dieu d'avoir envoyé un tel héros pour délivrer le camp d'Israël de la dévastation des Philistins » (1).

Mais le plus célèbre des défenseurs des religieux, c'était Thomas d'Aquin. Guillaume de Tocco, un des premiers historiens du Docteur, nous a laissé un récit assez circonstancié et que nous suivrons, de l'intervention de Thomas dans cette affaire.

Humbert de Romans, à ce qu'on raconte, ayant mandé le Frère Thomas d'Aquin, réunit toute la communauté quand il fut arrivé et lui tint, devant tous, à peu près ce discours : « Notre saint Ordre est attaqué par de puissants ennemis ; nous nous confions à votre zèle et à vos prières pour le défendre. Prenez donc ce livre fatal qui a excité ou augmenté contre nous la puissance de l'orage et voyez ce qu'il convient d'y répondre, non pour continuer, mais pour faire cesser cette division scandaleuse. »

Thomas prit donc le livre, et tandis que ses Frères se mettaient en prières, lui, s'enferma dans sa cellule et commença la lecture des *Périls des derniers Temps*. Au fur et

(1) G. de Tocco, dans les Bollandistes, p. 664, n° 20.

à mesure qu'il lisait, le plan de la réfutation se composait de lui-même dans son esprit, et le Chapitre ayant été de nouveau réuni le lendemain, le docteur prit la parole et dit : « Frères, ayez confiance en Dieu qui vous a appelés à suivre sa loi ; j'ai lu le livre de notre perfide adversaire, et je l'ai trouvé sans aucun véritable fondement sur la foi et par les témoignages des Saints sur lesquels il prétend s'appuyer. Je répondrai donc par un livre où j'établirai la vérité, avec le secours de l'Esprit-Saint qui démasque les faussetés et donne l'intelligence des choses cachées. » Quelques jours après, il paraissait devant la cour pontificale et, dans un long discours, il réduisit à néant les objections de Guillaume de Saint-Amour. C'est ce discours qu'il publia plus tard à son retour à Paris, sous le titre de *Contra impugnantes religionem*, et dont nous devons au lecteur une rapide analyse, puisqu'il a été la pièce importante du procès et la réponse aux opinions que nous avons exposées comme émises par les docteurs séculiers (1).

Guillaume, on s'en souvient peut-être, avait commencé son ouvrage par un texte de saint Paul. Thomas d'Aquin va chercher son inspiration dans les Psaumes : « O Dieu, ne reste pas dans le silence ! ne te tais pas et ne te repose pas, ô Dieu ! Car voici tes ennemis qui s'agitent, ceux qui te haïssent lèvent la tête ; ils forment contre ton peuple des projets pleins de ruse, et ils délibèrent contre ceux que tu protèges. Venez, disent-ils, exterminons-les du milieu des nations. Et qu'on ne se souvienne plus du nom d'Israël (2) ! » Il fait l'application de ces paroles du Roi-Propète aux disputes du temps présent et aux ennemis qu'il va réfuter, puis il indique la division de son traité en trois parties. Dans la première, il expliquera en peu de mots l'origine, l'essence et la perfection de la vie religieuse,

(1) On trouvera du reste ce traité en entier dans les Œuvres de saint Thomas, *inter Opuscula*, n° 19.

(2) Psaume LXXXII de la Vulgate (LXXXIII du texte hébreu).

ainsi que les différentes fins pour lesquelles l'Eglise peut établir ou approuver un nouvel Ordre religieux. Dans la seconde, il réfutera Guillaume de Saint-Amour ; et, dans la troisième, il répondra à quelques reproches moins graves faits aux religieux par leurs adversaires.

La seconde partie ayant seule trait au procès qui nous occupe, nous laisserons de côté les deux autres, pour résumer celle-ci brièvement. Thomas d'Aquin réduit à six objections principales les objections du docteur de Saint-Amour.

1° Est-il permis à des religieux d'enseigner ? Oui, car la vie religieuse, loin de rendre, comme le prétendent les Universitaires, les religieux incapables d'enseigner l'Evangile, les en rend plus capables, puisque, non contents d'en garder les commandements, ils en suivent encore les conseils. Puis, détachés par leur vocation elle-même de toutes les préoccupations du monde, ils peuvent avec plus de liberté s'appliquer à l'étude. Mais le Christ, leur dit-on, a conseillé à ses disciples de n'appeler personne « Maître », car ils n'ont qu'un maître qui est au ciel : or, eux qui font profession de suivre tous les conseils évangéliques, pourquoi se font-ils appeler maîtres et veulent-ils en avoir le titre ? Il est de bon sens, répond Thomas, que le Christ ne condamne pas matériellement le nom de maître, mais seulement ce qu'il désignait alors couramment, c'est-à-dire l'orgueil des Pharisiens, pour qui ce titre était un objet de vanité et de domination abusive.

2° Des religieux peuvent-ils entrer dans un corps de docteurs séculiers ? — Oui, puisqu'ils peuvent être docteurs, c'est-à-dire enseigner publiquement ; que cette fonction leur est commune avec les séculiers, et que l'union dans un corps enseignant est fondée, non pas sur ce qui distingue les membres entre eux mais sur ce qui les unit, ici l'étude et l'enseignement. Quant à prétendre que les sociétés sont toujours libres d'accueillir tels membres qui leur plaisent, cela est faux, car ce droit appartient bien aux

sociétés formées par quelques personnes privées pour un intérêt particulier, mais non pas à celles qui sont fondées par les supérieurs pour un intérêt général.

3° Les religieux peuvent-ils prêcher ou confesser sans avoir charge d'âmes? — Ici, le Docteur entre dans de grands détails. Ses adversaires, pour appuyer leur négation, invoquaient le quatrième concile de Latran qui, dans son vingt et unième canon, avait dit expressément « que tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, parvenus à l'âge de discrétion, confessaient tous leurs péchés, au moins une fois l'an à leur propre prêtre (c'est-à-dire aux *curés*, comme on le voit par le canon trente-deuxième, où ce titre de *propre prêtre* leur est donné), accompliraient la pénitence qui leur sera imposée et recevraient avec respect le sacrement de l'Eucharistie, au moins une fois, à Pâques, etc... » Le Concile ajoutait que si quelqu'un voulait se confesser à un prêtre étranger, il devait en obtenir la permission de son propre prêtre, sans quoi « il ne pourrait être ni lié, ni délié » (1). Ce canon avait été et devait être encore dans la suite confirmé et expliqué par plusieurs conciles provinciaux (2). Mais les Mendiants avaient reçu de Grégoire IX, par une bulle d'Anagni, en date du 26 décembre 1227, le privilège de confesser *sans permission du Curé*. Ils en avaient usé et s'étaient abstenus, ce qui était logique, de demander la permission de l'évêque. Les séculiers avaient réclamé. Innocent IV avait confirmé les religieux dans leurs privilèges, par une bulle du 4 mai 1244,

(1) On sait que ce quatrième concile de Latran a été réuni en 1215 par Innocent III.

(2) Voir le 13^e canon du concile de Toulouse en 1229, le 46^e de celui de Béziers en 1246, le 4^e de celui de Sens en 1269, les 19^e, 20^e et 21^e de celui d'Arles en 1275 et le 5^e de celui de Pont-Audemer en 1279, le 8^e du synode de Cologne en 1280, les 7^e et 9^e du concile de Lambeth en 1281, le synode de Nîmes en 1284, le 5^e du synode d'Exeter en 1287, le 6^e du concile de Roven en 1298, le 108^e du concile de Bayeux en 1300, etc.

adressée aux évêques d'Angleterre, où la question faisait alors plus bruit. Néanmoins les Prélats, continuant à s'appuyer sur le canon déjà cité du concile de Latran, avaient rejeté encore ce privilège et, en 1250, l'Université de Paris, consultée, avait répondu qu'il n'était pas permis de se confesser au Pape ou à l'évêque sans permission du *propre curé* et pas davantage à ceux que le Pape ou l'évêque com-mettaient pour les représenter, prétention un peu forte, il faut l'avouer ! Nous avons vu qu'Innocent IV, ému de ces ré-criminations continuelles, avait en partie accédé aux désirs des séculiers par sa bulle de Naples, en date du 21 novembre 1254, bulle qu'Alexandre IV s'était empressé de révoquer quelques jours après (1). Thomas d'Aquin, du reste, établit péremptoirement le droit supérieur du Pape et des évêques et le confirme en prouvant que le bien général de l'Eglise, la consolation des peuples, le salut des âmes demandent qu'il y ait des religieux établis pour aider les pasteurs dans la prédication et l'administration des sacrements. De la dé-légation donnée aux religieux, pourrait-on ajouter, décou-lait la *qualité de propre prêtre* et, par conséquent, le pou-voir « de lier et de délier ».

4° Guillaume de Saint-Amour, en outre, prétendait que les religieux, quelles que fussent leurs autres occupa-tions, étaient toujours en état de péché, s'ils ne se livraient à des travaux manuels pour gagner leur vie. — Guillaume confondait la vie monacale et la vie érémitique. Thomas d'Aquin le réfute en s'appuyant sur les Pères, la tradition et la raison. Chacun, dit-il, doit *s'occuper selon son état*, sa condition et sa profession. Le travail est une loi pour tous, mais pour ceux qui, par vocation, sont appelés à travail-ler au salut des âmes, ils doivent délaissier le travail *ma-nuel*. Il y a deux erreurs opposées à cette opinion : 1° l'er-reur de certains moines anciens qui prétendaient que le travail est *contraire* à l'abandon complet à la Providence et qui ont été réfutés par saint Augustin (Traité du travail

des Moines), 2^o l'erreur de ceux qui ne reconnaissent d'autre travail *que celui des mains* et veulent l'imposer à tous. Or, cela est faux, le docteur dominicain le prouve surabondamment, d'après l'Écriture même. Les œuvres de piété et de miséricorde, fait-il remarquer, doivent être préférées au travail manuel, car, comme parle l'Apôtre, les exercices corporels servent aux choses inférieures, mais la piété « est utile à tout », et « c'est à elle qu'ont été promis les biens de la vie présente et ceux de la vie future (1) ». Or, ceux qui sont chargés de prêcher la parole de Dieu doivent, pour le faire, interrompre leurs exercices de piété, tout le monde en conviendra ; à plus forte raison doivent-ils aussi interrompre leurs travaux manuels et leur préférer la prédication. Il faut aussi remarquer que le travail manuel est ou un conseil évangélique ou un précepte. Si c'est un simple conseil, les religieux n'y sont tenus qu'autant que leur règle le leur prescrit, et ce n'est pas le cas ; si c'est un précepte, les séculiers y sont tenus comme les réguliers, car au temps de saint Paul on ne distinguait ni séculiers ni réguliers (2). On ne peut non plus arguer de l'exemple des Apôtres : ils prêchaient, dit Thomas, d'inspiration et sans préparation aucune, ils pouvaient donc se livrer à des travaux que les religieux ne peuvent entreprendre, eux qui sont contraints à étudier leurs sermons avant de les donner au public. Et lorsque saint Paul lui-même était obligé de parler tout le jour, sans avoir le temps de demander à l'ouvrage de ses mains le nécessaire de la vie, il mendiait son pain, comme il le dit lui-même : *Dominus ordinavit his qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere* (3).

5^o Est-il permis aux religieux de se défaire de tous leurs

(1) 1^{re} Epître à Timothée, ch. iv, v. 8.

(2) Epître aux Thessaloniens, ch. iii, v. 10.

(3) 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. ix, v. 14.

biens, sans en réserver rien ni pour eux en particulier, ni pour leur communauté, et faire autrement, n'est-ce pas tenter Dieu ? — Non, répond Thomas d'Aquin, et le soutenir serait aller contre l'exemple du Christ et de ses disciples, ce serait renouveler l'erreur de Jovinien et de Vigilance, les détracteurs systématiques de la pauvreté monastique. Puis, il faut distinguer entre la pauvreté, fruit de la paresse, et la pauvreté volontaire embrassée uniquement par amour du Christ : les pauvres, qui, de leur seul gré, vivent d'aumônes alors qu'ils pourraient travailler, ceux-là sont coupables et justement condamnés, car alors il est bien vrai de dire que la pauvreté engendre la flatterie et tous les vices. Quant à ceux qui se font pauvres pour vivre comme Jésus et par amour pour lui, ils sont dignes de tous les respects, car ils *travaillent* sans accepter d'autre salaire que ce qui leur est strictement nécessaire, et ce nécessaire leur est dû par l'ensemble de ceux qui usent d'eux, car, comme dit toujours le même Apôtre : « Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels (1) ? ».

6° Thomas d'Aquin prouve que le travail spirituel est plus saint et d'une utilité plus relevée que le travail manuel.

Dans la troisième et dernière partie de son traité, le dominicain répond aux reproches qu'on faisait aux religieux touchant la pauvreté de leurs habits, les voyages auxquels les obligent leurs prédications, etc., etc. Puis il conclut ainsi : « Nous venons de démontrer l'injustice et la fausseté de tout ce qu'on nous imputait et de prouver qu'ils n'ont point de condamnation à craindre ceux qui sont assez heureux pour être avec le Christ ; ceux qui n'écourent point les conseils de la chair, ni les désirs des passions, et qui, embrassant avec joie la croix de leur Sauveur, mettent

(1) 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. ix, v. 11.

tous leurs efforts à vivre selon leur sainte profession, à mépriser le monde et à pratiquer la vertu. *Peut-être pourrions-nous faire retomber sur ceux qui nous attaquent les mêmes coups qu'ils veulent nous porter ?* Mais il convient de les laisser au juste jugement de Dieu, car leur méchanceté se montre assez dans tout ce qu'elle leur a fait dire contre l'innocence et la vérité ».

Ce plaidoyer convainquit complètement les juges ecclésiastiques qui, d'un commun accord, déclarèrent condamnables le livre *Des Périls des Derniers Temps* et son auteur. Le souverain Pontife, pressé de se prononcer à son tour et dont le monde catholique entier attendait avec impatience la décision sans appel, réprouva solennellement l'ouvrage « comme pouvant causer de grands scandales, comme fort dangereux aux âmes, comme détournant les fidèles de faire des aumônes aux religieux et d'entrer en religion, comme impie, abominable, enseignant une doctrine fausse, corrompue, exécrationnable, etc... ; interdit à toute personne de le conserver, de l'approuver, de le défendre, de quelque façon que ce soit, sous peine d'encourir l'excommunication et d'être tenu par tout le monde pour rebelle à l'Eglise Romaine (1). »

Et, comme conséquence de cette sentence solennelle, le livre condamné fut, dit-on, livré au feu dans la cathédrale d'Anagni le 4 octobre 1256, en présence de toute la cour pontificale et de la foule accourue à ce spectacle.

(1) «... Nos libellum eundem, qui sic incipit : *ecce videntes clamabunt foris*; qui que secundum ipsius titulum : *Tractatus brevis de periculis novissimorum temporum*, nuncupatur, tanquam iniquum, scelestum et execrabilem, et institutiones ac documenta in eo tradita utpote prava, falsa et nefaria de fratrum nostrorum consilio auctoritate apostolica reprobamus et in perpetuum condempnamus, districtè percipientes, ut quicumque libellum ipsum habuerit, cum infra octo dies, ex quo hujusmodi nostram probationem et condemnationem sciverit, prorsus in toto et in qualibet sui parte comburere et abolere procuret. Et in illos qui hujus nostri precepti fuerint contemptores, excommunicationis sententiam promulga-

Alexandre envoya sa bulle à Louis IX, lui recommandant en même temps d'étendre toujours sa puissante protection sur les fils de Dominique et de François, les prélerés de sa piété et de son cœur.

Les archevêques de Tours et de Rouen, puis l'évêque de Paris reçurent quatre jours après la Constitution *Veri solis radius*, avec ordre de la publier à Paris et partout où leur sagesse le jugerait opportun. Ils étaient en même temps chargés de procéder juridiquement contre les évêques ou les prêtres des autres provinces ecclésiastiques qui avaient professé ou professaient encore les erreurs de Guillaume de Saint-Amour. S'il arrivait même que ceux-ci eussent l'audace de les défendre publiquement, les prélats devaient faire procéder juridiquement contre eux et les priver pour toujours de leurs charges, dignités et bénéfices. Quant aux laïques, s'il s'en trouvait qui prissent encore le parti du docteur de Saint-Amour, on les livrerait à la justice séculière (1).

On pouvait croire l'affaire terminée, quand, tout à coup, on apprit que les envoyés de l'Université et parmi eux Guillaume approchaient d'Anagni et seraient sous peu de jours à la Cour pontificale, où ils défendraient les actes de toute la corporation enseignante.

mus, firmiter in virtute obedientie prohibendo, ne quisquam predictum libellum ore apostolico jam dampnatum approbare vel quomodolibet defensare presumat. — Si quis presumpserit, tanquam contumax, inobediens et rebellis Romane ecclesie ab omnibus fidelibus habeatur, et nos nichilominus alias contra eum taliter procedemus, quod pena condigna temerarium feriet, et alii ea perterriti similibus frenabuntur... ». Denifle-Chatelain, n° 288.

(1) Denifle-Chatelain, n° 291. Cette mesure était prise surtout contre les évêques et abbés de Bourgogne, Picardie, Bretagne et Normandie, dont plusieurs avaient, en chaire, critiqué ou même accusé, mais sans les nommer, les Dominicains et les Franciscains, à cause de leur pauvreté et de leur règle qui les contraignait à vivre d'aumônes.

IX. — Obstination de Guillaume et soumission pénible de l'Université.

Quand Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douay, Chrestien de Beauvais et Nicolas de Bar-sur-Aube, arrivèrent à Anagni, vers le milieu du mois d'octobre, ils essayèrent de faire lever leur condamnation, et entamèrent à ce sujet de longues et de vaines discussions avec les cardinaux-juges.

Voyant que leurs efforts étaient inutiles et que leur doctrine était définitivement réprouvée, les députés de l'Université voulurent au moins justifier la conduite qu'ils avaient tenue et expliquer la résistance qu'ils avaient opposée aux volontés formelles et réitérées du Souverain Pontife ; ils produisirent, pensant avoir là un argument sans réplique, l'acte du 31 juillet, qu'ils avaient apporté avec eux : c'était cet accord passé entre l'Université, les Prélats et les Religieux qui avait le double inconvénient de n'être pas un arrangement aussi naturel et aussi intelligent du fond des choses que la décision d'Alexandre IV, et de ne pas tenir compte de l'appréciation de celui qui était le chef commun et irrécusable des corps en conflit.

Puis, sentant que cette polémique dépourvue de sanction était inutile et restait d'ailleurs sans succès, deux d'entre eux, Odon et Chrestien, résolurent de se soumettre, Le 23 du mois d'octobre 1257, ils prêtèrent publiquement, en présence de toute la cour romaine, le serment d'obéir au pontife romain, d'observer la bulle *Quasi lignum vite*, de recevoir dans le corps de l'Université les Religieux Mendiants, et parmi eux Thomas d'Aquin et Bonaventure, de ne jamais s'employer à faire que l'Université de Paris

fût dissoute ou transportée ailleurs, ni de permettre à aucun de leurs subordonnés de s'y employer; de se rétracter publiquement à Paris et dans tous les autres lieux où ils avaient prêché la doctrine condamnée; de publier partout la condamnation du livre *Des Périls des derniers Temps*; de déclarer en chaire que le Pape peut envoyer partout des prédicateurs et des confesseurs sans le consentement des prélats inférieurs ou des curés, que les évêques ont le même pouvoir dans leurs diocèses, que les Religieux qui se sont faits pauvres pour Jésus-Christ ne sont point obligés de travailler *des mains* pour avoir de quoi vivre, que les Jacobins et les Cordeliers ont été approuvés de Dieu par les faits concluants à raison desquels l'Eglise a légitimement inscrits plusieurs de leurs membres au catalogue des Saints (1). Le Pape envoya cette *soumission* à l'évêque de Paris, le jour qu'il la publia (2).

Quelques jours auparavant, le 23 août 1257, le Pape avait écrit à l'évêque de Paris en ces termes :

« fraternitati tue per apostolica scripta mandamus, quatinus in ecclesia Parisiensi et alibi etiam ubi expedire videris per te vel per alium predicta publicare procures [la condamnation de Guillaume de Saint-Amour]..... denunties etiam publice dilectis filiis universitati magistrorum et scholarium Parisiensium, quod non pro eo quod idem Guillelmus Universitatem ipsam defendit, aut quod pro ea forsitan in Francia vel apud Sedem apostolicam laboravit (cum magistros et scholares predictos tanquam nobilia ecclesie membra sinceritatis precipue affectibus prosequamur), sit pro prefatis excessibus et precipue pro predicto detestabili et a nobis dampnato libello sic contra eum processimus; et si ad huc id exegerit protervia contumacis, gravius auctore Domino procedemus. Latas autem alias in ipsum de mandato nostro suspensionis vel privationis beneficiorum suorum sententias persistere volumus in suo robore firmitatis..... » (3).

On dressa de tout cela un acte en forme, dont on donna copie aux séculiers soumis. Ils quittèrent presque aussitôt la

(1) Denifle-Chatelain, n° 293.

(2) Voir aussi dans Denifle et Chatelain, avec cette lettre du Pape n° 320, la déclaration faite à Paris, par Chrestien, chanoine de Beauvais, les 12 et 27 août 1257, n° 317.

(3) *Ibidem*, n° 316.

cour pontificale, laissant Guillaume soutenir le poids des accusations et des condamnations du Saint-Siège. Pour eux, ils rentrèrent à Paris, reprirent possession de leurs chaires, ainsi que de toutes leurs autres charges ou bénéfices, et vécurent en si bonne intelligence avec les Mendiants que l'un d'eux, Chrestien de Beauvais, étant mort peu après, voulut être enterré chez les Dominicains et qu'un autre, Laurent d'Angleterre, réclama plus tard la même faveur et la paya de toute sa riche bibliothèque (1).

Mais pendant ce temps que faisait Guillaume ?

« *Fortiter in Curia stetit; et in pluribus a Dominicanis accusatus, de sua innocentia et doctrina, coram quatuor cardinalibus competenter satisfecit* (2) ». C'est aller un peu loin dans l'affirmation ; le simple exposé des faits suffira à rétablir la vérité. Nous avons encore, du reste, les réponses qu'il fit aux objections de ses adversaires ; c'est la continuation de son système d'attaque : inexacte interprétation des textes ; désaveu habile de ce qu'il a dit d'abord et ne croit plus pouvoir soutenir. Comme on lui reprochait de nombreuses erreurs dans son livre *Des Périls des derniers Temps*, voici de quelle façon il répondit : « Cet ouvrage n'a pas toujours conservé la même forme. Il en a même changé cinq fois successivement, selon qu'on jugeait bon de corriger, d'ajouter, de retrancher, ou de préciser les différents sens. Je crois que l'exemplaire

(1) Cantimpré raconte que Chrestien de Beauvais, atteint de la maladie qui le devait emporter, déclara que c'était la jalousie qui l'avait jeté dans le parti de G. de Saint-Amour, et s'adressant aux Frères Prêcheurs qu'il avait fait venir auprès de lui, il leur dit : « Je n'ai rien à vous laisser en réparation des injures dont je me suis rendu coupable ; mais, en signe de repentir, je vous laisse mon corps auquel vous donnerez la sépulture. » Laurent d'Angleterre voulut aussi être inhumé dans le cloître Saint-Jacques, « et Dieu permit, ajoute le chroniqueur, qu'il en advint ainsi d'un grand nombre de ceux qui avaient persécuté les Frères. »

(2) « Il se tint intrépidement en cour de Rome et, accusé sur plusieurs chefs par les Dominicains, il rendit dûment raison de sa conduite et de sa doctrine. » (*Historia Normanorum*, p. 1009. C.).

qu'on m'en a montré, est de la troisième compilation, et je ne sais pas s'il s'y est glissé quelque chose de défectueux pour le tour ou pour la forme, d'où le Pape aurait pris lieu de le condamner ; l'on m'assure qu'il ne veut en rien toucher aux témoignages de l'Ecriture sainte ; dans ce cas, bien loin de contredire son jugement, je m'y attache en toute obéissance. Mais, s'il avait vu la quatrième ou cinquième compilation de ces témoignages, il n'y eût certainement rien trouvé qui fût capable d'offenser une âme chrétienne et qui par conséquent fût digne de censure ; mais l'ouvrage lui aurait été plutôt un sujet d'approbation. Car il est remarquable que, dans ces diverses compilations, on a fait généralement profession de les soumettre toutes à la correction de l'Eglise, c'est-à-dire du Pape et des Prélats à qui appartient cette autorité (1). »

Comment fut accueillie cette défense, nous ne le savons pas au juste, mais elle semble avoir eu sur les esprits un certain effet, au dire même de Cantimpré, qui raconte de Guillaume que : *Miro modo clerum Romanum, necnon et populum in partem suæ perversitatis inclinaverat et seduxerat multis verbis* (2). Aussi Alexandre IV se hâta-t-il de lui imposer silence et d'exiger de lui le serment d'obéir à ses ordres. Guillaume demeura ainsi à la cour pontificale sans que d'autres dispositions paraissent avoir été prises à son

(1) *Opera Guillelmi de Sancto-Amore ; Responsiones ad objectiones Dominicanorum*. Un peu plus loin, dans les mêmes *Réponses*, Guillaume dit que, du temps de saint Hilaire, le Pape était hérétique, et que ce Pape était Anastase II. Or Anastase II vivait bien cent cinquante ans après saint Hilaire. On voit le peu de connaissance de l'histoire qu'avaient les hommes les plus savants de cette époque.

(2) « Il avait étonnamment incliné clergé et laïques à Rome dans le sens de sa mauvaise cause et les avait séduits par beaucoup de paroles. » (Du Boulay, p. 243.) On raconte aussi quelquefois qu'Albert le Grand trouva tout le monde ébranlé par la parole de Guillaume ; mais qu'ayant, sur l'ordre du Pape, expliqué l'Evangile de saint Jean et les Epîtres canoniques, il le fit avec tant de génie qu'il parut fort au-dessus de cet homme que tout le monde admirait, ce qui décida la victoire finale des Mendiants.

égard ; puis, étant tombé malade, et très affaibli par le climat et les chaleurs de l'été, on lui laissa reprendre le chemin de la France.

Comme il revenait, il reçut en route le bref suivant :

« Alexandre, évêque, serviteurs des serviteurs de Dieu, à Guillaume de Saint-Amour, pour le ramener dans la bonne voie.

« A cause des fautes graves et nombreuses que vous avez commises, et spécialement à cause de l'ouvrage pernicieux et détestable que vous avez composé, et que nous avons déjà censuré et condamné de l'avis de nos frères, vous avez mérité un châtiment sévère. Au nom de l'obéissance que vous nous devez, d'après le serment que vous avez prêté de vous conformer exactement à nos ordres sous peine d'excommunication et de privation de vos bénéfices (peines que nous voulons que vous encourriez par le seul fait de tentative de désobéissance à nos ordres, et cela sans préjudice des autres ordres que nous pourrions vous donner), nous vous ordonnons et mandons de ne rentrer en France dans aucun temps *sans une permission expresse* de notre autorité apostolique ; et en outre, nous vous interdisons à toujours la faculté d'enseigner et de prêcher ; de telle sorte que vous ne vous permettiez d'enseigner en quelque lieu que ce soit, ni de prêcher soit devant des clercs soit devant le peuple, sans notre permission.

« Donné à Viterbe, le cinquième jour des Ides d'Auguste, la troisième année de notre Pontificat (9 août 1257) (1). »

(1) « Alexander episcopus servus servorum dei Guillermo de Sancto-Amore in bonum dirigere gressus suos. Cum propter multiplices culpas et grandes offensas, quas temerarie commisisti, et specialiter propter libellum perniciosum et detestabilem a te compositum, et per nos olim de fratrum nostrorum consilio reprobatum et in perpetuum condemnatum, merueris graves penas, volumus et per apostolica tibi scripta in virtute obdientie sub debito juramenti, quod prestitisti de stando precise mandatis nostris, necnon et sub excommunicationis ac privationis perpetue ab officio et beneficiis penis, quas eo ipso te incurrere volumus, si contra

Voici l'explication de cette décision. Deux jours après, le Pape écrivait à Louis IX pour lui annoncer qu'il avait interdit à Guillaume l'entrée du royaume, *suivant que le roi le lui avait demandé* : « *Puisque Votre Altesse Royale nous a demandé*, ainsi qu'elle s'en souvient, d'interdire l'entrée de son royaume à ce même Guillaume, *ce que nous avons cru devoir faire pour les motifs exposés plus haut*, nous la prions et lui recommandons de ne permettre, sous aucun prétexte, que ledit Guillaume rentre dans vos Etats... » (1).

Et le 23 de ce mois d'août, Alexandre IV fit savoir à l'évêque de Paris, que *ce ne n'était pas pour avoir défendu les prétentions de l'Université que Guillaume était condamné*, mais à cause de son livre détestable. Il ajoutait que si Guillaume refusait de se soumettre l'évêque devait le déclarer parjure et excommunié et faire pourvoir d'office à

hujusmodi preceptum nostrum venire temptaveris, salvis alis mandatis tibi faciendis a nobis, districtè precipiendo mandamus quatinus nullo unquam tempore regnum Francie absque sedis apostolice licentia speciali intrare presumas, et nichilominus omnem docendi ac predicandi auctoritate apostolica perpetuo interdiciamus facultatem, ita quod nec docere alicubi, nec unquam alieni clero vel populo sine ipsius sedis permissione decetero audeas predicare. Dat. Viterbii v. id. Augusti, pontificatus nostri anno tertio. » Denifle-Chatelain, n° 314.

(1) « Alexander episcopus etc.... illustri regi Francie salutem et apostolicam benedictionem; cum propter multiplices culpas et grandes offensas quas Guillermus de Sancto-Amore temerarie comisisse dinoscitur, et specialiter propter libellum perniciosum et detestabilem ab ipso compositum, cujus principium : *Ecce videntes clamabunt foris*, et titulus : *Tractatus brevis* de periculis novissimorum temporum, dicebatur ac per nos olim de fratrum nostrorum consilio reprobaturum...., salvis omnibus aliis mandatis nostris, que sibi forsitan viva voce fieri fecimus, aut nuncio vel litteris duxerimus facienda, districtè dedimus litteris in preceptis, et nullo unquam tempore regnum Francie intrare presumat..... Cum agitur nos celsitudo regia rogaverit, sicut ac credimus memoria non elapsam, ut eidem Guillermo predicti regni interdiceremus ingressum, et nos hoc prout expressum est superius, duxerimus faciendum, serenitatem tuam rogamus et hortamus attente quatinus prefatum Guillermum regnum ipsum intrare nullatenus patiaris..... Dat. Viterbii iij id. Augusti, pontificatus nostri anno tertio. » Denifle-Chatelain, n° 315.

tous ses bénéfices et charges (1). Guillaume prit donc le chemin de l'exil.

Pendant ce temps, devant la foule des étudiants assemblés, le livre *Des Périls des derniers Temps* était « ars par la main du bourreau ».

Cependant la condamnation de Guillaume n'avait pas mis fin à tout, et si quelques docteurs s'étaient soumis au Souverain Pontife avec empressement, il en était d'autres sur lesquels le Maître de Saint-Amour pouvait encore compter. Le Pape cependant ne négligea rien pour les abattre au plus tôt. Il y apporta la plus extraordinaire énergie, comme on va le voir.

Le 30 octobre 1256, il avait écrit déjà à l'évêque de Paris pour lui recommander les Frères mineurs et les Jacobins (2).

Le 10 novembre, il avait annoncé directement à l'Université la condamnation de Guillaume, fait défense de lire son livre et déclaré une fois de plus qu'il prenait les religieux sous sa protection (3).

Puis viennent, coup sur coup et sans relâche, toute une série d'autres bulles : deux du 7 janvier, pour ordonner aux Chanceliers de ne promouvoir à la Licence, ou à quelque faculté que ce fût, quiconque ne ferait pas serment d'obéir à la bulle du 14 avril 1255 (4), une du 13 janvier pour ordonner à l'évêque de Paris de lui faire connaître les noms des maîtres rebelles, après quinze jours de sursis, pour qu'il les châtie (5), du 30 mars pour les Prélats afin de leur annoncer la condamnation du livre de Guillaume (6), du 12 mai pour contraindre l'Université à recevoir dans son

(1) Denifle-Chatelain, n° 316.

(2) *Ibidem*, n° 294.

(3) *Ibidem*, n° 296.

(4) *Ibidem*, n°s 298, 299, 300, 304, 305.

(5) *Ibidem*, n° 300.

(6) *Ibidem*, n° 308.

sein tous les docteurs réguliers à quelque ordre religieux qu'ils appartenissent, et de ne point alléguer pour désobéir l'acte du 1^{er} mars 1256, ou la dissolution fictive de l'Université faite vers cette même époque (1) ; du 23 du même mois, puis du 23 octobre pour convaincre tous les Prélats que ce ne sont point les Réguliers qui sont la cause des désordres de l'Université et les prier d'en instruire leurs peuples (2) ; du 14 juillet, pour obliger l'évêque de Paris, sous peine d'excommunication, à faire publier et exécuter ses ordres dans le délai d'un mois, et lui enjoindre de lui signaler les rebelles pour qu'ils puissent être punis par le roi après leur séparation publique de l'Eglise (3) ; du 31 juillet, pour prier Louis IX d'aider l'évêque de Paris à ramener à l'ordre les docteurs réfractaires et de chasser de France ceux qui sont obstinés, ou de les châtier de quelque autre façon (4).

A la même époque, le Pape fit publier à Bologne, à cause de l'Université célèbre de cette ville, la sentence portée contre Guillaume et ses sectateurs et la défense faite à eux d'enseigner avec l'ordre de les excommunier s'ils osaient se présenter dans cette Université et y occuper une chaire (5).

Beaucoup de docteurs de l'Université quittèrent alors Paris et laissèrent, au dire Mathieu Pâris, la ville presque déserte, tant à cause de la moisson et des vendanges qui approchaient, que de la résistance que les Dominicains avaient encore à leur opposer. Néanmoins ceux-ci, pour adoucir les esprits, prièrent le Pape de lever les censures que plusieurs docteurs séculiers avaient encourues soit à cause d'eux, soit pour avoir conservé chez eux le livre *Des*

(1) Denille-Chatelain, n° 309.

(2) *Ibidem*, n°s 310 et 321.

(3) *Ibidem*, n° 312.

(4) *Ibidem*, n° 313.

(5) *Ibidem*, n° 318. Lettre à Jacques évêque de Bologne.

Périls ; ce que le Souverain Pontife accorda le 27 septembre, « à tous ceux qui se soumettraient » (1).

L'Université ou, pour mieux dire, ceux de ses membres qui restaient encore à Paris, cédèrent enfin ; Thomas et Bonaventure purent inaugurer leur enseignement public et le Maître général des Dominicains envoya à tout son Ordre une circulaire où il annonçait la fin de « l'affaire » (2).

Mais la paix ainsi rétablie ne dura pas longtemps. En 1257, nous ne savons à quel propos, on recommença à vexer les Dominicains et à faire courir contre eux une foule de pamphlets et de couplets satiriques. On en trouve dans le *Roman de la Rose* dont le continuateur, Jehan de Meung, se faisant l'écho d'une fraction de l'opinion publique de son temps parle de Guillaume avec sympathie : il met dans la bouche de *Faux-semblant* ces vers, venant après d'autres où il a rappelé les divers cas où un homme peut mendier sans honte :

Qui de mendiance vuet vivre
Faire le puet, non autrement,
Se cil de Saint-Amour ne ment
Qui disputer savoir et lire
Et préeschier ceste matire
A Paris avec les devins :
Jà ne m'aist ne pains ne vins,
S'il n'avoit en sa vérité
L'accord de l'Université
Et de pueple communément
Qui oient son preschement.
Nous prodons de ce refuser
Vers Diex ne se puet escuser.
Qui grocier en vodra, si grouce,
Et courrecier si s'en courrouce,
Car je ne m'en teroie mie
Si perdre en devoie la vie,
Ou estre mis contre droiture
Comme saint Paul en chartre obscure,
Ou estre banni du royaume
A tort comme maistre Guillaume

(1) Denifle-Chatelain; n° 247.

(2) *Ibidem*, n° 311. Celle-ci est datée de la fin de mai 1257.

De Saint-Amour, qu'ypocrisie
Fit essilier par grant envie.
Ma mère en exil le chassa :
Le vaillant homme tant braça
Por verité qu'il soustenoit ;
Vers ma mère trop desprenoit ;
Pour ce qu'il fist ung novel livre
Où sa vie fist toute escrivre
Et voloit que je reniasse
Mendicité et laborasse
Si je n'avoie de quoi vivre.
Dieu me voloit tenir por ivre,
Car laborer n'ai-je que faire :
Trop à grand paine est laborer ;
J'aime miex devant les gens orer
Et affubler ma renardie
Du mantel de papelardie..... (1).

Et Rutebeuf, dont nous connaissons déjà les sentiments, ne laissa pas passer sans en profiter une si belle occasion : le *Dit des Règles* en fait foi, et l'on sent, au ton dont il y parle en passant de Guillaume de Saint-Amour, toute l'amertume que cette condamnation avait laissée dans son cœur d'ami. Mais il fit plus que de poursuivre les Religieux des traits accidentels de sa satire, il consacra spécialement deux longues pièces à la louange et à la défense de Guillaume. La première surtout est curieuse, parce qu'elle montre une fois de plus que toute l'argumentation des partisans de Guillaume consistait à s'appuyer sur le compromis fait entre l'Université, les Mendians et les Prélats du royaume, et qu'ils affectaient de ne tenir aucun compte du refus qu'avait fait le Pape, chef suprême de ces trois corps, de sanctionner cet acte.

(1) Edition Méon, tome II, page 354.

DE MAISTRE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR
OU CI COUMENCE
LI DIZ DE MAISTRE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR,
COMMENT IL FUST ESCILLIEZ. (1)

Oiez, prélat et prince et roi,
La desreson et le desroi
C'on a fet à mestre Guillaume :
L'en l'a banni de cest roiaume;
A tel tort ne morut mès hom.
Qui escille homme sanz reson,
Je di que Diex qui vit et règne
Le doit escillier de son règne.
Qui droit refuse, guerre quiert;
Et mestre Guillaume requiert
Droit et reson sanz guerre avoir.
Prélat, je vous faz asavoir
Que tuit en estes avillié.
Mestre Guillaume ont escillié
Ou li roi ou li apostoles :
Or vous dirai à briez paroles
Que se l'Apostoles de Romme
Puet escillier d'autrui terre homme,
Li sire n'a nient en sa terre,
Qui la vérité vent enquerre.

(1) Rutebeuf. *Œuvres*; édition Jubinal, tome I; page 84.

En voici la traduction littéraire :

« Oyez prélats, princes et roi la déraison et l'injustice qu'on a faites à Maître Guillaume. On l'a banni de ce royaume; jamais homme ne mourut si faussement accusé. Celui qui exile un homme sans raison, je dis que Dieu qui vit et qui règne, le doit exiler de son royaume. Celui qui refuse le droit cherche la guerre et Maître Guillaume demande droit et justice sans guerre avoir. Prélats, je vous fais savoir que vous êtes tous avilis : Le roi ou le pape a exilé Maître Guillaume. Or vous dirai-je en de brièves paroles que si le pape de Rome peut exiler un homme de la terre d'autrui, le sire n'a plus rien en sa terre; c'est ce que trouve quiconque cherche la vérité. Si le roi dit en telle manière : qu'il l'a exilé sur la prière qu'il eut du pape Alexandre, alors vous pouvez apprendre un nouveau droit; mais je ne sais quel nom a ce qui n'est ni dans la loi civile ni dans le droit canon. Puis, un roi ne doit pas mal faire quelque chose qu'on lui fasse faire pour cela. Si le roi dit qu'il l'a exilé par lui-même, alors il a

Se li Rois dit en telle manière
Qu'escillié l'ait par la prière
Qu'il ot de la pape Alexandre,
Ci poez novel droit apprendre ;
Mès je ne sai comment a non
Qu'il n'est en droit ne en canon ;
Car rois ne se doit pas mesfère
Por chose c'on li fache fère.
Si li Rois dist qu'escillié l'ait,
Ci a tort et péchié et fait,
Qui n'afiert a roi ne a conte,
S'il entent que droiture monte,
Qu'il escille homme, c'on ne voie
Que por droit escillier le doie ;
Et se il autrement le fet,
Sachiez, de voir, qu'il se meffet.
Se cil devant Dieu li demande,
Je ne respont pas de l'amande.
Li sanz Abel requist justise
Quant la personne fu occise.
Por ce que vous déez à plain,
Que je n'ai pas tort, si le plain ;
Et ce que soit sanz jugement
Qu'il sueffre cest escillement,
Je vous le monstre à iex voians.
Ou droiz est tors et voirs noians.
Bien avez oï la descorde
(Ne covient pas que la recorde)

tort et péché et fait : il n'appartient à roi ni à comte, s'il entend que droiture règne d'exiler un homme à moins qu'on ne voie que par le droit il le doive exiler ; et si autrement il fait, sachez, de vrai, qu'il se meffait. Et si cet homme devant Dieu lui demande compte, je ne répons pas de l'amande : le sang d'Abel requit justice quant sa personne fut occise ! Pour que vous voyiez à plain que je n'ai pas tort quand je le plains et que c'est sans bon jugement qu'il souffre cet exillement, je vous montrerai clairement où sont le droit, le tort et le vrai qu'on nie.

Bien avez appris la discorde (ne faut pas que je la rappelle), qui a duré si longuement, sept ans tout pleinement, entre ceux de saint Dominique et ceux qui enseignent la logique. Beaucoup y eut *pro* et *contra* ; l'un et l'autre souvent se rencontrèrent allant et venant à la cour. Le droit fut donné aux clers par la cour car ceux-ci firent leur vouloir, quoi qu'en dût leur cœur souffrir, d'excommunier et d'absoudre ; celui à qui le bled ne manque, souvent peut moudre !

Les prélats surent cette guerre. Ils commencèrent à requérir l'Université et les frères qui sont nés de plus de quatre mères (allusion aux

Qui a duré tant longuement
(vii-ans tos plains entirement)
Entre la gent Saint Dominique
Et cels qui lisent de logique
Assez i ot *pro et contra* :
L'uns l'autre sovent encontra
Alant et venant à la cort.
Li drois aus clers furent la cort,
Quar cil i firent lor voloïr,
Cui qu'en déust le cuer doloïr,
D'escommenier et d'assaudre ;
Cui bléd ne faut, sovent puet maudre.

Li prélat sorent cele guerre :
Si commencièrent à requerre
L'Université et les frères
Qui sont de plus de iiij-mères,
Qu'il lor lessaissent la pais fère.
Et guerre si doit mult desplère
A gent qui pai et foi sermonnent
Et qui les bons exemples donent,
Par parole et par fet ensamble.
Si comme à lor oeuvre me samble,
Ils s'accordent à la pès,
Sanz commencer guerre jamès :
Ce fut fiancié à tenir
Et séélé por souvenir.
Mestre Guillaume au roi vint,
Là où des gens ot plus de .xx.

4 ordres mendiants), qu'ils leur laissassent la paix faire : La guerre en effet doit bien déplaire à des gens qui prêchent la paix et qui doivent donner le bon exemple par parole et par action tout ensemble. Alors, comme par leur œuvre il me semble, ils s'accordèrent à la paix sans devoir recommencer jamais la guerre. Ce fut juré pour être tenu et scellé pour garantie.

Maitre Guillaume vint au roi, là où il y avait plus de vingt personnes et lui dit : « Sire nous sommes en mesure par la parole et par l'écrit que les prélats feront ; je ne sais si ceux-ci (les religieux) la briseront (la paix).

Le roi jura : « en nom de moi, ils m'auront pour ennemi s'ils la brisent, et croyez, sans faiblesse, je n'ai souci de leur lutte ! »

Le maitre partit du palais où il y avait beaucoup de clercs et de laïcs, sans que depuis il ait méfait, ni rompu la paix. Cependant on l'exila sans regarder davantage. On doit surseoir à cet exil ; mieux qui à droit jugerait s'il aimait la droiture et son âme.

Pourquoi le roi ne fait-il pas une chose que propose maitre Guillaume :

Si dist : « Sire, nous sons en mise
Par le dit et par la devise
Que li prélat deviseront :
Ne sai se cil la briseront. »
Li rois jura : « En nom de mi !
Ils m'auront tout à anemi
S'ils la brisent ; sachiez sans faille :
Je n'ai cure de lor bataille ! »
Li mestres parti du palais,
Ou assez ot et clers et lais
Sanz ce que puis ne melleist ;
Ne la pais pas ne la deffeist,
Si l'escilla sanz plus veoir
Doit cis escillemenz séoir ?
Nenil, qui a droit jugeroit,
Qui droiture et s'âme ameroit.

S'or fesoit li rois une chose
Que mestre Guillaume propose
A fère, voir ce que il conte,
Que l'oïssent et roi et conte,
Et prince et prélat tout ensamble,
S'il dit riens que vérité samble
Se l'face l'en, ou autrement
Mainte âme ira a dampnement,
S'il dit chose qui fasse à tère,
A enmurer ou à desfère,
Mestre Guillaume du tout s'offre
Et otrie s'il ne se sueffre.

Ne dites pas que ce requière
Por venir el roiaume arrière ;
Mais s'il dit rien qu'aus âmes vaille,
Quant il aura dist si s'en aille ;

de faire voir devant le roi, les comtes, les princes, les prélats tous ensemble, que ce qu'il dit n'est rien que ce qu'il semble vrai.

Si l'on fait autrement, mainte âme ira à damnation. S'il dit chose qu'on doive effacer et taire, maître Guillaume s'offre tout entier.

Ne dites pas qu'il demande cela pour revenir dans le royaume, mais s'il dit quelque chose de mauvais aux âmes, quand il aura dit, qu'il s'en aille, et vous aurez au sujet de sa requête la conscience pure et honnête.

Et vous tous qui entendez ce dire, quand Dieu se montrera cloué, au jour du grand jugement, pour lui, il demandera justice. Et tous sur ce que je raconte vous aurez peur et honte !

Pour moi, je puis vous le dire, je ne redoute pas le martyre de la mort d'où qu'elle vienne, si elle me vient pour telle besogne ».

Et vous aiez sor sa requeste
Conscience pure et honeste.
Et vous tuit qui le dix oez,
Quand Diez se monstrera cloez
Que c'ert au jor du grant juise,
Por lui demandera justise.
Et vous, sor ce que je raconte,
Si en aurez paor et honte.
En droit de moi vous puis-je dire,
Je ne redout pas le martire
De la mort, d'où qu'elle me viène,
S'ele me vient por tel besoingne.

EXPLICIT DE MESTRE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR

Dans une seconde pièce, le poète représente l'Eglise se lamentant sur le sort de ses vrais amis.

DE MAISTRE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR

OU CI ENCOUMENCE.

LA COMPLAINTE MAITRE GUILLAUME

DE SAINT-AMOUR.

Vous qui alez parmi la voie,
Arrestez vous et chascuns voie,
S'il est dolor tel com la moie (1)
Dist sainte yglise.
Je suis sor ferme pierre assise :
La pierre esgrume et fent et brise,
Et je chancèle.
Tels gens se font de ma querele
Qui me mettent en la berele ;
Les miens ocient.

(1) Voir le début du second sonnet de la *Vita nuova*, de Dante :

O voi che per la via d'amor passate,
Attendete et guardate
S'egli e dolore alcun quanto' l mio grave
E prieho sol ch'udirmi sofferiate.....

L'un et l'autre, Rutebeuf et Dante, se sont inspirés des Lamentations de Jérémie, thrén. I. v. 12.

O vos omnes qui transitis per viam
Attendite, et videte
Si est dolor sicut dolor meus...

Nous donnons seulement la traduction des passages principaux de cette seconde « Complainte ».

« Vous qui passez par le chemin, arrêtez-vous et que chacun voie s'il est

Sanz ce que pas ne me desfient,
Ainz sont à moi, si come ils dient,
 Por miex cōfondre.
Por ce font ils ma gent repondre,
Que nus à els n'ose respondre,
 Ne mès que sire.
Assez puéent chanter et lire,
Mès mult a entre fère et dire ;
 C'est la nature.
Li diz est douz et l'uevre dure :
N'est pas tout or qu'anqu'on voit luire.
 Ahi ! ahi !
Com font li mien mort et trahi
 Et por la vérité hai
 Sanz jugement !
Ou cil qui a droit juge ment,
Ou ils en auront vengeance,
 Combien qu'il tart ;
Com plus couve li feus, plus art.
Li mien sont tenu por musart,
 Et j'le compère :
Pris ont César, pris ont Saint-Père,
Et s'ont emprisoné mon père
 Dedenz sa terre
Cil ne le vont guères requerre
Por qui il commença la guerre
 C'on n'es perçoive :
N'est mès nus qui le ramentoive ;
S'il fist folie, si la boive.
 Hé ! arcien !
Décrétistre, fisicien,
Et vous la gent Justinien,
Et autre pseudomme ancien,
Comment souffrez vous en tel lieu
 Mestre Guillaume
Qui por moi fist de teste hiaume ?
Orest for mis de cest roiaume

douleur comme la mienne, dit Sainte Eglise. J'étais sur ferme pierre assise : la pierre égrène, se fend et se brise et je chancèle.....

Ils en auront vengeance, encore que cela tarde : plus couve le feu et plus il arde.

Pris ont César, pris ont le Saint-Père et ont emprisonné mon père dedans sa terre. Ceux-ci ne vont pas le chercher pour qu'il commence la guerre : il n'en est plus, plus un qui se souviene ; s'il fit folie, qu'il la boive ! Maîtres ès arts, décrétistes et médecins, vous, les gens de Justinien, et autres anciens prud'hommes, comment laissez-vous en exil Maître

Li bons preudom
Qui mist cors et vie à bandon !
Fet l'avez Chastel-Landon.
La moquerie
Me vendez, par Sainte-Marie
J'en dois plorer, qui que s'en rie :
Je n'en puis mais.
Se vous estes bien et en pais,
Bien puet passer avril et mays.
S'il en carcha por moi tel fais,
Je li enorte
Que jà n'est nus qui l'en déporte,
Ainz i morrà,
Et li afère demorra.
Fau du miex que il porra,
Je n'i voit plus ;
Por voir dire l'a l'en conclus.
Or est en son país reclus,
A Saint-Amor,
Et nus ne fet por lui clamor.
Or il puet fère donc demor,
Que je li lais,
Quar vérité a fet son lais
Ne l'ose dire clers ne lais :
Morte est Pitiez,
Et Charité et Amitiez,
Fors du règne les ont getiez
Ypocrisie,
Et Vaine-Gloire et Tricherie
Et Faus-semblant et dame Envie
Qui tout enflamme.
Savez pourquoi ? Chascune est dame,
C'on doute plus le cors que l'âme ;
Et d'autre part,
Nus clers a provende ne part,
N'a dignité que l'en départ,
S'il n'est des lor.

Guillaume ? Pour moi il fit de sa tête un heaume ; or il est chassé de ce royaume, le bon prud'homme qui exposa son corps, sa vie ! Lui fites de Chateau-Landon la moquerie.

Vous vous moquez de moi, par Sainte-Marie, j'en dois pleurer.....

Il est en son pays reclus, à Saint-Amour, et nul pour lui ne pousse de clameur. Il y peut faire long séjour, car la Vérité est disparue, plus ne l'osent dire clercs ni laïcs. Morte est la Pitié ainsi que la Charité et que l'Amitié : hors du royaume les a jeté Hypocrisie !..... et Vaine Gloire, et Tricherie, et Faux semblant, et Dame Envie, qui tout enflamme. Les

Faus Semblant et Morte-Color
Emporte tout ; a ci dolor
Et grant contrère.
Li douz, li franz, li débonere,
Cui l'en soloit toz les biens fère,
Sont en espace ;
Et cil qui ont fauce la face,
Qui sont de la devine grâce
Plain par dehors,
Cil auront Dieu et les trésors
Qui de toz maus gardent les cors.....
Si me complaing en tel manière :
Ha ! fortune, chose légère ;
Qui oins devant et poins derrière,
Comme es marastre !
Clergie, vous estes mi fillastres !
Oublié m'ont prélat et pape ;
Chascuns m'esloingne.....
Séjourner l'estuet en Borgoingne,
Mat et confus
D'iluec ne se mouvra-il plus,
Ainz i fera ce seureplus,
Qu'il a à vivre,
Que jà n'ert plus qui l'en délivre,
Escorpion, serpent et guivre
L'ont assailli.....
Il auroit pais, de ce me vant,
S'il voloit jurer par convant
Que voirs fust sable,
Et tors fust droiz et Diex déable,
Et fors du sens fussent rénable
Et noir fust blanz.....
..... Miex ameroit

gens doux, francs, débonnaires, à qui jadis on voulait du bien sont oubliés. Et ceux qui ont fausse la face, qui sont de la divine grâce pleins par le dehors, auront Dieu et les trésors qui de tout mal gardent le corps..... Ah, Fortune, chose légère, qui oins devant et poins derrière, comme es marâtre ! Clergé vous êtes mes fillâtres ! Oublié m'ont prélats, pasteurs ; de moi ils s'éloignent..... Ils l'ont contraint de séjourner en Bourgogne, mat et confus. De là il ne bougera plus ; il y fera le surplus de ce qu'il a à vivre car il n'est plus personne qui l'en délivre ; serpents, scorpions et guivres l'ont assailli..... Il aurait le pays, je l'assure, s'il voulait convenir, jurer que vrai fût fable, que droit fût tort et Dieu diable, qu'insensés fussent raisonnables et que noir fût blanc..... Mieux aimerait estre enmuré ou défait ou défiguré..... Je ne me déconforte de rien : le Paradis est de tel merrain qu'on ne l'a pas en flattant Dieu ; mais il faut

Estre enmurez
Ou deffet ou defligurez.....
Je ne me desconfort de rien.
Paradis est de tel merrien
C'on ne l'a pas
Por Diex flatter isnel le pas ;
Ains covient maint félon trespas
Au cors soufferre.....
S'il muert por moi, s'ert de moi plains.
Voir dires a cousté à mains
Et coustera ;
Mès Diex qui est et qui sera,
S'il veut en pou d'eure fera
Cest bruit remaindre.....
Ou à-il nul si vaillant homme
Qui por l'apostolle de Romme
Ne por le Roi,
Ne veut desréer son erroi,
Ainz a souffert le desroi
De perdre honor ?
L'en appeloit mestre et seignor,
Et de toz mestre le greignor,
Seignor et mestre.....
Or prions donques Jhésu-Crist
Que cestui mete en son escrit
Et en son règne
Là où les siens conduit et maine ;
Et si l'en prit la souveraine
Vierge Marie
Qu'avant que il perde la vie
Soit sa volonté accomplie.
Amen.

EXPLICIT DE MESTRE GUILLAUME DE SAINT-AMOR OU EXPLICIT
LA COMPLAINTÉ DE SAINT-AMOR (1).

pour cela souffrir en son corps maint félon trépas..... S'il meurt pour moi, je le plaindrai. Dire vrai a coûté à maints et coûtera ; mais Dieu qui est et qui sera, s'il veut, en peu d'heures fera cesser ce bruit..... Ou a-t-il si vaillant homme qui par le pape de Rome et par le roi ne peut être détourné de son droit chemin ? Il est vrai qu'il en a souffert le danger de perdre l'honneur. On l'appelait maître et seigneur et de tous les maîtres le plus grand, le seigneur et le maître..... Or prions donc Jésus-Christ qu'il le mette en son écrit et en son règne là où il conduit et mène les siens et prions aussi la souveraine Vierge Marie qu'avant qu'il perde la vie, soit sa volonté accomplie !

(1) Edition Jubinal. Tome I ; page 93.

On pourrait multiplier beaucoup ces citations, bien qu'un grand nombre des ouvrages de ce genre soient perdus.

Dans tous les cas, Guillaume, on le voit, n'était point complètement oublié. Et ses vengeurs avaient des partisans: on raconte que, le dimanche des Rameaux (30 mars 1259), Thomas d'Aquin prêchant dans l'église Saint-Jacques, crut devoir prévenir ses auditeurs contre les écrivains satiriques qui ne ménageaient pas assez les Religieux; un bedeau de l'Université, appartenant à la nation de Picardie, Guillot, se leva du milieu de l'auditoire, imposa silence au Dominicain, et lut un factum injurieux contre les Mendiants. La lecture faite, le frère Thomas d'Aquin reprit sa prédication et l'acheva sans dire un mot pour justifier lui ou son Ordre, ou pour se plaindre. Disons tout de suite que, par un bref (bref *Ex alto*), le Pape, informé de l'affaire, excommunia Guillot, le suspendit de ses fonctions, et le chassa pour toujours de Paris (25 juin 1259) (1).

Au mois d'octobre déjà, les chapitres des églises cathédrales de la province de Reims avaient écrit à Alexandre VI pour qu'il lui plut de relever des peines à eux infligées les maîtres et les écoliers de Paris, spécialement Guillaume de Saint-Amour, Eudes de Douai, Nicolas de Bar-sur-Aube et Chrétien de Beauvais. Ils disaient en parlant de ces derniers «*specialiter honorabilibus viris et discretis, fide firmis.*» (2).

Sans doute leur démarche, faite avant la condamnation des *Périls des derniers temps*, ne fut connue à la Cour pontificale qu'alors la sentence intervenue et demeura, d'un commun accord, de nul effet.

Mais les maîtres séculiers revinrent à la charge. Nous le voyons d'abord par deux lettres du Souverain Pontife à l'évêque de Paris en date du même jour (5 avril 1269), où

(1) Denifle-Chatelain, n° 342.

(2) *Ibidem*, n° 295.

il se plaint que quelques docteurs cherchent à créer des difficultés aux Dominicains parce que ceux-ci s'opposent au retour à Paris de Guillaume de Saint-Amour. Il ordonne à l'évêque d'assembler tous les docteurs et les écoliers pour leur défendre de continuer leurs agissements, et les avertit, qu'en conscience, et sous peine d'excommunication encourue *ipso facto*, ils ne peuvent entretenir des relations avec le docteur de Saint-Amour, ni désirer le retour d'un homme justement condamné et obstiné dans son refus d'obéissance au Saint-Siège (1). Les plus violents contre les religieux étaient les membres des Facultés des Arts, du Droit et de la Médecine. Guillaume de Saint-Amour appartenant à celle de Théologie, ils prétendaient que c'était à celle-ci seulement que s'adressaient les ordres du Souverain Pontife. Le bref *Ex alto*, dont nous avons parlé un peu plus haut, avait fait justice de cette prétention et leur avait enjoint de recevoir tous, aussi bien les Décrétistes que les Artistes et les Médecins, les religieux de quelque Ordre qu'ils fussent, et cela dans le délai de quinze jours, sous peine d'excommunication dont ils ne pourraient être relevés qu'en se présentant en personne au Saint-Siège.

Ces docteurs allaient en effet très loin dans leur résistance. Ils s'étaient engagés par serment à unir leur efforts pour obtenir la levée des sentences d'exil ou de toutes autres peines prononcées contre ceux qui avaient pris leurs intérêts et surtout pour faire consentir le roi au retour de Guillaume de Saint-Amour. Ils s'étaient même, au commencement de cette année 1259, adressés au Pape pour obtenir la grâce de Guillaume.

Alexandre leur répondit, le 13 juin, en écrivant à Louis IX pour lui demander l'appui du bras séculier contre ceux

(1) Denifle-Chatelain, nos 331 et 332.

qui troubleraient encore l'Université (1). Cinq jours après, il ordonna au chancelier de Sainte-Geneviève de ne jamais promouvoir à quelque licence que ce fût un candidat qui nes'engagerait pas à ne troubler plus à l'avenir, ni directement ni indirectement, la paix de l'Université et des Ordres religieux (2).

Deux jours après encore, le Pape écrivit à l'évêque de Paris pour lui dire qu'ayant appris que la cause de toutes ces agitations était la correspondance entretenue par Guillaume avec plusieurs docteurs de Paris, il interdisait à ceux-ci de continuer ce commerce épistolaire, et cela sous peine d'une excommunication encourue *ipso facto* et réservée au Saint-Siège (3).

Le 11 juillet, Alexandre IV s'adresse directement à l'Université, qui avait député pour intercéder auprès de lui Pierre de Dijon et Thomas de Cuiseaux, l'assurant qu'il n'accorderait jamais rien à Guillaume tant que celui-ci ne se serait pas soumis sans restrictions (4).

Le 11 août, il l'informe encore par l'intermédiaire de l'évêque de Paris, qu'il ne veut rien accorder à Guillaume (5).

Ce dernier effort emporta la victoire. Beaucoup d'ecclésiastiques se soumirent et eurent recours à l'évêque de Paris pour obtenir l'absolution des censures encourues par eux et, le 3 décembre 1250, le Pape donna à l'évêque les pouvoirs suffisants, à condition qu'il n'en userait qu'après s'être assuré de la sincérité de ceux qui en sollicitaient l'emploi et leur imposerait de s'abstenir quelque temps de leurs fonctions ecclésiastiques (6).

Puis, l'Université, disent quelques-uns, déclara se soumettre tout entière et recevoir les Religieux, mais à cer-

(1) Denifle-Chatelain, n° 336.

(2) *Ibidem*, n° 337.

(3) *Ibidem*, n° 329 (20 juin 1259).

(4) *Ibidem*, n° 343.

(5) *Ibidem*, n° 353.

(6) *Ibidem*, n° 366.

taines conditions qui auraient été arrêtées d'un commun accord et que nous trouverions énumérées dans l'acte qui en aurait été dressé pour mémoire, après des délibérations du 20 janvier, ainsi que, des 19 et 25 février 1260.

« Nous statuons et ordonnons, pour certaines raisons exprimées plus amplement en d'autres lettres, que les Frères Prêcheurs, toutes les fois qu'ils seront appelés ou admis aux actes publics, y tiendront le dernier rang, à savoir les docteurs en théologie après tous les autres docteurs jeunes ou vieux, séculiers ou réguliers, de la même faculté, et dans les disputes ils n'argumenteront qu'après les autres docteurs. Les bacheliers de leur Ordre auront aussi le dernier rang après ceux des autres, c'est à-dire des Frères Mineurs, des Carmes, des Augustins, des Cisterciens et des autres religieux. Et cette présente ordonnance sera publiée et affichée aux portes des églises et jurée par tous ceux qui nous ont fait serment de fidélité. Donné à Saint-Mathurin, dans notre assemblée convoquée par trois fois le 20 janvier, le 19 et 21 février 1259 ».

Mais cet acte revendiqué par Duboulay comme authentique est faux (1). La vérité est que Guillaume de Saint-Amour, Girard d'Abbeville et Nicolas de Luxeuil s'obstinèrent dans leurs opinions, tandis que beaucoup d'autres se soumettaient, et même que ces trois docteurs conservaient des amis et des partisans secrets, dans l'Université. Nous n'en voulons n'autre preuve que la lettre de Thomas de Cuiseaux, écrite à Guillaume en 1270 et dont nous parlerons plus loin,

Fausse aussi les lettres de l'Université à Louis IX pour le rappel de Guillaume, de Louis IX à l'Université et de Louis IX enfin à Alexandre IV pour le même objet (2).

(1) Duboulay, page 356. Denifle : *Die Universitaeten des Mittelalters* I, 110.

(2) Tillemont les croit écrites pour être répandues dans le public par un ami de Guillaume. Jourdain ne partage pas cette manière de voir et les croit authentiques, au moins celle de Louis IX au pape.

Denifle et Chatelain les donnent dans le Cartulaire de l'Université ; nous les reproduisons d'après eux et à titre de simple curiosité :

**Supplique de l'Université à Louis IX pour le rappel
de Guillaume.**

« Excellentissimo domino suo Ludovico divina moderatione serenissimo regi Francie universitas magistrorum et scholarium Parisius studentium salutem et regnum sibi commissum pace perpetua defensare. Sicut dicit Boecius (1), unus est dominator et unus est rex qui frequentia civium, non depulcione letatur, cujus agi frenis atque obtemperare justitie summa libertas et summe jocunditatis amenitas reputatur. Iste est gloriosus et sublimis Deus, cujus piam justiciam mundanos decet principes, secundum quod possibile est, pro suis viribus emulari. Hodierna die prodierunt in lucem auctoritates Boecii, quia imperante flagranteque nequicia virtus non solum premiis caret, sed sceleratorum pedibus subjecta calcatur (2).

..... Premit insontes
Debita sceleri noxia pena,
Et perversi resident celso
Mores solio, sanctaque calcant
Injusta vice colla nocentes.
.... Justusque tulit
Crimen iniqui....
..... Nil nocet ipsis
Fraus mendacii picta colore.
O jam miseras respice terras,
Quisquis rerum federa nectis (3).

Operis tanti pars non vilis, homo justus et innocens, fortune taciturnitatis et adversitatis immerite incendiis incandescit, dum magister Guillelmus de Sancto Amore, veritatis propugnaculum, doctorum gemma, fidei anchora, injusto exilio relegatur, quoniam ad preces nostras cause nostre se opposuerat defensorem ; invictissima (4) erat, nisi in leges et jura condescendissent sophisticæ rationes. Cum igitur exilium suum toti clero in dedecus defundatur, ipsum tacito dolore aliquatenus dissimulare non valemus. Propter quod in conspectu regie pietatis preces lugubribus

(1) Boèce, *de Consol. philos.* l., 1, pr. 5.

(2) *Idem*, l., 4, pr. 1.

(3) *Idem*, pr., 1, met., 5.

(4) In Ms. : « injustissima ».

animis ventilamus quatinus ipsum inter nostros concives dignemini si placeat revocare, cum nichil commiserit, si per jous tramitem inquisitione sagaci vobis placeat ambulare (1) ».

Réponse de Louis IX aux Universitaires.

« Ludovicus divina moderacione rex Francorum dilectis suis in Christo universis magistris et scolariis Parisius studentibus salutem, et quod in eis ex Deo natum est fine perfici glorioso. Canis, lupus et vulpecula ab humanis moribus discrepantes non sunt inter homines receptandi ; et si aliquid unum horum [hominum] mores saperet et facta, merito reputaretur in natura monstrum, et fisicis terrorem ingereret creaturis. Monstrum est in natura doctor vester, pro quo nobis noviter supplicastis, nec mereret nostris concivibus aggregari, cum mores et facta prefatarum deferret bestiarum. Cum enim melius sit nomen bonum quam divicie multe, ut ex Proverbiis colligitur Salomonis, sanctarum ereptor operarum lupo, juxta Boecii sententiam, similatur, et ipsarum per lites expugnator cani comparatur, et qui insidiatur eis fraudibus occultis vulpecule exequatur. Sane doctor vester rapinis, litibus et insidiis in nomen bonum talinm fratrum semper studuit debachari, quorum Ordo virtutum odore perfunditur, et est fragans sanctitatis aromata. Ipsi vero sunt stelle moventes in ordine suo, virtute quorum potestas Satane debellatur (2). In quo facto predictum magistrum monstrum esse in natura plenius declaratur. Vobis igitur mandamus quatinus preces cumulare precibus desistatis, quia vane sunt et casse preces omnes in hoc casu, etenim ipsum tamquam monstrum de regni nostri finibus perpetim disposuimus admoveri (3) ».

Lettre de Louis IX à Alexandre IV pour le retour de Guillaume.

« Sanctissimo patri ac domino Alexandro Dei gratia summo pontifici Ludovicus eadem gratia rex Francorum devotissima pedum oscula beatorum. Generosi sunt principes terre et generosa emicant parentela, qui quanto generosiores sunt, tanto magis rigorem animi sui multorum decet precibus emolliri, quia sicut dicit Seneca, generosus animus est, qui ad virtutem bene disponitur. Animi pietas autem virtus est, sicut protestatur

(1) Denifle-Chatelain, n° 355.

(2) Ms. : « potestas si sane debellam ».

(3) Denifle-Chatelain, n° 356.

series scripturarum ; et hoc etiam per effectus suos conprobamus, que homines discordes in consonantiam redigit luculentam. Sane nostri rigorem animi parisiensis ad hec induxit Universitas assiduis precum blanditiis, ut talis magister, qui offensam regie ingesserat majestati, ipsum sentiat decetero mitiorem, et quem feceramus finibus admoveri, ipsum ad nos velimus, nisi ab hoc (1) vestra discrepet sanctitas, revocari. Cum igitur venerabilis multitudo parisius studentium sui sit causa exilii, cujus se cause opposuerat defensorem, affectuosis precibus vestre provolvimus sanctitati quatinus (animi (2) nostri rigorem Universitatis Parisiensis fregerunt preces) prefatum magistrum velit nostri fines regni, si placeat, iterum visitare (3) ».

(1) Ms. : « ad hec ».

(2) Ms. : « amorem ».

(3) Denifle-Chatelain, n° 357.

X. — Exil de Guillaume de Saint-Amour. Le Livres des *Collectiones catholicæ*. Mort du docteur.

Nous avons laissé Guillaume de Saint-Amour au moment de sa condamnation.

Il résidait à la Cour Pontificale depuis le mois d'octobre 1256, c'est-à-dire depuis un an. Eprouvé peut-être par le climat, dans tous les cas, malade, au rapport de tous les historiens, il obtint enfin la permission de se retirer. Peut-être aussi présentait-il la sentence imminente du Pape et, décidé à ne pas céder, aimait-il mieux s'éloigner sans l'attendre.

Quoiqu'il en soit, il fut rejoint en route par le porteur de la bulle du 9 août 1257, bulle qui lui interdisait « de rentrer en France, dans aucun temps, sans une permission expresse du Souverain Pontife ».

Préférant l'exil à la soumission, il vint chercher un refuge dans son pays natal. Nous n'avons aucun détail sur les circonstances de ce retour, mais il est facile d'y suppléer par l'imagination et d'évoquer les sentiments qui devaient emplir l'âme de cet homme encore dans la force de l'âge, quand par un soir d'automne il franchit à nouveau les portes étroites de la petite ville perdue en la province lointaine, au pied du Jura, parmi les arbres et les vignes, toute au dur et calme labeur des champs.

Il avait connu, lui, d'autres heures que celles qu'il allait désormais couler là, monotones et lentes ; et sa vie toute entière passait devant son regard intérieur : sa jeunesse studieuse, illuminée des joies de la science pour-

suivie et conquise ; Mâcon, Beauvais, de grandes villes, de vastes cathédrales qui l'avaient accueilli avec joie et environné d'honneur ; Paris et son incomparable Université dont il avait occupé les plus hautes charges ; sa chaire de théologie dont il avait fait une tribune retentissante ; les nombreux auditoires qui se pressaient pour entendre sa parole ardente ; puis, la lutte, les adversaires, les amis, le long voyage à la Cour du Pape, les discussions passionnées, les revers et le triste retour !

Fini tout cela ! maintenant c'est l'exil lointain et définitif, la défense de revoir ses compagnons de lutte, l'interdiction de leur écrire, l'incertitude sur ce qui se passe là-bas ; davantage encore : l'abandon et l'oubli ! C'est le soir qui tombe mélancolique, la nuit déjà glacée, sur la campagne endormie et muette ! Mais passons !

Si nous ignorons complètement la façon dont Guillaume de Saint-Amour fut reçu dans son pays où probablement bien peu était parvenu du bruit des événements auxquels il a été mêlé, nous voyons par l'*Obituaire de Saint-Vincent de Mâcon*, que le chapitre de cette cathédrale obéit immédiatement aux ordres du Souverain Pontife, à lui transmis par l'évêque de Paris :

« In nomine Patris, etc. Anno domini M^oCC^oL^oVI^o, die lune ante festum beati Luce, evangeliste, assignata ad dividendum terras magistri Guillelmi de Santo-Amore, quas tenebat ab ecclesia matisconensi, juxta mandatum episcopi parisiensis a domino Papa deputati, convocato capitulo pulsata campana pro ut moris est, nos G. de Sartines, decanus, G. de Jarmole et G. de Cabannis, canonici matisconenses, quibus universum capitulum dedit potestatem dividendi terras illas, dividimus in hunc modum.. » (1).

(1) Extrait du *Livre... contenant les divisions des terres de l'Eglise de Saint-Vincent qui ont appartenues aux chanoines décédés, servant d'obituaire au XIII^e siècle*; pages 16 et 17. Communiqué par M. Lombart de Buffières.

C'est le partage, entre les chanoines, des biens que Guillaume tenait du Chapitre à titre de bénéfice ecclésiastique. Les indications qui nous sont fournies par ce document sont trop sommaires pour que nous puissions risquer même une simple évaluation approximative de la valeur de ces biens et de leur produit annuel. Par suite, la nomenclature des propriétés indiquées devient inutile.

Guillaume des Grez, évêque de Beauvais, diocèse dont Guillaume était également chanoine, semble avoir temporisé pour l'exécution des ordres du Souverain Pontife privant Guillaume de Saint-Amour de ses bénéfices ecclésiastiques, et même avoir usé de ruse pour lui conserver ceux qu'il avait de la dépendance de son église. Le 25 juillet 1259, Alexandre IV écrivit d'Anagni à l'évêque de Paris pour le presser de faire conférer à quelqu'un de dévoué au Siège romain la prébende que le maître de Saint-Amour avait à Beauvais.

« Alexander episcopus servus servorum Dei venerabili fratri... episcopo Parisiensi salutem et apostolicam benedictionem. Ad aures nostras pervenit, quod licet nos olim Guillelmum de S. Amore propter graves et manifestos ejus excessus omnibus suis beneficiis privaverimus justitia exigente, nichilominus tamen venerabilis frater noster episcopus Belvacensis (Guillelmus de Grez) prebendam, quam idem Guillelmus in episcopatu suo tenuerat, cuidam clerico, non ut sibi, sed ipsi Guillermo proficiat, fraudulentè et sub quadam palliatione dicitur contulisse. Nos itaque super hiis efficaciter providere volentes fraternitati tue per apostolica scripta precipiendo mandamus quatinus, si inquisita super hoc de plano et sine judiciorum strepitu veritate rem inveneris ita esse, prebendam ipsam persone idonee ac ecclesie Romane devote sine cejuslibet difficultatis aut more dispendio auctoritate nostra conferas et assignes, amoto ab ea quolibet illicito detentore, contradictores per censuram ecclesiasticam appellatione postposita compescendo. Si vero aliquis clericus dicto Guillermo contumaci, superbo et pro suis iniquitatibus citra tamen condignum punito de bonis ecclesiasticis scienter presumpserit ministrare, tu id nobis per tuas litteras intimare procures ut contra talem nominatim et gravius procedatur. Dat. Anagnie viij Kal. Augusti, pontificatus nostri anno quinto (1). »

(1) Denifle-Chatelain, n° 344.

Si les censures pontificales poursuivaient Guillaume, et le renfermaient seul et étroitement dans son exil, d'ailleurs volontaire puisqu'il en pouvait faire cesser la cause en se soumettant, lui, ne restait pas inactif de son côté.

L'enseignement lui était défendu, l'Université de Paris lui était interdite, celle de Bologne où il semble que le Pape ait craint un moment de le voir venir, puisqu'il y fit publier spécialement sa sentence de condamnation, ne le reçut jamais, même à son passage, lorsqu'il rentrait à Saint-Amour. Mais il lui restait sa plume. Une tradition, improbable quant au lieu, nous le montre enfermé dans son cabinet de travail, au premier étage d'une vieille tour ronde qui porte encore son nom, reprenant son *Livre des Périls des derniers temps*, le développant à loisir, essayant d'en fortifier les arguments par de nouvelles preuves, le publiant enfin de nouveau sous ce titre :

« Collectiones catholicae et canonicae scripturae ad instructionem et praeparationem simplicium Christi fidelium contra pericula imminientia Ecclesiae generali per hypocritas, pseudopraedicatores, et penetrantes domos et otiosos, et gyrovagos.. »

C'est sous une forme nouvelle et surtout plus étendue, le *Livre des Périls*.

Dès le prologue, il explique qu'il écrit pour les simples, les ignorants ; aussi a-t-il écarté de son ouvrage les formes trop rigoureuses des discussions en usage aux écoles. Il s'excuse là-dessus de sa prolixité et aussi de la familiarité du langage qu'il emploie.

Cependant tout ce qu'il va dire est extrait de l'Écriture Sainte, c'est par conséquent la parole même de l'Esprit Saint.

Mais, qu'on ne le juge pas avant de l'avoir lu en entier, de peur de céder à la passion et à la haine ; qu'enfin on ne cherche pas le nom de l'auteur.

Il n'omet pas non plus de protester qu'il n'a en vue aucune personne ecclésiastique ni aucun état approuvé de l'église, et que parmi les réguliers ou les séculiers il peut se trouver des bons et des méchants. Il se soumet enfin, s'il y a lieu, à la correction du souverain pontife « qui tanquam generalis vicarius Jesu Christi, totius orbis rector ac corrector existit ».

Ce prologue comprend seize pages de l'édition de 1632. Vient ensuite la *distinctio prima* : *quels sont les faux prédicateurs et comment ils sont dangereux pour l'Eglise*. Quatre-vingt-quatre pages pour développer le second chapitre des *Périls des derniers temps*, avec une plus grande abondance de textes.

La *distinctio secunda* est intitulée : *des paresseux, des curieux et des gyrovagues ; comment ils vivent en contradiction avec la doctrine de l'apôtre et combien ils sont dangereux à l'Eglise*. Elle se développe en quatre-vingt-huit pages ; elle est la répétition des arguments déjà connus de Guillaume contre la pauvreté volontaire et la mendicité voulue des nouveaux ordres religieux.

La *distinctio tertia* nous apprend que *les susdits séducteurs et hypocrites trompent de diverses manières les simples fidèles du Christ*. Ils simulent la sainteté, la douceur, la pauvreté ; trente-deux pages.

En quatrième lieu : *comment on peut distinguer les faux prédicateurs des vrais* ? 1° S'ils prêchent sans mission ; 2° s'ils prêchent une fausse doctrine ; 3° s'ils prêchent *veritatem in dolo* et pour se soumettre les fidèles ; et s'ils pénètrent dans les maisons, etc. ; deux cent pages pour établir que les moines ne doivent être rien dans l'Eglise : *officium monachi est plangere et non docere*. De la confusion voulue entre l'ancien et le nouvel état monastique, Guillaume infère la condamnation du second.

La dernière *distinctio* n'a que peu d'étendue : onze pages ; elle expose *par qui et comment ces dangers doivent*

être éloignés de l'Eglise et comment doivent être punis ceux qui négligent l'obligation où ils sont de le faire.

Vient enfin la *table des signes auxquels on peut reconnaître les faux prédicateurs des vrais*. C'est à proprement parler la table des matières de la *distinctio tertia* et de ses cinquante articles.

Ce livre pour n'être pas nouveau dans le fond mérite cependant qu'on s'y arrête. Il est l'œuvre capitale de Guillaume et reproduit les pièces de tout le débat qui a été sa vie et la représente devant l'histoire.

Répétons-le encore une fois, le Maître de Saint-Amour ne connaît qu'une forme de vie religieuse : le cloître proprement dit, dont les différents ordres religieux qui se réclament de Saint-Benoît lui paraissent avoir donné une formule définitive. Le clergé séculier seul doit ensuite pourvoir aux besoins spirituels des fidèles.

Le premier chapitre de son livre est consacré presque entièrement aux frères qui allaient par le monde prêcher la religion, c'est-à-dire, aux Dominicains et aux Franciscains. Il veut, en vertu de ce qu'il croit un principe absolu, les exclure des fonctions sacerdotales extérieures et de l'enseignement pour les enfermer dans leurs couvents. Il étaye sa thèse de tous les textes qui lui paraissent aller à sa cause, soit de l'Ecriture, soit des Pères, et qu'il jette à profusion sur chacune de ses assertions.

La passion qui l'animait perce à la fin de ce chapitre quand il applique à ses adversaires les signes des précurseurs de l'antechrist, quand il transforme en satellites de la bête à sept cornes, Thomas d'Aquin et Bonaventure.

Il s'égare quand il exprime la crainte qu'ils séduisent la papauté, elle qui précisément les a envoyés en missionnaires.

Il est encore plus chimérique et visionnaire quand il prédit la fin des temps comme proche et imminente à cause

du schisme que ces « religions » nouvelles ne manqueront pas d'amener.

Il oubliait que, trois siècles avant lui, la dissolution de l'empire romain avait paru à plusieurs le signal de l'ultime cataclysme et que le monde avait survécu même à l'an mil !

Il est vrai que Bossuet est venu lui aussi expliquer à sa façon l'Apocalypse et montrer l'Antechrist dans Néron, et qu'un prélat du XVIII^e siècle identifiait avec Rousseau le précurseur du dernier soir !

Guillaume de Saint-Amour a manqué de sens historique ; il a méconnu une grande institution originale et hardie ; comme catholique, il est conservateur et routinier ; la papauté qu'il prétend avertir et conduire l'écarte d'un revers de main et poursuit son œuvre, renouvelant ses formes et ses cadres et marchant à la conquête de l'avenir.

Mais si Guillaume s'est trompé sur le fond, il garde son prix comme critique ; routinier avec méthode et conservateur avec logique, il n'a vu que le défaut des ordres nouveaux ; la passion lui a grossi quelques détails ; il les a dénoncés avec une vivacité souvent pleine d'apreté, mais avec beaucoup d'éloquence, et de savoir. Son tort et la cause de son insuccès est d'avoir été le champion intransigeant du passé, d'un passé qui ne voulait pas mourir.

Dans le deuxième chapitre, il précise son accusation : la *mendicité volontaire*, qu'il condamne d'après le précepte et l'exemple de l'apôtre Paul.

Son principe et le développement qu'il en donne sont étroits et exclusifs. Il peut y avoir d'autres vocations et d'autres besoins que ceux qu'a connus la primitive église et Paul n'a pu tout prévoir ! Et Guillaume aurait dû voir que l'Eglise n'était pas de son temps, au XIII^e siècle, ce qu'elle était aux temps apostoliques. Il aurait dû sentir aussi combien son argumentation était rétrograde, puisque, après l'épître de Paul, il va chercher des arguments dans le traité

de Saint-Augustin : *de opere monachorum* qu'il cite à satiété.

Le troisième chapitre est une peinture détaillée de l'hypocrisie, dont il applique les divers traits aux moines mendiants.

Vient d'abord une longue et lourde mercuriale sur l'*habit* qu'il faut conformer aux usages et à la profession, et où peut être il a voulu viser Louis IX, qui, disait-on, désirait prendre l'habit religieux. Il passe ensuite aux divers procédés à l'aide desquels les hypocrites trompent les gens. C'est une peinture un peu prolongée mais vigoureuse, où les traits vifs abondent, où Molière aurait pu puiser, que Rabelais a connue, que Scarron, Beaumarchais et d'autres n'ont pu que répéter et où le Maître de Saint-Amour se montre sinon leur égal du moins leur ancêtre.

« Jejunia vero plerumque faciunt superstitiosa, abstinendo scilicet a quibusdam cibis communibus, nec magno parabilibus, quamvis voluptatis, sed aliis cibis atque voluptuosis et magis sumptuosis utentes; ut illi qui abstinentes a carnibus, piscibus magnis, tam fluvialibus, quam maritimis, frequentius vesci volunt.... (1). Aliquando autem vere et austere jejunant hypocritae, quoad opus exterius, macerando scilicet carnem suam fere usque ad mortem; sed totum faciunt propter humanum laudem...(2) quando sciunt vel credunt se aliquid bene fecisse, vel dixisse, tunc errorum suum corrigi petunt, ut humiles videantur...(3) ».

Quelques traits, plus graves encore, rappellent les beaux endroits des Provinciales et Guillaume s'élève à une véritable éloquence en montrant ces hypocrites qui en arrivent à se duper eux-mêmes et à ne plus pouvoir se repentir.

Au point de vue littéraire, on ne peut qu'admirer ce chapitre, c'est évidemment le meilleur de l'ouvrage. Il faut ensuite élever les plus expresses réserves quant au fond et faire, en cela comme en tout le reste, la part de la passion et de l'aveuglement.

(1) Œuvres de Guillaume, édition de 1632, page 312.

(2) *Ibidem*, page 313.

(3) *Ibidem*, page 327.

Le chapitre quatrième énumère les cinquante signes où reconnaître les faux apôtres. Cet essai de signalement par méthode descriptive ne sert que de cadre pour tracer des moines mendiants un portrait parfois malicieux, souvent diffamatoire. Il les montre s'établissant au chevet des mourants et captant leurs héritages au prix de promesses fallacieuses ; s'insinuant auprès des veuves riches par de longues prières et de nouvelles dévotions ; s'attirant leur générosité et vivant à leurs dépens ; construisant des églises magnifiques ; décriant le clergé séculier pour se substituer à lui, etc. On croirait à le lire qu'il a servi de modèle pour les *Monita secreta* si fameux depuis.

Le dernier chapitre n'est qu'un résumé de l'ouvrage, moins net de contours, moins bon de forme et où rien de particulier n'est à signaler sauf le recours au Souverain Pontife et l'adjuration solennelle à lui faite de sauver l'Eglise pendant qu'il en est encore temps.

En somme, c'est le *Livre des périls*, revu et augmenté, surtout enrichi de citations nombreuses ; c'est l'esquisse sèche et nue arrivant au tableau vaste et coloré. Il y a entre eux la différence d'un premier trait à une peinture achevée, mais le fonds est identique ; c'est ce que le Souverain Pontife lui-même lui dira quand il le lui aura envoyé. Le premier est court et vif, plus bruyant et plus semé de gros mots, peut-être plus accessible à la masse des lecteurs ; l'autre est plus sérieux, plus méthodique, allant plus au fond des choses, avec des vivacités et des hardiesses adoucies et peut-être plus captieux à cause de cela.

Dans tous les cas, il nous serait impossible d'avoir une idée juste et claire de la querelle de l'Université et des ordres Mendiants sans avoir lu l'ouvrage de Guillaume, qui jette un grand jour sur l'état des esprits à cette époque.

Alexandre IV, étant mort de même qu'Urbain IV qui lui avait succédé, et Clément IV élu, le 5 février 1265,

Guillaume, qui supposait ce Pape moins hostile à ses idées que les précédents Souverains Pontifes, lui fit présenter son ouvrage par l'entremise d'un certain Thomas, docteur de Paris, qui se trouvait alors à Rome (1).

Clément IV le lut en partie et répondit à Guillaume par l'intermédiaire du même Thomas, le 18 octobre 1266 :

« Dilecto filio magistro Guilielmo de Sancto Amore. Si circa veritatis indaginem elaboras, si cautelas ecclesie colligis ex scripturis, dum modo tamen sobrius inquisitor existas, et activum evites scandalum, non te credimus arguendum. Sed cavendum est tibi ne vel preteritorum tuo hereat animo nimis tenax memoria. et sub doctrine specie detractoris colores insidias, vel illam objurgationem merearis audire qua Paulum tetigit Festus dicens : « Te multe littere faciunt insanire ». Sanè libellum novum evolvere cepimus quem misisti, qui licet interdum alias auras circinet, veterem tam multum sapit, et cum excussus fuerit et discussus, licet coloratior in aliquibus videatur, totam primi substantiam comprobabitur retinere. Verum quia totum non legimus, nichil tibi possumus respondere, nisi quod provida diligentia cor tuum munias, ne sub boni specie te seducat, qui se ut lateat in lucis angelum transfigurat. Nos autem cum nobis relegerimus opusculum et aliis amatoribus veritatis et eandem intelligentibus id communicaverimus, tunc quod nobis videbitur tibi dabimus intimare. Sed quia res forsitan abibit in longum propter negotiorum instantiam que de mundi diversis partibus nos solito acrius inquietant, dilectum filium magistrum Thomam supradicti praesentatorem operis ultra nolumus detinere.

« Datum Viterbii decimo quinto Kalendas Novembris, anno secundo nostri pontificatus » (2).

Dire à Guillaume qu'il lui serait répondu plus tard, quand le pape aurait eu le temps de lire son livre, c'était lui opposer une fin de non recevoir.

D'ailleurs, Clément IV ne s'en tint pas là ; il donna le livre au général des Dominicains, Jean de Verceil, qui commit à Thomas d'Aquin le soin de l'examiner. Le docteur

(1) Quelques-uns ont avancé que les *Collectiones* n'étaient pas de Guillaume de Saint-Amour et cela principalement parcequ'à la page 160 de l'édition de Constance, il est question du Pape Martin IV, postérieur à Guillaume. Denifle et Chatelain ont établi que le texte primitif avait été interpolé par Girard, de Reims, et que l'ouvrage appartient bien au Maître de Saint-Amour. Voir Cartulaire de l'Université, n° 412, note.

(2) Denifle-Chatelain, n° 415.

dominicain ne trouvant rien dans cet ouvrage qu'il n'eût déjà réfuté dans le traité théologique qu'il avait fait autrefois contre les *Périls des Derniers Temps*, réédita de nouveau ce travail contre ceux qui combattent la profession religieuse. Il y ajouta cependant peu après deux autres ouvrages de moins grande importance, les dix-septième et dix-huitième de ses œuvres, pour montrer en quoi consiste la perfection chrétienne et comment elle est atteinte par la vie religieuse. Guillaume ne répondit rien. Mais Gérard d'Abbeville, docteur de l'Université de Paris, publia peu après un livre contre les Mendians, les accusant de cent neuf erreurs. Ceux-ci répliquèrent aussitôt en l'accusant lui-même de soutenir cent trois propositions fausses ; Gérard alors attaqua avec violence le traité de Thomas d'Aquin sur la *Perfection chrétienne* et en fit une critique à laquelle le religieux ne répondit pas. Un cinquième libelle du même docteur lui attira une riposte de Thomas d'Aquin et une autre de Bonaventure, le franciscain, qui donna alors son *Apologie des Pauvres*, dernière réplique aux adversaires, demeurée sans réponse.

Le refus d'approbation du Souverain Pontife ainsi que ces divers événements dont Guillaume a dû être informé ne semblent pas avoir atteint ses convictions et sa constance.

Presque à la veille de sa mort, en 1270 ou 1271, il reçut une longue lettre de son ami Nicolas, trésorier de Luxeuil. Celui-ci déplorait les malheurs de son temps, où l'on voyait les exemples du Christ méprisés, l'institution apostolique défailante, les saints martyrs contestés, les précédents pontifes soupçonnés d'erreur, les fondements de l'Eglise ébranlés. » Il lui envoyait le traité : *de Perfectione et excellentia status clericorum*, qu'il venait de composer ; il le lui confiait d'autant plus volontiers « qu'il ne le croyait pas pressé d'occupations terrestres et que son esprit devait en être d'autant plus libre pour distinguer le vrai du faux, le sacré

du profane ». Il continuait en le priant de supporter avec courage son malheur, car il souffrait « pour la vérité », en témoignant le désir de le revoir ou du moins d'avoir une réponse de lui, ce qui ne lui est encore pas arrivé, non pas qu'il s'en plaigne, car il comprend que le Maître est obligé d'user de prudence; cependant cela lui sera une joie d'apprendre quelques détails sur son état, comment il a trouvé ce qu'il lui envoie et ce qu'il lui a déjà envoyé, et termine en priant le Seigneur de lui conserver son « vénérable et honoré père » et de le délivrer de la tribulation (1).

Guillaume lui répondit par la lettre suivante qui n'est point au recueil de ses œuvres publiées en 1632 :

« Karissimo in Christo fratri specialiter predilecto Nicolao, Guillerms de Sancto Amore, salutem cum sincera in Domino caritate. Libellos vestros letanter recepi, Karissime, a Spiritu Sancto, ut arbitror, editos per os vestrum, quos tanto libencius ac frequenter intueor, quanto per eos convincor, quam sincera et ferventi caritate amplexamini sacrosanctam ecclesiasticam ierarchiam, legislatore in monte Synai et beato apostolo in raptu ab ipso Domino exemplariter demonstratam, et per ejusdem apostoli spiritualem doctrinam a beatis Dyonisio et Ierotheo in scriptis redactam ac per sancta et veneranda sanctorum patrum consilia post modum explanatam, quantaque ira per zelum secundum scientiam vestre caritas moveatur contra illas ypocritas detestandos, qui se ipsos magis quam dominum predicantes, non ejus gloriam sed suam querentes, ac in se prefate ierarchie gradu infimo, si tamen in aliquo, existentes in supremum per superbiam erigentes, ac supremos contra divinam ordinationem in infimo collocantes, eandem sacram ierarchiam totis viribus nituntur subvertere et tam per se quam per seductos ab eis potentes seculi hujus quantum in eis est in immane periculum totius ecclesie reversare. Quoniam autem litteras meas dirigere ac verba mea per litteras destinata multiplicare non sine causa formido, id circo ad presens nichil aliud vobis scribo nisi quod magistro Thome exhibitori presencium fidem velitis omnimodam adhibere, in hiis que vobis ex parte mea vel verbo vel scripto duxerit intimanda. Valeatis in Domino. Hoc autem scitote quod plus quam velim exprimere desidero vos videre ac vestro colloquio congaudere » (2).

(1) Denifle-Chatelain, n° 439.

(2) Denifle-Chatelain, n° 440.

Le docteur Thomas dont il est ici parlé est sans doute Thomas de Cui-seaux, dont le nom se retrouve plusieurs fois dans ce récit. Voir aussi à son sujet : *Histoire littéraire de la France*, tome XXI, page 496.

Nous savons aussi qu'il fit à Lyon, vers la même époque, des séjours assez courts et que ces voyages donnèrent lieu à une constatation juridique dont le texte nous est demeuré (1).

Nous trouvons son nom, comme celui d'un témoin, au bas d'un acte de 1266, dont nous n'avons malheureusement qu'une copie plus récente. Le Sire de Saint-Amour, de concert avec ses deux frères, Humbert et André, engage à Jean de Chalon l'Antique, sire de Salins, sa terre et son château de Saint-Amour comme garantie d'un prêt de cent livres estevenantes :

« En témoignage de ceste chouse, nous havons prié et requis honoré homme et saige Maitre Guillaume de Saint-Amour, et messire Estienne, curé de Saint-Amour, qu'ils mettront leurs scels en les présentes lettres (2). »

Une de ses occupations fut aussi de restaurer un hôpital d'ancienne fondation déjà (3). A ses propres frais, dit-on, il fit construire un bâtiment plus vaste et donna pour cette construction la plus belle partie de son jardin, celle où

(1) Le 22 octobre 1283, le Chapitre de Lyon refusait de payer un droit de procuration levé par le Cardinal de Sainte-Cécile, disant que Lyon n'est pas en France :

« ... Secundum autem exemplum est quod cum Magister Guillelmus de Sto-Amore, olim magni nominis et magne auctoritatis doctor, fuisset ban-nitus a toto regno Francie propter aliqua que dixerat et fecerat contra regem et timeret ab initio intrare partem civitatis in qua est nostra major et matrix ecclesia Sancti Johannis, verens illam partem esse in regno, tandem, et per libros antiquos et per alia indicia, veritate comperta, partem illam publicè in aperto et indubitanter intravit et ibi pluries et pluribus diebus mansit. »

(Archives du Rhône. Fonds du Chapitre métropolitain. Armoire Elias, volume 35, n° 1).

M. C. Guigue : Cartulaire Lyonnais (Lyon 1893), 2^e volume, page 485.

(2) Archives communales de Saint-Amour.

(3) Cet hôpital, dit-on, avait été fondé vers 1160 par Jeanne d'Andelot, de la célèbre maison de Coligny, de concert avec diverses personnes pieuses de Saint-Amour et des environs. Il reste encore, dans les Archives, quelques parchemins de cette époque, presque illisibles en totalité, qui semblent en faire mention.

coule la source du *Soujet*. Le rez-de-chaussée était occupé par une vaste salle le long des murs de laquelle étaient rangés les lits des malades ; à l'une des extrémités, *au côté de bise* (nord), s'élevait un autel entouré d'une balustrade, sorte de chapelle où se célébraient les messes que pouvaient suivre du regard et sans se déranger tous ceux qui étaient couchés ; à l'autre extrémité, *du côté du vent*, s'ouvrait une de ces vastes cheminées comme en conservent encore nos vieilles maisons.

Autour de la cour qui précède l'entrée, se trouvaient les logements des personnes employées au soin des pauvres malades, ainsi que les magasins et les autres dépendances. Les contemporains ne pouvaient savoir encore tout ce qu'il ferait pour assurer l'avenir de cette fondation, et leurs désirs ne pouvaient aller aussi loin que sa générosité. Après six siècles écoulés, cet hôpital est riche encore des dons de Guillaume et tandis que, hormis les érudits de profession, tout le monde ignore le nom du théologien, les malheureux de son pays jouissent encore de ses bienfaits.

La mémoire du passé n'a rien conservé de plus sur le dernier séjour de Guillaume dans sa ville natale, et son testament, quelque détaillé qu'il soit, ne nous en apprend rien. Nous n'avons non plus rien de précis sur son prétendu retour à Paris en 1263. Quelques auteurs du dix-septième siècle ont écrit que, le Pape Alexandre IV étant mort le 25 mai 1261 et le Français Urbain IV élu le 29 août suivant, celui-ci permit à Guillaume de rentrer à Paris, où il vint au printemps de 1263 et fut reçu en triomphe par l'Université(1). La chose n'est pas possible, et les plus exacts chroniqueurs n'en parlent point. Tillemont soutient au contraire qu'elle n'a rien d'improbable, puisque nous voyons

(1) Du Boulay, p. 368-369 ; Saint-Amour, préface, 63-64.

Les auteurs modernes qui ont touché à cette question ont amplifié encore avec un lyrisme digne d'un événement plus certain. « Le retour de Guillaume à Paris fut un véritable triomphe ; il reçut de la population de

par les détails d'un procès que Guillot, le bedeau de la nation de Picardie, excommunié et exilé par Alexandre IV, était en 1263 rentré en grâce et avait repris ses fonctions. Mais cela ne prouve que bien peu, car qui nous dit que Guillot ait refusé de se soumettre et ait été absous quand même, tandis que nous savons très bien que Guillaume ne s'est jamais soumis ?

Duboulay, Tillemont et surtout l'éditeur des *Œuvres* de Guillaume en 1632, qualifient celui-ci de *Socius Sorbonicus*; ils en font l'ami de Robert de Sorbon, l'un des quatre premiers professeurs de la nouvelle maison fondée à Paris et devenue depuis la Sorbonne.

Or, Guillaume quitta Paris au mois de septembre vraisemblablement et n'abandonna plus Saint-Amour où il mourut en 1272 comme nous l'allons voir ; et la fondation de la Sorbonne est de 1257.

Cette « erreur » peut provenir de deux causes. On bien l'on a confondu Guillaume de Saint-Amour avec son neveu Pierre de Saint-Amour qui fut effectivement docteur en théologie, peut-être même de la maison de la Sorbonne, recteur de l'Université, et chanoine de Mâcon, ville où il mourut en 1295(2); ou bien on a voulu, en 1632 en particulier, et au XVII^e siècle en général, à l'époque du Gallicanisme, parer la mémoire de Guillaume du plus grand nombre de titres possible pour fortifier son autorité.

Nulle part non plus il n'est dit, dans les documents originaux, qu'il ait été recteur de l'Université.

Enfin, « l'an de nostre Seigneur, mil deux cent septante-deux, — disaient les papiers aujourd'hui perdus du cha-

la capitale cet accueil qui fait pâlir l'envie et que l'enthousiasme général seul peut accorder. » (Corneille Saint-Marc, p. 24.) — Voir aussi : Tissot, *Leçons de littérature française ancienne et moderne*, qui compare ce retour à celui de Voltaire au dix-huitième siècle.

(2) Et à qui nous consacrerons tout prochainement une Notice spéciale.

pitre de Saint-Amour, — mourut vénérable homme Messire Guillaume de Saint-Amour, docteur en sainte Théologie, homme très docte et très excellent, lequel étant et travaillant au lit de maladie extrême, très sain de sens et d'entendement ; demanda (que) le précieux corps de J.-C. luy fût apporté et, quand on lui présenta ledit corps de J.-C. en la présence du peuple, il confessa grandement la foy de notre Sauveur et Seigneur en ces paroles : « Voicy, sous
« les espèces du pain, le vrai Dieu et le vrai Homme, chair
« vive ; le Père engendra le Fils éternellement, lequel est
« né de la Vierge Marie, passible a conversé avec les hommes ; homme passible a été crucifié, mort comme
« homme passible et ressuscité de mort, le tiers jour, im-
« passible. » Et alors reçut le précieux corps de J.-C. en grande révérence et crainte, en présence de Messire Etienne chapellain de Saint-Amour ; de Messire Etienne, curé de Domseure ; de Guillaume Cachet ; de Guillaume de Bresse (*ou de Bornes*) ; Guichard de Villeneuve, prebtre ; messire Pierre de Saint-Amour, chanoine de Mâcon, de Messire Guy Camus, clerc, et de plusieurs autres. »

La date exacte de la mort du docteur de Saint-Amour nous est donnée aussi par l'Obituaire de St-Vincent de Mâcon dont nous avons déjà parlé :

« Idibus septembris... anno M.CC.LXXII obiit bonae memoriae magister Guillelmus de Sancto-Amore, subdiaconus, doctor egregius artis theologiae, equitatis et justitiae certarumque virtutum munere mirabiliter adornatus, sub pectore cujus olim clausa fuit (.....), qui dedit beati Vincentio, pro anniversario suo, presentibus distribuendo, sexaginta libras matisconenses, de quibus capitulum acquisivit redditus infra scriptos ad opus anniversarii supra dicti, proquo augmentando domnus Petrus de Sancto-Amore, archidiaconus, nepos ejus et heredes, bonis propriis suis, dedit viginti solidos matisconenses censuales, cui archidiacono capitulum concessit quod obedienciarum Sancti Amoris ultra Sagonum (?) reddant et solvant in perpetuum, pro dicto anniversario, trigenta quinque solidos matisconenses et tres prebendarios Silignis in eleemosina super medicamentum decimae de Avenus (?) sitas in parrochia de Andelot, acquisitae

ab ipso archidiacono nomine capituli matisconensis, adjunctae et incorporatae obedientiae supredictae... (1) ».

Guillaume fut inhumé dans un tombeau placé en dehors de l'église paroissiale, *du côté du vent*, près de la porte principale et légèrement enfoncé dans la muraille sous une petite voûte (2).

Plus tard, on y grava ces quatre vers, qui témoignent de l'admiration des compatriotes du docteur et de leur reconnaissance.

DUX ET LUX CLERI, RIGOR ET SENTENTIA VERI,
VIR PIUS ET CHARUS VIDUIS, JACET HIC TUMULATUS.
OMNIBUS, HUNC, HORIS, PLEBS SANCTI PLANGAT AMORIS,
TUTOREM VILLÆ, TUTOR QUIA DEFICIT ILLE.
OBIIT 1272 (3).

La pierre sur laquelle on lit cette épitaphe ne remonte probablement pas au delà du 17^me siècle, époque où sans

(1) Communiqué par M. le baron Lombard de Buffière, à qui appartient l'original.

Guillaume de Saint-Amour est donc mort exactement le 13 septembre 1272.

(2) Voici du reste ce qu'en dit un habitant de Saint-Amour, messire Colombet, qui écrivait au commencement du dix-huitième siècle :

« Sepulchrum hujus celeberrimi doctoris visitur in ecclesia parochiali sanctorum Amoris et Viatoris, in parte spectante meridiem, sub fornice quæ tegit jacentem hunc tumulum : vulgo fertur inclusos fuisse celebres hujus doctoris varios libros ut posteritati perirent sed multum dubius est ille rumor, nam in testamento dederit suos libros et mortuus fuerit in communione Ecclesiæ ut patet in sermone quem habuit in præsentia S. S. corporis Christi, quem superius retuli. »

Ces renseignements se trouvent transcrits à la dernière page du premier des manuscrits de l'hôpital de Saint-Amour, où se trouve la copie du testament de Guillaume. On lit à la suite ces deux lignes : « Testamentarias tabulas suppediavit nobis R. D. Colombetus Theologus, die 26 Augusti, anno Domini 1616 ».

(3) A la fin du manuscrit de l'hôpital, on lit cette traduction française de l'épitaphe de Guillaume :

De tous les clers l'exemple et la bannière
Et la rigueur de la sentence dernière.

doute on restaura le tombeau de Guillaume (1) alors qu'à Paris on publiait de nouveau ses œuvres, sous l'influence des opinions gallicanes.

Un peu plus tard, vers la fin du 18^me siècle, lorsqu'on transporta loin de l'église, autour de laquelle il se trouvait, ce cimetière commun, on déranger encore une fois les restes du docteur et on les descendit dans un caveau intérieur, creusé sous le maître autel, du côté de l'Evangile. En 1822, M. le chanoine Perret, alors curé de Saint-Amour, entreprit de faire daller à nouveau l'église entière. On découvrit donc le caveau. Un des fabriciens, M. Charpy, notaire, y descendit et rapporta y avoir vu au milieu un tombeau sans inscription sur lequel étaient déposés ce qu'il a cru être les restes d'une calotte ecclésiastique et d'une paire de sandales ou de chaussures. Comme la réparation de l'église avait accumulé des matériaux divers et des plâtras, pour éviter des frais de transport, on fit simplement jeter ceux-ci dans le caveau de Guillaume de Saint-Amour, qui se trouva ainsi comblé aux trois quarts, jusqu'à la naissance de la voûte, et on le scella d'une pierre neuve et indifférente; l'ancienne avec son inscription servit et sert encore à daller un corridor extérieur, elle est déjà à demi usée par les pas des fidèles. Il y a quelques années, en déplaçant le maître-autel on ouvrit encore une fois le caveau et je l'ai vu tel que je viens de l'indiquer, presque rempli; on le referma sans y rien tou-

Homme pieux, aux pauvres charitables,
Est inhumé dans ce tombeau notable ;
A toutes heures, peuple de Saint-Amour
Pleure, regretté par pitié et amour
Celuy qui estoit sans faillir
Le vray tuteur qui icy est enseveli.
Dieu aye son âme.

(1) Vers le 18^me siècle également l'hôpital fit peindre d'après le frontispice des *Œuvres* de Guillaume de St-Amour, publiées en 1632, un *portrait* du maître, dont nous parlons plus loin, dans l'appendice IV.

cher. L'entrée en est facile à retrouver : elle est directement derrière le coin de l'évangile, à un mètre cinquante environ de la base arrière de l'autel.

C'est auprès de ce tombeau naguère profané et aujourd'hui si complètement méconnu, que, jusqu'à la Révolution, les bourgeois de Saint-Amour s'assemblaient chaque année pour élire le nouveau recteur de l'hôpital, et que, tous les dimanches, après la grand'messe de la Familiarité, le clergé venait processionnellement réciter un *De profundis*. C'est là que dort son sommeil séculaire et introuvable, après une vie si tourmentée, Maître Guillaume de Saint-Amour, sous-diacre, docteur en théologie, ancien professeur à l'Université de Paris et ancien procureur général de cette même Université, jadis recteur de Graille, chapelain du Souverain Pontife, chanoine de Beauvais et de Mâcon, à jamais bienfaiteur insigne de l'hôpital de Saint-Amour et des pauvres.

APPENDICES

I. — TESTAMENT DE GUILLAUME DE ST-AMOUR

L'original de ce document est perdu depuis fort longtemps, ainsi que le constate l'attestation suivante :

« Le vingt-unième jour du mois de mars (1626), par devant
« nous Philibert Colombet, docteur ès Saints décrets, official
« ordinaire du diocèse de Lyon rière le comté de Bourgoingne,
« en l'audience des causes de lad. officialité, comparant par de-
« vant nous judicialement, messire Jehan Nurrin, archiprebstre
« et promoteur en lad. officialité, nous a remontré qu'il a
« cause par devant nous contre les sieurs recteurs de l'hospital
« de Saint-Amour au fait de la reddition des comptes dud.
« hospital, en laquelle il est nécessaire qu'il ayt communication
« du testament de messire Guillaume de Saint-Amour, docteur
« en théologie, et après avoir fait tout son pouvoir de trouver
« l'original dud. testament contenant la fondation et la dotation
« dud. hospital, il ne l'a peult recouvrer, ayant esté esgarée au
« temps des guerres qui ont régné dès la mort dud. testateur
« advenue il y a plus de trois cent soixante-trois ans (1); au
« moyen de quoy led. promoteur auroit recouvrée une copie
« dud. testament aux archives de l'esglise dud. Saint-Amour,
« non signée, et l'ayant communiquée aux sieurs ecclésiasti-
« ques, luy ont dict que c'estoit la vraye copie dud. testament,
« l'ayant ouy lire plusieurs fois et ouy dire aux anciens de leur
« souvenance que le contenu d'icelle estoit le propre testament
« dud. feu messire Guillaume de Saint-Amour; pour vérifica-
« tion et attestation de quoy il nous a requis prendre le serment

(1) Lire : 354 ans.

« desd. sieurs ecclesiastiques, et comparant par devant nous
« messire Jehan Perriquault, prebstre et âgé de septante deux
« ans, messire Claude Colombet, âgé de cinquante huit ans,
« messire Amour Teppe, aussi prebstre, âgé de cinquante-trois
« ans, messire Jehan Gillet, curé de Condal (1), âgé de cin-
« quante-quatre ans, Claude Desbon, de quarante-trois ans, les-
« quelz par leurs sermentz *ad pectus*, après avoir ouy la lec-
« ture de la susd. coppie, ont dit qu'elle estoit véritable pour
« en avoir veu diverses semblables coppies es mains de plusieurs
« bourgeois de la ville, et avoir ouy dire de tout temps que
« c'estoit la vraye coppie de l'original dud. testament qui con-
« tenoit la fondation dud. hospital. Et de ce que dessus led.
« promoteur a quis acte et que led. testament soit enregistré
« rière le greffe de nostre officialité, à fin de perpetuelle mé-
« moire, ce que nous luy avons octroyé, ordonnant au greffier
« de lad. officialité faire lad. enregistrement pour y avoir recours
« quand besoing sera. Faict les an et jour susd. ».

« *Signé* : Colombet, prebstre ; Perriquault, prebstre ; Teppe,
« prebstre ; Desbon, prebstre ; Gillet ; Philibert Colom-
« bet, prebstre, official ; Nurrin, archiprebstre ; Mercier,
« greffier ».

Depuis lors, plusieurs copies furent faites de ce document. Deux d'entre elles se trouvent aux archives de l'hôpital de Saint-Amour, et des habitants de la ville en possèdent d'autres, toutes du dix-septième siècle. Les manuscrits Chifflet, de la bibliothèque de Besançon, en contiennent aussi une, de 1611 (2). Ces diverses transcriptions présentent entre elles de légères variantes provenant assurément de l'inattention des copistes. Nous les avons avec soin collationnées entre elles, pour rétablir dans son intégrité primitive le texte reconnu authentique il y a deux siècles et demi. Cependant nous croyons ne pas nous tromper en affirmant que le document primitif devait être rédigé en latin, comme tous les actes officiels de cette époque. Tout nous porte à le croire : la qualité du personnage qui teste, son

(1) Condal, commune du canton de Cuiseaux (Saône-et-Loire).

(2) Volume XVIII, fol. 86-93.

éducation, la continuelle habitude qu'il avait de la langue latine pour parler et écrire, jusqu'à certaines tournures des phrases du testament qui sentent la traduction et ont en français une allure gênée. Mais si nous sommes à peu près assurés de son intégrité substantielle, nous n'oserions en dire autant de son intégrité matérielle : le lecteur attentif remarquera de loin en loin des obscurités, on sent qu'il manque quelque chose sans pouvoir dire quoi ; ailleurs, il y a comme des solutions de continuité, des sauts brusques de la pensée qui va sans transition d'une idée à une autre.

« En nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen.

« Je messire Guillaume de Saint-Amour, docteur en sainte
« Théologie, sain d'entendement et de corps, pensant à la mort,
« affin que je ne meure sans tester, que Dieu ne veuille, dis-
« pose de ma dernière volonté en ceste manière.

« Premièrement, je institue mon héritier Pierre Bellisson,
« mon nepveur, chasnoyne de Mascon.

« *Item*, je donne et lègue quarante livres tornois à la fabric-
« que de Saint-Amour ; je donne vingt livrès viennois pour faire
« livres nécessaires en lad. esglise.

« *Item*, pour faire mon anniversaire tous les ans à lad es-
« glise, je donne et lègue trente livres desquelles soient achep-
« tées rentes par la main de mon héritier, pour payer prebstres
« et clers, tous les ans au jour de mon trépas, lesquelz seront
« présents à la célébration dud. anniversaire.

« *Item*, pour faire mon anniversaire en l'esglise de Mascon,
« je donne et lègue soixante livres masconnoises et veult que
« cet anniversaire soit prins sur la tierce partie du diesme
« d'Andelost (1), laquelle m'est engagée pour trente livres vien-
« nois par Guillaume, filz de feu Amey d'Andelost, et dessus les
« deux parties du diesme de Toissia (2) lesquelles me sont en-
« gagées pour soixante livres viennois par monsieur de Laubes-
« pin, s'il n'advient qu'elles ne soient réacheptées moy vivant;

(1) Andelot-lez-Saint-Amour, commune du canton de St-Julien (Jura).

(2) Thoissia, commune du canton de St-Julien (Jura).

« mais s'il advient qu'elles soient réachaptées après ma mort,
« alors soient acheptées rentes de l'argent dessusd. ; lesquelles
« soient distribuées tous les ans à ceulx qui seront présentz à
« mon anniversaire.

« *Item*, à la fabricque de l'esglise de Saint-Jehan d'Estreul (1)
« ou à l'ornement d'icelle donne et lègue dix livres.

« *Item*, à la fabricque ou ornement de l'esglise d'Anelost,
« donne et lègue cent solz.

« *Item*, aux pauvres honnestes de la paroisse de Saint-Amour
« ou environ, lesquelz ne suyvent point oysiveté volontairement
« et ne peuvent avoir compétente sustentation de leurs biens ou
« labours ou aultrement sans péché, lesquelz par cause proba-
« ble ont honte de mendier, mesmement si aucun d'eux m'at-
« touchent de lignaige, en quelque lieux qu'ilz soient, donne et
« lègue cent et cinquante livres.

« *Item*, aux pauvres honnestes de lad. paroisse ou d'entour,
« lesquelz ne suyvent point oysiveté de leurs volontés et ne peu-
« vent avoir sustentation de leurs biens ou de leurs labours ou
« aultrement sans péché, et, pour ce, mendient par nécessité
« inévitable, mesmement si aulcung d'eux m'atouche de sang
« ou lignaige, en quelque lieux qu'ilz soyent, donne et lègue
« quarante livres.

« *Item*, pour marier pauvres filles honnestes de la paroisse de
« Saint-Amour ou d'auprès, principalement celles qui m'attou-
« chent de sang ou de lignaige, en quelque lieu qu'elles soient,
« donne et lègue cent et cinquante livres Et pour lesd. pau-
« vres soient distribués les légatz dessusd. par les mains de
« mon héritier et de mes exécuteurs, selon la plus grande ou
« moindre indigence d'iceulx et selon la plus grande ou moin-
« dre propinquité de lignaige.

« *Item*, pour reffaire ou rabiller les pontz de la ville et les
« mauvais passages de la paroisse de Saint-Amour ou environ,
« là où mes exécuteurs verront estre expédient, donne et lègue
« quarante livres.

« *Item*, donne et lègue dix livres pour les choses nécessaires

(1) Saint-Jean-d'Etreux, commune du canton de Saint-Amour.

« à la maladière de Saint-Amour, pour appliquer aux usages
« qu'il semblera bon à mes exécuteurs (1).

« *Item*, des quatre cent et sept livres que me doit Jacques de
« Ruillia, je luy en remès cent et quarante pour marier ses deux
« filles ; et si led. Jacques me paye led. debt, je veux que mon
« héritier paye led. légat de cent et quarante livres pour marier
« sesd. filles.

« *Item*, donne et lègue huit cent livres à l'hospital, lequel
« j'ay eddiffié à Saint-Amour, pour le remède de mon âme et
« des âmes de mes parents et amys, et mesmement pour le re-
« mède de l'âme de Hugue, illustre duc de Bourgoingne (2),
« pour loger et recepvoyr les pauvres de Nostre-Seigneur tant
« sains, que mallades.

« *Item*, donne et lègue aud. hospital tous mes biens inmeu-
« bles, lesquelz je ne aurois donné ny légué à aultre personne.
« Et si Pierre mon nepveur et héritier, a aulcung droict en aul-
« cuns de mes biens inmeubles, je veulx et commande qu'il
« remette led. droict en récompense de son institution.

« *Item*, je laisse à mond. héritier, outre la quarte à luy deue
« par droict d'institution, l'usage et demourance de mon do-
« maine assis jouxte la porte aux Alinières, d'aillant qu'il est
« contenu dans la clausure des murs, lesquelz envyront led.
« domaine ; c'est à savoir jusqu'à la porte du Quarré, par la-
« quelle on va aud. hospital, ensemble les instrumentz et
« ustensilz dud. domaine, excepté la vaisselle d'argent, en con-
« dition que après sa mort naturelle ou civile led. domayne, en-
« semble tous instrumentz et ustensilz dessusd. retournent fran-
« chement aud. hospital. Mais si mond. héritier en sa vie peult
« vendre led. domayne à pris compétent, je veux qu'il en aye

(1) Guillaume de l'Aubépin, seigneur de Saint-Amour, ou son fils, Guillaume II, fondèrent un hôpital pour les lépreux, vers 1260. On sait fort peu de chose sur cet établissement qui a disparu depuis très longtemps sans qu'on puisse déterminer l'époque, et dont les revenus furent sans doute réunis à ceux du grand hôpital. Le lieu où il se trouvait, à quelque distance de Saint-Amour, porte encore aujourd'hui le nom de *Maladière* (ou *Maladrerie*).

(2) Hugues IV, duc de Bourgogne, de 1218 à 1272.

« la moytié du pris oultre la quarte dessusd., et que led. hospital aye l'autre moytié.

« *Item*, je donne et lègue à la femme de Pierre Bellisson et à ses enfans mon domayne assis jouxte la porte de Comba, lequel j'ay achepté de Jacques Bellier, ensemble la vigne y touchant, laquelle j'ay acheptée de la fille Guillaume Roy et de Alix, sa mère, et de Robert Foudra, mary de lad. Alix, soubz telle charge qu'elle et sesd. enfans rendront tous les ans pour led. domayne aud. hospital quarante solz de cense. Mais s'il advenoit que icelle mourust sans hoirs de son corps, je veux que ce légat retourne franchement aud. hospital. Et si les héritiers dud. Jacques Bellier, vendeur, réclamoient ou querelloient aulcung droict contre led. domayne, je veux que lad. Alix, légataire dud. légat, ou ses hoirs recouvrent vingt livres, lesquelles led. Richard, filz de feu led. Jacques, père desd. heritiers, me doit, ainsi qu'il est plus amplement contenu en lettres, et instrument sur ce faictz et receuz, et que néanmoins lad. Alix, légataire, deffende son légat ; mais si les heritiers dud. Bellier ont pour agréable et ratifient d'autant qu'il sera en eulx lad. vendition, combien que cela soit d'avantage, et de ce octroyent à lad. légataire public et légitime instrument, je veux que lesd. vingt livres leur soyent franchement remises et laissées.

« *Item*, de deux corps de droict civil que j'ay, je donne et lègue le meilleur d'iceulx aud. maistre Jacques, mon neveu, lequel j'ay achepté pour led. Maistre Jacques, ensemble la somme adjointe ; et mes autres livres que je ne auray léguez à autres personnes ou lieux, je donne et lègue aud. Jacques et à Pierre, mon héritier, en commun, et veux que ceste partye de livres, ne soit point comptée en la quarte dud. Pierre, mon héritier.

« *Item*, aud. maistre Jacques quicte et remis cent livres, lesquelles il me doit, s'il n'advient qu'il me les paye devant ma mort, et s'il me les paye moy vivant, je lui lègue et donne autant.

« *Item*, laisse ma vaiselle d'argent aud. Pierre, mon héritier, comprise en la quarte à luy due.

« *Item*, de cinq cent livres que me doibt led. héritier, je
« veux que cent livres luy soient comptées à la quarte à luy
« deue, et les autres luy quicte et remès.

« *Item*, je donne et lègue cent livres pour récompencer et
« rémunérer mes serviteurs, jouxte la qualité de leurs person-
« nes et jouxte la qualité de leurs services, lesquelles seront
« distribuées sellon l'arbitrage et avoir de mon héritier et de
« mes exécuteurs. Et veux que mes exécuteurs puissent aug-
« menter ce légat, s'il leur semble estre expédient.

« *Item*, donne et lègue à Berthet de Mont, mon serviteur et
« parent, oultre la participation du légat faict à mes serviteurs
« et mes parentz, quarante livres.

« *Item*, donne et lègue dix livres à maistre Bernard de Char-
« naye qui m'a aultrefois bien servy.

« *Item*, à messire Crispy, prebstre, donne et lègue cent
« solz.

« *Item*, donne et lègue quarante livres pour faire dix calices
« d'argent à dix églises de l'archiprebstrise de Collignya (1) et
« aussi à chascung curé, combien qu'il ne soit pas prebstre,
« donne et lègue cinq solz.

« *Item*, en mon testament présent confirme le codicile, si
« après led testament en fais aulcung.

« Et de ceste mienne et dernière volonté constitue mes execu-
« teurs messire Pierre Lasomme, prebstre, chappellain de l'autel
« major de Saint-Vincent de Mascon, et messire Jacques mond.
« nepeur, et à chascung d'eulx, donne vingt livres pour leurs
« peynes et labeurs de ceste mienne exécution.

« *Item*, j'entends tous les dessus de légatz de monnoye vien-
« noise, fors que le légat de l'anniversaire de Mascon.

« *Item*, adjure par Dieu tout-puissant, tant mes exécuteurs
« que mes héritiers et leur commande soubz le péril de leurs
« âmes, qu'ils accomplissent et exécutent ceste mienne der-
« nière volonté entièrement et féallement, tant qu'il leur sera
« possible.

« *Item*, s'il advient que en ce testament la loy Falcidia eust
« lieu, je veux que mon héritier de tout ainsy des choses léguées

(1) Coligny (Ain).

« en causes pieuses en puisse défalquer tant qu'il aye sa quarte
« entière, selon le jugement de mes exécuteurs ; et si oultre lad.
« quarte et les dessusde légatz il demouroit quelque chose de
« mes biens, je veux et commande que mesd. exécuteurs le
« baillent et laissent en causes pieuses, selon que à eulx et à
« mon héritier sera veu estre mieux expédient.

« *Item*, veux et commande que si mond. héritier et mes exé-
« cuteurs voyent aulcuns desd. légats estre trop petitiz, qu'ils
« ayent puissance de oster de ceulx qu'il leur semblera estre
« trop grandz et d'adjouster à ceux qu'il leur semblera estre
« trop petitiz, en sorte que la somme totale desd. légatz ne dé-
« croisse point, mais demeure toute une ou plus grande, sinon
« que par nécessité de la loy Falcidia soit faicte diminution de
« tous les légats, laquelle chose je ne crois.

« *Item*, je veux et commande que si des légatz desd. anni-
« versaires ou du légat de l'hospital dessusd. ne peuvent incon-
« tinent estre acheptées rentes, pour ce que l'on n'en trouve-
« roit point à vendre, que cependant l'argent desd. légatz soit
« mis ès mains de marchans légimes, s'il s'en peult trouver,
« affin que du juste et légitime gain dud. argent soient faictz
« les anniversaires dessusd. et le prouffit dud. hospital, et baille
« la charge et sollicitude de cecy à mond. héritier et aux exé-
« cuteurs dessusd.

« *Item*, veux et commande que mon héritier, tant qu'il vivra,
« ensemble le chappellain de Saint-Amour, ayent le régime
« dud. hospital, affin que eulx deux instituent et destituent les
« serviteurs et gardes dud. hospital, soient hommes ou femmes,
« ainsy qu'ilz trouveront estre expédient. Et après la mort dud.
« héritier, seront esleus tous les ans par les bourgeois de Saint-
« Amour, lesquelz serontz présentz en l'église, à l'heure de la
« messe, le dimanche de la my-careme, deux bourgeois de
« lad. ville qui ayent la puissance de régir led. hospital en la
« manière dessusd. ; et tous les ans en suyvant semblablement
« iceulx ou aultres bourgeois de la mesme ville pour faire led.
« régime, ainsy qu'il sera veu estre expédient à la plus grande
« et sayne partye desd. bourgeois ; auxquelz recteurs dud. hos-
« pital soit dict par lesd. bourgeois et aud. chappellain, après

« qu'il auront prins la charge dud. hospital qu'ilz exercent féal-
« lement led. régime et sur le péril de leurs âmes.

« *Item*, s'il advient que, moy vivant, je paye aulcung desd.
« légatz en tout ou en partye, je veux que après ma mort mon
« héritier ne soit point tenu à payer desd. légatz ce que par moy
« aura esté payé, sinon que ma substance fut si grande au temps
« de ma mort que tous les légatz dessusd. et la quarte de mon
« héritier en puisse estre pleinement payé sans diminution de
« l'un ni de l'autre.

« Et si cette mienne disposition ne vault par droict de testa-
« ment solennel et escript, je veux qu'elle vaille par droict de
« testament nuncupatif, et si elle ne vault ainsy, je veux qu'elle
« vaille par tel droict que aulcune dernière volonté peult
« valloir ou de droict civil, ou de droict canon, ou de cous-
« tume.

La teneur du Codicille.

« En nom de la sainte indivise Trinité, du Père, du Filz et
« du benoist Saint-Esprit, Amen.

« L'an de Nostre-Seigneur mil deux cent septante deux, au
« mois de septembre, je messire Guillaume de Saint-Amour,
« docteur en Théologie, sain d'entendement, après mon testa-
« ment jadis faict, fais ce codicille pour changer ou augmen-
« ter, ou diminuer ou oster aulcunes choses contenues aud. tes-
« tament.

« Je veux que le légat soit doublé que j'ay faict à mon nep-
« veur messire Jacques, par lequel luy quicte et délaisse cent
« livres qu'il me doit, et luy donne aultant, s'il me les paye
« durant ma vie.

« *Item*, je veux que le légat que j'ay faict de la maison que
« j'ay acquis de Jacques Bellier, avec ses appartenances, et de
« la vigne joignant, située dessus l'estang du Convent, soit nul ;
« car depuis j'ay donné lad. maison avec ses appartenances et
« la vigne susd. à Pierre de Mont, mon nepveur.

« *Item*, je donne et lègue à Humbert de Mont, mon parent
« et serviteur, et à Michel, son frère, ma maison de pierre, la-
« quelle j'ay édifiée jouxte ma chapelle au jardin lequel j'ay

« acquis de Béatrix, femme de Claude Pellestier, avec la place
« joignante, que j'ay environnée de murailles et révoque le légat
« que j'ay faict aud. Humbert de quarante livres, luy donnant et
« léguant cent livres, ensemble son frère dessusd. pourveu et
« en sorte que led. Michel, frère dud. Humbert, aye la tierce
« partye en tout ce légat, ou aussy moindre ou point, s'il semble
« estre expédient à mon héritier et à mes exécuteurs.

« *Item*, augmente le légat que j'ay faict à mes exécuteurs à
« ung chascung de vingt livres jusques à un chascung de quarante
« livres.

« *Item*, augmente jusques à vingt livres le légat que j'ay faict
« de cent solz à messire Anthoine Crispy, et de ce soit content
« led. Anthoine pour son service jusqu'à ce aujourd'huy.

« *Item*, remes et quicte Guy de Branges, lequel m'a autrefois
« servy, pour le récompenser, le debte qu'il me doit de vingt
« livres, et s'il me paye tout ce qu'il me doit, durant ma vie, je
« lui donne et lègue vingt livres.

« *Item*, du debte que me doit Guillaume Ronchin, jadis mon
« serviteur, confesse qu'il m'a esté satisfait en partie par paie-
« ment et en partie par rémission, jusques à la somme de quatre
« livres, lesquelles je remes et quicte agréablement à ses
« enfans.

« *Item*, je augmente jusques à deux cent livres le légat que
« j'avois faict aux deux filles de Jacques de Ruillia, pour les
« marier, de sept vingt livres que j'avois remis et quicté à leur
« père du debte qu'il me debvoit; et si le père me paye tout ce
« qu'il me doit, en ma vie, je veux que l'on donne deux centz
« livres aud. filles pour les marier.

« *Item*, du légat faict aux pauvres honteux de mendier et
« mesmement à ceux qui sont de mon sang et lignage, je veux
« que Bernard de Mont, mon cousin germain, en aye trente li-
« vres, et Helye, femme de Michiel de Corcelles, en aye dix
« livres, et Guillaume de Mont, dix livres, et le demourant dud.
« légat soit distribué aux aultres pauvres, selon l'advis et juge-
« ment de mes exécuteurs.

« Et du légat que j'ay faict pour marier pauvres filles, je veux
« que les deux filles de Helye à marier en ayent vingt livres et

« les filles de Nicole de Champaigna vingt livres ; et à la fille
« de Béatrix, femme de Poncet Dufour, je donne et lègue dix
« livres ; et le demourant de ce légat soit distribué par mes
« exécuteurs à aultres pauvres filles, selon leurs arbitrages et
« bon advis.

« Et du légat que j'ay faict à l'hospital, parce que mes biens
« ne peuvent suffire pour payer tous les aultres légatz, j'en oste
« trois cents livres pour accomplir les aultres légatz.

« Aussy veux et commande à Pierre mon nepveur et héritier,
« et luy enjoins sur le péril de son ame qu'il donne cent livres
« de mes biens à Poncette, femme à Pierre Bellisson, lesquelles
« ne soient point mises ès mains de son mary, mais ès mains
« de lad. Poncette, ou aux mains de quelque homme de bien
« qui sera esleu à la volonté de lad. Poncette, afin que du juste
« gain dud. argent il donne à lad. Poncette pourtion légitime
« pour substanter elle et son mary et ses enfans ; et quand elle
« voudra avoir rièrè elle lesd. cent livres, qu'elles luy soient
« rendues.

« Les tesmoins à ce codicille appelez et priez tous ensemble
« sont messire Estienne, chappellain de Saint-Amour ; messire
« Estienne Crispy, curé de Donseurre ; Nicollas, chappellain de
« Donseurre ; messire Guillaume Vieux, de Saint-Amour, et
« messire Guillaume Cachet, prebstre ; lesquels tous à ma re-
« quèste ont soubscript de leurs propres mains et ont mis leurs
« propres seaulx ensemble le mien.

« Cy-finist, ajoutent nos manuscrits, le testament de Maître
« Guillaume ».

Les deux transcriptions qui nous ont été les plus utiles sont celles de l'hôpital de Saint-Amour. La première (5^e liasse, n^o 1, 1 cahier in 4^o papier, — 18 feuillets), porte en tête ces quelques lignes :

« La présente coppie a esté faicte sur celle du testament cy
« mentionné auctorizée par le sieur Réverend official Colombet,
« sur l'attestation des sieurs ecclésiastiques y dénommez et ce,
« par ordonnance à moy faicte le pénultième du mois de dé-
« cembre de l'an mil six cent vingt-six, par Révérend Messire
« Guyenet Meynier, prebstre, docteur en théologie et curé de

« Septmoncel, comme juge d'appel en cette partye, ayant esté
« la collation de la dicte coppie faicte en présence de vénérable
« mée Jacques Nicolas Michallet, prebstre, procureur du sieur
« Nurrin promoteur en lad. officialité, ce cinquiesme du mois
« de janvier mil six cent vingt-sept. — G. Pernet, scribe ».

On lit en tête de la seconde (liasse 5, n° 1 — 1 cahier papier
in 4° de 6 feuillets) : « Copie du testamt de mée Guillaume de
« Saint-Amour, docteur en théologie, et professeur à l'univer-
« sité de Sorbonne, mort en l'an 1272, tirée de la bibliothèque
« de Monsieur l'abbé de Balerne, premier consulteur clerc en la
« cour souveraine de Dole, au comté de Bourgogne, le 20 aout
« 1667, par mée René François Desgland prebstre, de Saint-
« Amour, et chanoine de l'Eglise collégiale de Notre-Dame de
« Dole ».

II. — BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. Fonds latin. — 2482. Ms. conte-
nant (fol. 56-83) l'opuscule de Guillaume de Saint-Amour, inti-
tulé : « Tractatus brevis de novissimorum temporum periculis
ex scripturis excerptus et in certa capitula digestus. *Ecce viden-
tes clamabunt foris...* »

A la fin, on lit : « De dono magistri Symonis Fumière. »

Parchemin. Écriture du quatorzième siècle. N° 30-38 de Col-
bert et n° 4245. 8 de l'inventaire de 1682.

3183. « Wilhelmus de Sancto-Amore. Collectio catholice et
canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie et ad
illustracionem et preparacionem simplicium fidelium Christi
contra ypocritas, pseudo predicatoros et penetrantes domos et
oclosos et curiosos et gerovagos. *Prologus. Sapienciam an-
tiquorum...* »

Fol. 1-169.

Parchemin. Écriture du quinzième siècle. N° 3113 de Colbert
et n° 3911. 3. 3 de l'inventaire de 1682.

3193. A. « Collectio catholice et canonice scripture ad def-

fensionem ecclesiastice ierarchie et ad instructionem et preparationem simplicium fidelium Christi contra pericula iminentia ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatoros et penetrantes domos et ociosos, curiosos et gerovagos. *Incipit prologus (Sapienciam antiquorum...)* »

Ce Ms. est incomplet de la fin.

Papier. 184 feuillets. 240 millimètres sur 203. Ecriture du quinzième siècle. N° 454 de De la Mare et n° 4288. 5 de l'inventaire de 1682. Reliure en parchemin.

9601. Folio 3-132. « Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie et ad instructionem et preparationem simplicium fidelium Christi contra pericula eminenia ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatoros et penetrantes domos et ociosos et curiosos et gerovagos. *Incipit prologus. Sapienciam antiquorum...* »

Ce ms. a appartenu à Guillaume de Hollande, évêque de Beauvais, qui le donna à son église, pour l'usage des étudiants, le 15 février 1461 (v. st.), comme on le voit au fol. 142 v°.

Parchemin. Ecriture du quinzième siècle. Lettres ornées, n° 1277 du supplément latin.

9602. Copie de l'ouvrage précédent, préparée pour l'impression. En tête, préface de l'auteur.

Papier. 595 feuillets. 342 millimètres sur 214. Ecriture du dix-septième siècle. N° 86 du supplément latin. — Reliure en parchemin du temps.

11693. « Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie et ad instructionem et preparationem simplicium fidelium christi contra pericula iminentia ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatoros et penetrantes domos et ociosos et criminosos et curiosos. *Incipit prologus. Sapienciam antiquorum...* »

Suivent divers traités de divers auteurs.

Parchemin. Ecriture du treizième siècle. N° 383 de Harlay.

14539. Folio 1-116. « Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesie ierarchie et ad instructionem et preparationem simplicium fidelium Christi contra pericula iminentia ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatoros

et penetrantes domos et ociosos et curiosos et gerovagos. *Incipit prologus. Sapienciam antiquorum...* »

Parchemin. Ecriture du treizième siècle. N° 856 de Saint-Victor.

14880. Ms. contenant (fol. 84-95) mais incomplètement, une réponse de Guillaume de Saint-Amour aux Mendiants qui l'avaient attaqué au sujet de plusieurs propositions avancées par lui. « *Dixit enim quod...* »

Parchemin. Ecriture du treizième siècle. N° 606 de Saint-Victor.

15661. Ms. contenant (fol. 113-123) le traité de Guillaume de Saint-Amour, intitulé : « De novissimorum temporum periculis (Q) uia nos vacantes... »

Parchemin. Ecriture du treizième siècle ou du commencement du quatorzième. N° 331 de la Sorbonne.

15757. Traité de Guillaume de Saint-Amour. Fol. 1. « Prologus. Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie et ad instructionem et preparationem simplicium fidelium Christi contra pericula imminencia ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatorum et penetrantes domos et ociosos et curiosos et gerovagos. *Incipit prologus. Sapienciam antiquorum...* »

A la fin, on lit : « Iste liber est pauperum magistrorum de Sorbona ex legato precio quinquaginta solidorum parisiensium ; incathenetur in libraria magna. »

Parchemin 161 feuillets, moins le folio 88. 265 millimètres sur 185. Ecriture du treizième siècle. N° 509 du fonds de la Sorbonne. Reliure en parchemin vert.

15758. Le même ouvrage.

Sur le feuillet de garde, on lit : « Ex libris Claudii de Precellis, doctoris Sorbonici. Ex dono illustrissimi viri domini Henrici Ranchin in suprema computorum et subsidiorum Occitania curia senatoris, qui hunc librum habuit ex bibliotheca patris sui Guillelmi Ranchini in eadem curia quondam advocati regii, postmodum in suprema Tolosani parlamenti curia senatoris. — Dono sibi datum bibliotheca dedit S. M. noster ac socius D. de Precellis. »

Parchemin. 215 feuillets. 275 millimètres sur 190. Ecriture du treizième siècle, à deux colonnes. N° 340 du catalogue des mss. de Richelieu. Reliure ancienne en parchemin.

15812. Ms. contenant (22-26) : « Propositiones mendicantium quas opponunt G. de Sancto Amore *A consiliario malo...* »

Parchemin. Ecriture du quatorzième siècle. N° 5112 de la Sorbonne.

1691. — Ms. contenant (fol. 1-169) : « Collectio catholice et canonice scripture ad instructionem et preparationem simplicium fidelium Christi contra pericula inventa ecclesie generali per ypocritas, pseudo predicatoros et penetrantes domos et ociosos et curiosos et gerovagos. *Incipit prologus. Sapienciam antiquorum...* »

Parchemin. Ecriture du quatorzième siècle. N° 508 de la Sorbonne.

Outre ces manuscrits connus et décrits par M. Ulysse Robert, dans son Catalogue des Manuscrits relatifs à la Franche-Comté (Champion, 1878), il en existe d'autres mentionnés par Denifle et Chatelain qui les ont étudiés.

En 1555, on publia à Bâle, sous le titre significatif d'*Antilogia Pape* un certain nombre de pièces du même genre que le *Livre des Périls*, c'est-à-dire opposées à l'Eglise romaine. Le tout forme un petit volume in-4° où le *Livre des Périls* est en entier reproduit, ainsi que les sermons sur le Pharisien et le Publicain et pour le jour de St-Philippe et de St-Jacques.

Trois quarts de siècle après, en 1632, la Sorbonne presque complètement dévouée au jansénisme donna une édition aussi complète que possible des œuvres de Guillaume de Saint-Amour où elle trouvait de nombreux arguments pour soutenir sa thèse.

L'éditeur est « Valérien de Flavigny, docteur en Sorbonne, professeur au Collège royal (1) ».

Cette édition, imprimée probablement à Paris, sous la fausse rubrique de Constance, à cause de l'interdit qui pesait toujours sur les écrits du docteur, est un volume in-4° de 506 pages non compris l'introduction, qui est de 76 pages numérotées à part.

Voici le titre entier de l'ouvrage :

Magistri Guillelmi de Sancto-Amore, sacræ facultatis theologiæ Pariensis e celeberrima domo Sorbonica doctoris, olim interrigimi, opera omnia quæ reperiri potuerunt, in

(1) D'autres disent : Valérien de Cordes.

quibus ad defensionem ecclesiasticæ hierarchiæ et ad instructionem et preparationem simplicium Christi fidelium de periculis novissimorum temporum agitur. Contra pseudo prædicatores, hypocritas et penetrantes domos et otiosos et curiosos et gyrovagos. — Constantiæ ad imaginem Bonæ Fidei, apud Alithophilos. --- Anno d. M. D. C. XXXII.

Cette édition comprend :

1° *Introductio*. Sorte de préface où l'éditeur sous le pseudonyme de Alithophilos, fait à Chrétien Philalethes un récit long, diffus et souvent spécieux du procès de Guillaume de Saint-Amour. De la page 1 à la page 62.

2° *Commentarium psalmodum Davidis regis*. D'après les papiers de la Sorbonne. De la page 1 à la page 7.

3° *De Pharisæo et Publicano concio*. Il avait été déjà publié dans l'Antilogia Papæ. De la page 7 à la page 15.

4° *Tractatus brevis de periculis novissimorum temporum, ex scriptis sacris sumptis*. Le tête en est reproduit de l'édition de Bâle. De la page 16 à la page 72.

5° *De quantitate elemosynæ questio*. Publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Victor. De la page 73 à la page 80.

6° *De Valido mendicante quæstio*. D'après les manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Victor. De la page 80 à la page 87.

7° *Incipiunt casus et articuli super quibus accusatus fuit Magister Guillelmus de Sancto-Amore a ff. prædicatoribus ad singula*. D'après le manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Victor. De la page 88 à la page 110.

8° *Collectiones catholicæ, canonicæ et Scripturæ contra prædicatores, etc.* D'après divers manuscrits dont un de la Bibliothèque de M. de Harlay.

9° *Tabula de signis per quæ pseudo prædicatores discerni possunt a veris*. D'après les mêmes manuscrits. De la page 487 à la page 490.

10° *Sermo magistri Guillelmi de S. Amore, in die Sanctorum Apostolorum Jacobi et Philippi*. — Déjà publié, en

1555, mais cette fois-ci plus correctement. De la page 491 à la page 504 et dernière.

Mais à peine cette édition avait-elle paru que, déferée au Conseil du Roi, elle fut condamnée par arrêt du 14 juillet 1633.

« Sur ce qui a esté représenté au Roy en son Conseil, qu'en-
« cores par les édicts et ordonnances de Sa Majesté, il soit dé-
« fendu d'imprimer ny mettre en lumière aucuns livres notés
« de censure, ny ceus qui tendent au mépris de la Religion Ca-
« tholique et des choses reçues, et approuvées en icelle; néans-
« moins il auroit esté publié depuis peu en cette ville de Paris,
« un livre intitulé : *Magistri Guillelmi de Sancto-Amore*
« *opera omnia*, contenant plusieurs traictés scandaleux faicts au
« mépris de plusieurs ordres religieux, receus et approuvés
« de l'Eglise et en ce Royaume, mesmes contre l'autorité de
« nostre saint-père le pape et entres autres le traité intitulé :
« *De periculis novissimorum temporum*, condamné il y a long-
« temps par le saint-siège apostolique, à quoy il est nécessaire
« de pourveoir. Veu l'exemplaire du livre susdit de 1256, la
« bulle de nostre saint père le pape, Alexandre, quatriesme
« année de son Pontificat, qui estoit l'année mil deux cent
« cinquante six, portant condamnation du traicté susdit comme
« meschant et exécrable; tout considéré, le roi en son Conseil
« a ordonné, que par le premier des huissiers dudit Conseil,
« tous les exemplaires dudit livre seroient saisis et porté au
« Greffe dudit Conseil. Fait Sa Majesté défenses à tous imprimeurs et libraires d'exposer en vente, vendre ny débiter le-
« dit livre, à peine de la vie; et à tous autres, d'iceluy retenir,
« ny avoir par devers eux, à peine de trois mille francs d'amende
« contre ceux qui s'en trouveront saisis. Fait au Conseil privé
« du Roy, tenu à Paris le quatorzième juillet mil six cens trente
« trois. »

« CARRÉ. »

Les religieux ou leurs amis, à la requête de qui sans doute aura été rendu cet arrêt, le firent imprimer et publier chez « Sébastien Cramoisy, aux Cigognes, rue Saint-Jacques », avec les sept bulles du Pape Alexandre IV relatives à cette affaire, en latin et en français, le tout formant un volume in-12, de 34 pages, portant comme titre : « Arrêt privé du Conseil du Roy,

donné contre le livre intitulé : *Opera magistri Guillelmi de Sancto Amore*, ensemble les bulles du Pape Alexandre IV, portant condamnation dudit livre à la recommandation de Saint-Loys, roi de France. »

Dans l'avis au lecteur, l'éditeur disait : « Nous avons inséré cet arrest avec les bulles de Sa Sainteté, pour advenir les adhérents de ce meschant auteur que, s'ils ne changent leur mauvaise affection pour l'amour de la vérité, ils y seront contraints par la crainte du châtement. »

Vers le même temps, dit-on, on poursuivait judiciairement et l'on fit interdire la traduction en vers français du discours de Guillaume sur le Pharisien et le Publicain ainsi que celle de ses deux Questions sur la valeur de l'aumône et le mendiant valide. Ces pamphlets imprimés à Rouen auraient à profusion été répandus dans le peuple. Aucun exemplaire de ces traductions n'est venu à notre connaissance. Nous penchons à croire qu'on aura confondu avec des satires du même genre, peut-être même avec des rééditions de celles de Rutebeuf?

III. — ICONOGRAPHIE DE GUILLAUME DE SAINT-AMOUR

En plus d'un tableau du Louvre : le triomphe de Saint-Thomas d'Aquin foulant aux pieds un philosophe qui est incontestablement Averroës et où plusieurs croyaient voir Guillaume de Saint-Amour, il existe deux *représentations* du docteur.

L'une, une statue de pierre de 0 m. 80 de hauteur. C'est un personnage accoutré du costume traditionnel des docteurs en théologie; il est à genoux, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel. C'est un joli travail de la fin du XV^e siècle. Elle paraît à première vue avoir dû être faite pour orner un tombeau. J'ignore d'où elle provient et n'ai trouvé aucune mention d'elle nulle part.

Elle passe pour être la statue de Guillaume de Saint-Amour. A ce titre, M. Gaillard de Dananche, habitant de Saint Amour, l'avait conservée chez lui pendant la Révolution, puis placée ensuite dans son jardin au pied d'une vieille et très belle croix gothique provenant d'une ancienne chapelle de Saint-Languin,

gardée de la même façon et à la même époque. M. Corneille Saint-Marc, principal du collège de Saint-Amour, ayant à une distribution de prix, en 1849, prononcé un *Eloge de Guillaume de Saint-Amour*, M. Gaillard de Dananche lui fit don de cette statue et celui-ci la déposa dans la chapelle du Collège.

Le Collège supprimé, la Chapelle désaffectée, la statue risquait de se perdre. Avec l'autorisation de M. Chatelain, alors maire de Saint-Amour, je l'ai fait, en 1898, transporter à l'Hôpital où on lui a donné la place honorable qui lui convient, ne fût-ce que comme œuvre d'art.

Les traits qui y sont donnés à Guillaume de Saint-Amour ressemblent peu au *portrait* que nous montre le frontispice de l'édition de ses Œuvres publiées en 1632 et qui est la seconde de nos images de Guillaume. La statue est d'un homme âgé, la gravure d'un homme encore jeune, le costume diffère. M. Bouchot, Conservateur des Estampes à la Bibliothèque nationale, qui est d'une compétence si reconnue en pareille matière, croit que cette gravure a dû être faite d'après un dessin plus ancien, et qu'un graveur du 17^e siècle n'aurait su donner de lui-même une tournure aussi artistique à son ouvrage.

Mais que faut-il penser de l'inscription qui se trouve tracée au bas : *Magister Guillelmus de Sancto Amore Sacræ facultatis theologiæ Pariensis doctor et Socius Sorbonicus prout olim depinctus erat in vitro veteris Bibliothecæ Sorbonicæ?* Qu'elle est une *erreur* volontaire ou le résultat d'une confusion.

J'ai dit ce qu'il fallait penser de Guillaume comme *Socius Sorbonicus*. Je ne vois pas bien ensuite Robert de Sorbon, ami de Louis IX, très orthodoxe lui-même, faisant peindre au vitrail de la bibliothèque de sa maison Guillaume proscrit par Louis IX et convaincu d'hétérodoxie. Que si on l'a fait, ce n'a pu être que longtemps après; alors, avec quels documents? Et quelle foi peut-on ajouter en la ressemblance soit de la statue, soit de la gravure avec le Maître-lui-même?

Ce sont de ces questions auxquelles on ne peut répondre que par un doute discret.

D'après la gravure de 1632, l'hôpital, je l'ai dit, a fait peindre

au XVIII^e siècle un portrait de son bienfaiteur insigne. Cette toile de grande dimension et de facture aussi médiocre orne le parloir de la maison. Il n'y a rien de particulier à dire d'elle.

J'éprouve, en terminant, le besoin de parler de ce qui manque à ce travail pour être plus complet et de souhaiter qu'un autre puisse l'achever.

Il aurait fallu pouvoir d'abord donner de plus longs extraits des œuvres de Guillaume de Saint-Amour, après avoir collationné l'édition de 1632, sinon avec tous les manuscrits connus, avec ceux au moins de la Bibliothèque Nationale et du Vatican, et même en publier une plus correcte. Mais le sujet de la discussion a trop peut-être perdu de son actualité pour risquer d'intéresser beaucoup et longtemps.

Il y aurait aussi toute une étude à faire sur la mémoire de Guillaume conservée et rajeunie en 1555 et en 1632 par les adversaires à des titres divers des Ordres Religieux.

Et encore qui sait si ces recherches, après tout, amèneraient rien de bien nouveau ou de bien précis ? Mais telles quelles les pages qui précèdent peuvent avoir leur intérêt et leur utilité. Elles sont peut-être incomplètes ? Ne faut-il pas se résoudre à ignorer bien des choses et ferait-on jamais rien que si l'on était sûr de ne pouvoir être dépassé ?

AUGUSTIN VUILLERME

RELATION

DE

L'INCENDIE DE SAINT-CLAUDE

(1639)

PUBLIÉE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

Émile LONGIN,

Ancien magistrat,

Correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid.



INTRODUCTION

Tout le monde sait, en Franche-Comté, quelles lamentables conséquences eut pour nos ancêtres la guerre allumée par Richelieu au pied des Vosges et du Jura ; elle dura dix ans et laissa l'infortunée province dans un état d'épuisement tel qu'au rapport d'un officier français elle ressemblait « plus à un désert qu'à un pays qui eut été jamais peuplé (1). » On a souvent célébré la bravoure dont nos pères firent preuve à cette époque, mais, tandis que les trois premières années de la lutte ont été l'objet de nombreux travaux, l'occupation des montagnes par le duc de Weimar (2) attend encore son historien. Il y a cependant les éléments d'un récit dramatique dans la campagne qui débute par le massacre des paysans du val de Morteau pour

(1) MONTGLAT, *Mémoires*, t. II, p. 138.

(2) Bernard, duc de Saxe-Weimar, fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, et de Dorothee-Marie d'Anhalt (16 août 1604-18 juillet 1639). Après la défaite du maréchal Horn à Nordlingen (6 septembre 1634), le duc de Weimar prit le commandement des forces de l'Union évangélique ; il mit, l'année suivante, ses troupes à la disposition de Louis XIII par le traité de Saint-Germain ; dès lors, condottiere princier à la solde de la France, il guerroya sans relâche contre la maison d'Autriche, prit Saverne en 1636, ravagea la Franche-Comté en 1637, et, en 1638, s'empara de Brisach après un siège opiniâtre. Ce fut pendant l'hiver de 1639 qu'il envahit pour la seconde fois la Franche-Comté. Sa vie a été écrite par Röse (Weimar, 1828-29, 2 vol. in-8), et par Droysen (Leipzig, 1885, 2 vol. in-8). On consultera aussi avec fruit l'étude que M. de Parieu a consacré à ce grand capitaine dans la *Revue de France* de janvier, février et mai 1876.

se clore sur le lugubre incendie de Pontarlier : on verrait qu'aux yeux de l'ancien lieutenant de Gustave-Adolphe le comté de Bourgogne était le gage qu'il comptait céder au roi très chrétien pour être libre de se tailler un duché sur les bords du Rhin (1) ; les pointes que ses rudes cavaliers poussaient en pays ennemi, sans se laisser arrêter par l'hiver, rappelleraient douloureusement au lecteur les chevauchées des reîtres d'un autre souverain allemand ; il n'est pas jusqu'aux contributions de guerre qu'il levait avec une rigueur impitoyable (2), qui, évoquant le souvenir récent d'autres exactions, ne montreraient que, malgré l'adoucissement des mœurs, l'Allemand demeure toujours le descendant des Germains décrits par Tacite : *Materia munificentiae per bella et raptus* (3).

A l'envahissement des montagnes par les troupes weimariennes se rattache un événement que la *Gazette de France* a travesti de la façon la plus étrange (4). Bien avant que Pontarlier s'abimât dans les flammes, Saint-Claude avait été la proie d'un incendie allumé, celui-là, par des mains françaises, malgré les ordres donnés par Louis XIII

(1) Le rêve de Bernard de Weimar était, en effet, de se rendre indépendant dans le Brisgau. « Il méditoit, dit l'historien de Guébriant, d'en faire une principauté dont les fondements sembloient inébranlables, vu la situation de Brisach entre Strasbourg, Benfeld et Basle, proche de la France et des princes d'Allemagne, ses alliés. En faisant amitié avec les villes impériales et la Suisse, et conservant des intelligences avec la France et la Suède, il se flattoit, avec apparence solide, de se voir maître de la meilleure partie de l'Alsace, d'une portion du Wurtemberg, et de conquêter plusieurs places en Bavière, ou d'obliger le duc à vivre en meilleur voisin. » LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 103. Cf. E. CLERC, *Histoire des États généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, t. II, p. 111.

(2) Le duc de Weimar n'était pourtant pas le farouche soudard qu'ont imaginé quelques auteurs, et un Français qui l'approcha de près déclare que sa sagesse et sa civilité l'auraient plutôt fait prendre pour un Italien que pour un Allemand. ARNAULD D'ANDILLY, *Mémoires*, t. II, p. 60.

(3) *De moribus Germanorum*, XIV.

(4) Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 20 juin 1639 : *Extrait d'une lettre de Noseroy, contenant l'impiété des Francomtois*.

pour la conservation d'un sanctuaire universellement ré-véré. Cet incendie avait été précédé d'une courte apparition d'un lieutenant de Bernard de Weimar, à la suite d'un échec essuyé par les Franc-Comtois aux abords de Morez. Les trésors de l'abbaye échappèrent néanmoins au pillage ; à l'approche de l'ennemi, les habitants s'étaient par deux fois hâtés de fuir et ce furent les capucins qui, aidés de quelques religieux demeurés dans la ville, sauvèrent les précieuses reliques que la France nous envoyait. Ces faits n'ont pas été ignorés de l'historien de la guerre de Dix ans, car il se trouvait alors à Saint-Asne, mais il ne leur a consacré que deux ou trois pages (1), et il ne me paraît pas inutile de les faire mieux connaître au moyen de la relation qu'en a laissée un contemporain (2).

Fréquemment citée, la relation dont il s'agit est encore inédite ; on y rencontre des détails qu'on chercherait vainement ailleurs ; joignez à cela qu'elle paraît avoir été écrite au lendemain même des événements qu'elle retrace. L'auteur, Augustin Vuillermé (3), appartenait à une bonne famille de Saint-Claude ; après avoir fait ses études au collège de Clermont (4), il était allé prendre le bonnet de docteur à Rome (5), et le carnet sur lequel il consignait ses étapes est

(1) Appendice, III.

(2) Cette relation, qui faisait partie des papiers de famille de François-Nicolas-Eugène Droz, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, m'a été obligeamment communiquée par M. Jules Gauthier ; elle remplit 21 feuillets d'un petit carnet in-8 ; j'en respecte scrupuleusement le texte, me bornant à rendre uniforme l'orthographe du manuscrit.

(3) Augustin Vuillermé, docteur ès droits, fils de Claude-Benoît Vuillermé et de Catherine Baron (1612-1648).

(4) Le collège de Clermont, tenu par les jésuites, jouissait alors d'une grande réputation ; il n'en est pas moins singulier de voir un Franc-Comtois apprendre les belles-lettres à Paris, au lieu de suivre les cours de l'université de Dole.

(5) Arrivé à Rome le 20 février 1637, Augustin Vuillermé y soutint sa thèse de droit canon et de droit civil le 3 mars.

parvenu jusqu'à nous (1). De retour en Franche-Comté, il avait partagé pendant deux ans les alarmes de ses concitoyens ; si, lorsque la Mothe-Houdancourt (2) se présenta aux portes de Saint-Claude, il se retira avec les autres bourgeois sur les montagnes, il put, saisi d'horreur, contempler les langues de feu qui semblaient monter à l'assaut de l'abbaye (3) ; après le départ des troupes françaises, il interrogea les témoins de leurs excès, et son récit se ressent de la violente indignation que ceux-ci lui inspirèrent. Je crois qu'on ne lira pas cette relation sans intérêt. A la vérité, le style en est exécrable ; qu'il écrive en prose ou qu'il se risque à rimer des anathèmes contre la Mothe-Houdancourt, Augustin Vuillermé est au-dessous du médiocre ; il y a loin de ses périodes surchargées de lourdes phrases incidentes à la concision nerveuse de Girardot de Nozeroy (4), et rien n'est moins éloquent que les imprécations que lui dicte son patriotisme.

(1) Cf. J. GAUTHIER, *Augustin Vuillermé de Saint-Claude et son itinéraire de Franche-Comté en Italie au XVII^e siècle*, dans le *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, année 1881, p. 37.

(2) Philippe de la Mothe-Houdancourt, maréchal de camp des armées du roi, fils de Philippe de la Mothe, seigneur d'Houdancourt, et de Louise Charles (1605-24 mars 1657). Après la prise de Saint-Claude, le sieur de la Mothe-Houdancourt passa en Italie, où il servit en 1639 et 1640. Nommé lieutenant-général le 17 janvier 1641, il fut envoyé en Catalogne, où ses succès lui valurent le bâton de maréchal de France le 2 avril 1642. Nommé vice-roi de Catalogne et créé duc de Cardona, il se vit arrêter en 1644 et enfermer à Pierre-Encise, d'où il ne sortit que quatre ans plus tard. On le trouve, en 1649, activement mêlé à la Fronde, ce qui ne l'empêcha pas d'être créé pair de France en 1652 et renvoyé en Catalogne comme vice-roi.

(3) Je n'ose pas affirmer qu'Augustin Vuillermé ait assisté à l'incendie de Saint-Claude, car nulle part il ne se donne pour témoin oculaire des événements qu'il raconte. Peut-être, dans les derniers jours du mois de mai 1639, avait-il déjà passé en Allemagne, où il séjourna quelque temps.

(4) Ceci ne doit s'entendre que de l'historien. M. l'abbé Maurice Perrod a récemment publié un traité de morale de Girardot de Nozeroy qui, à mon sens, n'est pas pour ajouter à la réputation littéraire de notre Thucydide franc-comtois.

Il y a également plus d'une réserve à faire sur les appréciations du chroniqueur san-claudien. C'est ainsi qu'on ne saurait imputer à la Mothe-Houdancourt l'incendie de Saint-Claude : il fut vraisemblablement le fait de soldats espérant piller les richesses de l'abbaye à la faveur de la confusion générale. C'est ainsi encore qu'Augustin Vuillermé passe trop facilement condamnation sur l'abandon des montagnes par les défenseurs de la province : il y avait pourtant une importance capitale à mettre à l'abri d'une attaque soudaine les défilés qui assuraient les communications de la Franche-Comté avec la Suisse, et on ne comprend pas que ni le marquis de Saint-Martin (1), ni le parlement de Dole ne se soient préoccupés de les faire garder par des forces suffisantes. Il est vrai que les troupes dont Jean-Baptiste de la Baume disposait étaient peu nombreuses ; trois années de revers pour ainsi dire ininterrompus avaient jeté une certaine défiance de soi-même dans les âmes les mieux trempées ; Saint-Claude, d'autre part, était bien loin ; son occupation ne constituait pas pour Dole une menace immédiate, et je ne vois pas qu'elle ait causé la même émotion que l'embrasement de la ville de Lons-le-Saunier (2) ou la capitulation du

(1) Jean-Baptiste de la Baume-Montrevel, marquis de Saint-Martin, baron et seigneur de Montmartin, Vaudrey, etc., gouverneur et capitaine général du comté de Bourgogne, capitaine des gardes du cardinal infant, colonel d'un régiment de cavalerie et général d'artillerie pour S. M. Catholique en Allemagne, fils d'Antoine de la Baume, comte de Montrevel, et de Nicole de Montmartin (1593-21 décembre 1641).

(2) Le 25 juin 1637. Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 6 juillet 1637 : *La prise de trois châteaux et de la ville de Lyon-le-Saunier, avec trois enseignes gagnées sur les ennemis dans la Franche-Comté, par le duc de Longueville* ; BRUN, *Manifeste au nom des peuples de la Franche-Comté de Bourgogne* (Bibl. de Dole), fol. 5^{vo} ; CAMPION, *Mémoires*, p. 96 ; GIRARDOT DE NOZÉROY, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 171 ; B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura, année 1875, p. 343 ; A. VAYSSIÈRE, *Le siège et*

château de Bletterans (1) dans l'ancienne capitale du comté de Bourgogne.

Malgré ces observations, la chronique d'Augustin Vuillerme mérite d'échapper à l'oubli, car elle rend avec une sincérité naïve les sentiments des contemporains ; il y a vingt ans, on la jugeait déjà digne de prendre un jour place parmi les documents inédits publiés sous les auspices de l'Académie de Besançon (2) ; éclairée de quelques notes et complétée par les extraordinaires de la *Gazette de France* des 3 et 20 juin 1639 (3), sa publication fera justice des calomnies des correspondants de Théophraste Renaudot, en même temps qu'elle permettra de redresser quelques-unes des erreurs commises par ceux qui ont voulu écrire l'histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France (4).

Le lecteur saura, je l'espère, faire la part de l'exagération dans les invectives prodiguées aux vainqueurs pour ne retenir que ce qui honore les vaincus. En refusant de se joindre aux bourgeois qui prenaient la fuite, plusieurs membres du chapitre de Saint-Claude donnèrent l'exemple du courage civique ; à côté d'eux, les enfants de saint

l'incendie de Lons-le-Saunier en 1637, p. 36 ; E. LONGIN, *Le manuscrit de Jacques Cordelier, de Clairvaux (1570-1637)*, p. 33.

(1) Le 4 septembre 1637. Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 15 septembre 1637 : *La prise du château de Bletterans dans la Franche-Comté par le duc de Longueville* ; FORGET, *Mémoires des guerres de Charles IV, duc de Lorraine* (Bibl. de Nancy), fol. 192 ; BRUN, *op. cit.*, fol. 7 ; LE LABOUREUR, *Histoire du maréchal de Guébriant*, p. 37 ; GIRARDOT DE NOZEROT, *op. cit.*, p. 188 ; E. LONGIN, *Journal d'un bourgeois de Dole*, p. 170.

(2) J. GAUTHIER, *Augustin Vuillerme de Saint-Claude et son itinéraire de Franche-Comté en Italie au XVII^e siècle*, p. 43.

(3) Appendice, I et II.

(4) J'y ai eu recours autrefois pour souligner les distractions d'un auteur doué de plus de bonne volonté que de savoir véritable. V. *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française*, p. 227.

François montrèrent autant d'intrépidité devant les menaces du feu que, trois années auparavant, devant les ravages de la peste (1) ; ce fut certainement à eux qu'on dut la conservation du corps de saint Claude, et il est bon de s'en souvenir. Qu'eût dit cependant Augustin Vuillerme, s'il eût pu prévoir l'attentat sacrilège dont l'incendie du 19 juin 1799 parut à tous le juste châtement ?

E. LONGIN.

(1) Sur le dévouement que les capucins montrèrent pendant la terrible épidémie de 1636, cf. J. MOREY, *Les capucins en Franche-Comté*, p. 78.



Relation de ce qui s'est passé l'an 1639 dans la ville de St-Claude occupée en deux diverses fois par l'armée françoise et suédoise et de l'embrasement général de ladite ville fait par la Motte Houdencour, composée par le s^r Augustin Vuillermes, docteur ès droits, 1639.

D. O. M.

DIVIS TUTELARIBUS

Anno reparatæ salutis tricesimo nono supra sexcentissimum et millesimum, Urbano VIII sedente, imperante Ferdinando III, Philippo IV catholico Hispaniarum et utriusque orbis monarcha potentissimo regnante, Suedis et protestantibus ursorum sub Ludovici XIII Galliarum regis auspiciis, impendiis et stipendiis militantibus, et liberam Burgundiam cæde barbara, fœdo incendio, crudeli ruina vastantibus et misere populantibus, insigne hoc et nobile monasterium christianissimorum regum pia munificentia olim auctum, ditatum et decoratum cum urba deserta Othoni de Nassau (1) una eademque die Maii decima septima inevitabili deditione traditum et eodem pene momento turpi fuga ab hostibus derelictum ; die postmodum ejusdem mensis tricesima prima ab infensissimis et infestissimis Gallorum copiis sub impiissimo N. la Motte Houdencour nullo resistente occupatum, denuo feroci et sacrilego ausu

(1) Othon-Guillaume, comte de Nassau-Siegen, fils de Jean II, comte de Nassau-Siegen, et de Marguerite de Holstein, sa seconde femme. Sa sœur Louise était veuve depuis deux ans de Philippe-François de Joux, dit de Watteville, comte de Bussoleno ou Bussolin, fils de Guérard de Joux, dit de Watteville, marquis de Conflans, et de Catherine Boba.

disruptum, effractum et direptum, urbs tota simul rapinis militaribus tradita, et, quod ipsamet horret impietas, sacratiora adyta turpiter prophanata, altaria diruta, effossi sepulcorum tumuli, sancta sanctorum spoliata cum sacris pixidibus, divinum redemptionis nostræ pignus pedibus inhumane protritum et conculcatum sævissime; et ne quid intentatum aut intactum hostilis et barbara dimitteret sævitia, postridie, quæ prima erat Junii et ascendentis in cælum Christi Domini triumphantis vigilia, urbs tota flammis voracibus tradita, fœdata et vastata dirissime. Augustum hoc templum divis Claudio, Eugendio et mille cœlestibus sacrum et sacratarum reliquiarum sacrarium igne irruente et inundante usque ad fornices consumptum, sed generosa et religiosa nobilium cœnobarum liberalitate brevi restauratum stat et stabit firmum, stabile, inconcussum, faventibus superis esto furentibus, frementibus et invidentibus inferis, hostilis impietatis et sævitiae memoriale æviternum et divinæ divorumque tutelarium clientelæ et protectioni insigne et memoriale monumentum.

IMPIVS AVGVSTAS GALLVS VOVET IGNIBVS ÆDES.

ÉPIGRAMME

Heu Motta infœlix hominique Deoque rebellis
Quæ poterit culpam pœna delere tuam
Mitior haud Phalaris cum sis Mezentius alter
Impius æternæ dignus uterque necis.
Nec fuit absimilis sacræ qui templa Dianæ
Combussit, dignus sic talionis eris.

A. V.

Relation fidelle et véritable de ce qui s'est passé en la ville et terre de St-Claude occupée par l'armée françoise en deux diverses fois, et du sac et embrasement de ladite ville.

Au bienheureux saint Claude le génie tutélaire de la Franche-Comté.

C'est à vous, ô grand saint, incomparable protecteur de cette province affligée et persécutée à outrance pour son invariable fidélité à Dieu et à son Roy (1), c'est à vous, glorieux prélat, illustre en votre extraction, inimitable en vos actions, recommandable en vostre sainteté, bienheureux en vostre trespas, glorieux en vostre âme, incorruptible en vostre corps, miraculeux en vos suffrages et intercessions, c'est à vous, brave saint Claude, que je dédie et consacre ce manifeste au nom de vostre ville et de vostre cher peuple, affin de rendre à tout le monde visibles, manifestes et apparens les effets de la providence divine, de la cruauté de nos ennemys et de vostre crédit. Nous adorons humblement la première en nostre affliction, nous supportons patiemment et courageusement la seconde en cette persécution et désolation et implorons passionnément le troisième pour vostre futur établissement et conservation. Vous chérissiés trop ces montagnes, témoins irréprochables

(1) « Qué guerras, dit Saavedra, qué calamidades, qué incendios no ha tolerado constante el condado de Borgona por conservar su obediencia y lealtad à su Rey ! Ni la tirania y barbara crueldad de los enemigos, ni la infeccion de los elementos conjurados todos contra ella, han podido derribar su constancia. » *Idea de un Principe politico*, Empresa 58. Les maux que la Franche-Comté endure au dix-septième siècle pour son Dieu et pour son roi ne sont pas oubliés en Espagne, et dans le *Boletín* de la « Real Academia de la historia » on rappelait récemment que cette province « tan catolica como sumisa à la dominacion espanola... sufrio por defender su fe y su espanolismo los mayores rigores de la guerra. »

de la perfection et sainteté de vostre vie, et cet auguste monastère, pépinière et sacré séminaire de tant de saints, pour permettre que vostre corps et vos saintes reliques nous fussent enlevées et tombassent en la puissance et domination de ceux qui ont attaqué cette terre autant injustement comme ils l'ont traité cruellement et inhumainement. Aussey faisons-nous peu d'estat de tous nos maux passés au parangon du bonheur qui nous reste en la possession de ce riche trésor, et nos chefs tout couverts de cendres dont nostre ville ou pour parler plus véritablement la vostre est jonchée par monceaux en signe de componction, nos cœurs broyés dans la contrition et tout ensemble nos âmes ravalées dans une profonde humiliation, nous avouons que nos péchez ont attirés sur nous les coups de la pesante et rigoureuse, mais équitable main de Dieu, mais d'autre part nous espérons que toutes les âmes bien faites, voire de nos ennemys mesme, compatissantes pitoiablement à nos maux détesteront avec une sainte indignation les verges qui nous ont frappés et les condamneront au feu qui nous a embrasés et pulvérisés pendant que nous nous avouerons et estimerons trop heureux et fortunés en nostre malheur, tandis que vous resterez avec nous pour nous bénir et conserver cy après comme vous avés tousjours fait sous le couvert de vostre paternelle protection.

L'impiété, la cruauté et l'injustice, trois furies de l'enfer, engeance de démons, vomies du centre de la terre armées de feu et de flammes infernales, ont desjà dès longtemps, mais plus particulièrement dès quelques années saisy si puissamment et possédé si absolument les intentions de nos ennemys qu'il est bien aysé à cognoistre par les effets et les efforts de leurs armées et de leurs armes injustes, inhumaines et sacrilèges que, comme la fin et le but de tout, leurs desseins ne visent qu'à une injuste invasion et oppression tyrannique des places, des domaines et des estatz des

autres princes de la chrestienté ; aussy les moyens desquels ils se servent pour arriver aux termes de leurs prétentions ne respirent rien autre que le mespris et profanation des lois divines et humaines jusques au plus haut point de la malice et de l'iniquité.

L'injustice, fille aînée de l'ambition, marâtre des vertus et mère de la cruauté et de l'impiété, ainsy qu'une vipère infâme et empestée, a produit ces deux vipéreaux comme deux malheureux et abominables effets d'une meschante et détestable cause et n'a devant les yeux que l'usurpation et domination soit juste soit injuste, sans autre esgard que de soy mesme et de sa grandeur propre. *Si violandum est jus, regnandi causa violandum est.* L'Italie, l'Allemagne, le Pays-Bas, la Lorraine, la Ferrette, l'Alsace et la Franche-Comté en ont resseny dès longtemps et en ressentent encor à présent des atteintes si sanglantes et si cruelles que la mémoire de leurs injustes oppressions sera éternellement parmi ces provinces injustement foulées et oppressées en détestation et malédiction, voire dedans la France mesme, qui languit tristement et gémit sourdement soubz les gabelles et impositions injustes et exorbitantes qu'elle est contrainte de fournir aux frais de cette guerre, et pour seconder l'injustice et la violence de ceux qui la gouvernent (1).

(1) Rien ne contribua plus à creuser un fossé entre la France et la Franche-Comté que les impôts arbitrairement établis sur ses sujets par le roi très chrétien ; de tous leurs privilèges, il n'en était pas auxquels nos aïeux tinssent autant qu'au droit de voter la somme concédée au roi catholique sous le nom de don gratuit ; le sel de Salins, d'autre part, se débitait librement dans la province, chaque communauté ou commune ayant droit à une certaine quantité ou ordinaire. Il en était de même aux Pays-Bas, et un contemporain rapporte que les Flamands « appréhendoient tellement la tyrannie du gouvernement auquel ils voioient les peuples de France abandonnez par le paiement des tailles et autres sortes d'impositions excessives qui s'augmentent selon le caprice et la fantaisie de ceux qui gouvernent sans borne ni mesure, qu'ils résolurent de courir toutes sortes de dangers, plutôt que de se soumettre à une si dure servitude. » MONTGLAT, *Mémoires*, t. 1, p. 86.

Que si les lois humaines estoient seulement profanées et violées en ces funestes remuemens et brouilleries, ce seroit un malheur d'autant plus tolérable comme il est plus fréquent parmi ces âmes brouillonnes et remuantes, mais leur injustice a passé jusques au zénith de l'impiété, tesmoins leurs alliances et damnables confédérations avec tous les protestans, avec les provinces unies et révoltées des Pays-Bas, avec les Suédois attirés au mépris de Dieu des parties septentrionales et derniers confins de la mer Baltique, nation élevée des longtemps dans les ténèbres de l'erreur et eschauffée dans les cruels embrasemens et dans les abominables embrassemens de l'hérésie et de l'impiété, les ambassadeurs ordinaires et extraordinaires, les ligues et traités avec les Othomans, compagnons et complices de leur brutalité et irréligion (1), le presche et les ministres de l'erreur, vray suppost de l'impiété, introduit et establi en tous lieux où leurs armées se sont donné l'entrée, voire mesme en quelques-uns de leurs quartiers pendant le siège de la ville de Dole (2), profanant ainsy et contaminant cette province catholique par leur abomination, en sorte que la

(1) Vingt-huit ans plus tard, Lisola rappellera que « tout ce que les Turcs ont fait dans la chrestienté depuis François premier jusques à nostre temps, ils le doivent aux alliances de la couronne de France avec la Porte Othomane, et aux diversions qu'elle a faites en leur faveur contre tous ceux qui ont voulu entreprendre quelque chose contre cet ennemy commun. » *Bouclier d'Estat et de justice, contre le dessein manifestement decouvert de la monarchie universelle, sous le vain prétexte des prétentions de la Reyne de France* (Édit. de 1668), p. 223.

(2) Pendant le siège de Dole, les cavaliers suédois du colonel Gassion profanèrent indignement le monastère bénédictin de Mont-Roland. « Ils renversèrent les autels, fouillèrent les vielles sépultures, brulèrent et mirent en pièces toutes les images, les tableaux de vœux et de merveilles et tous les autres ornemens de la chapelle... L'image miraculeuse de Nostre Dame, qui avoit esté par plus de six cens ans en très grande vénération, fut abbatue et foulée aux pieds, et demeura longuement couchée et abouchée sur sa face, parmi les ordures des hommes et des chevaux. » BOYVIN, *Le siège de la ville de Dole, capitale de la Franche-Comté de Bourgongne, et son heureuse délivrance*, p. 192.

France n'a plus d'amys, sinon les ennemis de Dieu et de son épouse l'Église. De là les profanations et destructions des églises et monastères, jusques au nombre de dix mille dans la seule Allemagne, de là les saints sacremens violés et foulés indignement aux pieds, abomination si ordinaire dedans les armées qui combattent à la solde et au service des François qu'elle n'est plus estimée parmy eux qu'une légère offence et un petit péché, si toutesfois il reste encor dedans leurs âmes quelques remords ou quelque syndérèse du vice ou du péché (1).

Aussy n'est-ce pas de merveille si ces âmes profanes, partisans de l'hérésie, hommâgères de l'athéisme et criminelles de l'impiété jusques au mépris formel de Dieu, qui sous une feinte apparence de douceur, de civilité, de bien-séance et d'humanité, de laquelle ils se vueillent donner la gloire de posséder les plus secrets ressorts et maximes les plus excellentes, couvent et couvrent la fureur, la rage, la brutalité, la cruauté et l'inhumanité, ont produit des effets si tragiques, si farouches et si sanglans de leurs passions enragées et envenimées, qu'ils surpassent toutes créances, comme ils excèdent toutes les limites de la raison ; si tant de milliers d'âmes innocentes de tous âges, de tout sexe et de toutes conditions, qui ont quitté leurs corps par la rigueur des armes et par les violens effets qui accompagnent la guerre inséparablement comme l'ombre le corps, font retentir leur voix devant le trosne redoutable du protecteur des innocens et demandent vengeance comme le sang d'Abel contre ces Caïns réprouvés et dénaturés ; si tant de villes et bourgades saccagées et consumées par le feu ont fait voir le feu de leur rage et la fumée de leur ambition,

(1) Un des événements qui excitèrent le plus d'horreur fut le sac de la ville de Tirlémont par les troupes franco-hollandaises après la victoire d'Avein (20 mai 1635) : « Je ne puis encore y penser, écrivait sous le règne de Louis XIV un officier français, que les cheveux me dressent presque à la tête. » PONTIS, *Mémoires*, t. II, p. 143.

qui ont donné jusques au ciel et ont redoublé les ardeurs des flammes vengeresses qui les attendent au centre de la terre, où ils raconteront à leurs dépens que l'impiété, la cruauté et l'injustice règnent absolument et souverainement par un sévère et rigoureux, mais équitable et juste jugement du juste vengeur de leur crime et de l'outrecuidance de ces présomptueux géans, vrais enfans de la terre.

C'est bien la vérité que les personnes des monarques et souverains sont personnes sacrées qui portent sur leur face un rayon plus particulier de la divinité que le reste des hommes, et qu'en cette qualité excellente nous ne devons envisager ou œillader leurs actions qu'avec respect, honneur et vénération, sans vouloir sonder et pénétrer curieusement leurs secrettes pensées et leurs intentions, crainte d'y rencontrer de la fumée pour nos yeux, des ténèbres pour nos entendemens, du déplaisir pour nostre récompense, et pour fin de la confusion, et que les roys sont semblables au mont Olympe, lequel, portant sa sourcilleuse pointe jusques au dessus de la moyenne région de l'air, ne peut estre battu des vents ny exposé aux autres impressions météorologiques, ou comme ce rocher consacré au vent du midy, qui vouloit estre adoré de loing, mais aussy d'autant plus que leurs grandeurs sont vénérables, d'autant sont plus blasmables et répréhensibles devant Dieu et les hommes les desseins et les actions qui paroissent au jour sous leurs noms et sous leur adveu, lorsque, n'agissant pas eux-mêmes, ils reposent le faix et déposent tout le fardeau de leurs faits et de leurs entreprises sur les espauls des ministres intéressés, qui, se donnant un plein pouvoir et une souveraine autorité en la conduite des affaires publiques, font assez voir par les saillies sanglantes de leur forcenierie qu'ils n'ont rien moins en la pensée que l'honneur et gloire de Dieu et rien de plus en affection que la subversion, la ruine et la totale désolation de la chrestienté.

Il y a plus de trois ans que la Franche-Comté a servy de théâtre à la perfidie des François (1) et d'un exemple mémorable de générosité et fidélité à ses bons souverains, sans que les artifices et les menées couvertes de ces âmes doubles et contrefaites, non plus que leurs efforts et violences descouvertes, ayent peu tant soit peu esbranler la ferme résolution des Comtois de plustost perdre mille vies que de perdre leur chère liberté (2) et fléchir le genouil devant l'idole de Baal ou gauchir tant soit peu des humbles devoirs qui les attachent doucement mais puissamment et efficacement sous la suave et douce domination de la toujours auguste, toujours religieuse et toujours triomphante maison d'Austrie (3). Et c'est ce qui échauffe la bile et la furie des ennemys de leur repos et de leur ancienne félicité, jusques à une telle extrémité qu'ils n'ont espargné ny le fer, ny le feu, ny les plus sanglantes inventions que l'enfer mesme pourroit dicter et suggérer aux âmes les plus barbares et les plus inhumaines pour esbranler l'inviolable constance et résolution de cette pauvre province affligée, pressée, mais non pas oppressée sous la violence de leurs efforts et tyrannie.

(1) L'armée commandée par le prince de Condé envahit la Franche-Comté dans les derniers jours du mois de mai 1636, mais en 1634 et en 1635 le bailliage d'Amont avait déjà eu à souffrir du passage des troupes du duc de Rohan et du maréchal de la Force.

(2) Le grand-maitre de l'artillerie de France, qui avait éprouvé la vaillance des Franc-Comtois dans les vigoureuses sorties de la garnison de Dole, témoignait que tous se seraient fait écorcher plutôt que de manquer à leur devoir. V. La Meilleraie à Richelieu, du camp devant Dole, 25 juillet 1636. — *Affaires étrangères, France*, t. MDLXXIX, fol. 108.

(3) « Plût à Dieu que les sujets du roy fussent aussi affectionnés que ceux là le sont à l'Espagne ! » Richelieu au prince de Condé, Paris, 8 août 1636. — *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, t. V, p. 983. Un officier français a dit des habitants de Dole : « Jamais gens ne se sont si vaillamment défendus et n'ont témoigné tant de zèle pour le service de leur prince. » MONTGLAT, *Mémoires*, t. I, p. 135.

Ce n'estoit pas assez qu'ils eussent deschargé tout ce que l'humanité peut produire et excogiter sur les villages, les bourgades et les petites villes de la Franche-Comté, qui ne logeoient leurs forces qu'en la protection de Dieu, en la justice de leur cause et en leur propre foiblesse et infirmité, car pour les grandes villes enceintes de murailles et entourées de quelques bastions, elles se sont moqué par la grâce de Dieu de leur outrecuidance, et leur armée royale ayant voulu choquer d'abord la capitale du pays a accru et multiplié les triomphes et la gloire des assiégés à leur propre confusion et éternelle ignominie (1). Il falloit encor pour combler la mesure de leur injustice, cruauté et impiété que la ville de Saint-Claude en ressentit et esprouvast les malignes et sacrilèges influences et que ces âmes doubles, doublement contrefaites, deschargeassent à deux diverses

(1) « La France vous a gravé un éloge à sa confusion si profondément dans les murailles de la ville de Dole que l'envie ni le temps ne le sçau-roit jamais effacer. » Le cardinal infant à l'archevêque de Besançon et à la cour, Cambrai, 3 septembre 1636. — A. DUBOIS DE JANCIGNY, *Recueil de chartes et autres documents pour servir à l'histoire de la Franche-Comté sous les princes de la maison d'Autriche*, p. 197. Sur le siège de Dole par le prince de Condé, cf. *Gazette de France* des 7, 21 et 28 juin, 5, 12, 19, et 26 juillet, 2, 9, 16 et 23 août 1636; *Ibid.*, extraordinaires des 5, 11 et 14 juin, 3 juillet et 7 août 1636; *Mercure françois*, années 1635, 1636 et 1637, p. 131; *Déclaration des commis au gouvernement de la Franche-Comté de Bourgogne sur l'entrée hostile de l'armée françoise audict pays* (Dole, 1636, in-4); *Lettre écrite au sieur Belmont, secrétaire à l'Altèze de Madame la princesse de Phaltzbourg, datée de Chaussin, première ville de France, le 19 d'août 1636* (S. l., 1636, in-4); GIRARDOT DE NOZEROY, *La Franche-Comté protégée de la main de Dieu contre les efforts des François en l'an 1636* (Dole, 1636, in-4); *Id.*, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 84; BUSSY-RABUTIN, *Mémoires*, t. I, p. 134; BOYVIN, *Le siège de la ville de Dole, capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, et son heureuse délivrance* (Dole, 1637, et Anvers, 1638, in-4); PETREY-CHAMPVANS, *Lettre... à Jean-Baptiste Petrey, sieur de Chemin* (Dole, 1637, in-4); E. LONGIN, *Éphémérides du siège de Dole* (Dole, 1896, in-12); *Id.*, *Documents inédits sur le siège de Dole* (Besançon, 1898, in-8); J. GAUTHIER, *Poésies françaises et latines inédites sur le siège de Dole de 1636*, dans l'Annuaire du Doubs de 1899, p. 43.

fois sur cette terre de bénédiction, terre des saints qui ont foisonné à milliers dans cet auguste monastère et l'un des plus célèbres de la chrestienté, tout ce que la noire malice peut inventer et controuver contre l'auguste majesté de Dieu et contre le respect et la vénération due justement aux reliques des saints et nommément du grand saint Claude, le protecteur et patron tutélaire, non seulement de cette terre, mais encore de toute la province. En voicy le narré dans la sincère vérité et fidélité.

Il est donc véritable que messieurs les religieux de l'insigne et célèbre abbaye de Saint-Claude, autant zélés au service de Dieu et à la conservation de leurs saintes reliques et sacrés sanctuaires comme portés et animés d'une entière fidélité à laquelle leur noblesse et le devoir de leur naissance les oblige, redoutant non seulement les menaces continuelles, mais encore les approches et courses presque journalières de la gendarmerie françoise et suédoise logée en quartiers à Pontarlier (1) et Noseroy (2), qui, dès la prise des chasteaux de la Chaux et Chasteau-Vilain (3),

(1) Investie le 20 janvier 1639, la ville de Pontarlier se rendit au duc de Weimar le 24. Cf. *Gazette de France* du 5 février 1639 ; *Ibid.*, extraordinaire du 8 février 1639 : *La prise des villes de Morteau et de Pontarlier dans la Franche-Comté, avec la défaite du prince François de Lorraine, par le duc de Weimar* ; *Mercure françois*, année 1639 et 1640, p. 9 ; GRÜN, *Tagebuch* (Bibl. de Gotha), fol. 249 ; GIRARDOT DE NOZEROT, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 225 ; DROZ, *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Pontarlier*, p. 131 ; B. RÖSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, t. II, p. 293.

(2) La ville de Nozeroy avait été emportée d'assaut par le comte de Guébriant le 4 février 1639 ; la garnison retirée dans le château capitula le lendemain. *Gazette de France*, extraordinaire du 22 février 1639 : *La prise de la ville et chasteau de Noseroy en la Franche-Comté par les troupes du Roy* ; LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 104 ; GIRARDOT DE NOZEROT, *op. cit.*, p. 227 ; TERRIER DE LORAY, *le siège de Nozeroy en 1639*, dans le *Bulletin* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, année 1880, p. 162.

(3) « Chastelvilain est à une lieue de Noseroy, belle place tenue par ceux de Wateville et séjour ordinaire du fut marquis de Conflans. Elle

picoroient et ravageoient tout le voisinage jusques à Foncine, Grandvaux, le Four du Plasne et Chasteaux des Prels, voire mesme jusques à la Rixouse, village distant de Saint-Claude d'une bonne lieue ou environ seulement, et d'ailleurs advertis de plusieurs costés avec toute assurance que le duc de Veymard estoit en résolution de faire passer des troupes jusques en ladite ville et toute la terre pour s'en saisir et emparer, comme il avoit desjà fait de tout le reste des montagnes (1), considérant la ville sans défense que

appartenoit lors à ses petits-fils pupils enfans du fut comte de Bussolin, desquels la mère estoit sœur du comte de Nassau et estoit lors retirée en Suisse avec ses enfans. » Othon de Nassau s'étant présenté devant le château de ses neveux, le baron de Longwy lui en refusa l'entrée. Le 19 avril 1639, « Guébriant y vint comme ennemy qui le battit et l'emporta à composition et mit garnison dedans. Il assiégea aussi le chasteau de la Chaux, belle place dont le fut seigneur de la Chaux, de la maison de la Baume portoit le nom, et l'emporta par composition, » le 21 avril. GIRARDOT DE NOZEROT, *op. cit.*, p. 227. Cf. LE LABOUREUR, *op. cit.*, p. 105 ; *Sommation du château de Montsaugéon par Guébriant (19 avril 1639)*, dans le *Bulletin* de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, année 1891, p. 33.

(7) Bernard de Weimar comptait effectivement marcher sur Saint-Claude après la prise de Pontarlier ; il avait fait reconnaître les passages des montagnes par ses lieutenants, et l'on écrivait de Pontarlier, le 13 février 1639 : « Le duc de Weimar a commandé le comte de Nassau vers Saint-Claude pour le sommer de se rendre. » Mais, loin de montrer la résolution que leur prête le même correspondant, les San-Claudiens s'étaient hâtés de recourir aux bons offices des magnifiques et puissants seigneurs de Berne ; ceux-ci convinrent « d'écrire en faveur de cette terre aux généraux des armées qui estoient au dedans et aux environs de ce pays, et particulièrement d'envoyer le baillif de Nyon auprès du duc de Weimar estant à Pontarlier, avec des lettres portant qu'il eust à empêcher toute violence et actes d'hostilité en cette terre ; » le comte de Guébriant intercédait en faveur de l'abbaye et, le 24 mars, Bernard de Weimar lui répondit qu'il consentait à accorder aux habitants de Saint-Claude un délai de quelques jours pour se soumettre. Cf. *Délibérations* des 1^{er} février et 28 mars 1639. — Arch. de Saint-Claude ; *Gazette de France* des 5 et 26 février, 5 et 19 mars 1639 ; B. RÖSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, t. II, p. 307 ; A. VON GONZENBACH, *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, t. I, p. 258 ; dom BENOIT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, t. II, p. 533.

d'une simple garnison de la compagnie du sieur de Lezay (1) qui n'approchoit pas au nombre de cent hommes, et hors d'apparence et d'espérance d'avoir à temps quelque secours d'ailleurs, conclurent par ensemble et résolurent sagement de plustost fournir et contribuer quelque somme notable de deniers levés tant sur la ville et sur la terre que sur leurs bourses propres, que de se voir dans un danger manifeste et apparent et à la veille, comme ils estoient véritablement, d'une totale désolation et d'un ravage inévitable qui les menaçoit de les perdre et par conséquent leur ravir le moyen, comme ils avoient la volonté et le pouvoir, s'ils estoient conservés, de secourir et assister le plat pays et les plus grandes et importantes villes tant de grains que d'autres denrées nécessaires à leur subsistance et conservation.

A cet effet ils députèrent avec plein pouvoir et autorité, et authentique procuration tant du magistrat (2) de la ville que de toute la terre, le sieur d'Espenoy (3), cellérier et administrateur de l'abbaye, duquel la maturité, affection

(1) Henri de Lezay, capitaine héréditaire du Grandvaux, fils de Sébastien de Lezay, seigneur de Moutonne, et d'Adrienne de la Perrière. En 1636, la compagnie levée dans la terre de Saint-Claude fut envoyée à Bletterans ; son indiscipline obligea le parlement de Dole à la licencier. L'année suivante, le sieur de Lezay eut ordre de mettre sur pied 400 hommes ; c'était cette troupe qui, depuis le départ des dragons polonais du colonel Warlofski, était chargée de défendre les montagnes ; une seconde compagnie de 120 hommes, dont le magistrat de Saint-Claude avait voté la levée, n'avait pas encore ses cadres complets.

(2) Dans la séance du 28 mars 1639, les notables furent appelés à délibérer sur le rachat de la terre de Saint-Claude ; sept d'entre eux opinèrent pour la résistance ; dix-neuf furent d'avis de traiter avec le duc de Weimar.

(3) Anatoile de Scey, seigneur d'Épenoy, administrateur de l'abbaye de Saint-Claude, fils de Pierre de Scey, seigneur de Buthiers, Pin, Épenoy, Émagny, Chevroz, etc. et d'Anne de Poligny. Le sieur d'Épenoy se fit accompagner de son neveu Alexandre, fils de François de Scey, seigneur de Buthiers, et d'Anne de Chatenay, qui devint dans la suite religieux à Saint-Claude.

au bien public et longue expérience leur estoit bien connue, pour passer jusques au pays de Vaud et moyenner quelque honorable traité avec le duc de Veynard par l'entremise des sieurs baillifs de Nyon (1) et autres lieux circonvoisins du dit pays, selon les offres qu'ils en avoient faites et les promesses de s'y employer efficacement ; mais comme la distance rendoit fort difficile cette négociation, qui alloit insensiblement en longueur, et que d'ailleurs les délais ne pouvoient estre que fort dangereux et préjudiciables à cause des fréquentes courses et avoisinement des troupes ennemies, ledit sieur administrateur prit une courageuse et généreuse résolution de hasarder et aventurer, voire sacrifier sa personne propre pour le bien du public, et sur un simple passeport que la perfidie et déloyauté de nos ennemis a souvent rendu frustratoire et inutile à ceux qui s'y sont voulu confier, passa jusques à Pontarlier, où après plusieurs difficultés, contestations et artificieuses menées des députés du party ennemy, que sa prudence sceut fort bien esquiver, enfin il accorda la somme de douze mille écus tournois (2) payables dans le terme de quatre mois (3), avec promesse réciproque de la part desdits députés et assurance que la ville et terre de Saint-Claude seroit exempte pour maintenant et pour tousjours

(1) Le bailli de Nyon, Louis de Grafenried, était allé trouver le duc de Weimar, qui lui avait promis d'avoir égard aux sollicitations du canton de Berne, « si quelques seigneurs de Saint-Claude passaient auprès de lui pour traiter et empescher son entreprise. » Dom BENOÎT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, t. II, p. 535.

(2) LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 116, parle seulement de dix mille écus.

(3) La *Gazette de France* du 23 avril 1639 se borne à dire : « On tient que les habitants de Saint-Claude à la recommandation de ceux de Berne se sont accommodés avec le duc de Weimar », mais toutes les relations franc-comtoises s'accordent à reconnaître qu'un délai de quatre mois avait été imparti aux religieux de Saint-Claude pour le paiement de cette contribution. Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 350.

de toutes courses et invasions des armées suédoises et françoises et de tous actes d'hostilité, et offre assurée de faire ratifier le susdit traité par le Roy très chrestien pour une entière et parfaite conservation de la ville et terre de Saint-Claude (1).

Cette négociation heureusement conduite à chef par le dit sieur administrateur et au contentement et satisfaction de ceux qui l'avoient député, comme elle estoit au service et utilité de toute la province, sembloit promettre une heureuse bonace (2) et un parfait repos à ce petit coing de pays pendant que tout le reste flotloit dans les orages et persécutions des armées ennemies, et l'on commençoit já à travailler heureusement pour faire la levée des deniers promis et satisfaire s'il estoit possible avant mesme le terme des quatre moys finy, lorsque n'y ayant pas encor bonnement trois semaines que le susdit traité avoit esté conclu et arrêté, vint la nouvelle des approches de l'ennemy, lequel entroit à main armée avec canon et attirail de guerre dans la montagne de Saint-Claude, soit qu'il se méfiast de l'accomplissement de nos promesses, fondé sur un désadveu des puissances supérieures (3), que l'on disoit ne vouloir

(1) Ce traité fut conclu le 13 avril 1639. La ville de Saint-Claude ayant dans la suite refusé d'indemniser l'administrateur de l'abbaye des frais de son voyage, un procès s'ensuivit, qui se termina par un arrêt du parlement de Dole donnant gain de cause à Anatoile de Scey ; la ville fut condamnée à payer à celui-ci la somme de 363 francs. Dom BENOIT, *op. cit.*, p. 535.

(2) « *Bonace*, subst. fém. Calme de la mer, qui se dit quand le vent est abattu ou a cessé... On le dit figurément en morale. » FURETIÈRE, *Dictionnaire universel*, t. 1, p. 234.

(3) Le résident du roi d'Espagne auprès du duc de Lorraine avait donné avis au parlement de Dole du traité conclu par le sieur d'Épenoy, que don Diego Saavedra, retiré en Suisse, jugeait préjudiciable au souverain qu'il représentait ; « le marquis l'ayant sceu fit saisir prisonnier un jeune gentilhomme qui avoit suivy vers Weymar à Pontarlier le religieux susdit son oncle, et le parlement fit appeler ce religieux à requête du procureur général. » GIRARDOT DE NOZÉROY, *Histoire de dix*

approuver cette négociation et interpréter à contre-sens de la vérité les raisonnables, légitimes et fidelles intentions du dit sieur administrateur et desdits sieurs religieux, soit qu'il voulust et prétendist de prétexter cette soudaine invasion sur le refus absolu qu'on luy avoit fait après la clôture du traité, non seulement de prester quelque serment de fidélité au Roy très chrestien, mais de discéder tant soit peu ou s'escarter le moins du monde du devoir et obéissance que nous devons à Sa Majesté très catholique nostre souverain monarque et seigneur (1), ou soit (ce qui est plus probable) que l'infidélité dont les François font gloire maintenant, auxquels promettre et fausser sa parole est une mesme chose, luy fist prendre la résolution de nous surprendre au dépourveu et en un temps auquel nous nous estions persuadés et pensions infailliblement estre dans une parfaite assurance.

En effet le lundy matin le 16^e jour du moys de may de cette année 1639, l'on fut adverty à Saint-Claude que la gendarmerie françoise et suédoise avoit d'abord emporté

ans de la Franche-Comté de Bourgogne, p. 230. Cf. Toledo à la cour, Besançon, 9 mai 1639 ; la cour au marquis de Saint-Martin, Dole, 15 mai 1639. — *Corr. du parlement*. Arch. du Doubs, B 246.

(1) « Il (Guébriant) receut advis que les habitans... manquans à la foy donnée, y souffroient des assemblées de gens de guerre, et que les barons de Scey lieutenant général en Comté et Boutavant y avoient amassé sept à huit cens hommes et fait passer de la Suisse bon nombre d'armes et de munitions. » LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 114. La vraie cause de la marche du comte de Nassau fut certainement la crainte de voir le baron de Scey fortifier Saint-Claude ; en outre, suivant Christophe de Grün, les habitans avaient tué le trompette weimarien qui accompagnait le sieur d'Épenoy ; le colonel Ohem fut envoyé par le comte de Guébriant contre l'abbaye, « dieweilen... die Burgunder des Herzogs Trompeter Andreas genant, so manden Deputirten und Gesandten von S. Claude zu einer convoy mit gegeben, nicht allein wieder alle gegebene parole und Volckerrecht, Schelmischer Weiss erschossen, sondern auch wieder die getroffene und veraccordirte neutraliteet etliche 100 Spanier in die Stadt genommen und ihre versprochene Contribution nicht zahlen wollen. » *Tagebuch*, fol. 260. Cf. B. RÖSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, t. II, p. 307.

le poste des Savines gardé par quelques paysans plus propres à lascher le pied et tourner les espauls qu'à rendre aucun combat (1), et que suivant sa pointe elle avoit attaqué le poste de Moré (2) fourny de quelque six vingt hommes moitié soldats et moitié villageois commandés par le sieur de Nans (3), gentilhomme vaillant et courageux, le quel dans la généreuse résistance qu'il fit avec son peu de gens arresta plusieurs heures l'effort de l'ennemy et l'eust contraint de rebrousser chemin, s'il eust eu le secours qu'il avoit demandé et attendoit avec impatience, ce qui occasionna l'ennemy de destacher quelques troupes du gros de son armée, lesquelles, ayant passé la rivière jusques à la ceinture, assaillirent les nostres inopinément par derrière, arrestèrent prisonnier le sieur de Nans et escartèrent toutes ses gens, qui presque tous gagnèrent les destroits et précipices des montagnes et se sauvèrent qui çà qui là dans le désordre et confusion (4).

Le mesme jour environ les deux heures après midy, l'assurance vint à la ville de cette déroutte et tout ensemble que la terre de Longchaumoïs fourmilloit de troupes ennemies tant de cavalerie que d'infanterie, ce qui occasionna quelques bourgeois restés dans la ville d'asseurer leurs per-

(1) Le passage de la Savine fut forcé par Othon de Nassau, que le colonel Ohem avoit détaché du gros de ses troupes avec 300 chevaux et 750 fantassins. Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 3 juin 1639 : *La prise de la ville et passage de Saint-Claude par le comte de Guébriant ; Mercure françois*, années 1639 et 1640, p. 25. LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 115, ne donne au comte de Nassau que 300 fantassins.

(2) Morez.

(3) Léonard Jacques, seigneur de Nans, avoit suivi à Saint-Claude le sergent-major du baron de Scey, Jean-Baptiste Bancenel, dont il avoit épousé la sœur consanguine Anne. La *Gazette de France* l'appelle, je ne sais pourquoi, d'Issel.

(4) La relation française de ce combat est conforme au récit d'Augustin Vuillerme. Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 3 juin 1639. Suivant le *Mercure françois*, les Weimariens firent à Morez 57 prisonniers.

sonnes et de leurs femmes et enfans, se retirant tumultueusement et confusément parmy les montagnes, puisque le chemin estoit tout ouvert à l'ennemy et sans difficulté jusques aux portes de leur ville, et par conséquent obligea le sieur baron de Scey (1), lieutenant général de la cavalerie de Bourgogne (2), lequel par ordre exprès estoit dans la ville depuis peu de jours pour y faire quelques levées (3) à minuter une prudente retraite (4) plustost que s'engager dans un danger certain et assuré, après avoir contribué tous les bons devoirs qu'on pouvoit justement prétendre d'un seigneur de son mérite et de sa naissance et toutes les persuasions possibles à son courage et générosité pour arrester le peuple et l'animer à résister vaillamment et virilement pour la défense de la ville et de nos sanctuaires, ayant à cet effet les jours précédens visité et recogneu en propre personne tous les passages des montagnes en com-

(1) Claude de Bauffremont, baron de Scey et de Clairvaux, seigneur de Chariez, Rans, Aumont, Commenailles, etc., bailli d'Aval, fils de Guillaume de Bauffremont, baron de Scey et de Sombernon, et de Claudine de Villelume. Investi du commandement des armées à la mort du marquis de Saint-Martin, il fut nommé gouverneur du comté de Bourgogne en 1654, s'appliqua à cicatriser les plaies de la guerre, de concert avec le parlement de Dole, et mourut à Besançon, le 22 septembre 1660. Cf. P. CADOT, *Discour funèbre sur le trespas d'illustre, haut et puissant seigneur messire Claude de Bauffremont, baron de Scey, gouverneur de Bourgogne et de Charolois* (Besançon, 1661, in-4).

(2) Le baron de Scey avait été nommé lieutenant général de la cavalerie par le marquis de Saint-Martin au mois de juillet 1637. E. LONGIN, *Journal d'un bourgeois de Dole*, p. 145.

(3) Dès le mois d'avril précédent, le parlement de Dole avait enjoint à Claude de Bauffremont, qui se trouvait alors à Salins, de pourvoir à la sûreté de la terre de Saint-Claude. Cf. La cour au baron de Scey, Dole, 23 avril 1639. — *Corr. du parlement*. Arch. du Doubs, B 245.

(4) Suivant Théophraste Renaudot, la retraite du baron de Scey « se fit bien sans trompette, mais non pas sans bruit, les femmes lui jettans des pierres et l'estourdissans d'injures et de reproches d'avoir faussé la foi qui leur avoit donné de les mieux défendre et de ne les abandonner jamais. » *Gazette de France*, extraordinaire du 3 juin 1639.

pagnie du sieur de Rambey (1), gentilhomme religieux et cambellan de l'abbaye, pour les munir et fortifier et rendre inaccessibles et encourager les soldats qui en avoient la garde.

Le lendemain 17^e dudit mois environ les deux heures après minuit on découvrit à la lueur de la lune quelques troupes ennemies françoises qui descendoient la montagne de Cinquestral et peu à peu approchoient les moulins et le pont voisin de la ville, et le reste de la gendarmerie ennemye tant de cavalerie que d'infanterie qui filoient à la suite et venoient faire un gros proche la prairie du Truchet. L'alarme se donna en la ville dans laquelle il n'étoit resté dans l'abbaye que les sieurs de Chastellard, sacristain (2), de Croisy et de Monconys (3), gardien des saintes reliques, et les deux sieurs de Raucour et de la Vavre (4) jeunes religieux, et en la ville quelque peu de bourgeois avec le sieur de Lezay et le sieur Banseney (5), sergent-major dudit sieur baron de Scey, lequel y estoit demeuré par ordre de son colonel pour traitter et capituler le plus avantageusement et honorablement qui luy seroit possible, puisque la ville estant sans défence elle estoit incapable de faire aucun combat ou faire quelque résistance.

(1) Pierre Charreton, dit du Louverot, seigneur de Rambey, fils de Philibert Charreton, dit du Louverot, seigneur de Pymorin, le Pin, etc.

(2) Pierre de Lyobard, dit du Chastelard, prieur de Cessia, fils de Georges de Lyobard, dit du Chastelard, lieutenant général au gouvernement de Bresse, Bugey et Valromey, et de Jacqueline d'Aguerre, sa seconde femme.

(3) Africain de Croisier, infirmier, et Guillaume de Montcony, prieur de Saint-Oyend de Montbellet.

(4) Nicolas de Grachault, seigneur de Raucourt, fils de François de Grachault, seigneur de Raucourt, et de Françoise de Beaujeu, et Antoine de Jouffroy, seigneur de la Vaivre, fils de Jean-François de Jouffroy, seigneur de la Vaivre, et de Béatrix de Grammont.

(5) Jean-Baptiste Bancenel, seigneur de Myon, sergent-major d'un régiment d'infanterie bourguignonne, fils de Jacques Bancenel et de Marguerite Musy, sa seconde femme.

Les troupes ennemies ayant fait halte en la descente voisine des moulins jusques à l'aube du jour, le sieur de Chastellard, en compagnie du R. Père Désiré (1) de Lons-le-Saulnier, provincial des capucins de la Franche-Comté, qui pour lors estoit à Saint-Claude, leur alla au rencontre, et, les approches faites à la faveur du tambour qui les devançoit, leur fit d'abord la proposition d'un traité de paix en laquelle il fut aussytost reçu et exaucé sans difficulté. Les sieurs comte de Nassau, marquis de Turlac (2) et de Rochservières (3), qui commandoient aux troupes ennemies,

(1) Le P. Désiré Mareschal, de Lons-le-Saulnier, avait été élu provincial au chapitre tenu dans le couvent de Besançon, le 16 avril 1638. C'était, d'après les annales manuscrites des capucins du comté de Bourgogne, « un homme doué d'une très profonde science, d'une patience, d'une prudence et d'un gouvernement admirable. » Arch. de Sainte-Claire de Poligny.

En signalant, le 23 mars précédent, l'arrivée de partis weimariens à Bellefontaine et à Morez « par des chemins incogneus à ceux-mesme du pays », le P. Désiré avait ajouté : « Il seroit à désirer que ces postes fussent mieux gardés qu'ils ne sont, et qu'en chascun d'iceux il y eust un officier bien entendu et vigilant pour guider les paysans, sans quoy la force des passages sera inutile. » A. ROUSSET, *Dictionnaire des communes du Jura*, t. IV, p. 410.

(2) Karl-Magnus, marquis de Baden-Durlach, fils de Frédéric I^{er}, marquis de Baden-Durlach, et de Barbe de Wurtemberg, sa première femme.

(3) Jacques Borelli, seigneur de Roqueservières, sergent de bataille et mestre de camp d'un régiment d'infanterie allemande, s'était distingué, l'année précédente, au combat de Poligny (19 juin 1638), où il commandait le régiment de la Mothe. Il servit ensuite sous Guébriant et sous Turenne, et fut blessé à mort à l'attaque des lignes de Fribourg (3 août 1644), « homme de droiture, de sens et de jugement, dit un bon juge, un de ces officiers précieux qu'on trouve toujours prêts, aussi apte à conduire une brigade qu'à remplir une mission délicate ». Duc D'AUMALE, *Histoire des princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles*, t. IV, p. 330. Sur le rôle du sieur de Roqueservières à la journée de Poligny, cf. Relation de ce qui s'est passé dans la Franche-Comté depuis que l'armée du Roy y est entrée, commandée par Monseigneur le duc de Longueville. — Affaires étrangères, *France*, t. MDLXXIX, fol. 213 ; *Gazette de France*, extraordinaire du 30 juin 1638 ; *Le sanglant combat donné entre le duc de Longueville et le duc Charles près de Poligny, où il est demeuré plus de 800 ennemis morts ou blessés* ; J. FEUVRIER, *La bataille de Poligny*, p. 29.

s'avancent et mettent pied à terre ; on fait appeler le sieur Banseney pour traiter les articles de la capitulation, en la place duquel un officier françois entra en qualité d'ostage dans la ville et après plusieurs pourparlers, après de grandes plaintes et reproches faites de la rupture du traité fait avec les députés du duc de Veynard et de la levée des soldats que l'on faisoit dans la ville et terre de Saint-Claude, qui estoient les deux chefs et motifs principaux sur lesquels ils fondonnoient une si prompte irruption, l'on résolut enfin les articles suivants (1) :

Que les églises et les maisons tant de l'abbaye que de la ville seroient exemptes du pillage et les bourgeois de toute rançon ; que l'honneur des femmes et filles seroit conservé ; que les sieurs Banseney et capitaine de Lezay sortiroient avec toute la soldatesque et garnison qui se trouveroit dans la ville armée, tambour battant, mesche allumée aux deux bouts, enseignes desployées et tout le bagage des soldats ; que ceux qui estoient encor sur les autres postes et passages seroient rappelés pour sortir avec leur capitaine et seroient tous ensemble escortés avec assurance et fidélité jusques à Salins et qu'en leur place entreroient deux cens fantassins françois et catholiques sous la charge du sieur de Rochservières et que le reste des troupes ennemies tant de cavalerie que d'infanterie seroient envoyées du costé de Noseroy ; la susdite capitulation ayant esté rédigée authentiquement par escrit et soubsignée de la main dudit sieur comte de Nassau, qui commandoit à toute la gendarmerie ennemie (2).

(1) Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 350.

(2) B. RÖSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, t. II, p. 307, assigne à tort la date du 14 mai à la reddition de Saint-Claude. Plus forte est encore l'erreur de Christophe de Grün : cet officier weimarien, qui se trouvait alors au château de Joux, raconte dans son journal que la ville fut assiégée le 18 et emportée le 24. Un autre contemporain parle également d'une prise d'assaut. V. Grotius à Oxenstiern, Paris, 28 mai 1639. — GROTIUS, *Epistolæ*, p. 534.

Pendant le temps de la capitulation qui emporta plus de deux grandes heures, le reste des bourgeois qui estoient encor dans la ville se retira sur les montagnes, n'y restant que les capucins et quelques malades, lesquels n'avoient peu faire leur retraite avec les soldats du sieur de Lezay, dont quelques-uns, pendant que l'on capituloit, commencèrent à rompre des portes et forcer des boutiques, des maisons bourgeoises, se chargeant du butin qu'ils peurent rencontrer, duquel toutes fois ils ne firent pas grand profit, et sur les huit heures du matin le dit sieur de Lezay sortit en teste de cent ou six vingt hommes (1) à sa suite, ce qu'estant fait la garnison françoise entra dans la ville avec les sieurs comte de Nassau, marquis de Turlac et de Rochservières, accompagnée des sieurs de Chastellard et de Monconys qui les reçurent avec tout l'accueil et bienséance requise dans l'abbaye et se mirent en devoir de les traiter autant honorablement que l'on peut en une ville entièrement déserte et abandonnée.

A leur entrée, ils envoyèrent à chascune des trois portes de la ville (2) vingt-cinq hommes ou environ, et le reste prit son poste sur la place du marché au bas de l'église Saint-Romain (3), qui avant leur entrée avoient esté destinés pour être postés sur les bastions et ravelins imaginaires de ladite ville, tant ils avoient esté mal informés de ses fortifications. Aussy dès aussytost qu'ils furent maîtres de la ville, en laquelle ils treuvèrent bien véritablement trois portes, mais point d'autres rempars que les montagnes de Bayard, du mont d'Avignon et de Septmoncel, qui

(1) La *Gazette de France* dit environ cent cinquante.

(2) Les trois portes de Saint-Claude étaient la porte Basse, la porte du Pré et la porte de Notre-Dame.

(3) L'église de Saint-Romain était l'église paroissiale : détruite par un incendie le 28 janvier 1547, elle avait été reconstruite dans la seconde moitié du seizième siècle. 1790 la vit vendre comme bien national, et, trois ans plus tard, la pioche des démolisseurs jetait bas le vénérable édifice.

luy servent d'enceinte (1), s'imaginant que la bourgeoisie s'estoit retirée aux montagnes pour faire un gros et se joindre à quinze cens Espagnols qu'ils croyoient estre au voisinage et à deux mille paysans armés qu'ils s'estoient figurés estre sur la descente de Septmoncel, une soudaine frayeur et espouvante les saisit en telle façon qu'au mesme temps ils minutèrent leur retraite et prindrent résolution de quitter et vider la ville dans laquelle ils ne demeurèrent que trois heures entières (2).

Pendant cette courte demeure, quelques soldats suédois démontés et volontaires, qui suivoient l'armée ennemie, se jettèrent furtivement et à la desrobée par diverses avenues dans la ville, lesquels forcèrent quantité de maisons et boutiques et achevèrent de fourrager et butiner ce que les nostres avoient laissé, se chargeant principalement de beurre et de fromage, dont ils treuvèrent quantité de provision en quelques maisons, rompirent et esparpillèrent plusieurs chapelets et marchandises de dévotion (3), et

(1) Mieux renseigné, l'historien de Guébriant dit : « Saint-Claude est un bourg de grande étendue, sans murailles; il n'est fort que par son assiète, qui est de difficile abord, et par la protection de son patron. » LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 115.

(2) Suivant Théophraste Renaudot, ce fut la crainte de ne pouvoir empêcher le pillage des églises qui détermina le sieur de Roqueservières à évacuer précipitamment la ville, mais l'explication d'Augustin Vuillermé paraît plus vraisemblable. C'est aussi à une terreur panique que la chronique manuscrite des capucins du comté de Bourgogne (Bibl. de Dole), fol. 54 v^o, attribue le brusque départ des troupes weimariennes. Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 350.

(3) L'industrie des tourneurs sur bois était déjà ancienne à Saint-Claude, comme le prouve le passage suivant de Gilbert Cousin : « Incolæ ex buxo et aliis radicibus quæstum non minimum capiunt, quibus cochlearia, fistulas, tubas, classica, præcatorios globulos, et alia conficiunt, quæ inde ad exteriores terras exportantur. » *Brevis ac dilucida Burgundiæ superioris, quæ Comitatus nomine censetur, descriptio*, p. 66. Sur les développements qu'elle prit au dix-huitième siècle, cf. Dom BENOIT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, t. II, p. 805.

eussent bien fait pis, s'ils n'eussent esté contrains de desloger promptement avec la garnison françoise, qui s'en retourna sur ses mesmes pas environ les onze heures du matin, et reprit la route de Cinquestral, n'y restant dans la ville que les Pères capucins, lesquels tout le reste du jour eurent assez d'occupation à ramasser les chapelets, croix, images et autres béatilles⁽¹⁾ esparpillés confusément parmy les rues, les remettre dans les boutiques, visiter les maisons forcées pour voir si l'on n'y auroit point laissé malicieusement et secrettement du feu pour les brusler et embraser la ville, raccommoder au mieux qu'ils peuvent les portes et boutiques rompues, ayant fait tous devoirs possibles pour s'opposer à la violence de ces voleurs et picoueurs ⁽²⁾.

En ce rencontre ç'a esté un effet très considérable de la Providence divine et de la singulière protection de nos saints tutélaires que quelques capitaines et officiers de la gendarmerie françoise ayant asseuré plusieurs fois qu'ils ne sortiroient point sans brusler la ville, cependant ils ne peurent ou ils n'eurent souvenance d'exécuter ce mauvais dessein en la terreur panique qui les avoit saisy, mais en telle façon que l'un des marguilliers de l'église de Saint-Claude, homme de bien et de créance en l'estime de tout le monde, a asseuré et protesté que, comme les sieurs comte de Nassau, marquis de Turlac, et sieur de Rochservières avec d'autres capitaines et officiers en la compagnie

(1) Ce mot est pris ici dans une acception voisine de celle que lui donne LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. 1, p. 318, de « petits ouvrages de religieuses, comme agnus, pelotes, boîtes, etc. ».

(2) On voit que les officiers weimariens maintinrent la discipline parmi leurs hommes. Une relation française a donc eu raison de dire : « L'abbaye, qui avoit esté recommandée par Sa Majesté au comte de Guébriant, fut religieusement conservée, et, quant au reste, le désordre y fut petit, car les chefs mirent si bon ordre à faire retirer les troupes, qu'il n'y eut pas grand sujet de plaintes. » *Mercure françois*, années 1639 et 1640, p. 29. Cf. *Véritable inventaire de l'histoire de France*, t. II, p. 539.

du sieur de Monconys, passoient dans l'église de ce grand saint, l'un d'iceux que ce dit marguillier n'a peu spécifier fut saisi inopinément d'une telle frayeur qu'il trembloit universellement par tout le corps, comme feroit celui qui seroit agité des frissons d'une fièvre bien violente (1).

En suite de cette merveille ç'a aussy esté un effet de la piété et charité vrayement religieuse du dit sieur de Rambey et tout ensemble des Pères capucins à l'endroit d'un soldat de l'armée françoise, lequel ayant esté frappé au passage de Moré le jour précédent de deux arquebusades qui luy avoient percé le corps à jour, avoit suivi comme il avoit peu ses compagnons jusques en la ville de Saint-Claude, n'ayant peu se retirer avec eux pour sa foiblesse et débilité causée par les blessures qui paroisoient mortelles ; il fut accueilly par ces bons Pères, logé, traité et nourry charitablement avec autant de soing comme s'il eust esté leur propre frère, et garanty à diverses fois de la recherche de quelques bourgeois justement animés, qui prétendoient de luy donner son reste s'ils l'eussent rencontré, jusques à ce que le sieur de Rambey estant de retour quelques jours après le fit conduire et amener très humainement à l'hospital de l'abbaye avec un soing et charité vrayement religieuse et une courtoisie digne d'un cœur vrayement noble, luy procurant un si bon traitement qu'il recouvra des forces suffisamment pour se retirer quinze jours après ses blessures et se joindre aux troupes du sieur de la Motte.

Mais aussy voicy un effet ordinaire de la fidélité de nos ennemys. En leur sortie, contre la foy promise et la capitulation signée, ils se saisissent des personnes des sieurs de Chastellard et de Monconys, tous deux gentilhommes

(1) Dans son récit, Girardot de Nozeroy généralise le saisissement que, d'accord avec la relation d'Augustin Vuillerme, les annales des capucins du comté de Bourgogne ne prêtent qu'à un des chefs de l'armée weimarienne. Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 350.

françois assez cogneus dans la Franche-Comté, dans la Bresse et dans le duché pour leur naissance et extraction, qui dans ces remuemens avoient pris une ferme et sainte résolution de ne point quitter l'abbaye non plus que leurs offices, le premier de sacristain et l'autre de dépositaire des clefs des reliques sacrées, desquelles il avoit l'honneur d'estre gardien, et tous deux vraiment recommandables pour leur vertu, piété et dévotion, leur donnent à peine le loisir de s'esquiper pour se mettre en chemin, les contraignent de marcher à pied avec l'infanterie françoise sans avoir égard à l'âge desjà avancé de l'un et à la qualité de tous deux, leur associent messieurs de Raucour et de la Vavre, jeunes religieux et gentilhommes bourguignons, qu'ils recogneurent dans la compagnie du sieur de Lezay, et par un excès de courtoisie et civilité françoise, arrivés au village de Longchaumois, les remettent et les consignent entre les mains des troupes suédoises, qui sans pitié et sans mercy les conduisent inhumainement comme prisonniers de guerre jusques dans la ville de Pontarlier (1) et par chemin leur font subir toutes les rigueurs que leur humeur brutale leur pouvoit suggérer ; font un semblable traitement au sieur de Banseney, au sieur de Lezay et à quelques officiers de sa compagnie ; désarment et détroussent tous les soldats, une partie desquels a du depuis esté contrainte par force et violence de se ranger à leur party (2), pendant que lesdits sieurs contre toute justice

(1) Cf. A. VON GONZENBACH, *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, t. I, p. 258.

(2) La coutume étoit alors de contraindre les prisonniers à s'enrôler sous les drapeaux du vainqueur, et les colonels de l'armée weimarienne eurent souvent recours à ce procédé pour combler les vides de leurs régiments. Je doute cependant de l'exactitude du chiffre énoncé dans le passage suivant : « Nassovius comes Divi Claudii fanum, aditus provinciæ servans, dudum imperata facere detrectans, opprimit, ac ducentos milites, qui servabant, numeris suis adjungit. » PUFENDORF, *De rebus Suecicis*, p. 372.

languissent dans des rigueurs extrêmes dans une rude captivité, de laquelle il y a peu d'apparence qu'ils puissent estre deslivrés qu'à force d'argent, et si le duc de Veynard par les droits de la guerre et de la raison et par son autorité absolue ne supplée à leur perfidie, les remettant en liberté.

Le mesme jour de cette soudaine retraite des ennemys, quelques soldats et villageois armés, lesquels avoient esté logés en garde sur les autres passages, se jettèrent à la foule dans la ville et redoublèrent les ravages et pillages du matin dans les maisons bourgeoises, nonobstant toutes les oppositions et bons devoirs qu'y apportèrent les Pères capucins, et ce désordre continua par l'espace de plusieurs jours sans épargner les maisons religieuses de l'abbaye, quoyque le capitaine Lacuson (1), par un excès d'affection qu'il a tousjours eu au service et conservation de la ville et de toute la terre, fust venu fort diligemment avec quelques soldats de sa suite pour y remédier et garder comme il fit soigneusement et courageusement les portes de la ville.

Mais tous ces maux et ces désastres, quelque grands et sensibles, estoient quelquelement tolérables et remédiables, si nos ennemys y eussent terminé leur rage et leurs mauvaises volontés, qu'ils avoient dès longtemps conçues contre cette pauvre ville innocente et les montagnes circonvoisines de la terre. Il estoit nécessaire pour faire voir que leur malice estoit arrivée au zénith de la cruauté, impiété

(1) Claude Prost, dit Lacuson, fils de Pierre Prost et de Clauda-Marie Jacquemin. On sait que le célèbre partisan était né à Longchaumois. Cf. P. PERRAUD, *Lacuzon d'après de nouveaux documents* ; Id., *Un document inédit sur Lacuson* ; A. VAYSSIÈRE, *Lettres de rémission accordées à Lacuson*, dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura, année 1866, p. 361, année 1875, p. 11, et année 1879, p. 359 ; l'abbé DE FERROUL-MONTGAILLARD, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, t. II, p. 225.

et injustice, que des troupes conduites et commandées par un chef françois, qui fait en apparence profession de catholique, exerçaissent pour la totale ruine et désolation de la ville et des lieux circonvoisins des actions d'hostilité que les autres troupes, qui peu auparavant les avoient devancées sous des chefs, les uns luthériens, les autres calvinistes, n'avoient voulu ou osé attenter.

Et en effet le lundy des Rogations trentième jour de may l'on eut advisement dedans la ville de Saint-Claude, où s'estoient desjà rassemblés quelques uns des bourgeois après le malheur et débris de leur première prise, que les troupes françoises commandées par le sieur de la Motte-Houdencour (1), lieutenant du Roy en la Bresse, lesquelles depuis quelques jours avoient pris leurs quartiers à Chastillon de Michaille, Seyssel et autres lieux voisins, et attendoient leur ordre pour passer en Piedmont, faisoient mine de s'avancer contre la ville et les montagnes de Saint-Claude ; ce qui fut bien vérifié et confirmé le lendemain trente unième jour du mesme moys, lorsque dès le matin arrivèrent des villageois qui avoient pris la fuite et assurèrent que l'armée ennemie ayant attaqué et voulu forcer le passage des Bouchoux (2) et y ayant rencontré de

(1) D'après Girardot de Nozeroy, ce fut le duc de Weimar qui envoya la Mothe-Houdancourt à Saint-Claude. Cette assertion est entièrement dénuée de fondement : l'occupation de Saint-Claude par le général françois est un simple coup de main destiné à extorquer aux religieux de l'abbaye une contribution de guerre ; elle ne se rattache à aucun plan de conquête, et c'est vraisemblablement pour ce motif que les historiens de Bernard de Weimar l'ont passée sous silence. La seule mention que je trouve dans les documents du temps est la suivante : « S. Claudii oppidum disjectis munimentis desertum a Gallis rediit in potestatem Comitatus. » Grotius à Camerarius, Paris, 11 juin 1639. — GROTIUS, *Epistolæ*, p. 556.

(2) Le *Mercure françois* ne parle pas de cette expédition. Il n'en est pas davantage question dans le *Second factum ou Deffenses pour messire Philippes de la Mothe-Houdancourt, duc de Cardonne et maréchal de France, cy-devant vice-roy et capitaine général en Catalogne*, qui donne les états de service du maréchal.

la résistance, prenoit un chemin à costé sur la montagne et estoit desjà du costé des Moussières, où elle brusloit toutes les granges, métairies et maisons qu'elle rencontroit en chemin et s'avançoit tousjours contre la ville de Saint-Claude.

Il ne fallut point d'autre preuve pour persuader cette vérité que les feux et fumées qui commencèrent à paroistre dès les neuf heures du matin sur la montagne des Moussières par l'embrasement du village de Montepielle (1) et de toutes les maisons circonvoisines, puis successivement du village de Septmoncel ; ce qui donna un tel effroy au pauvre peuple de Saint-Claude qui commençoit desjà à se rallier, qu'il n'y eut point d'autre remède pour éviter la fureur ennemie, qui n'espargnoit ny le fer, ny le feu contre tant de pauvres innocens, que de prendre une fuite confuse et une retraite précipitée dans le désordre, les cris, les clameurs et les larmes des femmes et enfans, lesquels retournés naguère dans leurs maisons estoient contrains de les abandonner une seconde fois et se retirer dessus les montagnes et dans les lieux circonvoisins, laissant de nouveau la ville toute dépeuplée hormis d'un petit nombre de courageux bourgeois et du sieur d'Arnans (2), lequel y

(1) Montépîle.

(2) César du Saix, baron d'Arnans, mestre de camp d'un régiment d'infanterie bourguignonne, fils de Humbert du Saix, seigneur d'Arnans, et de Claudine du Pont, sa première femme. Le baron d'Arnans avait, peu de temps auparavant, repris aux Weimariens le château de la Chaux. Il venait d'arriver à Saint-Claude, sur l'ordre de don Antonio de Sarmiento, qui, en lui donnant plein pouvoir de « lever et enrégimenter le plus d'hommes et de gens de guerre qu'il lui sera possible soit de cavalerie soit d'infanterie, tant des sujets de ladite province y résidans ou réfugiés hors d'icelle, qu'autres, pour estre employés sous ses ordres, » lui avait recommandé de « donner toute sorte d'assistance à la ville et terre de Saint-Claude, veillant à sa conservation et vivant en bonne intelligence avec les habitans d'icelle, leur prêtant la main toutes fois et quand ils le désireront et que la nécessité le requerra. » Cf. Le marquis de Saint-Martin au baron d'Arnans, Besançon, 17 mai 1639 ; Sarmiento au même, Fribourg, 26 mai 1639. — *Guerres de la Franche-Comté sous le règne de Louis XIII en ce qui concerne le baron d'Arnans*, p. 46.

estoit arrivé inopinément, le jour précédent, et qui, ayant appris les approches de l'ennemy, avoit envoyé ordre pour faire venir quelque soldatesque à la défense de la ville, en laquelle il estoit résolu de monstrier son courage et générosité assez cogneue de tout le monde, se défendre valeureusement et se sacrifier pour la défense de la ville et pour le service de toute la province, si les forces qui luy arrivèrent fort fatiguées et exténuées, désarmées en partie, et tout à fait inégales en nombre à l'armée ennemie, eussent tant soit peu approché les mouvemens de son courage et de ses bonnes volontés.

Il fait cependant tout devoir possible pour fournir des armes aux désarmés et pourvoir un chacun de poudre et munition de guerre ; mais les gens du comte de Nassau avant que sortir de Saint-Claude avoient esparpillé la poudre au vent, jetté les balles dedans un cloaque et froissé les armes et mousquets qui estoient de provision au magasin de l'abbaye.

Il ne perd point pour cela sa ferme résolution de résister et battre l'ennemy, fait mettre en ordre le peu de gens qu'il avoit avec les bourgeois, et, estant monté à cheval avec les sieurs d'Épercy (1), Lacuson et autres cavaliers, en nombre de quinze cens ou environ, va recognoistre l'armée ennemie dès la montagne qui commande au passage de Rochefort, et, ayant descouvert l'infanterie qui occupoit desjà ledit passage en nombre de quinze cens ou environ (2) jusques au voisinage de l'église de Saint-Sauveur, et un gros de cavalerie qui filoit de l'autre costé de la rivière et se rangeoit en escadron proche la grange de Sergier ap-

(1) Louis-François de Boisset, seigneur d'Épercy, prévôt de Viry, fils de Guillaume de Boisset, seigneur d'Épercy, grand juge de la judicature de Saint-Claude, et de Catherine de Beaufort.

(2) D'après la *Gazette de France*, la Mothe-Houdancourt avoit 6 à 700 chevaux et 2000 fantassins.

partenant au sieur lieutenant Pariset (1) en nombre de trois ou quatre cens, sa prudence et sa longue expérience fit bien recognoistre à ceux qui l'accompagnoient que la partie estoit trop inégale et que ce seroit plustost un acte de témérité et d'imprudence que de courage et de générosité, de s'exposer et le peu de gens qu'il avoit à une risque manifeste et assurée, et la ville à un sac et embrasement, lequel il redoutoit et appréhendoit mille fois plus que le danger de sa personne propre (2).

Il fait donc sonner la retraite, se retire en bon ordre avec sa petite troupe du costé de la montagne d'Avignon ; le petit nombre de bourgeois et de jeunesse de la ville se met en assurance qui çà qui là parmy les montagnes voisines et laisse dans la ville pour la seconde fois les Pères capucins tous seuls, lesquels entendant le tambour qui s'approchoit desjà pour sommer la ville et voyant le gros de la cavalerie proche ladite grange de Sergier et celui d'infanterie rangé dans la plaine de Saint-Sauveur, le Père provincial se résould de s'exposer encore une fois pour garantir la ville, s'il estoit possible, de la ruine et du malheur dont elle estoit menacée de bien près, et accompagné de quelques-uns de ses religieux, rencontrant le sieur de Croisier, françois d'extraction et de naissance, pieux et ancien religieux, qui seul estoit resté en l'abbaye, l'invita à aller ensemble moyenner, s'il estoit possible, quelque bon accommodement auprès du sieur de la Motte et lui offrir l'entrée de la ville sans aucune résistance ou difficulté.

Arrivés proche le moulin et la plaine de Saint-Sauveur, ils font rencontre du sieur Beaulieu, capitaine au régiment du sieur de la Motte, lequel conduisoit une compagnie

(1) Constantin Pariset, docteur ès droits, lieutenant du bailliage de Moirans, avait été d'avis, le 28 mars précédent, que l'on traitât avec le duc de Weimar ; son frère Jean s'était prononcé dans le sens contraire.

(2) Le rôle de César du Saix à Saint-Claude n'est pas mentionné par M. E. CLERC, *Notice historique sur le baron d'Arnans*, dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura, année 1875, p. 233.

d'infanterie qui faisoit mine de vouloir s'avancer et aller à l'assaut à couvert d'une petite colline. On les fait arrêter jusqu'à ce qu'on eut parlé au sieur de la Motte, lequel estant dans le gros de la cavalerie qui estoit passée au delà de la rivière, au premier avis qu'on lui donne, avance promptement et traverse l'eau ; et ayant abordé les dits sieur de Croisier et Père provincial, leur dit d'abord qu'il venoit à dessein avec ses troupes chargé d'un ordre très exprès de la part du Roy pour ravager et brusler les montagnes et ensuite la ville de Saint-Claude, enlever les saintes reliques (1) pour les faire passer et transporter en quelque grande ville du royaume de France, où elles fussent vénérées plus religieusement et conservées avec plus d'assurance que dans une petite ville despourvue de rempars et de fortifications, et tout ensemble divertir et empescher par la ruine et embrasement de la ville les levées des soldats que l'on y pourroit faire à l'advenir et les quartiers que l'on y pourroit establir une autre fois pour des troupes qui pourroient par après traverser et contrarier les desseins des armées françoises et troubler le repos des lieux circonvoisins appartenans à la couronne et domaine de France. De là il passe au reproche de la rupture du traité qui avoit esté fait avec les députés du duc de Veynard, pour vengeance de laquelle il asseura estre venu exprès à l'effet de mettre la ville et toute la terre en ruine et désolation.

Sur ce le Père provincial des capucins luy allègue que la violation prétendue du traité ne pouvoit estre justement attribuée à la ville et terre de Saint-Claude, puisque le terme désigné à la délivrance des douze mille escus tournois estant de quatre mois, l'on n'avoit pas seulement

(1) Suivant le compilateur des annales des capucins du comté de Bourgogne, le sieur de la Mothe-Houdancourt avait « amené une litière et des prestres pour cela. » B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 351.

attendu et patienté trois semaines sans venir attaquer la ville, et quand bien on y auroit voulu contrevenir, ce qui n'estoit pas, ce ne pourroit estre que par les ordres et la désadveu des supérieurs de la province, lesquels en cette qualité ont un pouvoir absolu sur nos biens et sur nos volontés ; que, cela supposé, la ville en estoit innocente aussy bien que ceux qui avoient esté employés à moyenner le dit traité, et ne devoit esprouver les rigueurs que l'on voudroit exercer à l'endroit d'une ville desloyale, coupable ou criminelle ; qu'elle avoit tousjours esté en singulière recommandation aux Roys très chrestiens, et nommément l'abbaye et les sacrées reliques de Saint-Claude, par l'intercession duquel le Roy de France à présent régnant auroit reçu des grâces singulières et miraculeuses (1) ; que le duc de Veynard avoit asseuré le sieur administrateur qu'il avoit une défense très expresse et réitérée de la part du Roy très chrestien de toucher aucunement ou attenter à nos sanctuaires et choses sacrées, mais non pas à nos bourses ; que l'abbaye estoit peuplée esgalement de noblesse françoise comme de celle du pays (2) ; que c'estoit un lieu de dévotion renommé par toute la France et visité souvent en temps de paix par les bons catholiques des provinces plus esloignées de France, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Savoye, de Lorraine et plusieurs autres pays de la chrestienté ; que ce ne seroit pas un petit malheur que des reli-

(1) On verra plus loin à quelles grâces le P. Désiré faisait allusion.

(2) Nul ne pouvait être admis à Saint-Claude qu'il ne fût gentilhomme de naissance et qu'il n'eût fait preuve de huit quartiers de noblesse, quatre en ligne paternelle et quatre en ligne maternelle, devant quatre gentilshommes de la province à ce députés. Les sujets du roi très chrétien y étaient aussi bien reçus que ceux du roi catholique. Plus tard, on exigea pour l'admission au chapitre la preuve de seize lignes. Cf. *Formulaire des preuves de noblesse que l'on fait dans le royal chapitre de Saint-Claude conformément aux anciens statuts et privilèges confirmés par le souverain et observés de toute ancienneté dans ledit chapitre*, p. 2.

ques si augustes, qui avoient voulu esclater en miracle dans ces montagnes depuis onze cens ans et y estre vénéérées depuis si longtemps dans une noble et si célèbre abbaye, fussent ravies et transportées ailleurs par les efforts et violences de la guerre, qu'un monastère si célèbre et renommé, la pépinière de tant de saints religieux, qui avoient fleury de tout temps et parmy tant de siècles, la demeure ordinaire d'une si vertueuse noblesse et de tant de bons gentilhommes sujets esgalement en leur naissance aux deux couronnes et dotés pour une partie des libéralités des Roys très chrestiens(1) passast par la rigueur des armes et par le feu ; que la dite abbaye ne pourroit échapper vraysemblablement si l'on venoit à allumer le feu dans la ville à laquelle elle est attachée ; qu'une petite ville sans

(1) De tous les rois de France celui qui eut le plus de dévotion à saint Claude fut certainement Louis XI : on voit, par un mandement du 15 avril 1479, qu'il envoyait tous les ans à l'abbaye la somme de 1200 livres tournois. En 1481, il eut, à Thouars, une attaque d'apoplexie plus grave que celle qui, l'année précédente, avait mis ses jours en danger aux Forges, près de Chinon ; il « perdit la parole, et fut bien deux heures qu'on cuidoit qu'il fust mort, et estoit en une galerie couché sur une paillasse, et plusieurs avec lui. Monseigneur du Bouchage et moi, dit Commynes, le vouasmes à Monseigneur S. Claude, et tous les autres, qui estoient présents, le vouèrent aussi. Incontinent la parole lui revint et sur l'heure alla par la maison très foible. » Ce fut en reconnaissance de cette guérison que Louis XI donna aux religieux de Saint-Claude 4.000 livres pour la fondation d'une messe perpétuelle à diacre et à sous-diacre qui devait se dire après les matines et leur fit remettre par son médecin Claude Coictier « un tableau d'or figuré d'un Dieu de pitié. » Après le pèlerinage qu'il accomplit à Saint-Claude au mois d'avril 1482, il donna à l'abbaye treize statues d'argent de grandeur naturelle, qui représentaient, la première Notre-Seigneur, la seconde Notre-Dame, et les onze autres des rois de France. D'autres donations suivirent qui élevèrent à 12.000 livres le revenu annuel provenant des libéralités du monarque. Cf. « Livre auquel sont inventoriés et descripts par sommaire les privilèges, tiltres et lectres appartenans à ce noble monastère de Saint-Oyan-de-Joux et de Saint-Claude et és moustiers et priorez subjects à icelluy. » — Mss. de la bibliothèque de Besançon, n° 766 ; COMMYNES, *Mémoires*, p. 539 ; D. MONNIER, *Annales anciennes*, dans l'Annuaire du Jura de 1840, p. 131 ; dom BENOIT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude*, t. II, p. 250.

défense et sans garnison, abandonnée de ses bourgeois et habitants, de laquelle les portes luy estoient ouvertes et les maisons à son service, dans laquelle il pouvoit entrer avec ses gens sans y trouver aucune résistance, n'avoit pas mérité d'estre traitée si sévèrement que d'estre exposée à la mercy des flammes et au pillage et violence des soldats ; qu'il le supplioit très humblement de considérer ces raisons et les pesant sérieusement avec des sentimens de pitié et compassion agir plus doucement et traiter plus humainement un lieu qui luy estoit acquis sans hazarder ses troupes et gendarmerie.

Plusieurs croyent de mesme des troupes ennemies que des considérations si puissantes et si pressantes seroient plus que capables de destourner et divertir le sieur de la Motte d'un dessein si triste et funeste, et il promit d'abord qu'il auroit un soing tout particulier, non seulement des églises et des choses sacrées, mais encor des maisons qui sont dans l'enceinte de l'abbaye et qu'il empescheroit que l'on y fit aucun dégast, ravage et violence. Et sur cette promesse et assurance qu'on luy donna qu'il n'y avoit personne dans la ville, il fit marcher son infanterie, qui entra en ordre dans la ville par la porte basse environ les trois ou quatre heures du soir, et s'alla rendre dans la grande cour de l'abbaye, pendant que la cavalerie s'avança d'autre part et entra par la porte de Nostre Dame. Le sieur de la Motte prit son logis en la maison du sieur de la Rochelle (1), grand prieur de l'abbaye. Quelques autres capitaines et officiers marquent pour leur logement les autres quartiers des sieurs religieux officiers de la maison ; les autres colonels et capitaines avec leurs gens prennent leurs

(1) François de la Rochelle, grand-prieur de l'abbaye de Saint-Claude, possédait une bibliothèque assez considérable qu'il légua aux capucins. On conserve à l'évêché de Saint-Claude un portrait de ce religieux. Claude-Antoine de Saint-Mauris le remplaça comme grand-prieur le 1^{er} avril 1652.

quartiers dans la ville, qui aussytost fut abandonnée au pillage et insolence de la gendarmerie. On force, on rompt, on brise tout, et contre la parole donnée et les belles promesses, tous les logis de l'abbaye sont incontinent remplis de picoueurs et butineurs aussy bien que ceux de la ville, qui pillent et saccagent tout ce qui leur est à gré et agréable, rompent et mettent en pièces, deschirent tout ce qui ne leur accommode pas pour le rendre inutile. Les caves et greniers de l'abbaye sont exposés à l'abandon, les grains épars parmy les rues et les meubles rompus et esparpillés partout. Les soldats, après avoir pris du vin pour eux plus que suffisamment, en font abreuver leurs chevaux à pleines seilles ; bref, tout leur est permis, hormis de bien faire. Tout le reste de la journée et la nuit suivante se passa en ces désordres, inhumanités et confusions, qui faisoient bien conjecturer qu'après un tel ravage, l'embrasement s'ensuivroit infailliblement.

Le soir du mesme jour environ les six heures, le sieur de la Motte envoya le sieur de Beaulieu au Père provincial des capucins pour luy faire sçavoir de sa part que s'il pouvoit treuver moyen d'avertir les bourgeois et eschevins de la ville (2) réfugiés du costé de Nyon et au pays de Vaud de ses intentions, il espargneroit leurs maisons et les garantiroit du feu moyennant la somme de dix mille escus, dont ils luy feroient délivrance en argent comptant s'ils pouvoient, ou bien donneroient des ostages qui le viendroient treuver avec passeport authentique et en bonne forme pour conclure l'affaire, et qu'il se donneroit jusques au soir, voire jusques à la minuit du jour suivant, au reste qu'il ne vouloit un plus grand délai, ny retardement,

(2) Les quatre échevins de Saint-Claude, élus le 4 octobre 1638 pour un an, étoient Claude-Denis Labourier, Claude Reymondet, Jean Blanchod et François Dunod.

d'autant qu'il ne vouloit séjourner dans la ville de Saint-Claude, sinon le lendemain.

Le Père provincial, pour ne rien laisser en arrière de tout ce qui pourroit servir à la conservation de la ville et aux preuves d'affection que luy et ses religieux ont tousjours eu au service et utilité des saints religieux et de toute la bourgeoisie, ne treuve point d'expédient plus à la main que de députer deux bons Pères de la famille de Saint-Claude chargés d'une lettre qu'il escrivoit à cet effet aux eschevins et du passeport du sieur de la Motte. Ils entreprennent courageusement le voyage et se résolvent aydant Dieu de se rendre à Nyon esloigné de six grandes lieues le plustost qu'ils pourroient pour retourner et se rendre à Saint-Claude après avoir négocié dans le soir du mercredi premier jour de juin avec la résolution et les despesches convenables sur cette affaire ; mais au retour, après avoir fait une diligence indicible, rapportant des responses fort favorables et conformes aux intentions du sieur de la Motte, ils apprirent dans le bois de Sensurgue (1) la soudaine retraite des ennemys après avoir bruslé entièrement la ville de Saint-Claude, ce qui les occasionna de ne se plus haster, ne rapportant d'un si fascheux et pénible voyage que la fatigue et lassitude et un ennuy extresme de se voir descheus de l'espoir qu'ils avoient conceu de rendre un bon service à ce pauvre peuple affligé en cette triste occasion.

Car ces actes d'hostilité, ces ravages, destructions et désolation continuant et redoublant par toute l'abbaye et les maisons de la ville, dès le matin du mesme jour premier de juin et veille de l'Ascension on commença de forcer et rompre les portes des églises. Celle de Saint-Romain fut la première qui passa toute la rage de ces impies et sacri-

(1) Saint-Cergues. La seigneurie de Saint-Cergues, que l'abbaye de Saint-Claude avait possédée pendant plusieurs siècles, avait été attribuée au canton de Berne par la sentence arbitrale du 10 août 1606.

lèges, lesquels forcèrent le tabernacle qui repose dessus le maistre autel, prirent le ciboire sacré, esparpillèrent en terre le Saint Sacrement de l'autel, rompirent tous les coffres des ecclésiastiques qui estoient dans l'église et dans la sacristie, deschirèrent les nappes et ornemens qui paroient les autels, voire mesme fouillèrent les sépultures et tombeaux qu'ils recogneurent avoir esté tout de nouveau ouverts et remués, et n'y eut sorte de meschanceté, irrévérence et indignité qu'ils ne commissent dedans cette sainte maison. Les Pères capucins logés au voisinage dans une petite maison, en laquelle ils se sont domiciliés pendant la structure de leur couvent (1), y coururent au bruit, arrachèrent des mains de ces impies une bonne partie des ornemens d'église qu'ils emportoient pesle mesle et à pleines brassées, et firent ce qu'ils purent pour appaiser la rage de ces mutins et désespérés, ores avec douceur, ores avec menaces d'en avertir le sieur de la Motte et leurs capitaines, lesquels à leur entrée avoient promis si assurément la conservation et protection des églises.

Et en effet le mesme jour le dit sieur de la Motte avoit voulu entendre la messe dedans l'église de Saint-Claude, laquelle fut célébrée par le R. Père provincial sur un autel dressé à cet effet, d'autant que le sieur de Monconys ayant emporté avec soy par mesgarde la clef des grandes grilles treillissées qui enserrrent le chœur intérieur avec le maistre autel sur lequel reposent les saintes reliques, l'autel de Chalon, la chapelle Saint-Jean-Baptiste et la sacristie (2),

(1) La première pierre du couvent des capucins avait été posée le 18 mai 1637; le 15 juillet 1638, l'archevêque de Lyon, de qui relevait au spirituel la terre de Saint-Claude, avait autorisé la construction d'une église, mais ce ne fut que le 8 avril 1640 qu'on put commencer à y célébrer les offices.

(2) On ne saurait ajouter foi à la relation d'après laquelle ces clefs auraient été remises au sieur de Roqueservières, qui se serait empressé de les envoyer au comte de Guébriant. *Gazette de France* du 25 juin 1639.

ce que l'on doit croire probablement estre arrivé par un effet tout particulier de la divine Providence, laquelle par ce moyen leur vouloit ravir le bonheur d'approcher le corps de Saint-Claude, par conséquent il n'estoit pas possible d'y entrer sans rompre et forcer les serrures, et quoy qu'il fust en leur puissance de le faire, n'y ayant personne pour y résister, toutesfois ils ne l'attentèrent jamais, soit pour la révérence des reliques sacrées de saint Claude et saint Oyan, qui paroisoient dessus l'autel, soit avec plus de vraysemblance qu'ils attendissent d'exécuter et effectuer cette violence au temps de leur sortie, auquel ils entendoient par mesme voye butiner les chapelles de Saint-Jean, de Saint-Michel et de la Princesse (1), dans laquelle plusieurs personnes de la ville avoient retiré quelques coffres et autres meubles comme en un bon refuge et lieu d'assurance, quoy que à la vérité plusieurs officiers et capitaines tesmoignoient un très grand désir de faire leurs dévotions de plus près devant les reliques sacrées et baiser les pieds de saint Claude.

La messe estant finie, ledit sieur de la Motte fait sortir devant soy tous les capitaines et officiers qui l'accompagnoient, commande que toutes les portes des églises demeurent closes et serrées, et à cet effet ordonne un corps de garde afin d'empescher l'entrée à ceux qui voudroient l'approcher, tesmoignant à l'intérieur d'avoir un soing très particulier qu'il ne se commit aucune violence et irrévérence dans un lieu si auguste (2). Mais cependant son ordre

(1) Magnifiquement restaurée au seizième siècle par l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert le Beau, duc de Savoie, la chapelle de la Princesse devait son nom à Marguerite de Bourgogne, comtesse d'Artois, fille de Philippe le Long, roi de France, et de Jeanne de Bourgogne.

(2) En donnant ces ordres, le général français se conformait aux recommandations de Louis XIII, mais obéissait aussi aux mouvements de son propre cœur ; comme la plupart des hommes de guerre de sa génération,

fut si mal gardé que peu de temps après les portes de la dite église furent forcées, comme aussy la chapelle souterraine de Saint-Martin, qui fut fouillée par plusieurs soldats ; les coffres que l'on y avoit retirés furent rompus, brisés et saccagés, aussy bien que tous ceux qui furent dans la chapelle de Saint-Michel, et toutes les autres chapelles bouleversées de fond en comble, excepté celle de Saint-Claude ou de la Princesse, et celle de Saint-Jean enfermées dans les grilles, desquelles le butin estoit probablement réservé au sieur de la Motte et à ses officiers.

Sur le midy les boutefeux qui avoient ordre d'allumer et embraser la ville commencèrent à rompre en divers lieux et estoupper les canaux des fontaines, amasser par monceaux quantité de paille et matières combustibles dans les maisons, nommément ès chambres basses et celles qui paroissoient le mieux basties et qui pouvoient plus longuement résister à la violence du feu, afin de les allumer par dessous, oindre les portes de la maison avec de la poix, bref pratiquer et contribuer toutes les plus damnables inventions que l'enfer leur pouvoit suggérer pour ne rien laisser d'entier dans la ville (1), et ensuite sur les trois heures ils posèrent un corps de garde de cavalerie et fantassins mis à la porte du Pré, d'où la bise venoit et donnoit impétueusement tout le long de la ville, et aussytost après l'on vit fumer les deux maisons plus voisines de ladite porte, et tout à mesme temps et comme à point nommé le

il avait une foi vive, et on l'avait vu, l'année précédente, veiller lui-même avec sollicitude sur le départ des filles de sainte Colette contraintes d'abandonner leur couvent de Poligny. Cf. *Annales du monastère de Sainte-Claire de Poligny*, publiées avec une introduction et des notes par M^{me} Émile Longin, p. 42.

(1) Ces préparatifs excluent toute idée d'un incendie allumé par imprudence, mais ils n'impliquent nullement que le sieur de la Mothe-Houdancourt ait conçu le dessein de brûler la ville ; le feu fut sans doute mis par des soldats désireux de pouvoir piller plus à leur aise.

feu parut en plus de trente maisons de la ville distinctes et séparées jusques à la rue Basse.

Aussytost que le feu commença de paroistre, un bruit confus s'esleva dans la ville ; l'on en vint adviser le sieur de la Motte, lequel estant dans la grande cour de l'abbaye ne respondit autre, sinon : « Y a-t-il longtemps ? » et soudain prend sa course comme pour y aller donner quelque ordre, suivy de quelques capitaines et officiers, mais estant à la rue du Pré et la voyant desjà toute en feu et embarrassée de chevaux que les soldats en tiroient à la haste, il reprend son chemin du costé de l'abbaye, à l'entrée de laquelle ayant rencontré un Père capucin, luy dit : « Mon Père, le feu est dans la ville et en plusieurs maisons, sauvez vos reliques, si vous pouvez ! » et là dessus monte promptement à cheval, sort par la porte de Nostre-Dame (1). L'infanterie et la cavalerie le suivent en tel désordre et confusion, qu'ils tesmoignoient assez qu'une frayeur soudaine les avoit surpris, ainsy que ceux qui les avoient précédés quinze jours auparavant, soit qu'ils fussent agités et bourrelés intérieurement de l'horreur de leur crime et du remord et syndérèse d'une si lasche et meschante action, soit qu'ils fussent saisis d'une crainte de quelque embuscade qui pourroit leur donner en queue, soit que l'ivrognerie dans laquelle ils s'estoient plongés la pluspart fust cause de ce désarroy ; la ville cependant demeueroit à la mercy des flammes, qui, emportées par l'impétuosité du vent favorable aux mauvais desseins de ces barbares boutefeux, l'allumèrent partout en moins de temps que d'une heure entière.

Cependant les troupes ennemies s'estant ralliées et re-

(1) La précipitation avec laquelle le général français sortit de Saint-Claude est une preuve de plus que la ville ne fut pas incendiée par son ordre. Les annales des capucins du comté de Bourgogne reproduisent presque littéralement le récit d'Augustin Vuillermé. Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 351.

mises en ordre dans le vallon voisin de la ville reprindrent la route des Bouchoux, et en passant bruslèrent les villages des Villars, de Coyrières, de Coyserette, du Maret Desertin et toutes les granges qu'ils rencontrèrent en chemin, pendant que les pauvres bourgeois fugitifs parmy les montagnes gémissaient dans une sensible affliction en la considération d'un spectacle si triste et si funeste de la ville et de leurs maisons qui brusloient, sans y oser descendre pour y apporter remède, veu l'appréhension en laquelle ils estoient que quelques troupes destachées ne retournassent de nouveau pour enlever la chasse et les reliques de saint Claude conformément à leur première résolution.

Les pauvres capucins affligés très sensiblement et assiégés du feu qui allumoit les maisons prochaines de leur petite demeure, après avoir imploré humblement l'assistance du Ciel, se mirent en devoir de sauver le couvert de leur maisonnette et de trois ou quatre autres qui estoient contigües ou l'environnoient de près, à quoy ils travaillèrent par la grâce de Dieu avec une si grande peine et bonheur qu'ils esteignirent à diverses fois leur couvert et celui des voisins, lequel estoit jà allumé, et ensuite sauvèrent celuy de l'église de Saint-Romain, lequel selon le mouvement du vent devoit brusler infailliblement et par mesme moyen allumer l'hospital, l'ausmonerie, l'église de Saint-Pierre (1) et toutes les maisons qui sont dans l'enceinte de l'abbaye, lesquelles par ce secours et par l'assistance du Ciel eschappèrent favorablement de la furie de ce cruel embrasement, dans lequel toutes les maisons de la ville ont esté engagées irrémisiblement, comme aussy le couvert de l'église et clocher de Saint-Claude. Les chambres des sieurs de Croisier, de Charnay (2), de Monconys et de

(1) L'église Saint-Pierre est la cathédrale actuelle de Saint-Claude.

(2) Guillaume-Laurent de Visemal, seigneur de Charnay.

Saint-Mauris (1) contigües à ladite église et à la maison du sieur de la Rochelle, grand prieur, par le moyen des maisons bourgeoises attachées à la sienne, furent allumées et engagées dans le mesme malheur.

Aussytost après la sortie de l'armée ennemie, le marguillier de l'église de Saint-Claude, duquel nous avons parlé cy dessus (2), entra promptement dans la ville et par un mouvement et inspiration divine s'estant transporté dans ladicte église, s'élance promptement dans la chapelle souterraine de Saint-Martin et y rencontre plusieurs linges allumés dont la fumée le pouvoit suffoquer ; il les pousse dehors et approchant l'autel de ladite chapelle qui répond justement au dessous du grand autel qui est au chœur et dans les grilles, sur lequel reposent les saintes reliques de Saint-Claude et de Saint-Ouyan aux deux costés du tabernacle, il y trouve un coffret ouvert tout remply de poudre avec la trainée, laquelle aboutissoit à un cimeau (3) tout allumé, dont il ne restoit pas la longueur de la main qu'il n'arrivast jusques à la poudre, laquelle assurément allumant le butin confusément esparpillé au voisinage et par dessus l'autel, conséquemment faisoit sauter les voûtes et renverser le grand autel qui repose des-

(1) Claude-Antoine de Saint-Mauris, fils de François de Saint-Mauris, capitaine de Saint-Hippolyte, et de Catherine de Poligny, sa seconde femme, devint dans la suite grand-prieur de l'abbaye de Saint-Claude.

(2) Girardot de Nozeroy attribue la découverte de ce tonneau de poudre au P. Désiré, mais les annales des capucins du comté de Bourgogne en reportent le mérite à un simple laïque : « Le marguillier, disent-elles, étant entré dans l'église de St-Claude par inspiration divine, courut à la chapelle St-Martin, qui est dessous l'autel et reliques de St-Claude, et y treuva une mesche terminée à de la poudre, qui eût fait infailliblement en peu de tems sauter les reliques et toute l'église. » B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 352.

(3) Ce mot désigne une mèche de mousquet. Ni M. Littré, ni M. Godefroy ne le donnent dans leurs ouvrages sur la langue française ; il ne se trouve pas davantage dans le dictionnaire de Furetière et dans le dictionnaire de Trévoux.

sus, brûler toute l'église et ensevelir sous les ruines ces saintes et précieuses reliques, le seul bonheur et l'unique trésor qui restoit à l'abbaye et à toute la ville (1). La chapelle de Saint-Michel n'eut pas un traitement plus doux, le feu y ayant été allumé dans quelques menues hardes, linges et accoustremens qui avoient été tirés des coffres et abandonnés par les ennemys comme chose de peu de prix et tout le reste de l'église jonché de tant d'ordures qu'il estoit bien aysé de juger et cognoistre en ce pitoyable spectacle que la rage et l'impiété y avoient joué leurs détestables personnages et n'avoient eu autre désir que de prophaner ce saint lieu et le réduire en cendres.

Sur les approches de la nuit on se donna garde que le feu qui avoit brûlé le couvert de l'église de Saint-Claude estoit tombé par un trou de la voûte et avoit déjà allumé le tapis et quelques autres ornemens sur le grand autel, qui s'attachant à quelques bois voisins menaçoit le chœur d'un embrasement assuré, ce qui occasionna quelques dévotes et pieuses personnes qui estoient déjà retirées dans la ville, portées d'un zèle très fervent à la conservation de ce saint lieu, de forcer la serrure et la porte des grilles pour y donner promptement ordre et garantir le Saint-Sacrement de l'autel et les saintes reliques des atteintes du feu, comme elles avoient déjà échappé les mains ennemies et le transport et ravissement sacrilège duquel elles avoient été menacées. Et comme dans cette commune désolation non seulement la ville, mais encor les églises restoient comme désertes et abandonnées, ces bonnes

(1) Il n'est pas besoin de dire que cet attentat ne saurait en aucune façon être imputé aux officiers ennemis. L'historien de cette époque le reconnait lui-même : « Je ne veux pas croire, dit-il, que Houdancourt le commandat ny le permit, ny que Richelieu l'eût mandé, ny mesme Weymar, mais que ce furent hérétiques secrettement et en cachette. » GIRARDOT DE NOZEROT, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 231.

âmes, oublieuses de leurs propres biens et commodités temporelles pour conserver ces sacrés dépôts, les firent enlever aussy secrettement que courageusement et les firent conduire à grand frais et à grande peine en un lieu de telle assurance que maintenant, Dieu grâces, l'on n'a point de sujet d'en redouter la perte et ravissement (1).

Voilà le très fidèle narré et la lugubre représentation des malheurs arrivés jusques à deux fois à la ville et terre de Saint-Claude en l'espace de quinze jours conformément à la plus pure, plus naïve et plus sincère vérité et aux avis donnés par des personnes qui en sont esté les tesmoins oculaires et irréprochables. Sur quoy nous devons adorer avec humilité les effets de la Providence divine et baiser amoureusement et avec soumission et résignation les verges qui nous frappent, sous l'assurance que tous ces feux et ces brasiers qui ont consumé et pulvérisé la ville de Saint-Claude raffineront nostre patience comme l'or dedans la coupelle jusques au vingt-quatrième carat, et accroistront nostre mérite jusques à l'infiny. Attendons sans murmure que le règne de l'injustice, de la forcenerie et de l'impiété ayant produit ces sanglants effets et ces détestables saillies, soit ruiné et anéanty, et que ce barbare et incendiaire partisan d'Érostrate (lequel signala autresfois à la postérité l'horreur de sa malice et de son abominable mémoire par l'embrasement du temple superbe et magnifique de Diane Éphésine) soit contraint d'avouer sa faute et recognoistre, mais trop tard, qu'ayant desjà l'an passé

(1) Ce fut le provincial des capucins du comté de Bourgogne qui enleva en secret le corps de saint Claude de l'église. « Après avoir bien pensé où il le pourroit cacher (estant à plus de douze lieues des bonnes villes) Dieu luy suggéra de le faire murer secrettement dans les murailles qu'il commenceoit à faire pour leur église. Un masson fidel fit cet office en un petit cachot vouté duquel personne ne s'apperceut. » GIRARDOT DE NOZEROY, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 231. Cf. B. PROST, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, p. 352.

fait brusler et réduire en cendres la ville de Poligny avec ses belles églises (1), le Ciel mesme n'en perdra pas la souvenance ny les hommes la détestation, et que comme une bonne action ne demeure jamais sans récompense, aussy jamais un crime et un forfait tost ou tard ne se passe sans punition.

C'est affaire à une âme vile, mesquine et roturière et dépourvue de toute humanité et de toute appréhension des jugemens redoutables de Dieu, de ne respirer que le fer, le feu, la cruauté et l'impiété. C'est affaire à une âme abandonnée de Dieu de couvrir et couvrir des pensées et desseins impies et sacrilèges sous une feinte apparence de piété et de dévotion et à cet effet de conduire à sa suite des prestres volontaires et des oincts du Seigneur complices de ses malheureuses intentions, qui sous prétexte d'assister spirituellement cette cruelle et inhumaine gendarmerie et transporter les reliques sacrées du glorieux saint Claude se sont donné carrière dans les excès et le libertinage comme les soldats les plus vicieux, se sont contaminés impudemment et à la vue de tout le monde de viandes prohibées (2) et un jour des Rogations ont picoré et saccagé quelques maisons de l'abbaye, et au lieu d'em-

(1) Sur l'incendie de Poligny par les Français, cf. *Annales du monastère de Sainte-Claire de Poligny*, p. 27 ; GIRARDOT DE NOZEROT, *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne*, p. 204 ; CHEVALIER, *Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny*, t. 1, p. 293 ; E. CLERC, *Histoire des États généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, t. II, p. 432.

(2) On sait avec quelle rigueur était maintenue en Franche-Comté l'observation des jours d'abstinence prescrits par l'Église. En 1629, un pauvre diable des environs de Saint-Claude avait été condamné à mort pour avoir, pendant le carême, mangé « de la chair d'une jument morte en ceste ville et escorchée au lieu du Pré, proche icelle ville, » et « de la chair d'un veau qui estoit mort de pauvreté et maladie, en une grange proche ladite ville. » Il y a plus : postérieurement à la seconde conquête, le vicomte maieur de Dole condamna, le 16 février 1675, un certain Jean Mourey à être pendu pour « le huitiesme septembre de l'an courant

pescher et détourner les violences et les impiétés, les ont permises, vouées et secondées par leurs mauvais exemples et scandaleuses actions, plus dignes que ne furent jadis Nadab et Abiu d'estre bruslés et consumés dedans ces feux prophanes qu'ils ont fait allumer sur nos sacrés autels.

Aussy nostre glorieux saint n'avoit pas garde de permettre que cette arche dépositaire et thrésorière de son corps incorruptible miraculeusement depuis plus de mille ans, reposast si indignement sur les espauls de ces vaches pour y estre portée et transportée de terre sainte et bénite en terre des Philistins, où l'hérésie marche de pair avec la vraye, sainte, légitime et sincère religion, ayant considéré dès le séjour des bienheureux où il règne à présent glorieusement l'esclat et la lumière de l'Ascension de son maistre en la veille de son triomphe ternie et obscurcie dans les fumées horribles de ce cruel embrasement, lequel a consumé et réduit en cendres sa ville bien aymée par les mains de nos ennemis, qu'infailiblement l'eussent mise à sang comme ils l'ont mise à feu, s'ils eussent rencontré des bourgeois et des citoyens pour servir de victimes sanglantes à leur cruauté et inhumanité, ainsy qu'ils avoient rencontré des maisons d'une petite ville autant innocente comme obligeante aux estrangers, pour servir de matière aux flammes de leur injustice et des églises sacro-saintes pour estre l'objet déplorable et pitoyable de leurs attentats sacrilèges et leurs diaboliques impiétés.

Jamais les siècles à venir aussy non plus que le présent ne se pourront imaginer, beaucoup moins se persuader

mil six cent septante quatre environ les sept heures du soir, jour de samedy, qu'estoit la feste de Nativité Nostre-Dame, avoir mangé d'une espaulle de mouton fricassée avec un soldat de Dole au lieu d'Azans, » et un arrêté du parlement de Dole, du 21 mai 1675, confirma le jugement de la mairie. *Archives historiques, artistiques et littéraires* des 1^{er} mars 1890 et 1^{er} mai 1891.

(aussy n'est-il pas vraysemblable) qu'un Roy, lequel porte par tout le monde la qualité et le titre de *Très chrestien* et parmy ses sujets le nom de *Pieux* et de *Juste*, qu'un Roy, duquel les devanciers et prédécesseurs ont honoré et révééré par tant de libéralités et de cultes particuliers le glorieux Saint Claude, qu'un Roy, lequel en sa personne propre est tellement redevable à ce grand saint en considération de sa délivrance et guérison miraculeuse, lorsqu'un mortel abcès l'avoit conduit et réduit manifestement jusques aux portes de la mort dans la ville de Lyon (1) et la France à la veille de perdre son cher souverain, ayt voulu tant soit peu seconder et favoriser l'impiété, l'injustice et la cruauté de ses troupes impies, injustes et barbares, ayt voulu minuter ou desseigner, moins ordonner de mettre à sac et de réduire en cendres une petite ville sans défense et résistance, ville qui n'a point d'autre crime que sa fidélité et son humble subjection à la royale et impériale maison d'Autriche, ville qui s'estoit conservée parmi ces derniers troubles de la guerre dans un parfait repos et dans une conduite tranquille et pacifique, sans remuement aucun, avec les lieux circonvoisins du domaine de France, ville en laquelle la nation françoise, voire des provinces les plus distantes et esloignées, a tousjours esté caressée et receue si humainement lorsque la dévotion et piété des

(1) En dehors des annales des capucins du comté de Bourgogne, aucun récit contemporain n'attribue la guérison du roi de France à l'invocation du saint patron de nos montagnes. On sait qu'à son retour de la Maurienne, Louis XIII était tombé gravement malade à Lyon ; pendant plusieurs jours on désespéra de son salut, et ce ne fut que le 30 septembre 1630 que s'ouvrit l'abcès intérieur qui mettait sa vie en danger. Cf. *Mercur françois*, année 1630, p. 788 ; BERNARD, *Histoire du roy Louis XIII*, p. 223 ; AUBERY, *Histoire du cardinal duc de Richelieu*, p. 111 ; DU CROS, *Mémoires de Henry, dernier duc de Montmorency*, p. 216 ; BAS-SOMPIERRE, *Journal de ma vie*, t. IV, p. 117 ; LEVASSOR, *Histoire de Louis XIII*, t. III, p. 526 ; le P. GRIFFET, *Histoire du règne de Louis XIII*, t. II, p. 33.

bons catholiques du royaume de France les a attirés en ce lieu de dévotion pour honnager le glorieux saint Claude et luy rendre actions de grâces des bienfaits qu'ils avoient receus de sa divine Majesté par les mérites et intercessions de ce saint admirable et renommé par toute la chrestienté (1).

Et puis maintenant ces impies sacrilèges et scélérats veulent se prévaloir et se targuer des ordres et volontés prétendues de leur Roy pour embraser et bouleverser les églises, fouler indignement aux pieds les saints Sacremens, profaner les vases sacrés, contaminer les sanctuaires, et faire leurs efforts pour brusler, pulvériser et anéantir les reliques sacrées d'un saint que personne n'ose approcher, s'il n'est démon incarné, qu'avec respect et vénération ; comme si leurs gazettes propres ne les démentoient pas, qui parmy leurs mensonges et leurs cajoleries ordinaires sont contraintes de confesser cette vérité que le Roy Très Chrestien avoit donné très expressément au sieur comte de Guébrian (2) ordres de conserver religieusement les reliques sacrées et tout ensemble la ville de Saint-Claude en cas qu'il s'en rendit le maistre (3).

(1) Chaque année voyait, en effet, une foule de pèlerins venir des parties de la France les plus reculées pour vénérer les reliques de saint Claude. Dom BENOIT, *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint, Claude*, t. II, p. 90 et 244.

(2) Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant, fils de Charles Budes, seigneur du Hirel et de Guébriant, et d'Anne Budes. En 1636, le comte de Guébriant s'était jeté dans la ville de Guise, où sa fière attitude avait imposé aux Espagnols. L'année suivante, on l'avait envoyé dans la Valteline, et c'était lui qui avait ramené en France les troupes du duc de Rohan. Maréchal de camp depuis le 1^{er} avril 1637, il s'était distingué au siège de Brisach sous le duc de Weimar et venait d'être attaché de nouveau à la personne de ce prince. Cf. l'éloge mérité que fait de lui M. le duc d'AUMALE, *Histoire des princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles*, t. IV, p. 246.

(3) « Il me reste maintenant deux choses à vous demander dans la présente conjoncture des affaires. L'une qui est celle qui m'a esté commandée avec le plus d'affection par le Roy est que, si vous allés à St-Claude, l'on

Aussy les suivantes gazettes qui tympanisent à leur ordinaire cette seconde prise de Saint-Claude par le sieur de la Motte comme un chef-d'œuvre et une saillie remarquable de sa valeur, cachent et dissimulent malicieusement le saccage et embrasement (1), pour ne pas faire voir à tout le monde l'ignominie qui retombera éternellement sur le front des auteurs d'une action si détestable et si desaturée, et pour ne pas donner occasion de croire, voire mesme aux religionnaires prestendus réformés, ennemis des saintes reliques, que Dieu ne laissera jamais impunie une telle meschanceté, et que tous les malheurs, toutes les infortunes et toutes les disgrâces qui tomberont à l'advenir non seulement sur le chef du s^r de la Motte et sur ses malheureuses troupes, mais encore sur toutes les armées et les villes du royaume de France, seront autant de justes chastimens que le juste vengeur des crimes deschargera justement et équitablement sur ceux qui n'ont que l'injustice en la pensée, l'impiété en leurs desseins et la forcenerie et cruauté en leurs actions exécrables et en leurs exécutions.

Fasse le ciel qu'à l'advenir leurs efforts soient ainsy que la main d'un Ismaël illégitime contre un légitime Isaac,

ait un soing comme de sa vie à conserver les reliques et choses sacrées de cette ancienne église, sans permettre que par qui que ce soit il soit touché aux meubles, ustensilles, argenteries, ornements et autres choses servants à Dieu dans cette église qui est une des plus célèbres de la chrestienté, Sa Majesté ayant beaucoup mieux que l'on sursoye la conquête de cette place, que de mettre au hazard un lieu que la révérence qu'elle porte à Dieu lui rend extrêmement cher. » Sublet de Noyers à Guébriant, 6 janvier 1639. LE LABOUREUR, *Histoire du mareschal de Guébriant*, p. 109 ; B. RÔSE, *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, t. II, p. 527 ; A. VON GONZENBACH, *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, t. I, p. 258. Cf. *Gazette de France*, extraordinaire du 3 juin 1639.

(1) Théophraste Renaudot ne se borna pas à taire les débordements des soldats de la Mothe-Houdancourt, il imputa l'incendie de Saint-Claude aux Franc-Comtois dans l'extraordinaire du 20 juin 1639.

ou comme la bouche insolente d'un Séméï à l'encontre d'un Roy David, que comme le Ciel est la butte de leurs crachats, leur vilenie leur retombe dessus, et qu'ils puissent bientost apprendre par leurs désastres temporels que les éternels les talonneront infailliblement de bien près, s'ils ne font amende honorable à Dieu et à ses saints, qu'ils ont déshonorés, et aux hommes, qu'ils ont ruinés et dé-solés, et ne réparent par une sainte pénitence et satisfaction les injustices, impiétés et cruautés qui les rendent coupables et criminels de lèze majesté divine et humaine à la face de tout le monde.

Voilà les exploits de la Motte,
Chef de ces infâmes larrons,
Plus propre à porter la marotte
Qu'à conduire des escadrons.

Ses plus ordinaires maximes
Sont bonne mine, mauvais jeu,
Et le moindre de tous ses crimes
C'est d'estre un cruel boutefeu.

Que peut-il justement attendre,
Luy et ses enragés nastins,
Qu'ordre comme une salamandre
A jamais avec les lutins (1) ?

A. V.

La présente relation a esté compilée par le sieur Augustin Vuillerme, docteur ès drois.

(1) On a eu mille fois raison de dire que dans ces quatrains « la colère du patriote se révèle mieux que le talent du poète. » J. GAUTHIER, *Augustin Vuillerme et son itinéraire de Franche-Comté en Italie au XVII^e siècle*, p. 44.



APPENDICE

I

La prise de la ville et passage de Saint-Claude : par le comte de Guébriant.

Le comte de Guébriant ayant eu plusieurs avis que les ennemis faisoient assemblée de gens de guerre à Saint-Claude passans par la Suisse, d'où ils recouvroient des vivres et des armes: jugeant que la commodité de ce passage leur estoit trop importante pour espérer de l'avoir d'eux autrement que par la force, quelque traité qu'ils feignissent de vouloir faire à dessein seulement de gagner le temps pour s'y fortifier ; il donna le 14^e du passé ses ordres au colonel Ohem d'aller forcer cette place et ses passages avec mil hommes de pied et six petites pièces de canon ; et cependant que ce colonel assembleroit ces troupes, fit le 15^e partir le comte de Nassau avec trois cens reistres ou Allemans à cheval, quatre cens cinquante démontez et trois cens mousquetaires, pour aller recognoistre ces passages et profiter de l'avantage que l'occasion leur pourroit présenter. Avec ces troupes le comte de Nassau alla coucher le mesme jour au pont des Planches à trois heures de Nozeroy.

Le 16^e dès les cinq heures du matin il arriva au passage de Savayne (1) situé sur des rochers, où les ennemis avoient soixante hommes en armes pour sa garde ; mais voyans les nostres venir hardiment à eux, ils laschèrent le pied, après avoir fait une salve de mousquetades.

Cet avantage, qu'on n'espéroit pas remporter à si bon marché, donna l'occasion au comte de Nassau d'envoyer investir, comme il fit avec cent chevaux, les villages qui sont dans la vallée au-delà de ce premier passage ; lesquels s'avancans par delà le

(1) La Savine est un défilé entre Saint-Laurent et Morbier.

village de Morbières (1), rencontrèrent un autre passage nommé le More (2), aussi gardé par les ennemis, mais plus vaillants que les premiers, car, quelque résolution qu'y apportassent les nôtres, il y furent arrestez tout court. Ce que voyant le comte de Nassau et le sieur de Roqueservières, ils jugèrent à propos d'amuser les ennemis de légères escarmouches par leur front, tandis qu'on les iroit attaquer par les derrières. Ayans donc fait promptement reconnoître les chemins et le gué de la rivière, bien que le rapport en fust douteux, ils y envoyèrent le sieur des Champs, capitaine au régiment de Vandï, avec six vingt mousquetaires ; lesquels ayans grimpé par des endroits où vraisemblablement jamais troupes n'avoient passé, traversèrent la rivière, l'eau jusqu'à la ceinture ; puis ayans gagné une éminence au dessus du retranchement que les ennemis, au nombre de six vingt, avoient aussi fait à leurs derrières, s'en rendirent maîtres, en tuant une partie et prenant les autres prisonniers ; entre lesquels se trouve le capitaine qui les commandoit nommé d'Issel. De là, nos gens furent à Mouillé (3), village à deux lieues de St-Claude, en partirent sur les neuf heures du soir, et arrivèrent à minuit sur le bord de la descente dudit Saint-Claude. De cet endroit le comte de Nassau envoya le sieur Vitalis, lieutenant au régiment de Vandï, avec vingt chevaux et cinquante mousquetaires, pour descouvrir si les chemins estoient rompus, comme les ennemis s'en vantoient ; auquel cas les nôtres eussent eu loisir de se rafraîchir. Mais la diligence dont ils avoient uzé ayant prévenu l'effet du conseil pris par les ennemis, nos avant-coureurs les trouvèrent comme ils commandoient encore à rompre ces chemins, et pour ce que les manœuvres n'estoient pas suffisamment escortez, ce que la situation des lieux rendoit aussi très difficile, les nôtres les chassèrent aisément de trois endroits où ils travailloient, et Vitalis se rendit jusques au pont qui est à la portée du mousquet de la ville de Saint-Claude ; sur lequel ayant fait alte et dépesché deux cavaliers au sieur de Roqueservières, il fit avancer Vitalis jusques

(1) Morbier.

(2) Morez.

(3) La Mouille.

dans le fauxbourg. Ce que voyant le gouverneur de Saint-Claude il envoya un des religieux du lieu avec deux capucins demander composition pour les bourgeois et gens de guerre, et ayant obtenu qu'on luy envoyast un otage vint luy mesme faire sa composition, qui fut d'en sortir armes et bagages, comme ils firent à l'instant, ce mesme jour dixseptiesme du passé au nombre d'environ cent cinquante ; au lieu desquels ennemis le comte de Nassau et le sieur de Roqueservièrès y entrèrent avec cent cinquante de nos mousquetaires, qui furent distribuez aux trois portes et à l'entrée de l'abbaye. Mais le lieu estant ouvert de tous costez, sans murailles, comme sa force ne consistant qu'en celle de ses avenues, ces gardes ne pouvoient empescher que les reistres à pied et les valets n'y entrassent en foule.

Ce que voyant le sieur de Roqueservièrès et craignant que de ce désordre ne s'ensuivit quelque incendie, comme il n'est arrivé que trop souvent, au grand déplaisir des chefs, veu mesme le commandement particulier que le comte de Guébriant avoit naguère receu du Roy par lettres expresses de Sa Majesté, de conserver ce lieu fort religieusement, en cas qu'il s'en rendit maistre : ces considérations obligèrent d'en faire sortir les troupes au plustost, sans qu'un seul soldat soit entré dans les églises.

Vous me demanderez possible des nouvelles de l'assemblée des gens de guerre qui se faisoit en ce lieu de St-Claude. Le baron de Scey lieutenant général du Comté et le baron de Boutavant (1), qui faisoient cette assemblée, n'eurent pas plus tost avis que leurs passages estoient forcez, qu'ils abandonnèrent la ville et se retirèrent en Suisse avec tous les habitans et la plupart des soldats que l'épouvante y emporta avec eux ; car il y en avoit environ cinq cens avant la retraite de ce lieutenant général qui se fit bien sans trompette, mais non pas sans bruit : les femmes lui jettans des pierres et l'estourdissans d'injures et de reproches d'avoir faussé la foi qui leur avoit donné de les mieux défendre et ne les abandonner jamais.

(1) Marc de Montaigu, baron de Boutavant, seigneur de Charchilla, Vescles, Gevingey, etc., fils de Clériadus de Montaigu, seigneur d'Athoze, et d'Antoinette Gauthiot, dame de Boutavant.

La soudaineté de cette expédition a fait retourner sur ses pas le colonel Ohem avec ses six pièces de canon et ses troupes qui estoient en chemin le 18^e à trois heures de Nozeroy, lorsqu'elles en apprirent la nouvelle, dont la conséquence est assez connue à tous ceux qui savent la carte. Le lendemain 19^e les comtes de Guébriant et de Nassau retournèrent aussi à Nozeroy pour se préparer à d'autres desseins.

(*Gazette de France*, extraordinaire du 3 juin 1639).

II

Extrait d'une lettre de Nozeroy, contenant l'impiété des Francomtois.

L'armée du Roy souz le comte de Guébriant ayant fait le voyage de Saint-Claude, avec le succez que vous avez sceu, après en avoir rendu tous les chemins accessibles, pour s'exempter de la garde de ce bourg en abatit les murailles et toutes les maisons de défense, et pour haster davantage la besongne on mit le feu en quelques endroits plus esloignez de l'église, se souvenant de l'étroite recommandation que le Roy avoit envoyé faire pour la conservation de cette église dédiée à St-Claude, qui est en singulière vénération à Leurs Majestez et à toute la France. Ce qu'ayans veu les ennemis et avec quel soin cette église avoit esté préservée de tout inconvenient, ils ne furent pas plustost rentrez dans ce bourg abandonné par les nostres, qu'en haine de leur dévotion ils mirent le feu dans ce sacré et vénérable édifice, à dessein d'en jeter le blâme sur les François, comme ceux du mesme parti Espagnol avoient autresfois fait en Lorraine au bourg de St Nicolas (1), dont la vérité fut peu après sceue

(1) Le bourg de Saint-Nicolas ne fut pas pillé et incendié en 1634 par les Lorrains, mais par les soldats du duc de Weimar et du maréchal de la Force. Cf. Dom CALMET, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, t. III, p. 320 ; C^{te} D'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, t. II, p. 31 ; F. DES ROBERT, *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, en Allemagne, en Lorraine et en Franche-Comté (1634-1638)*, p. 212.

à leur confusion, et comme ils reconnoissent eux-mesmes avoir fait le 25^e du passé dans l'Italie, à la prise de Trin (1), où leur récit imprimé à Bruxelles se vante qu'ils n'ont pas espargné les églises. Toutesfois on dit que Dieu n'a pas permis qu'ils achevassent leur mauvais dessein, une partie seulement du clocher de cette église St-Claude ayant esté bruslée.

(*Gazette de France*, extraordinaire du 20 juin 1639).

III

Relation de la prise de Saint-Claude.

La terre de Saint Claude après la prise du chasteau de la Chaux qui luy est voisin voulut aller au devant du malheur. C'estoit autresfois (du temps de la première race des rois de France descendans de Clotilde héritière de Bourgogne) un désert de hautes montagnes et grandes forests, peuplé d'anachorètes que saints Romain et Lupicin et depuis saint Ouyan y avoient amené et estoient (dit l'histoire) cinq ou six cens religieux pour l'ordinaire, lesquels cultivoient la terre de leurs mains et à succession de temps rendirent ce désert habitable. Saint Claude estoit comme j'ay dict cy-devant du temps que la ditte première race descendue de Clotilde régnoit encor en France, et comme il vesquit nonante ans estoit encor en vie au temps de Pepin. Il estoit seigneur de marque de la maison de Salins et fut premièrement archevesque de Besançon, puis s'allara ranger simple religieux en l'abbaye qui portoit le nom de Saint Ouyan, où à traict de temps il fut esleu abbé et y mourut en haute vieillesse. Son corps après sa mort demeura entier et l'est encor pour le jourdhuy exposé à la veue des pèlerins et est florissant en miracles.

Les abbez ses successeurs jouissoient de leurs montagnes anciennement en toute souveraineté, dans le diocèse de Lyon, et estans inquiétez par les voisins, donnèrent partie de leurs montagnes, appelées Noirmont ou Noire Joux, aux princes de la

(1) Je n'ai pas retrouvé la relation du siège de Trino dont parle ici le gazetier français.

maison de Chalon pour estre protégée, et enfin ont remy leur souveraineté aux comtes de Bourgogne qui ont my cette terre (appelée Saint Ouyan de Joux) au mesme rang que leurs bailliages qui ne recognoissent en justice autre que le Roy et son parlement de Dole.

La ville seule en ce ressort porte le nom de Saint Claude où est cette illustre abbaye, peuplée non de si grand nombre d'anachorètes comme du passé, mais de religieux tous gentilshommes de seize lignes qui sont receus indifférament, s'ils sont originels de France ou de Bourgogne, et est cette abbaye fort riche et renommée en France, à cause des miracles continuels qui s'y sont tousjours faicts au corps de saint Claude et de la dévotion des rois de France qui y ont faict autresfois plusieurs dons, mesme de leurs statues en argenterie.

Du viel temps, lors nommément que les Allemans descendus des rois du Jura avoient guerre (comme j'ay dit au premier livre) avec les comtes de Bourgogne, cette abbaye de Saint Claude avoit traicté une forme de neutralité avec ces princes allemans, moyennant une légère prestation annuelle, et en cette occasion de l'approche des troupes de Weymar prince allemand, les religieux s'avisèrent de se servir de ce viel titre et après l'avoir communiqué à quelques personnes de justice, envoyèrent l'un de leurs religieux à Weymar pour le luy faire veoir et le requérir de les conserver en cette neutralité. Weymar qui prétendoit se faire roy du Jura, fut bien aise de se veoir recognoistre et commença à traicter en cette future qualité, et comme il tenoit ces religieux de Saint Claude humblement supplians il leur donna telle loy qu'il luy pleut.

Le marquis l'ayant sceu fit saisir prisonnier un jeune gentilhomme qui avoit suivy vers Weymar à Pontarlier le religieux sus dit son oncle, et le parlement fit appeller ce religieux à requeste du procureur général, si que l'abbaye (estant désadvouée par le marquis et par le parlement) se trouva en grand péril et demanda d'estre protégée. Le sieur de Lesay estoit le capitaine de cette terre où il fit levée de soldats par ordre du marquis et luy furent envoyés capitaines et soldats et un seigneur principal (1)

(1) On remarquera le soin avec lequel Girardot de Nozeroy évite de prononcer le nom du baron de Scey.

pour faire mettre la terre en estat de se deffendre. Les passages furent occupez et quelques retranchemens furent faicts, mais Weymar qui vit ce changement y envoya grosses troupes qui n'attaquèrent pas les retranchemens, mais faisant un circuit par la frontière qui est de France, attaquèrent les gardes par derrière qu'ils forcèrent et prirent aisément et tost après la ville de Saint Claude et l'abbaye qu'ils trouvèrent bien fournie de bled et de vin.

Les troupes envoyées estoient les Suèdes et Allemans hérétiques ; ils entrèrent dans l'église où repose le corps saint en une somptueuse chasse d'argent, et voulans forcer le treilly qui ferme le chœur où est cette chasse, quittèrent prise et s'enfuirent espouvantez. On leur demanda d'où venoit cette fuite et pourquoi ils avoient laissé une si riche proie, ils respondirent qu'approchans ce treilly une frayeur soudaine les avoit saisy tous ensemble, si grande qu'ils n'avoient osé l'approcher, et quittans l'abbaye et la ville mirent le feu dans la ville.

Weymar entendant que dans l'abbaye estoient magazins de grain et vin (qu'estoient la provision des religieux) il y envoya la Mothe Houdancourt pour perdre et espancher le tout comme il fit, brusler et ruiner la ville et l'abbaye. Houdancourt espargna l'église et n'attoucha point au corps saint, mais quelqu'un (apparemment calviniste, François ou Suède) mit secrettement dans une voute basse qui est sous le grand autel où repose le saint corps un grand tonneau plein de poudre à canon avec une mesche terminée, pour faire voler en l'air le saint corps et le chœur de l'église. Je ne veux pas croire que Houdancourt le commanda ny le permy, ny que Richelieu l'eut mandé ny mesme Weymar, mais que ce furent hérétiques secrettement et en cachette.

Les religieux capucins de saint François bastissoient lors un couvent en cette ville là ; et de bonheur le provincial de l'ordre nommé père Désiré, bourguignon, homme de sainte vie et de grande doctrine, faisoit sa visite de ce costé, lequel instamment après le départ d'Houdancourt alla visiter l'église de Saint Claude où il trouva le corps saint en sa place, et fut inspiré de visiter cette voute basse où il trouva le tonneau de poudre et la mesche allumée dont le feu s'en alloit tout près de la poudre,

tira soudainement la mesche qu'il esteignit, puis tira le tonneau, rendant grâce à Dieu de ce qu'il luy avoit pleu de conserver cette glorieuse relique du patron tutélaire de la Bourgogne.

Mais appréhendant un autre retour des hérétiques il tira secrettement de l'église le saint corps, et après avoir bien pensé où il le pourroit cacher (estant à plus de douze lieues des bonnes villes) Dieu luy suggéra de le faire murer secrettement dans les murailles qu'il commenceoit à faire pour leur église. Un masson fidel fit cet office en un petit cachot vouté duquel personne ne s'aperceut.

Et pour ne rien obmettre de ce que succéda les années suivantes lors que ce saint dépost fut retiré de son cachot et reporté à l'église puis exposé en son lieu ordinaire, tout le peuple retourné lors à la ville y accourut et la solemnité fut grande. Une mère qui avoit une sienne fille paralitique fut des premières qui accourut à ce saint corps, et ayant faict baiser à sa fille les pieds de saint Claude, remit sa fille à bas pour estre libre à baiser elle-mesme les saints pieds. Sa fille ne fut pas si sitost à bas qu'elle s'escria de douleur qu'elle sentit aux hanches, puis se levant debout dit à sa mère qu'elle marcheroit bien ; et tous les assistans qui l'avoient tousjours veue en sa paralisie s'estonnans, elle se hazarda de marcher et s'en alla à son pied sans ayde aucune en sa maison et a tousjours continué sa santé. Je ne compte pas pour chose miraculeuse ce qu'arriva à ce corps saint qui ayant demeuré plusieurs années muré en lieu humide dans un cachot et muraille toute fratche fut à ce moyen trouvé moisy quand ou le desmura, je ne compte pas (dis-je) à nouveau miracle que quand on eut touché cette moisisseure, le corps (et principalement les pieds qui auparavant estoient noircys par le hasle et fumée des cierges en neuf cens ans) se trouvèrent blancs et beaux à merveilles, car c'est tousjours le premier miracle de la conservation de ce corps auquel l'humidité et pourriture ne peut rien.

(GIRARDOT DE NOZEROY, *Histoire de dix ans de la Franche Comté de Bourgogne*, livre XII, §§ 9-12).

LOUIS LAUTREY

LA BARONNIE DE CHEVREAU

Terrier de 1659

LA BARONNIE DE CHEVREAU

« Philippes, par la grâce de Dieu roy de Castille, de Naples, de Sicille etc., duc et comte de Bourgongne etc., au premier nostre huissier ou sergent requis, salut. Receu avons l'humble supplication et requeste de Margueritte de Saint Mauris, vefve de messire Jacques de Vienne, baron de Chevrault et de Ruffey, marquis d'Antigny, Corberon etc., contenant qu'à cause de la terre et baronnie dud. Chevrault luy competent et appartiennent plusieurs droicts seigneuriaux... dont laditte dame suppliante, ses devanciers et auteurs auroyent de tout temps paisiblement jouy; mais comme par les dernières guerres arrivées en l'année mil six cens trente six, suivies d'incendies, pestes et famines, la province auroit esté ruinée, et particulièrement laditte baronnie dépeuplée de ses habitans en telle sorte qu'il en seroit peu resté ayans cognoissance des droicts anciennement deubz dans chaque lieu, lesquels par malice plusieurs ou pour en profiter voudroyent taire, ou feroient difficulté de les accuser soubz prétexte de changement des bornes et confins des héritages... Pour ce est il que Nous... par advis et délibération de nos tres chers et feaux les presidens et gens tenans nostre cour de parlement à Dole, te mandons faire commandement exprès à tous ceulx doibgeans (qui doivent) lesd. censes, tailles, prestations, courvées, redevances et aultres droicts, de les venir recognoistre, declarer et manifester, ensemble leurs assignaulx (les héritages sur lesquels sont assignés

les droits), pardevant M^e Estienne Malachard (notaire royal résidant à Cuisia), M^e Huguës Pagot d'Augea (notaire et tabellion juré en la baronnie, residant à Maynal)... que commettons par cette à recevoir lesd. recognoissances... et en cas d'opposition, reffus ou delay, tu assigneras tous opposans, reffusans et dilayans à certain et competant roolle de nostred. cour... Donné audict Dole... le tiers jour du mois de mars l'an 1659. Signé Bereur. »

Ce que le mandement de terrier passe prudemment sous silence, et que nous révèle un procès du XVIII^e siècle, c'est que « les guerres survenuës en 1595 (1) firent perdre presque tous les titres de la baronnie de Chevraux ; il n'en est échapé que le volume des égalations faites en 1585, pardevant de Moncel, de tous les meix censables et mainmortables à la baronnie ; le fait de la perte des titres est constaté par une enquête faite en 1634, de l'autorité du parlement de Dole ». « Les principaux tiltres et papiers, dit un autre libelle de 1663, ont esté perdus, bruslés et enlevés au pillage, incendie et saccagement du chasteau pendant les dernières guerres (en 1637). »

Cela n'empêcha pas les commissaires d'invoquer à tout bout de champ « les anciens tiltres et terriers de la baronnie ».

Margueritte de Saint Mauris constitua « son procureur général et spécial Charles l'Aillet, escuyer, sieur d'Orchere et de Leoncourt, cy devant conseiller du roy et auditeur en sa chambre des comptes de Normandie, et encores advocat en parlement à Rouen » pour faire « procedder à la confection du terrier ».

Au mois d'octobre, l'Aillet reçut pleins pouvoirs aussi de Claude Damas, dit le marquis du Breuil, gendre de Margueritte de Saint Mauris, qui avait acheté une part de la baronnie et qui en demeura quelques années plus tard

(1) Prise du château par le maréchal de Biron.

le seul maître. Ils n'eurent pas à regretter d'avoir fait venir ce vieux Normand ; jusqu'en 1666, pendant sept ou huit années, il s'employa avec zèle à faire triompher de toutes résistances leurs prétentions ou leurs droits et à réprimer ce qu'il traitait d'usurpations ; il eut bientôt entamé des procès contre tout le monde, particuliers et villages, moines et féodaux.

Dès le 6 avril 1659, Francois Vitte « sergent royal et en lad. baronnie, residant en la Biolée, » apposa des affiches « ez portes et princippalles entrées des églises parroissiales de Dignia, Chastel, Cuisia, Cousance et Maynal » ; puis il se transporta aux domiciles de tous les sujets et « de par le roy et nosseigneurs de la cour souveraine de parlement à Dole » leur fit « commandement de s'assembler incessamment en corps de communauté et de venir » à tel jour « pardevant M^e Hugues Pagot. . . pour voir procedder aux recognoissances des droicts et debvoirs generaulx, seigneuriaux et feodaulx deubs à icelle baronnie, suivant la lecture des articles à ceste fin dressez par Charles l'Aillet escuyer sieur d'Orchere ».

Les « manans et habitans » de Chevreau, ceux de Graveleuse et ceux de Digna comparurent à Digna « en place publique où l'on a accoustumé de faire exploicts et actes de justice » le 15 avril avant midi, ceux de Châtel, des Grand et Petit Gisia, des Bretenots et du Chânelet le soir du même jour ; ceux de Cuisia le lendemain matin à Cuisia, ceux de Cousance et Fléria l'après-midi, aux halles de Cousance. La communauté d'Augea, Changea et les Bois-Laurents fit son devoir à Augea, le 18 avril. Après eux, Philibert Trompillet, Claude Ravassard et Philibert Crestin de Sellières vinrent déclarer « qu'ilz estoient nouvellement possesseurs et establis audit Sellières, qu'ilz ignoroient les susdicts droicts pretendus à la part dudit seigneur, et que neantmoins ilz se submettoient de passer

mesme recognoissance audit seigneur que leurs devanciers, sans adjouttance ny diminution ; de quoy ilz ont quis acte ausdicts notaires, que leur a esté octroyé soubz les protestations à la part du sieur d'Orchere de se pourvoir ainsy qu'il trouvera bon estre faict ». Ensuite « Amy et Claude Bayderet de Maynal frères » reconnurent les mêmes droits seigneuriaux que ceux d'Augea et confessèrent aussi « estre et leurs biens de la censive de Chevrault estre de condition de mainmorte ». Les autres « manans et habitans du village de Maynal, assignez » au nombre de cinquante-deux et « non comparans » se virent « despuys condamnez en souverain parlement de Dole » (1).

En vertu de « lettres royaux en forme de terrier obtenues en grande chancellerie de Bourgogne par hault et puissant seigneur messire Claude Damas » le 8 mai 1659, on reçut les reconnaissances de Crotenots le 21 mars 1662. Celles des autres hameaux du duché : Fléria, le Villars, les Bois-Devant, les Bois-Gambards, Béfoux, etc. se sont perdues. Enfin, le 14 juin 1663, le notaire Pagot, toujours en présence du sieur d'Orchère, fit comparaître à Cuisia Guillaume Landroz dit Pacault et Claude Martin dit Romaney « faisant et représentant la plus grande partye des habitans de Le Nezia ».

Je vais transcrire les reconnaissances de Chevreau, qui sont les plus complètes, avec les conditions particulières aux autres communautés et leurs protestations s'il y en a ; puis je mentionnerai quelques redevances portées par les Granges de Noms, Rambey, l'Abergement, Gisia et la Biolée (2).

Donc les habitants de Chevreau « par leurs sermens don-

(1) Je n'ai pas retrouvé ce jugement.

(2) Le tout, relié en un volume in-quarto, m'a été communiqué par M. Clerc, maître de Cousance. J'ai allégé autant que possible les phrases copieuses et redondantes des honnêtes tabellions.

nés et touchez corporellement sur et aux saints evangilles de Dieu estans ez mains » des notaires « ont recognus et confessez qu'à ladicte dame de Saint Mauris comme dame et baronne dudict Chevrault... lny compete et appartient... »

« La *baronnie*, chastellenie, terres et seigneurie, domaines et possessions... en tout droicts de plein fief noble... tenus immédiatement du roy, concistans en plusieurs fiefs, riesres fiefs et seigneuries, hommes et subjects, tant à lad. dame baronne appartenans que relevans et mouvans d'icelle, etc. » Suit une énumération de tous les droits expliqués dans les autres articles.

« Tout droict de *château et maison fort seigneurial*, siege principal dud. fief, sciz au village de Chevrault, paroisse de Dignia, maintenant fort en ruine, au dedans duquel sont encores quelques bastimens anciens et bastis a chaulx et à mortier de pierres, couvers de thuilles et laves, composez de plusieurs grandes chambres haultes et basses, cabinets, salles, cuisines, caves et greniers avec une gallerie et chappelle au bout et aultre vieulx logement, auquel chasteau tous subjects justiciables residans ez villages et hameaux dependans dud. Chevrault, sont tenus et obligez de s'y retraire en temps d'eminent peril, faire guet et garde de jour et de nuict toutes et quantes fois que commandé leur est, et de contribuer aux menus emparemens, suivant l'ordonnance de tres excellante, bonne et recommandable memoire le bon duc Jean (1) et aux peynes y contenues, conformement aux anciens tiltres et terriers ; ce que lesd. subjects confessent y estre tenus et promettent y satisfaire cas advenant et lorsque led. chasteau sera en estat (de deffence) (2). » Ceux d'Augea ajoutent « et en temps qu'ilz

(1) Jean Sans-Peur, tué en 1419 au pont de Montereau.

(2) Le château ne fut pas rétabli.

seront exempts de faire leur garde dans la tour d'Augea », qui appartenait aux Poligny, seigneurs du lieu.

« Tout droict de *monstre et reveue d'armes*, auquel tous subjects justiciables, guettans et retrayans aud. chasteau, sont tenus et obligez chascun an (quand commandé leur est) comparoir, chacun munis de ses armes et bastons de deffendz (1) (selon les facultez d'un chascun), pardevant le cappitaine dudict chasteau, chastellain ou aultres officiers d'icelle baronnie, sur peyne de soixante solz estevenans d'amende accoustumée ou plus grosse s'il y eschet à l'arbitrage desd. officiers ».

« Tout droict de collation, nomination et presentation au benefice de la *chappelle* fondée au chasteau par les anciens seigneurs et dames en l'honneur de Nostre Dame, en laquelle se doibt dire et cellebrer par le chappellain d'icelle chacun an (le nombre est laissé en blanc) messes selon la fondation et dotation d'icelle ».

« Tout droict de *justice haulte, moyenne et basse*, mere, mixte et impere, cour, usage, jurisdiction et bailliage sur tous ses hommes et subjects de l'un et l'autre sexe, leurs meix, maisons et heritages, seulle et pour le tout, en tous les villages et hameaulx despendans de ladicte baronnie, et mesmes sur tous grands chemins, sentiers, rues et voyes publicques, communaultez, rivières, ruisseaux et boys, pour par ses officiers faire et exercer tous actes et exploicts de justice et jugemens à ce necessaires, sans qu'aucuns aultres ayent droict de haulte justice que ce soit ». Joseph de Romanet, seigneur de Rosay, les Bretenots en partie etc., ayant prétendu le droit de haute justice sur les Bretenots, le marquis du Breuil obtint contre lui à Dole un mandement de garde, le 13 janvier 1668.

« Tout droict d'instituer et destituer *officiers*, bailly,

(1) *Bâton* se disait d'une arme montée sur un fût ou hampe, d'une arquebuse, d'un mousquet, d'un fusil (Littré).

juge et chastellain, lieutenant, procureur d'office, greffier et sergens, et tous aultres que besoing est pour l'exercice de sadicte justice, en tous droicts et honneurs, profficts, revenus et emolumens, authoritez, privileges, franchises, libertez, prerogatives et preeminences attribuez de droict à tous seigneurs haultjusticiers du pays et comté de Bourgogne (1). » On appelait des sentences du bailli au baillage de Montmorot (Lons-le-Saunier) et de là au parlement de Dole (Besançon), et, pour la partie de France, de Chevreau au baillage de Chalon-sur-Saône, puis à Dijon.

« Tout droict de par ses officiers tenir les *grands jours* et aultres jours ordinaires, de trois mois en trois mois, ou aultres jours de chascune sepmaine de l'an selon que l'exigence des cas et urgentes necessités d'affaires le requerront, en tels meix, maisons, lieux, places et heritages qui leur plaist, ausquels jours toutes causes sur matières réelles, civiles et criminelles, dont la cognoissance en appartient aux premiers juges en premières instances suivant les reglemens et ordonnances, sont décidées et traittées, où lesquels juges condamnent tous mesusans, débiteurs, criminels et délinquans ez amandes ordinaires et accoustumées de trois solz, sept solz, soixante solz estevenans et aultre plus grosse s'il y eschet, selon l'exigence des cas et forfaitures, avec tout pouvoir au bailly de cognoistre toutes matières appellatoires des adjugez du chastellain, lieutenant, et des aultres juges inferieurs et ressortissans aud. baillage. Lesquels (habitants) confessent estre tous

(1) Rien de plus simple que la manière d'instituer et de destituer un officier de justice : « Nous François Joseph Damas... informé des bonnes vies, mœurs et capacités de M^e Jean Joseph Vuillermot, procureur aux baillage et présidial de Lons-le-Saunier, l'institutions par ces presentes notre procureur fiscal dans notre terre de Ruffey... pour autant de temps qu'il nous plaira, et ce au lieu et place de M^e D. que nous avons destitués et destituons par les presentes pour raisons que par bontée pour lui nous voulons bien taire... ce 7^e décembre 1733. »

subjects de comparoir aux assizes pour entendre la lecture desd. reglemens et ordonnances ausquels ilz sont tenus et obligez, sur peyne de pareille amende de soixante solz. »

« Luy compete et appartient toutes les amendes qui s'adjugent ordinairement en icelle justice par ses officiers comme estant de son revenu, profficts et emolumens d'icelle, asçavoir sur chacun faisant deffault en icelle justice, soit en matiere d'heritages, debs ou mesus (contraventions), trois solz estevenans ; mesus simples sur les simples rapports des sergeans, messiers, vigniers, forestiers et gardes des boys, chasses, rivières et pesches, sept solz ; mesus quallifiez et gardes (de bétail) faictes, soixante solz, oultre l'interestz publicq des partyes s'il est eschet, sur les rapports des sergens, messiers, vigniers, forestiers et gardes des boys, assistez de deux tesmoins ou voyans suivant la coustume ; ez causes intentées à requeste du procureur d'office, ez matieres de voyes de faict et effusion de sang, soixante solz ; sur matieres de chacun sang volage (1), sept solz, oultre l'interestz des partyes, et quand aux aultres amendes de mesus de recousses (reprises) de gages aux sergens, messiers, vigniers ou forestiers sont de soixante solz avec les interestz des partyes ; ez causes sur matieres dont il s'agit de blasphemés, desobeissances, d'excès, crimes et delicts sont à l'arbitrage des juges, soit de punition corporelle ou pecuniaire que jusqu'à mort et à faire mettre au dernier supplice ; basture sans sang (en blanc) solz ; plainte qui auroit esté faicte par plaintiff mal à propos, laquelle n'auroit esté treuvée raisonnablement avoir esté faicte par le plaintiff, (l'amende) est telle que la partye adverse seroit condemné si ladicte plainte estoit veritablement faicte ; causes mis en nit (nié ?) ou serment

(1) Littré cite une ordonnance royale du XIV^e siècle qui explique bien cette expression : qui fiert (frappe) de paume, ou de poing, de verge, ou de legier baston, et sancs issoit volages, le ferour ne doit que trois sols.

referé, (en blanc) solz ; cause où y auroit escripture fournye de part et d'autre sur qui les partyes ne seroient encores appointées en preuves, (en blanc) solz ; sur matieres dont les partyes se mettent d'accord et se departent de cour nonobstant escriptures fournyes, (en blanc) solz ; sur matiere de causes d'oppositions d'executions de sentences, gagemens, commandemens et deffences, (en blanc) solz ; ez causes departyes à aultre, ou entre partyes demanderesses confessant ou advouant deub dont il s'agist, sans escriptures ny plaids contestez, n'y eschet amende ; sur chacune partye qui ne relieve les sentences, appointemens et aultres actes de condempnations au greffe d'icelle justice, soixante solz ; sur partye appellante qui par faulte et negligence de n'avoir relevé, dans les dix jours après les jugemens rendus, les appellations par eulx interjettées, comme estant peries et desertes, soixante solz ; toutes les amendes de soixante solz sur chacun de ceulx qui sont appellans soit d'appointemens ou de sentences rendues par le chastellain ou lieutenans pour estre tenus rellever et executer leur appel dans les trante jours, ou y renoncer dans les dix jours. »

« Que tous *officiers inférieurs et ressortissans* au bailliage dud. Chevrault des seigneuries moyenne et basse rellevans et mouvans de la baronnie, sont tenus et obligez chacun an porter tous registres et carnaux de la tenue de leurs justices au greffe de la justice du bailliage dud. Chevrault, pour estre veus et visités, affin de voir s'il n'y auroit aucunes appellations interjettées en icelles peries et désertes, sur peyne de soixante solz estevenans d'amende, et sont tenus de comparoir ez assizes ordinaires à peyne de pareille amende. »

« Que tous subjects justiciables ez justices inferieures et ressortissantes aud. bailliage sont tenus et obligez rellever toutes *appellations* par eulx interjettées, dans les quarante

jours, ou y renoncer dans les dix jours, sur peyne de soixante solz estevenans. »

« Tout droict de *police* et faire en ~~sa~~ justice par ses officiers toutes *taxes* et estimations de taux des gros fruicts en leurs foy et conscience, à la plus juste valeur que faire se pourra, sur le pain, vin, viande, froment conseaux (1) autrement bled de deux grains, avoyne, orge, poix, febves, chenevets (chênevis) et de toutes aultres sortes de graines, marchandises et danrées que ce soit, pour estre suivye, gardée et observée d'un chacun inviolablement à peyne de soixante solz estevenans d'amende. »

« Tout droict de par ses officiers faire toutes *dation de tutelles*, curatelles et inventaires, ouvertures et publications de testamens que besoing est, aux frais et despens de ceulx pour qui elles se font, comme aussy toutes esgallations de meix et héritages aux frais et despens de ceulx qui portent des heritages desd. meix selon que chacun en porte. »

« Tout droict d'instituer et destituer *notaire et tabellion* authentique en sa baronnie, sans que qui que ce soit se puisse entremettre d'y faire ny instrumenter aucuns actes et contracts à peyne de tous despens, dommages et interestz envers qu'il appartiendra et selon raison et de soixante solz estevenans d'amende, vertu des lettres patentes de Sa Majesté. »

« Tout droict d'instituer et destituer *sergens* en sad. justice pour faire soustenir et maintenir l'auctorité d'icelle, et par iceulx estre fait tous exploicts de commandement, contraintes et executions de justice requis, comme aussy faire chascun an tous commandemens des courvées deues aux seigneurs quand besoin est, emprisonner tous debtors, criminels, delinquans et aultres ez pri-

(1) Littré donne *conseigle*, mélange de seigle et froment, ou de seigle et d'avoine.

sons du chasteau, faire toutes sortes de criées, subastations, ventes de gages et tous aultres actes de justice, voire mesme quand il convient clorre et barrer chacun an tous heritages affrontant sur les grands chemins, communaultez, sentiers et voyes publiques dans les trois jours sur peyne de trois solz estevenans d'amende accoustumée, ou plus grande s'il y escheoit à l'arbitrage du juge après aultre terme donné ; lesquels sergens sont tenus avant que d'entrer en l'exercice et fonction de lad. charge de prester tous sermens de fidélité en justice par devant les officiers de la justice dud. Chevrault, lesquels en après sont creus en leurs rapports sur leur simple serment en fait de mesus simple jusqu'à la somme de trois solz, sept solz estevenans et au dessoubz, et en fait de mesus quallifiez et gardes faittes de propos deliberé jusqu'à la somme de soixante solz estevenans assistez de deux tesmoins ou voyans, outre l'interestz des parties s'il y eschet. »

« Tout droict de par ses officiers faire contraindre tous eschevins de communaultez et tous aultres particuliers possesseurs d'heritages que ce soit, joignans et ferant sur les *grands chemins*, rues, sentiers et voyes publiques, ponts et planches, rivières et ruisseaux, fontenys (petites sources) et terraux (fossés), de, chacun endroit soy, faire toutes reparations, nettoiemens et entretenemens necessaires, de peur d'accidens sinistres, de morts de peuples ou bestiaux, pour rendre et faire mettre en estat deub iceulx de leur largeur competant suivant les esdicts, reglemens et ordonnances au soulagement et seuretté public, et de nettoyer aussy chacun endroit soy les rivières, ruisseaux, fontenys et terreaux, pour faciliter l'escoulement des eaus qui par faulte de ce le plus souvent croupissent et s'arrestent en beaucoup de lieux, ce qui cause beaucoup de perte au public, le tout à peyne de soixante solz estevenans d'amende accoustumée ou plus grande s'il y eschet. »

« Tout droict de *prison* en une des tours de son chasteau pour la detention des debtours, criminels, délinquans et malfacteurs, en laquelle lad. dame a tout pouvoir d'y mettre et establir, instituer et destituer geolier pour la garde d'icelle et pour donner à un chacun des prisonniers lorsqu'il y en a leurs nourritures et allimens necessaires de la vie que besoin sera, jusqu'en fin de procez et sortye d'iceulx ou execution de mort cas advenant, (lad. prison) y estant encore de present en estat » (1).

« Tout droict de *signe patibulaire* qui sont les marques principales de la haulte justice de lad. baronnie, asçavoir le carcan et la potence en la place publique au village de Cousance devant les halles dudict lieu, où se faict ou se doibt faire ordinairement par le maistre des haultes œuvres les premiers chastimens exemplaires et executions de mort cas advenant ; l'aulture et principale marque de lad^e haulte justice est le grand signe patibulaire eslevé sur quatre colonnes de pierre de taille ronde, posé et assis ez champs hors le village dud. Cousance, lieu dit en Bayon aultrement en Planaisia (2), près le grand chemin tirant de Cousance à Cuiseaux, servant pour y attacher en première ou seconde execution par ledict maistre des œuvres les corps des criminels pour servir d'exemples et donner terreur à tous malfacteurs ; ce que lesd. subjects nous ont declarez estre veritable, et confessent estre tous tenus et obligez de comparoir ou faire comparoir avec armes et bastons de deffendz accoustumez, et d'assister et accompagner la justice à toutes executions de sentences rendues contre criminels condamnez à souffrir peyne de mort, punition corporelle ou aultrement, à peyne de soixante solz

(1) La tour dite de la prison et la tour de Joudes (le sieur de Joudes tenait un fief dans la baronnie), couvertes de tuiles ou de laves, flanquaient les murailles au couchant (Partage de 1628). Elles les dominent encore aujourd'hui, l'une ronde, l'autre demi-ronde.

(2) Sur le territoire de Digna.

estevenans d'amende accoustumée, au jour à eulx assigné et désigné par la criée ou aultre voye qui s'en faict ordinairement en tel cas ; et mesme recognoissent et confessent estre aussy tenus et obligez, quand il convient rellever et redresser de nouveau lesd. signes patibulaires, au relever et redresser d'iceulx sur peyne de pareille amende que dessus. » Un journal manuscrit du temps de la Révolution, laissé, si je ne me trompe, par M. Puvis, de Cuiseaux, avocat au parlement de Dijon, rapporte ceci, à la date du 24 juillet 1790: « L'abbé Moyne (de Cuiseaux, qui fut nommé l'année suivante curé de Baume-les-Messieurs), en tête de huit à dix écervelés, est allé à onze heures du soir renverser les fourches de Cousance. » Mais, cette fois, il ne fut pas question de les relever et redresser.

« Tout droict de halles (1), foires et marchez en sa baronnie, au lieu et village de Cousance, sçavoir la foire le jour ou le lendemain de feste saint Jean Baptiste de chacune année, et les marchés tous les lundis de chascune semaine de l'an, ausquels jours tous subjects manans et habitans, riere tous les villages et hameaux dependans, sont tenus et obligez y porter ou mener vendre leurs marchandises et denrées soubz les halles dud. lieu (et non ailleurs), et tous aultres marchands que ce soit, sur peyne de soixante solz d'amende accoustumée, et de payer par iceulx marchans les droicts de ventes accoustumez à peyne de trois solz estevenans aussy d'amende par chacun desd. droicts sur chascun deffaillant ou faisant le contraire, sçavoir: pour le droict d'estallages 2 deniers, pour le droict d'aulnage par chacune aulne 2 deniers, pour le droict d'estallage de toutes sortes de marchandises d'epicerie 2 deniers, pour toutes sortes de marchandises de chau-

(1) On peut voir dans une première étude sur la baronnie, publiée dans les *Mémoires* de 1901, la description des halles, le traité relatif au pré du Breuil, l'emplacement des étangs du seigneur etc.

dronnerie, poteries de cuivre, d'estain, d'airain ou de terre, par chacun mestier de mesme, de cordonnerie de mesme, de boulangerie de mesme, de verreries de mesme, de sceel (sel) de mesme, de fil de mesme, de chenuves (chanvre) battue ou non battue de mesme, de suif et cire de mesme, de toille et serges de mesme, de merceries un blanc, de draps large 7 gros, de draps estroict 3 gros, de pelleteries comme cuirs tannez 3 blancs la pièce, de cuirs non tannez 8 deniers la pièce, de bestes viues comme bœuf, vache, veaux, bœufvellines, taureaux, tauries, de chascune beste 3 deniers, pour chacun cheval, jument, poulain ou poullaine d'un an, asne, mule ou mullet 2 deniers, pour chascun mouton, brebis, aigneaux, bouc, chevres ou cabri un denier, pour chacun porc, cochon ou truye 2 deniers, pour le droict de mesurages et eminges une coupe par chacune mesure ou boisseau, pour le droict de poids et ballances de toutes sortes de marchandises et denrées où y eschet poids, au fur d'un blanc pour cent pesant. » Les sujets de plusieurs villages font observer qu'ils ne sont pas tenus d'aller au marché si ce n'est « leur plaisir et volonté ». Ceux de Digna ajoutent : « Comm'aussy esd. jours (de foire et marchés) se font ordinairement toutes sortes de criées, subastations, ventes de gages et tous aultres actes de justice, et sur le pont de Gisia de mesme, par les sergens de la justice dud. Chevrault ; ausquelz lieux ceulx à qui appartiennent lesd. gages sont tenus les rachepter dans les dix jours - après le vendage, à faulte de quoy lesd. sergens les peuvent deslivrer et vendre entièrement et sans reachapt ».

« Tout droict de par ses officiers faire *esgandiller* (et eschantillonner) tous vesseaux et mesures que ce soit, où tous ceulx qui desirent vendre ou debiter vins, bleds et tous aultres marchandises et denrées en destail où y eschet mesurages, sont tenus et obligez d'aller en justice faire es

gandiller leurs pots, paintes et mesures sur peine de soixante solz d'amende ».

« Tout droict de prendre et percevoir sur tous ses subjects tuans grosses bestes la *langue* de chacune desd. bestes, qu'ilz doibvent porter aux seigneurs ou à leurs commis et recepveurs dans le jour que lesd. bestes sont tuées ou exposées en ventes, sur peyne de soixante solz d'amende et interestz dudict seigneur ».

« Tout droict de *four bannal* en tous droicts de banalité, propriété et jouissance, ausquels tous subjects sont tenus d'y aller cuire leurs pains et pastes, payer les droicts y deubs ordinaires et accoustumez, qui sont de vingt livres de pain bis une livre, et de seize livres de pain blanc une livre, à peyne de soixante solz d'amende pour la première fois et en cas de residive plus grande s'il y eschet, et de confiscations des pains et pastes treuvés cuits ou à cuire ailleurs. » Les habitants de Chevreau déclarent « n'estre tenus à aulcune bannallité que ce qu'ilz avoient accoustumez de payer suivant qu'il est porté par les anciens tiltres, comptes et manuels. » A Digna, ce droit était « abonné à une mesure de froment et demy rez d'avoyne de tout bled de cense, bonne greine loyalle et marchande, mesure de Chevrault, payable par chacun an chacun faisant feu et mesnage » ; le « tiltre d'abonnage » est du 12 novembre 1645. Même traité, de la même année, pour Cuisia et pour Gisia, « fors les Pachoz et Benoist Bonot, qui ont dit avoir droict particullier ; sur ce led. s^r l'Aillet en requiert communication (1) ». Pour Cousance, le dernier contrat, du 5 février 1647, ne porte que la cense d'une mesure de froment par feu. A Augea, « il n'y a bannallité qu'au regard du fourg de la Bastie, à present accensé aux Bidat,

(1) Là-dessus un procès éclata entre le marquis du Breuil et les moines du Miroir, qui prirent le fait en mains pour Jean Pachoz et autres du meix Pachoz.

Henry Buchallat, Pierre Jacob, Noel Regnard, les heritiers Didier Bernard, les heritiers Maillot à present Benoist Viret, pour six francs par an de cense, et les fourg Bertin et Feault, et le fourg de Changea, accensez moyennant dix gros argent de cense annuelle et perpetuelle pour le fourg dudit Changea seulement ». A Graveleuse, à Crote-nots ni à Lanésia il n'est question de four banal.

« Tout droict, faculté et authorité de pouvoir admodier sy bon luy semble l'*ordinaire du seel* (sel) de saditte barronnie. »

« Tout droict de *moulins et battouers bannaux* sur sa riviere bannalle de Gisia et Cousance en sadicte barronnie, ausquels tous subjects sont tenus et obligez d'y aller moudre et battre leurs greines et chenaues, et pour ce payer les droicts y deubs aux meusniers d'iceulx à peyne de soixante solz d'amende pour la premiere foys, et en cas de residive plus grande s'il eschet et de confiscation. » Digna: « Mais maintenant qu'ilz sont accensez quand aux moulins et battouers de Cuisance ez nommez Pachoz et Rossel, ont déclaré n'estre tenus à aucune bannalité desd. moulins. » Gisia : « A present tenus et possédez par accenssissement par Claude l'Estroublon, Benoist Bonot et Claude Roussel ; lesquelz habitans disent n'estre tenus à lad. bannalité desd. battouers et moulins ; ce que led. s^r l'Aillet proteste contre et de se pourvoir en temps et lieu par tant que de raison, ou possesseurs d'iceux ainsy qu'ilz treuveront convenir. » Cuisia : « Tenus et obligez... à condition toutefois que les meusniers estans esd. moulins seront tenus de faire moudre leurs grains bien et deuement dans les vingt quatre heures moyennant la moulture ordinaire et couppon qui sera eschantillonné et marqué par les officiers dud. seigneur et de ses armes ; led. temps de vingt quatre heures passé, ilz pourront aller moudre et battre ailleurs. Claude de la Doy a dit n'y estre tenu, ayant tiltre contraire qu'il fera

apparoir dans huit jours à peyne d'en estre descheu. » Cousance : « Confessent estre subjects d'aller mouldre et battre leurs grains et chenaues au moulin Pachoz et battoir Roussel assis audit Cousance, à quoy ilz sont pretz d'y satisfaire lorsqu'il sera en estat (1). » Augea : « N'ont advoué ny voulu recognoistre estre subjects à aucune bannalité, ains peuvent aller mouldre où bon leur semble, en ayant tousjours ainsy uzez sans contredit de personne au veu et sceu d'un chacun ; de quoy proteste led. sieur l'Aillet d'Orchere de se pourvoir ainsy qu'il advisera bon estre. » Leur prétention n'était pas juste, car l'on trouve aux « Assises de Chevreault tenues à Cuisia par noble homme et saige messire Jehan Millet de Saint Amour, docteur es drois, bailly dud. Chevreault pour hault et puissant s^r Henry de Vienne » les 4, 9 et 11 janvier 1571, plusieurs particuliers d'Augea, Changea et autres lieux poursuivis pour avoir moulu leur blé « à aultres moulins qu'es moulins Paichoz bannalz à mond. s^r de soixante solz ». On les « condampne en l'emende de soixante solz estevenantz, moderée à sept pour ceste fois tant seullement, au prouffit de mond. seigneur, et avec ce de payer ausd. Paichoz denunceurs la quantité de un coppon de bled » par deux mesures moulues ailleurs, et aux dépens. Point de banalité pour Graveleuse, Crotenots et Lanésia.

« Tout droict de *pressouers bannaux* aux lieux de Dignia, Cousance, Cuisia, Gisia et aultres, ausquels tous subjects et tous aultres residans et non residens ayans vignes ou faisant vignes ez vignobles desd. lieux sont tenus et obligez d'y aller presurer, particulièrement ceux faisant les vignes moityé, tiers et quarts de l'ancien domaine dud. Chevreault, et y porter leurs vendanges en iceulx, et payer pour ce les droicts y deubs à peyne d'amende. » Cheveau : « Il n'y a aulcune bannalité ny subjection, sinon ceulx

(1) Ils étaient en ruines depuis la guerre de Dix ans.

faisant des vignes à partages dud. seigneur, qui doivent chareyer la part des fruits appartenans aud. seigneur dans ledict pressoir de Digna. » Une tour carrée gardait le treuil de Digna, au midi et tout proche de l'église. En 1777, Joseph Epailly, « tixier demeurant à Cuiseaux », bâtit une maison sur l'emplacement de la cuverie, au pied de cette tour alors « en ruine, découverte et dans laquelle il n'y avoit aucuns bois » ; il s'engageait avec ses descendants à la laisser subsister à perpétuité. Un verger au levant s'appelle encore Derrière la tour. Digna : « ... Et (tenus) d'y mener et rendre à leurs frais et despens aud. pressouer les vendanges des seigneurs et dames dud. Chevrault ou de leurs commis et recepveurs, qu'ilz perçoivent au vignoble de Leschaux au jour et ban dud. vignoble à peyne de soixante solz, et d'en charroyer, conduire et mener seurement en la cave du chasteau ou autres lieux les vins qui en sont faicts, à peyne de pareille amende. » D'après le Partage de 1628, il revenait aux seigneurs « le quart des fruitz des vignes scizes au territoire de Chevreau lieudit es Chaulx, contenant environ cent ouvriers ». Cuisia : « ... Tenus d'y aller au cas qu'iceux habitans de Cuisia veullent truller, et ne le voulant pas ilz n'y sont tenus, (mais) bien tous estrangers ayans vignes riére le vignoble dud. Cuisia, ou payer aud. seigneur ledroit de treuillage s'ilz n'ont tiltres contraires, aux peynes predictes. » Cousance : « Lesd. recognoissans dient et déclarent n'avoir veu aucuns pressoir ny treul bannal aud. Cousance, sauf à ladicte dame de se pourvoir comm'elle advisera bon estre. » Nulle mention de pressoir banal à Augea, à Graveleuse, à Crotenots ni à Lanésia.

« Tout droit de *rivière bannalle* au village de Gisia (et Cousance), depuys la source d'icelle et roche de Gisia jusqu'au lieu des prés Labbé et du Ruhen de la prairie de Moraisia, qui font la separation et limite d'entre ladicte

baronnie et les préz de l'abbaye du Miroir, où dans laquelle rivièrè nul n'a droict d'y pescher ny faire pescher avec fillets ny engins que ce soit (Gisia : sinon à la ligne, à l'estrouble de la maille de la largeur de l'escu sol), en tous les bras, ruisseaux et cours d'eaus d'icelle, sans congé et licence des seigneurs et dames dud. Chevrault, sur peyne de soixante solz d'amende pour la première fois, et en cas de residive plus grande s'il y eschet et de confiscation ou punition corporelle ; comm'aussy de n'y faire et construire aucuns moulins ny bastardeaus sur icelle, qui puisse empescher la libre jouissance d'icelle, pesches et escoulement des eaus de leurs courses ordinaires, sur peyne de pareille amende de soixante solz et de tous despens, dommages et interestz. » Cousance : « Maintiennent avoir pouvoir de pescher par toute la rivièrè et qu'ilz sont en possession de ce faire sans empeschement aucun ; le contraire de quoy a esté maintenu par led. sieur d'Orcheres, et de se pourvoir la part qu'il treuvera convenir. » Dans une transaction signée par les habitants de Cousance en 1663, à la suite d'un procès qu'ils avaient perdu à Dole contre le marquis du Breuil, ils reconnurent la banalité de la rivière, mais « à la réserve par eux de pescher dans lad. rivière avec la ligne, la trouble et l'attiquet, la maille de la largeur d'un ecus sols ».

« Tout droict de *boys bannaux* vulgairement appelez les boys et forest de Colonnosey de l'ancien domaine de sa baronnie, sciz au dismage et territoire du village de Dignia, dans lesquels boys nul n'a droict d'y couper ny faire couper, charoyer ny amener aucuns boys d'iceulx en leurs maisons ny en aucuns lieux, soit boys vifs, bois mort et mort boys (1), sans congé ou licence des seigneurs, sur peyne de dix francs d'amende pour la première fois et en

(1) Mort bois, les épines, les ronces et le bois blanc, qui ne peuvent servir à aucun ouvrage (Litttré).

cas de residive plus grande s'il y eschet et de confiscation des taillans, chariots et bestiaux oultre l'interest ; d'y mener pasturer ou champoyer aucuns bestiaux en iceux que ce soit, grosses ny menues, en temps de vives paissons et pastures, depuys le jour et feste saint Michel archange jusqu'au jour et feste saint Georges, sur peyne de soixante solz estevenans d'amende accoustumée pour la premiere fois et en cas de residive plus grande s'il y eschet et de confiscation desd. bestiaux (pour ce que lesd. seigneur et dame ou leurs commis, recepveurs et admodiateurs peuvent admodier icelles vives paissons et pastures par chacun an à leur proffict particulier et à qui bon leur semble) ; ny mesme cueillir, abbatre ny escrouller glands, feines ou aultres vives paissons que ce soit en iceulx, sur pareille amende de soixante solz. »

« Tout droict de parcours dans tous les *communaux* tant en boys qu'en terres et prés, avec toute justice haulte, moyenne et basse, comme estant les seigneurs dud. Chevrault premiers chefs, seigneurs et pour le tout haultjusticiers d'icelle baronnie, premiers habitans et comuniers en iceulx, sans qu'aucuns comuniers quels qui soyent les puissent vendre ny aliener, ou partye d'iceulx, ny mesme vendre ou distraire aucuns boys sans la participation et consentement desd. seigneurs, sy bien que quand aux comuniers que besoing auront de boys de chesnes, fots (hêtres) ou aultres pour leurs bastimens, usages et necessitez de leurs maisons (ou pour refaçons de leurs harnois), sont tenus et obligez prendre congé d'eux d'abbattre lesd. boys que besoing auront, pour après avoir esté par eulx ladicte declaration faite, prendre, couper, abbatre et amener lesd. boys en leurs maisons sans danger d'amende ny offence de justice, pourveu que les maisonemens soient faicts riére icelle baronnie ; ausquels boys communaux tous mesusans aultres que comuniers

par prise de boys ou pasturant et champoyant bestiaux en iceulx sont amendables envers lesd. seigneurs, sçavoir par prise de bois, chacun chesne soixante solz estevenans d'amende oultre l'interestz, d'aultres bois portant fruit sept solz, et tous aultres sortes de menus bois trois solz, par chacune eschappée de bestes y champoyant sept solz, par chacune garde faite et de propos deliberé soixante solz, oultre led. interestz, le tout applicables icelles amendes au proffict seul desdicts seigneurs, et lesd. interestz moitié au proffict aussy desd. seigneurs, et l'autre moitié au proffict du reste des aultres comuniers pour estre employez aux reparations et entretenemens les plus necessaires de leurs eglises ; lesquels bois communaux sont en ban pour le regard de ceulx n'y ayans droit en temps de vives paissons et glandés depuis le jour et feste saint Michel archange jusqu'au jour et feste saint Georges (Digna, Cuisia, Cousance : depuis le jour et feste Nativité Nostre Dame jusqu'au jour et feste Annonciation Nostre Dame) ; comm'aussy, toutes et quantes fois qu'il y arrive glands, feines ou aultres vives paissons en iceulx, se faict regle generale par chacun feu et mesnage, tant pauvres que riches, des porcs qu'un chacun debvra mettre en iceux durant lesd. vives paissons ; comme aussy n'est permis à qui que ce soit faire aulcun raffourg de chaux par tout la terre et seigneurie de Chevrault sans congé et licence du seigneur et de luy payer (en blanc) queue de chaux par chacun raffourg, ny aucun raffourg de charbon aussy sans payer les droicts du seigneur, sur peyne de soixante solz estevenans d'amende accoustumée ; et que pour éviter à la totale ruine d'iceulx se doit faire chacun an par les officiers d'icelle baronnie visite generale en iceulx en présence desd. subjects de chascun lieux et à leurs frais et despens, pour en sçavoir et cognoistre les ruines et degradations, affin qu'ilz ne tombent entierement en ruines et

bois abroutys (1) et rabrougris au grand préjudice du seigneur et du public, le tout pour y donner ordre par lesd. officiers et condamner toutes personnes qui s'en trouveront atteincts et convaincus les avoir faicts. » Graveleuse : « Les habitans ont tout droict de parcours, d'usages, de pasturages et champoyage et veine pasture de leurs bestiaux grosses et menues par tout les finages et territoires de Gisia, Chasnellet, Dignia et Chevrault, sans danger d'amende, en conformité de leurs anciennes jouissances, moyennant la cense de dix quartaux d'avoynes, chacun quartaux de douze rez mesure de Chevrault, annuelle et perpetuelle, payable ausd. seigneurs. » Digna : « Pour lesquels bois communaux cōfessent debvoir annuellement ausd. seigneurs de cense fonciere quatre livres de cire, à peyne de soixante solz d'amende (et ce payent sçavoir trois par lad. communauté de Digna et une par messire Martin Deloisy, doyen de Cuiseau, pour son droict d'afouage dans les bois dud. Digna, du bois mort, de mort bois pour sa grange de Labrois) (2). » Cuisia : « Pour lesquelz communaux cōfessent debvoir quatre livres de cire de cense annuelle et perpetuelle par lesd. de Cuisia, les Bois Gugnoux et Crothenoz. » Crotenots : « Reconnoissent aussi debvoir la cense de deux livres de cire pour leur drois d'affouage, chauffage et pasturages pour leurs usages et commoditez de leurs maisons dans les bois communaux de Cuisia sans danger d'amende, à la charge de n'en vendre aucun bois. » (3)

« Tout droict de *chasse* par tout l'estendue de sad. ba-

(1) Broutés par les bestiaux et le gibier (Litré).

(2) Les mots entre parenthèses ont été ajoutés en 1691 ; il y avait auparavant : quatre livres de cire payable par chacun an chacun feu et mesnage.

(3) Ils devaient encore une livre de cire pour l'accensement d'une « pièce de terre en nature de bois et brouissales, lieudict le bois de Reniguo, de la continance, si le tout estoit reduict en plain, de dix à douze poses ».

ronnie, en ce que nul n'a droict de chasser ny faire chasser qui que ce soit riére icelle baronnie sans congé ny licence des seigneurs barons, à quelque chasse que se puisse estre avec arbalestres, harquebuzes, fuzils ou autres bastons, cordages, lacets, pennetieres, filets ny engins que ce soit, à quelques bestes que se puisse estre à poil ou à plumes, fors aux renards et aux loups, ausquels lesdicts seigneurs permettent de chasser sans toutefois espouvanter ny esgarer les aultres bestes à poil, et sans abuser, à peyne de perdre led. droict et permission et de l'amende ordinaire, comme estant iceluy droict de chasse royal et seigneurial, n'estant permis à aucuns chasser que les roys en tous lieux (de leurs royaumes) et les seigneurs sur leurs terres chacun endroict soy, à peyne de l'amende ordinaire (Digna : dix francs) pour la première fois, et en cas de residive plus grande s'il y eschet et de punition corporelle. »

« Tout droict de *disme* universellement sur tous grains et vins que se puisse estre ; sçavoir sur tous bleds d'hyver de douze gerbes une gerbe, et tous grains et bledz de carisme de seize gerbes une gerbe, qui se perçoit et ramasse sur les champs de toute ancienneté ; et quand au disme de vins se paye aussy de seize pintes une pinte, lequel se prend et ramasse annuellement dans les caves ou selliers d'un chacun subject, manans et habitans dud. Chevrault et sur tous aultres estrangers residans et non residans ayans grains ou vignes au territoire et vignoble dud. Chevrault ; particulièrement le disme des vins du vignoble dud. lieu, lequel disme se partage entre les seigneurs barons dud. Chevrault, le sieur chambrier de Gigny, et le curé dud. lieu (Chevreau) et de Dignia, après le roolle et cottisation faict de ce qui en est deub en chacun lieu, et demeurant l'auctorité ausd. seigneurs prendre leur part dud. disme vers lesquels bon leur semble, n'estant permis ny loisible à personne que ce soit, ny mesme estrangers et

non residans rieres icelle baronnie, pouvoir distraire ou faire distraire en façon quelconque hors d'icelle baronnie les vandanges desd. vignes et vins de leurs caves et celliers qu'aupreallablement led. disme ne soit fait et payé entièrement, pour lequel avoir lesd. seigneurs ou leurs commis, admodiateurs et agens, les peuvent prendre et choisir en en quelle piece ou tonneau que bon leur semble s'il y en a plusieurs (Cuisia : après toutefois que lesd. subjects et autres ayans vignes auront choisis une pièce pour eux), le tout à peyne de tous frais et interestz accoustumez. . . . Il n'est pas fait mention de dime à Graveleuse. Digna : « Lequel disme se partage pour les deux tiers entre les seigneurs et dames dudict Chevrault, le sieur chambrier de Gigny et le sieur curé pour l'autre tiers. » Gisla : « Au lieu du droict de disme general desd. territoires desd. Gisla, Chasnellet et Brethenos, luy compete et appartient, et doit rellever, vienne ou non vienne, sur iceluy disme et avant part, cinq pareilz de froment et cinq pareilz d'avoine, mesure de Chevrault, et le seigneur de Rosay autant, le surplus appartenant au sieur chambrier de Gigny, au sieur curé de Digna, et à la damoiselle Bunodz vefve et heritiere du feu sieur Crestin, au lieu du sieur de Chaussin ; » on ne parle pas de la dime du vin. Cuisia et Lanésia : « Lequel disme se partage par tier entre les seigneurs barons, le sieur chambrier de Gigny (Lanésia : les venerables religieux moynes de Gigny) et le sieur curé dud. Cuisia. » Cousance : « Se partage par sixte entre les seigneurs et dames dud. Chevrault, le sieur chambrier de Gigny autre sixte, et le sieur curé pareille sixte, le seigneur comte de Sainct Amour un sixte et quart, messieurs les religieux de Gigny demy sixte, madame de Chambéria demy sixte, madame de Rosay demy sixte, et le sieur d'Augea quart de sixte, le choix demeurant ausd. subjects de choisir un tonneau. » Augea : « Sur tous bledz d'hyver de treize gerbes une gerbe, et sur tous grains de caresme de

dix sept gerbes une gerbe ; quand au disme de vins se paye le dix sept (iesme), lequel se prend et ramasse aux vignes d'un chacun ; lequel disme se partage pour la neufviesme partye desd. dismes entre les seigneurs et et dames dudit Chevrault, le sieur aulmosnier de Gigny prieur de Meynal pour cinq neufviesmes au froment et deux pars aux autres bledz, le sieur curé de Meynal pour une aultre neufviesme, le chappelain de la chappelle S^t Antoine une autre, et le seigneur marquis de Colligny ; sauf ce qui se perçoit riere les Bois Laurens qui se partage entre led. seign^r pour le quart, le s^r prieur l'autre quart et le s^r curé de Menail le surplus. » A Crotenots, on ne dit pas comment se partage la dime.

« Tout droict de donner et termier les *bancs et journaulx des vendanges*, et pour cet effect se faict chascun an, par deux preudhommes experts et bien entendus au faict de la mathurité desd. vendanges, choisis et nommez l'un de la part desd. seigneurs ou leurs commis et officiers, et l'autre de la part de la communaulté de chacun lieu, visitte générale par tout les vignes de chacun lieu au soulagement et repos public, pour aussy tost leur retour en faire leur rapport de l'estat auquel il les auront treuvez et recognus, pour incontinant après donner et termier lesdicts bans par lesd. seigneurs, après le jour franc dud. seigneur, que le public pourra librement faire toutes vendanges ez lieux et finages les plus tost mœurs, sans que qui que ce soit puisse vendanger ou faire vendanger en aucuns lieux (auparavant) sans congé et licence desdicts seigneurs, sur peyne de soixante solz d'amende pour la première fois et en cas de residive plus grande s'il y eschet et de confiscation desd. vendanges ; durant lequel temps ny mesme en aucune saison de l'année n'est permis à qui que ce soit mener pasturer ou champoyer aucun bestial par les vignes et vignobles desd. lieux, à peyne d'amendes ordinaires et de tous despens et interestz. » Augéa : « Ilz ont

veu de toute ancienneté jouyr led. seigneur de l'establis-
sement du premier ban, qu'est à prendre dez la charriere
du Layat tirant à la Comba Janard en bas, à ce comprins
le vignoble de Changea, les aultres ban appartenans à
d'aultres ayant pouvoir de ce faire ; pour lequel establis-
sement et permission de vendanger lesd. subjects confessent
devoir annuellement deux poulets. »

« Tout droict et faculté de prendre et percevoir annuelle-
ment en temps des vendanges, une fois seulement sur
tous et uns chacuns ayans vignes, un panier de raisins
vulgairement appelé le *panier des raisins de Madame* (ou
le panier de Madame), portant du moins six grappes de
raisins, lesquelz se payent neantmoins à l'honneste discre-
tion d'un chacun, et que les seigneurs ou leurs commis,
admodiateurs et agens, ont accoustumé d'envoyer ramasser
par les vignes, sur peyne de soixante solz d'amende. »
Augea : « ... Les habitans ayans des vignes aux vignobles
de Cuisia et aultres villages, et non à cause dudit Augea. »

« Tout droict d'instituer et destituer garde, messier et
vignier pour la garde des bleds, vignes et prez, que vulgai-
rement l'on appelle la *garde et bleyrie*, pour laquelle
garde est deub par chacun mesnage et feu, tant manans
et habitans que tous aultres non residans ayans vignes,
bleds ou prez, pour toutes leurs terres ensemencées une
gerbe de froment et huict nicquets vallant trois blancs,
pour la garde des vignes se paye les plus riches six gros,
les aucuns quatre gros, les moyens trois gros et les moindres
quatre blancs, et pour la garde des prez huict nicquets,
payables ausd. seigneurs ou à celui commis en ladite
garde, au jour et feste saint Martin d'hyver, à peyne
d'amende et de tous frais et interestz. » Graveleuse : « Pour
la garde des bleds demye mesure de froment, fors les ayans
droict (sur) les heritages de feus Pierre et Claudin Ber-
nard dud. Graveleuse, qui doitvent chacun feu une mesure
de froment. » Digna : « Pour la garde des bleds, une

gerbe de froment et huict nicquetz de la valleur de deux blancs et deux tiers de blanc, pour la garde des vignes est deub quatre blancs, et pour la garde des prez huict nicquets. » Gisia : « Pour la garde des bleds, demye mesure de froment, ou, en cas qu'ilz ne eemassent froment, sont tenus payer seullement lad. demye mesure que de tel bledz qu'ilz ramassent riere lesd. lieux, du meilleur qu'il se trouvera ; pour la garde des vignes riere les vignobles desd. Gisia, Chasnellet, Brethenoz et Montferant, se paye les plus riches à raison de six gros et quatre gros, les moyens à raison de trois gros et deux gros, les moindres quatre blancs, et pour les prez huict nicquetz. » Cuisia : « Pour tous chacunes leurs terres ensemencées une gerbe de froment et huict nicquets, et pour la garde des vignes quatre blancs par feu, et aultres ayans vignes audit vignoble les uns deux gros, dix blancs, trois gros, ainsy qu'il est porté par les anciennes recognoissances, et ne doibvent le reste attendu que les eschevins dud. Cuisia sont garde ordinaire. » Cousance : « Confessent debvoir pour le droict susd. deux livres de cire audit bleyrier et que leurs eschevins sont garde, sans estre tenus à aultre chose (1). » Augea : « Une gerbe de froment et une d'aveyne, faisant desd. bleds, et n'en faisant point donneront du bled qu'ilz feront. » Lanésia : « Chacun mesnage et feu, demye mesure de froment. » Crotenots : « Ont déclarez n'en debvoir aucune chose, pour n'en avoir jamais rien payé. »

« Tout droict de *ban general* et temps deffendus des erres ensemencées, gaignages (labours) et prez, qui est despuys le jour et feste Annonciation Nostre Dame de mars jusques à ce que toutes recoltes de fructs et levées de chacune terre et prez soyent faicts, cueillis et perceups entièrement d'iceulx ; comm'aussy de ne faulcher aucuns prez

(1) En 1690, ils reconnaissent devoir, pour le droit de messerie, « une demie-mesure de froment par feu, ou tel autre blé que l'on sème ».

en la prairye de Moraisia. qui s'estant jusqu'au buisson du pré Labbé et le pré du Ruhen devers soir, devers vent la riviere de Cuiseaux, devers matin les terres en labour du territoire de Cousance, et devers bize les terres et boys du Villars et Flairia, qu'aupreallablement le pré du Brut (Breuil) de l'ancien domaine de Chevrault ne soit faulché, sans congé ou licence desd. seigneurs barons ou de leurs officiers, ou admodiateurs et agens, à peyne de soixante solz d'amende et de tous interestz ; lequel ban sera donné et estably par les officiers dudict seigneur selon qu'il est accoustumé et en seront requis et publié aux prosnes des eglises parrossialles ; pendant lequel temps nul n'a droict de faire pasturer ny champoyer en aucuns champs ny prez aucuns bestiaux que ce soit, sur peyne de sept solz estevenans d'amende par chascun mesus simple ou eschappée, et soixante solz estevenans aussy d'amende par chacun mesus qualliffié et garde faicte suffisamment preuvee de deux tesmoins ou voyans, oultre l'interest public, ny mesme en quelque temps ny saison que ce soit laisser champoyer aucuns pourceatx ausdicts prez pour les grands dommages et pertes qu'ilz portent au public, à peyne de pareille amende que dessus, et en cas de residive plus grande s'il y eschet et de confiscation desd. porcs oultre l'interestz public. »

« Tout droict de justice haulte, moyenne et basse en tous ses *estangs* despendans de sad. baronnie, lesquels sont aussy tous en ban quand ilz sont en rasec dez le jour et feste Annunciation Nostre Dame jusqu'au jour et feste saint Michel archange, lesd. jours y compris, sans que lesd. seigneurs soient tenus de les faire clorre s'il ne leur plaist, durant lequel temps toutes bestes y treuvées pasturant ou champoyant de garde faicte sont amendables de soixante solz oultre l'interestz et par l'eschappée de sept solz, et sans que nul y puisse pescher ny espuiser les cros

(trous) d'iceulx en quelque temps ~~que~~ ce soit sur peyne de pareille amende de soixante solz, ny ~~mesmes~~ y mettre nazer et escrouer (rouir) en iceulx chenevets sans le consentement desd. seigneurs, sur peyne de semblable amende de soixante solz et interestz. » Les habitants de Crotenots « prétendent qu'en temps d'assec l'estang d'Envie doibt estre bouché, ensemble les aultres. »

« Tout droict de *peage* riere sadicte baronnie sur tous passans et repassans (estrangers) en la prairye de Moraisia et en tous aultres lieux et chemins joignant icelle, ponts et chemins de Cousance et pont de Gisia, et d'en percepvoir les droicts y deubs, asçavoir pour chacun homme ou femme à pied un denier, à cheval deux deniers, pour chacun chariot ferré des quatre roues deux blancs, pour chacun chariot ferré de deux roues six deniers, pour chacun chariot non ferré un blanc, pour chacune charrette ferrée des deux roues un blanc, non ferrée quatre deniers, pour chacune beste chevalline, poullaine, bœufvelline, vachelaine, asne, mule ou mulet deux deniers, pour chacun cochon, porc ou truie, mouton, brebis, agneau, bouc, chievre ou cabris au fur d'un blanc pour quatre, que sont tenus de payer tous passans et repassans ausd. lieux sur peyne de trois solz d'amende. »

« Tout droict de *courvées de charues*, asçavoir deux au temps et saisons des bledz de caresmes et deux au temps et saiscns des bledz d'authonne, ausquelz sont tenus et obligez tous subjects ayant charues entiere en leurs maisons ou demye ou tier ou quart les faire à proportion aux seigneurs ou à leurs admodiateurs ou commis, selon la portion qu'ilz tiennent, dans les vingt quatre heures quand commandé leur est, à peyne de soixante solz d'amende et de tous frais et interestz, moyennant refection corporelle (et à eux et à leurs bestiaux), ou les payer en argent au prix que les courvées vallent en l'année, au

choix et obtion touttefois desd. seigneurs. » Point de corvées de charrues à Graveleuse, à Lanésia ni à Crotenots. Digna : « Ilz en accordent deux à huict gros piece, et celles des corvées à bras deux gros, maintiennent n'estre tenus à plus, et led. sieur d'Orchere a protesté de s'en pourvoir la par qu'il treuvera convenir. » Gisias : « Comme ayans traité d'icelluy droict avec le seigneur dud. Chevrault ne veullent ny entendent en rien y deroger, ains l'executer de poinct en poinct selon sa forme et teneur, dont ilz feront apparoir du contract qu'ilz disent en avoir ; à quoy ledict sieur d'Orchere proteste se pourvoir... (1) » Cuisias : « Qu'est à dire huict gros par pose de charrue et deux gros par courvée à bras pour les maix debvant courvées, suivant le traité fait avec le seigneur, receu H. Pagot notaire le 9^e novembre l'an 1652, icy veu et leu, protestant led. sieur l'Aillet d'Orchere de se pourvoir et de la nullité. » Cousance : « Se submettent à condition de leur faire voir recognoissance de leurs devanciers. » Augea : « Tout droict de courvées de charrue, vulgairement appelé les poses de charrues, esd. lieux, asçavoir deux courvées, l'une en temps de caresme et l'autre en temps d'autonne, conformément au traité qu'ilz en ont dont ilz bailleront coppie, sauf à lad. dame de se pourvoir contr'eulx. »

« Tous droicts de *redevances* universelles, foncieres, seigneuriales, roturieres, feodales et *censes* universelles... annuelles et perpetuelles en argent, grains, vins, cires, huilles, noix, fromages, jambons, volailles ou autrement, portans laods, seigneurie, justice, retenue et de la maim-

(1) Il y eut procès à Dole entre Claude, Henri et Jean Feaul de Gisias d'une part, et le marquis du Breuil qui leur réclamait quatre poses de charrue par an comme aux autres habitants de Gisias ; ils finissent par traiter, le 21 janvier 1666, reconnaissent devoir les quatre corvées et payent 30 livres pour les dépens, suppliant le seigneur de recevoir leurs excu ses.

morte cas advenant, commises, deffault, saisines et amendes, sur tous biens et heritages (pour Digna, Cousance et Augea, on dit plus exactement : sur plusieurs biens et heritages) sciz et scitués en tous les finages du dismage et territoire de Chevrault et aultres lieux circonvoisins, tenus et possédez par plusieurs propriétaires, et payables par chascun an au jour et feste saint Martin d'hyver, à peyne de tous frais, interestz et despens, et aussy à faulte de payemens iceulx seigneurs barons les peuvent faire saisir, et mettre en leurs mains les heritages de ceux qui sont en demeure de payement, et faire les fruicts leurs, tant qu'ilz soient satisfaits et payez entierement, et qu'en cas que lesd. seigneurs en jouissent durant dix années consécutives faulte dud. payement desd. censes ou absence, lesd. heritages leurs demeurent de plain droict reunys et incorporez au domaine ancien de leur baronnie (1). » Au mois d'octobre suivant, « pour esviter à procez et à des grandissimes frais, » on procéda « à nouvel esgallation de meix, reglement et répartition general des censes et redevances. . . après avoir esté par tout et marché sur les lieux par plusieurs et diverses journées avec le plus souvent du temps toutes lesd. parties ». Un grand nombre d'heritages étaient « demeurez en friches et deserts non cultivés de puis les guerres et longtemps en ça. Pour donner courage à un chacun de les cultiver et en prendre pour les reduire de bois à plain et les remettre en bon et deub estat et valleur » on les taxa pour le présent « les deserts en

(1) Le baron de Chevreau prétendait par là être seul seigneur direct dans la baronnie, fondé en un droit général et universel, et que les censes qui appartenaient aux seigneurs ses vassaux n'étaient que simples rentes foncières, sans seigneurie, justice, lods, retenue ni mainmorte. Comme il ne montrait aucun titre lui donnant ce droit de directe universelle, les moines du Miroir et d'autres n'eurent pas grande peine à renverser cette prétention. Il y eut ainsi dans le terrier quelques articles un peu absolus qui furent tempérés par des procès.

terre à quatre engrongnes par chacune pose, les deserts en prez à quatre blancs par chacune soitture et les deserts en vignes à trois engrongnes par chacune ouvrée, sans comprendre les deniers d'entrées. » Les nouvelles reconnaissances particulières complétèrent ce répartition.

« DROICTS CASUELZ. Tout droict d'*indire et imposer ez quatre cas* introduicts par la Coustume de Bourgongne, qui sont le voyage d'oultremer et Terre sainte, emprisonnement de la personne du seigneur, mariage d'une des filles du seigneur, et nouvelle chevalerie, ausquelz tous subjects justiciables sont tenus et obligez payer aux seigneurs, toutes et quantes fois que lesd. cas arrivent, l'imposition qui sera par eulx ou leurs officiers imposée par chascun mesnage et feu selon les facultez d'un chacun, sur peyne de soixante solz d'amende. »

« Tout droict de *maimmorte* generalmente sur tous biens et heritages, hommes et subjects de l'un et l'autre sexe residans riesre tous les villages, hameaux et territoires despendans d'icelle baronnie, fors ceulx ayans tiltres de franchises, comm'estant lesd. seigneurs barons fondez universellement de plain droict sur la generallité dud. droict de maimmorte, premiere marque et de serve condition des premieres baillées anciennes dez le commencement et création des fiefs et seigneuries, baronnies et chastellenies de ce pays et Comté de Bourgongne ; ce que lesdicts subjects (de Chevreau) confessent estre tous et leurs familles de ladicte maimmorte et de serve condition que dessus. » Chevreau et Lamare furent affranchis par François Joseph Damas, le 15 mai 1697, moyennant trois cents livres et la cense de cinq sols par feu. Digna : « Ont déclaré estre de franche condition par affranchissement faict desd. seigneurs, moyennant trois gros par feu (1), une poulle et

(1) Le traité porte cinq sols, qui équivalent bien à trois gros ; le sol ancien valait 8 deniers, le gros 13 deniers 1/3.

double laod, payables chacun an au jour et feste saint Martin d'hyver lesdicts trois gros et poulles, et les laods le cas advenant. » Cet affranchissement fut concédé par Jacques de Vienne le 28 mars 1629, pour la somme de cinq cents francs, monnaie de Bourgogne. Gisla : « Attendu leurs franchises, n'entendent aucunement y desroger, icelles franchises à eulx accordées par feu puissant seigr messire Guy de Vienne, le lundy après la feste de saint Laurens de l'an mil trois cens quarante et neuf, » « pour repeupler ledict village de gens, » dit l'acte d'affranchissement, de même que celui de Cuisia. Ils furent donnés le même jour (1), l'un moyennant « soixante asnées de vin ou de moust bon et pur », l'autre pour quinze charges d'âne seulement, « quindecim asinatas vini seu musti boni et puri, » et tous deux avec une restriction : « Et a esté convenu et deduit en pacte exprès entre ledict sieur Guydo et ses hommes de son village de Gisla (et de Cuisia), que s'il advenoit qu'aucun desdicts hommes, leurs hoirs et successeurs decedoit, que Dieu ne veuille, sans hoir légitime et procréé de son propre corps, ou sans aultres parens et amys ou prochains ausquelz la succession d'iceulx doit advenir de droict, ou que celluy auquel lesdites choses, terres et biens tant meubles qu'immeubles auront esté donnez, leguez et distribuez par sesdicts hommes, ou auquel ladicte repetition de dot sy elle a lieu doit advenir de droict, ne faisoit sa demeure, sejour ou residence personnelle audict village ou aultre part en la terre de Chevrel sur la terre dudict sieur Guydo, audict cas ladicte succession et repetition de dot reviennent et retournent de plain droict audict seigneur Guydo, ses hoirs et successeurs, nonobstant contradiction quelconque. » François Joseph Damas renonça pour Gisla à cette réserve par un acte du 6 février 1690, et reconnut que la charte

(2) Ils ne nous sont connus que par une médiocre copie de copie.

de Guy de Vienne, s'appliquait aux hameaux dépendant de ce village (Rousset). Augea : « Exceptez neantmoins les Pagot et Feault qui ont tiltres contraires, notamment lesd. Feault contenant qu'à raison dudit affranchissement ilz sont tenus à double load des terres qu'ilz acquerront, icelluy affranchissement, veu ce jourd'huy, en datte du 24^e mars l'an 1629 ; et mesme le sieur Thaurin Berthelon, de Gigny, greffier en ladite baronnie, pour les biens qu'il a acquis de lad. dame provenant de feu Pierre Ferrand ; et acte à Pierre Vivant Vaillard, original de Trenal, et Marc Bonot, de Gisia, de la déclaration qu'ilz ont faicte que la susdicte recognoissance ne leur puisse prejudicier au regard de la mainmorte, attendu que tous deux resinent sur les maix des Pagot d'Augea. » Les Pagot avaient « obtenus lettres de franchises d'un temps immemorial » ; « brulées et perdues au sac et embrasement de la ville de Lons le Saunier » en 1637, elles furent confirmées par Claude Damas, le 5 août 1665, moyennant soixante pistoles d'or. Le notaire Hugues Pagot, commis au présent terrier, avait reçu la même faveur en 1663, pour ses bons services. Jean Claude, marquis de Montaigu, vendant à Joseph François Damas la portion de seigneurie qui lui appartenait à Augea, Changea, les Bois-Laurents, le 14 mai 1700, lui fit promettre d'affranchir Henry et Claude Bidat d'Augea « en par eux doublant la cense des fonds qu'ils possèdent ». Hormis en quelques familles, Augea, Changea, les Bois-Laurents et Crotenots durent leur liberté à la Révolution. Crotenots : « Attestent estre vray, pour avoir leurs predecesseurs acquis tous leurs biens et heritages des anciens seigneurs de Chevreau de lad. condition de mainmorte. » On ne parle pas de la mainmorte à Gravelleuse et à Lanésia. Cousance : « Maintiennent avoir tiltre d'affranchissement de feue madame Destainville dame de Chevrault et du seigneur son filz, et ratiffié par iceluy et aultres seigneurs leurs successeurs, qu'ilz ont promis de

faire voir à toutes requisitions ; de quoy ledit sieur l'Aillet, procureur que dessus, proteste de se pourvoir comm'il treuvera bon estre, et les interpelle dez à présent d'en donner coppie ; à quoy ilz satisferont dans le premier d'aoust prochain ; et depuys ledit affranchissement pretendu a esté cassé par arrest contradictoirement donné au souverain parlement de Dole contre lesdicts habitans au proffict des seigneurs et dames dudit Chevrault, le 24 novembre 1662.»

L'histoire de cet affranchissement mérite d'être racontée en détail (1). Françoise de Stainville, mère et tutrice de Guillaume de Vienne, l'accorda le 10 janvier 1525 (1526 N. S.), avec la même réserve que pour Gisla et Cuisia, et reçut un cheval d'Espagne de la valeur de cent couronnes d'or. Dans cet acte, qui était une espèce d'aliénation faite par un tuteur, on n'avait pas observé toutes formalités requises ; mais Guillaume de Vienne le ratifia, étant hors de minorité, le 1^{er} novembre 1545, moyennant une double dime pour un an. En 1628, lorsque Charles de Vienne, comte de Commarain, partagea la baronnie avec son frère Jacques de Vienne, baron de Ruffey, Cousance lui échut, et fut déclaré de condition mainmorteable. Les habitants se plaignant de cette clause, il prétendit que leur affranchissement était nul et que ses prédécesseurs avaient depuis levé sur eux plusieurs mainmortes. S'ils l'ont fait, lui répondait-on, c'est que le titre des franchises avait été quelque temps égaré, et qu'il fallut même pour le ravoir donner 700 francs à celui qui le retenait. Après plusieurs contestations, Charles de Vienne donna, le 19 juin 1635, à maître Claude Vitte, son procureur d'office au comté de Commarain, « plain pouvoir de pour et en son nom passer tous contraux de franchises aux habitans des villages de-

(1) D'après une *Consultation* qui se trouve à la mairie de Cousance, donnée à l'occasion de ce procès, et une *Supplique* de la marquise d'Antigny au parlement de Dijon en 1752.

pandans de la seigneurie dud. Chevreaul, tant en general que en particulier, les descharger et mettre hors du lien de la servitude et condition de mainmorte ». Le 25 du même mois, Claude Vitte ratifia l'acte de la dame de Stainville et de son fils, « et voire mesme affranchy de nouveau (les habitants de Cousance) tout et à tel que sont les gens frans en ce pays et comté de Bourgogne, levant la restriction apposée dans le premier affranchissement, et ce moyennant la somme de six cens frans, dont trois cens furent payés comptant, et du reste les habitans en passerent obligation à certain terme. Sur ce la guerre arrivée en ce pays et ensuite la peste par laquelle plusieurs familles dudit Cousance furent estainctes, ledit seigneur comte de Conmarrain, voyant beaucoup de biens vacants, demande ausdits habitans les trois cents frans restans avec tous donmages et interrestz, et leur donne le choix de le rembourcer desdits trois cents frans avec lesdits interrests et donmages, ou de prendre nouvel affranchissement de luy en luy relachant tous les biens escheus et en luy donnant anuellement deux livres de cire de cense, et dix huict cents frans, monnoye de ce pays, qui seroient convertis en ung double dixme sur tous leurs heritages assis riere Cousance pour le temps et terme de six ans. . . Lesdits habitans, ayans perdus la grose des preceddans affranchissements et ratifications... par la prise du chasteau de Chevreault (avril 1637), à la sollicitation de quelques particuliers qui pretendoient ravoir les biens escheus à bon marchef dudit seigneur et payer leurs creantiers par le nouvel accensissement, et (après) s'estre mal conseillés, traictent de nouveau avec ledit seigneur comte de Conmarrain, pardevant Jean Claude Monial d'Orgelet, notaire et chasteelain dudit Cousance, le 18 septembre 1650 ; par lequel traicté fut accordé audict seigneur, moyennant affranchissement nouveau, lesd biens pretendus escheus, ladite cense de deux livres de cire et lesdits dix huict cents frans, qui

sont estés payés par le moyen dudit double dixme de six ans. Où fault noter que veritablement la majeure part desdits habitants ont faict ledit traicté, mais beaucoup n'y ont voulu consentir, disants desja estre assés affranchy par les preceddants traictez, et que s'ils estoient perdus, qu'à la fin ils se retreuveroient ou à la Chambre des comptes ou ailleurs (1). » Par malheur, dès le 28 mars 1626, la baronnie avait été mise en décret à la requête du comte d'Amancey. Marguerite de St Mauris, veuve de Jacques de Vienne, traita avec les créanciers pour libérer sa part de la seigneurie, mais le comte de Commarain fut obligé de vendre la sienne au marquis du Breuil. Les traités de 1635 et de 1650 étaient-ils valables, signés dans le temps où la baronnie se trouvait saisie et mise sous la puissance du roi ? Ils sont valables, disaient les habitants de Cousance, car il n'y a point eu de séquestre : le comte de Commarain a toujours paisiblement joui de sa terre ; il a eu toute liberté d'affranchir ses sujets, puis de conclure la vente et de satisfaire entièrement ses créanciers. De plus le décret passé à Dole ne pouvait rien sur « la partie scize riere le duché de Bourgogne despendant dudit Chevrault, qui conciste en beaucoup de villages, hameaux, estangs, prels, et censes dehues par lesdits habitants de Cousance ». Le traité de 1635, tout au moins, qui ne fait qu'avouer et ratifier les titres primitifs d'affranchissement, leur semblait inattaquable, si ce n'est dans l'article qui « leur concedde la faculté de disposer de leurs biens quoy qu'ils decedderoient

(1) Jacques Pernin et Claude Pariset, échevins en 1652 et jusqu'au dimanche des Rameaux 1653, portent dans leur compte « 30 gros (réduits à 2 francs) pour achapt de dix pouletz donnez pour present à monsieur le conte de Ruffez (sans doute Charles François de Vienne), lors que l'on le fut treuver à Maynal *pour le faict des franchises*, plus 3 frans des-pensez par lesdictz rendantz et Claude Rossel le vieux en la maison où residoit Estienne Chevalier, hoste à Maynal, pour le faict susdict ». A quoi tendait cette démarche auprès du neveu de leur seigneur, et si tôt après le traité de 1650 ?

hors du lieu de leur origine ». Les pauvres gens avaient fort bien payé, et ils ne parlaient pas mal, mais le sieur d'Orchère ne fut point de leur avis ni le parlement de Dole. Ils se virent condamnés, le 24 novembre 1662, « à reconnoître duëment en corps de communauté tous les droits seigneuriaux, particulièrement celui de mainmorte, appartenant au seigneur généralement sur tous les biens, héritages, hommes et sujets de l'un et l'autre sexe, étant rière et residans audit Cousance... et ce à peine de tous despens, dommages et interests, et que ledit droit sera tenu pour reconnu et confessé au refus desdits defendeurs ». Il paraît que de 1659 à 1667, selon la *Supplique* citée, « les Vénérables de Cîteaux » affranchirent de la mainmorte « tous ceux qui y étoient sujets envers l'abbaye du Miroir ; au moyen de quoi, comme tout ce pays étoit mainmortable, chacun s'empressa à se ranger sous l'étendart de la liberté qu'arboroit le Reverend Abbé de Cîteaux, et l'on pense bien que les serfs de Chevreux ne manquèrent pas de se présenter au Miroir. Cela engagea M^r d'Antigny (François Joseph Damas) à en faire de même, et de promettre la même grace à ses hommes. » Et Cousance fut définitivement affranchi par un traité solennel en 1690, après avoir payé encore mille livres (1).

« Tout droict de *reprises de fiefs, foy et hommages* sur tous nouveaux possesseurs de fiefs et seigneuries féodaux rellevans et mouvans de sad. baronnie, dans l'an et jour des nouvelles possessions desd. fiefs, toutes et quantes fois qu'ilz changent de main soit par ventes, eschanges ou aultrement, lesquelles reprises de fiefs, foy et hommages se doibvent faire en propre personne au chasteau et maison fort seigneurial dud. Chevrault, en présence des seigneurs barons dud. lieu, ou en cas d'absence en présence d'aul-

(1) Quelques habitants, entre autres Pierre Coulon, avaient déjà été affranchis par les barons de Chevreau.

cuns de leurs officiers, ou aultres ayans d'eulx charge ; et en après avoir esté faicts les submissions et recognoissances à ce requises, lesd. nouveaux possesseurs en doibvent prendre actes authentiques des officiers d'icelle baronnie, et pour ce leur en payer salaires raisonnables, puis en suite en deslivrer un double ausd. seigneurs et tous denombrements valables dans le temps prefix de l'ordonnance, autrement et à faulte de n'y satisfaire dans ledit temps, iceulx seigneurs barons peuvent mettre lesd. fiefs et seigneuries en leurs mains par droict de commises et faire les fruicts leurs pendant lad. mainmise, à la charge d'en bien user en bon père de famille suivant la Coustume generale de ce pays et comté de Bourgogne (1). »

Les barons de Chevreau rendaient les mêmes devoirs au roi d'Espagne. Le 24 mars 1657, par devant Claude de Bauffremont, baron de Scey, « gouverneur et capitaine general du comté de Bourgogne pour le service de Sa Majesté », le marquis du Breuil avait, non pas en personne, mais par son procureur d'office de Ruffey « estant à teste nue, les mains jointes et genoux en terre, repris de main et de bouche en fief de Sad. Majesté » la part de la baronnie qu'il avait acquise du comte de Commarain. Sujet du roi de France, gouverneur d'une province française, le pays de Dombes, il avait promis et juré « foy de fidélité » au roi d'Espagne ; il devait donc obliger ses nouveaux sujets, même ceux du duché, à se retirer en cas de guerre au château de Chevreau pour le défendre contre le roi de France. Naturellement tout cela devenait lettre morte.

(1) Le 5 janvier 1664, l'Aillet d'Orchère refuse d'accepter un dénombrement présenté par René de Franay, baron de Monconis, seigneur de Coussance en partie, « attendu que dans icelluy sontz incerez plusieurs drois et heritages qu'il pretend de sa censive et directe, neanmoins la majeure part sontz et se treuvent de la directe, censive, roture et mainmorte de lad. baronnie ». De là un procès qui ne se termina qu'en 1688, vingt-quatre ans plus tard : *longum ævi spatium*.

« Tout droict de *laodz* (lods) generalmente sur tous biens et heritages, comm'estant iceulx seigneurs fondez sur la generalité dud. droict esd. lieux et aultres circonvoisins, payables ausd. seigneurs sans requisitions en leur chateau par les acquereurs d'heritages en toutes mutations de ventes ou remuages s'il y eschet solde et plus value, à raison de quatre blancs pour franc, dans les quarante jours dables des contracts d'acquisitions representez ausd. seigneurs dans le temps prefix de l'ordonnance, à peyne de soixante solz d'amende. »

« Tout droict de *retenue* generalmente sur tous biens et heritages, de les retenir à eulx toutes et quantes fois que bon leur semble lorsque leurs subjects les vendent ou alienent, dans les quarante jours dattes des contracts d'acquisitions effectivement representez ausd. seigneurs, et en cas de recellement toutes et quantes fois qu'ilz seront venus en leur cognoissance, en remboursant les acquereurs du prix de la vente d'iceulx porté par lesd. contracts ; ou de consentir lesd. vendages soubz la reserve de, toutes et quantes fois qu'il plaira ausd. seigneurs, pouvoir retirer les heritages vendus, alienez ou échangez, et les rejoindre aux meix d'où ilz dependent, en rendant le prix principal aux acquereurs et toutes missions (frais) raisonnables. »

« Tout droict de *commise* sur tous biens et heritages tenus en fiefs et seigneuries et tous aultres tenus en rotures en sa cense et directe seigneurie, mouvans de sad. baronnie, de se remettre en possession et jouissances d'iceulx et faire les fruicts siens, faulte de droicts et devoirs non faicts et non payez, et censes ausy non payés. »

« Tous droicts d'*indemnitez*, auquel droict tous beneficiers, communaultez et gens d'église et de mortemain possedans fiefs et seigneuries ou aultres biens et heritages en et riesre sad. baronnie, doibvent bailler hommes vivans, mourans et confiscans, ou les remettre hors de leurs

main en main habille dans l'an et jour après le commandement qui leur en sera fait de la part desd. seigneurs, toutes et quantes fois que bon leur semble, ce que lesdicts subjects ne veulent contester (cela ne les touchait guère), ains approuvent led. droict et n'empeschent que lesd. seigneurs barons n'en jouissent ainsy qu'ilz adviseront bon estre et selon raison. »

« Tout droict d'*espaves*, qui sont toutes les choses treuvées fortuitement par tous les lieux et heritages qui sont rieres tous les villages, comme tresors cachez, chevaux et aultres sortes de bestes que ce soit eschappez et non reclamez, bourses plaines d'or ou d'argent aussy non reclamez, bugnons (essaims) et mouches à miel treuveez dans les boys bannaux ou communaux, appartient ausd. seigneurs, après les avoir gardées l'espace de quarante jours, pendant lequel temps il en doibt estre fait criées en la place publique et tenue de marchez au lieu de Cousance par trois diverses fois de huictaine en huictaine, et sy dans ledict temps lesd. choses estoyent réclamées, après bonnes enseignes et marques suffisamment données par ceux qui les reclamation, doivent estre rendues à iceulx en payant par eulx la nourriture et despens s'il y en a, fors lesd. mouches à miel qui demeurent ausd. seigneurs sans aucune forme ny figure de procès, et en cas qu'il se treuvast aucun avoir treuvé espave ou mouches sans l'aller denoncer en justice dans les vingt quatre heures, sont amandables de soixante solz, avec la restitution de lad. espave ou mouches, ou la juste valeur d'icelle. »

« Tout droict de *desherances* et biens *vacquans* autrement *hoiryes jacens*, en ce que lad. dame herite de tous ses subjects mourans sans hoirs ou heritiers, possedans biens et heritages rieres les villages et hameaux deppendans de sadicte baronnie, tous debts preallablement payez, si aucuns s'en treuve estans mors sans avoir testez ny faicts aucunes donations, et tous aultres heritages vac-

quans, abandonnez et non reclamez de personne luy étant acquis de plain droict. »

« Tout droict de *confiscations* et *forfaictures*, en ce que lad. dame herite, après tous debs et frais de justice prealablement payez et levez, de tous les biens meubles et immeubles de tous les criminels condamnez à mort, tant subjects qu'estrangers, pris rieres et soubz la totalle haulte justice dud. Chevrault en flagrants delicts, commeluy estans acquis et confisque de droict et de justice, au moyen de quoy et comme dame et baronne haultjusticiere dud. Chevrault, est obligée de leur faire faire et parfaire leurs procez par les officiers de sa justice, à ses frais et despens, tant en première instance que pour, en cas d'appel, la conduite et reconduite, s'il y eschet, comme aussy leur faire donner et fournir le pain et l'eau pour leur nourriture et allimens nécessaires de la vie, jusqu'en fin de procez et sortie d'iceulx ou executions de mort cas advenant. »

Les habitants des Granges de Noms reconnaissent, le 29 septembre 1663, qu'aux barons de Chevreau « compete et appartient la forest et bois de Colonozay, dans une partye desquelz, lieudit et appelé vulgairement les *Plain de Colonozay* et *Feuillée de Vaux*, contenant environ cinquante poses, les anciens seigneurs dud. Chevrault ont liberalement accordez, concedez, octroyez et accensez aux anciens habitans desd. Granges de Noms, tous droicts de parcours, champoyage, pasturage et usage d'eau et abreuverages de leurs bestiaux, touchant lesd. Plain de Colonozay devers matin les bois deppendans dud. Colonozay et sans attoucher à iceulx, de soir les communes desd. Granges de Noms deppendans de la seigneurie d'Andeloz, vent les terres desd. Granges de Noms faisant separation et limitte de lad. baronnie de Chevrault et de celle d'Andeloz et des Granges de Noms, et de bize les terres et appartenances de la thuilierre dud. seigneur, selon les bornes y mises, moyennant la cense annuelle de dix-huit francs huict gros monnoye

de ce pays payables à un chacun jour de feste saint Martin d'hiver; et pour facilliter l'abbreuvement du bestail desdicts recognoissans, lesd. seigneur et dame leur ont favorablement accordé le pouvoir de prendre et couper tant de fois que besoin fera un fouteau (hêtre) pour faire un auge et abreuvoir de leursd. bestiaux, lesquels (fouteaux) seront marquez par l'un des officiers dud. seigneur; ont promis de labourer, cultiver et ensemençer lesd. plain et terres y estans et les entretenir en culture et valleur, et d'en payer le disme ausd. seigneur et dame ainsy qu'ilz ont accoustumé; sur lesquelles terres et plain de Colonozey led. seigneur s'est réservé de par son thuyllier prendre toutes tant eaus, terres, que bois nécessaires, comm' aussy du sable, et le champoyage de son bestail; et sans que lesdicts seigneurs puissent rechercher lesdicts recognoissans de la dégradation faicte tant par eulx que d'autres bois du costé de matin desd. Plain de Colonozey ».

Le 1^{er} juin 1665, les habitants du Grand et du Petit Raimbel (Rambey) reconnaissent devoir « en suite des anciens accenssissemens cy devant faicts au proffict dudit seigneur pardevant Demoncel notaire en l'an 1597, la cense de deux livres de cires au jour de feste saint Martin d'hiver, pour et à cause du champoyage et veine pasture de leur bestail riere la *Combe d'Oissia* et *Ourcières* ». Leurs arrière-neveux eurent la malheureuse idée (car c'était un peu tard) de racheter cette cense le 28 mars 1786, moyennant 192 livres, dont la moitié fut payée comptant et l'autre un an après.

Les habitants de l'Abergement reconnaissent, le 12 juin 1665, devoir « pour raison du droict de *blairye* et *garde* deppendant de la baronnie et seigneurie de Chevrault, une mesure de froment par chascun mesnage et feu, soit qu'ilz sement ou non, payable au jour et feste saint Martin d'hiver ».

Les meix Champez et Bonot, à Gisia, devaient au seigneur un certain « droit de *semoz* », qui, le 2 novembre 1662, fut fixé « à trois frans, sauf et sans préjudice au seigneur d'en user comme ses devanciers en ont fait, que veult dire que, et quand luy semblera, il ira disner, faisant délivrance (c'est-à-dire touchant la redevance) de sa garde et blerye de Gisia, dans lesd. meix, lui, son homme, son fauconnier, ses oyseaux et chiens (1) ». On voit d'ici la scène :

« Ça déjeunons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres ?...

De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine...

La fille du logis, qu'on vous voye, approchez. »

Enfin la Biolée, qui appartenait aux barons de Cressia, payait à Chevreau un droit de pâturage, et la garde et blairie.

(1) A Sagy, le curé jouissait d'un droit semblable : le lendemain de Noël, il s'en allait à la chasse avec son vicaire, l'oiseau sur le poing, et ils dinaient et soupaient dans le meix Drusot; ce droit fut remplacé en 1660 par la cense annuelle de neuf livres un sol. GUILLEMAUT, *Hist. de la Bresse Louhannaise*, tome II, p. 613, d'après COURTÉPÉE.



PETITE
GERBE DE VERS

PAR

P. GUICHARD



Le Jugement de Dieu

Quand Charlemagne eut fait tout ce qu'il voulait faire
Et moulé dans sa main un côté de la sphère,
Il croisa dans la mort. lui, l'ouvrier ardent,
Ses vastes bras, chargés du poids de l'Occident,
Et, la procession des prêtres funéraires
L'ayant enveloppé d'encens et de prières,
On enferma dans l'ombre éternelle celui
Qui sur le monde obscur avait quarante ans lui.

Quand le corps fut couché dans sa prison de marbre,
L'âme, comme un oiseau dont on a brisé l'arbre,
Secouant la poussière abjecte de son nid,
S'envola dans l'espace et gravit le zénith.
Ayant rencontré Dieu, la pauvre vagabonde
Tremblait un peu, sachant qu'il faut qu'on lui réponde.
Mais le grand indulgent, le géant de bonté,
Dieu tendit son sourire au spectre épouvanté
Et, comme un confesseur débonnaire qui penche
Vers un petit enfant sa haute tête blanche,
Il lui dit tendrement : « Mon fils, explique-toi. »
Et Charles répondit : « Je suis l'âme d'un roi.
Sur le tronc fainéant des fils de Mérovée
Rome a greffé ma race au travail éprouvée.
J'ai conduit, j'ai réglé, j'ai porté dans ma main,
Ainsi qu'un nid d'oiseaux, le quart du genre humain,
Et mon nom a grandi de Charle en Charlemagne.
Roi de France, patrice, empereur d'Allemagne,

Et vêtu cinquante ans d'une robe de fer,
J'ai fatigué mon règne à combattre l'enfer.
Du Tibre à la Baltique et du Danube à l'Ebre
J'ai parcouru le monde avec mon pied célèbre,
Ecrasant dans leur nid sous mon talon soudain
Le jeune Mahomet avec le vieil Odin.

Dévoth aux sacrements, à la Vierge, aux reliques,
J'ai bâti cent convents et trente basiliques.
Le loup Didier traquait ton pasteur Adrien.
J'ai de ce loup royal fait un moine de rien.
J'aiguillonnais la foi de mon puissant exemple,
Et, sous les yeux du peuple assemblé dans le temple,
L'empereur d'Occident, le patrice romain
Chantait parmi les clercs, un psautier à la main.

Ma gloire a débordé, comme un fleuve sonore,
Au-delà du Danube, au-delà du Bosphore,
Et, soleil amical, mon nom a visité
Le calife d'Asie en sa molle cité.

L'oisiveté pesait à mon âme guerrière
Et, du matin au soir de ma longue carrière,
J'allais et je venais, courbant et redressant,
Toujours debout, toujours à cheval, traversant
Les fleuves, ces ruisseaux, les Alpes, ces collines,
Accueillant sous mon toit les lettres orphelines,
Transplantant sur le Rhin, comme des fleurs de prix,
La science latine et les arts désappris,
Civilisant les mœurs et la langue escarpée,
Passant le mal au fil de ma joyeuse épée,
Et mon règne, vainqueur de tous ses ennemis,
Long, calme, eût expiré sans tristesse, hormis
Que les hommes du Nord entrevus dans la brume
Ont mis sur mes vieux ans quelques jours d'amertume.

Enfin, chargé de gloire, aimé, craint et béni,
N'ayant rien commencé qui n'ait été fini,
Après avoir construit la France et l'Allemagne,
Et, chevalier errant appelé Charlemagne,
Tué comme des loups vingt peuples malfaisants,
Fatigué d'un chemin de soixante-douze ans,
J'ai fait comme David et comme Théodose,
Cessé de vivre, et moi, l'empereur grandiose,
Qui trouvais mon domaine immense trop peu long,
Je tiens depuis une heure en un cercueil de plomb.
Moi, qui courais le monde, un caveau m'emprisonne.
C'est pour moi que le glas d'Aix-la-Chapelle sonne,
Et me voilà... tranquille... et tremblant. — Va, mon fils,
Va t'asseoir à mes pieds, à côté de Clovis. »

En ce moment on vit arriver du bas monde
Quelque chose d'obscur, de sanieux, d'immonde,
Un haillon d'âme, et Dieu dit à ce vil passant :
« Ne tremble pas, je suis le Père tout puissant.
Dis-nous tranquillement ton nom et ton histoire. »
Ce ver de terre, ayant les cieus pour auditoire,
Balbutia : « Seigneur, je n'ai jamais été
Qu'une tache, une ordure, une difformité,
Le fruit répudié de quelque impur mystère,
Un excrément vivant déposé sur la terre
Par je ne sais quel père inconnu, bestial.
J'ai pleuré soixante ans mon jour initial.
Conçu dans l'esclavage héréditaire, un maître
M'a cueilli, comme un loup l'agneau qui vient de naître,
Tout petit au sortir du ventre maternel.
Attelé comme un bœuf au labeur éternel,
Aux travaux les plus vils, aux fardeaux les plus graves,
Esclave de ses chiens et chien de ses esclaves,
La corde au cou, l'insulte au front, raillé, fouetté.
Bête de somme, chien à perpétuité,
Retombant mille fois sous la tâche gravie,
Cloué par tous les sens au poteau de la vie,
Tous les plaisirs étaient pour moi des fruits lointains.

Tandis que mon tyran, vauté dans les festins,
Parmi le rire impur des femmes d'allégresse,
Nageait dans tous les vins et ruisselait de graisse,
Aux portes du banquet, misérable étranger,
Je n'ai jamais eu l'os d'un plaisir à ronger.
Les amants, les époux, les heureux de la terre
Se promenaient devant mon chenil solitaire.
Sombre hibou, témoin de ces ramiers chantants,
J'entendais roucouler leurs âmes de vingt ans.
Les baisers voltigeaient sur leurs lèvres écloses,
Comme des papillons sur la bouche des roses.
... Accroupi dans ma bauge au milieu de mes poux,
D'une chaîne de fer indissoluble époux,
Si parfois j'implorais le regard d'une femme,
Son mépris m'écrasait comme un crapaud infâme,
Ou bien avec horreur, pâle, elle reculait :
Car c'est peu d'être esclave et pauvre, j'étais laid.

J'ai pourri lentement sur ce lit de torture,
N'ayant que du pain noir et de l'eau pour pâture,
Enfermé dans la vie ainsi qu'en un cachot,
Nommé Stercoratus et marqué d'un fer chaud,
Jamais rassasié, maigre, nu, lamentable,
Demandant aux pourceaux les miettes de leur table,
Ensanglanté, cassé par les coups de bâton,
Et de grand que je fus réduit à l'avorton.

J'étais le marchepied vivant de tout le monde.

Et voici que, courbé sous une hotte immonde,
Sourd, essoufflé, boiteux, n'ayant plus rien d'humain.
Sur un fumier de porcs au milieu du chemin,
Je me reposais, bête abjecte et courbatue,
Lorsque, un cavalier Goth passant bride abattue,
Son destrier me mit au front ses quatre fers.
Ce sont les derniers maux, Seigneur, que j'ai soufferts,
Et, par cet heureux coup mortellement blessée,
Mon âme s'écoula de sa cruche cassée.

Maintenant me voilà, mon Dieu. J'ai bien souvent,
Dans le temps où j'étais misérable et vivant,
Entendu raconter par la bouche du prêtre
Que vous êtes plus franc, vous, que l'homme n'est traître,
Meilleur qu'il n'est mauvais, plus tendre qu'il n'est dur,
Et, brisé, j'espérais dans ce Bon Dieu futur.
Je ne demande rien cependant, ô mon juge,
Qu'un petit coin de grâce en votre grand refuge,
Vers la porte du ciel, entre les moins bénis,
Même parmi les chiens des célestes chenils,
Un angle ténébreux où ma laideur s'efface,
D'où je puisse entrevoir un peu de votre face.
C'est assez : car, le long de mes terrestres pas,
Je n'ai fait aucun bien, Seigneur, ne pouvant pas.
Je n'ai pour émouvoir votre miséricorde
Que mes flancs entamés par soixante ans de corde. »

L'être resplendissant regarda l'être obscur.
Les cieux superbes, dont il offusquait l'azur,
Murmuraient à voix basse et trouvaient équitable
Qu'on reléguât ce pauvre aux confins de la table.
Mais le Bon Dieu, tendant sa lumineuse main,
Saisit avec douceur ce ver de terre humain,
Et chaque plaie aux flancs de cette chair sordide
Se mit à scintiller comme un astre, et, splendide,
Cet habillé de nuit, ce morceau d'âme brut,
Ce Lazare, ce chien transfiguré parut
Vêtu d'étoiles, comme un archange de gloire.
Ebloui de lui-même et ne pouvant y croire,
Autour de lui flottaient ces mots délicieux :
« Viens, prends possession du royaume des cieux. »

Et les martyrs s'ouvraient pour lui faire une place.
Mais Dieu, faisant asseoir cette âme triste et lasse
Sur ses propres genoux comme un enfant gâté :
« Repose-toi, dit-il, pendant l'éternité. »

Serbine.

Petite fille, chose adolescente et blonde,
Jusqu'à quand serez-vous mobile comme l'onde ?
Au lieu de vous asseoir, une aiguille à la main,
Sur le balcon paisible habillé de jasmin,
Vos pieds vertigineux ne songent qu'à s'ébattre.
Vos dents blanches sont comme une ruche d'albâtre,
D'où s'envole un essaim d'éternelles chansons.
Vous sautez les fossés, vous fendez les buissons
Et vous ôtez vos bas pour passer la rivière.
Vous faites plus de mal dans une chénevière
Que quatre cents moineaux : car vous ne faites pas
Attention, gamine, où vous posez vos pas.
Les nids dans les rochers, les fleurs dans les épines,
Rien n'échappe à vos jeux qui vivent de rapines,
Et vous envahissez de vos pieds turbulents
Les vastes prés fleuris, royaume des bœufs blancs.
Et ces graves, couchés aux bras des primevères,
Scandalisés, sur vous lèvent des yeux sévères,
Et semblent demander quand ces jeux finiront :
Car les bœufs n'aiment pas, rêveurs au large front,
Qu'on vienne déranger avec des bruits semblables
Leurs méditations calmes et vénérables.
Vous vous improvisez des sentiers dans les bois.
La fraise vous dit : mange, et la fontaine : bois.
Et vous redescendez de colline en colline,
Et l'on entend bondir votre voix cristalline.
Enfin, lasse d'avoir fatigué les échos,

Saccagé les bluets et les coquelicots,
Choisi pour chemins ceux où le péril abonde,
Vous rapportez au nid votre aile vagabonde,
Et la maison s'emplit de votre tourbillon.
Si ça dure, il faudra qu'on vous mette un baillon :
Car votre mère en a chaque soir la migraine.
Et moi, votre voisin, moi dont la plume égrène
En paix le chapelet silencieux des vers,
Je m'insurge à la fin contre ce bruit pervers.
Ce que vous faites là, Serbine, c'est un crime.
Vous chassez de mon front la pensée et la rime.
Ma pauvre Muse a peur et se sauve en tremblant,
Dès que vous bourdonnez, moucheron turbulent.
Donc il faut que cela cesse, Mademoiselle.
Voici que la tempête en mon cœur s'amoncelle.
Un taon donne la rage au mouton le plus doux.
Une dernière fois, Serbine, taisez-vous.

.....

Non, ne vous taisez pas, Serbine gazouillante.
Enfant, n'éteignez point votre chanson brillante,
Et, puisque votre voix a des ailes, tant mieux ;
Ne les lui coupez pas, oiseau mélodieux,
Parce qu'elle importune un rêveur solitaire,
Qui parfois voudrait voir le rossignol se taire.
Quand il se plaint du bruit dont vous l'assassinez,
Chantez plus fort encore et lui riez au nez.
Chantez : car vous avez la jeunesse sonore
Et ce n'est pas au soir de gourmander l'aurore.
L'automne est mal venue à blâmer le printemps.
J'ai couru comme vous les forêts en mon temps...
Aujourd'hui, chêne auquel le rosier porte ombrage,
Joyeuse de treize ans, j'ai quatre fois votre âge.
J'ai dépassé l'endroit des rires et des jeux.
Dans ma tête, sommet prochainement neigeux,

Chaque jour quelque pauvre illusion se pâme,
Et plus d'un oiseau triste a niché dans mon âme,
Et, lorsqu'on a gravi dix lustres escarpés,
On ne va plus au bois, les rêves sont coupés.
A vous le rire, à moi l'austère rêverie.
Il est bon qu'à votre âge on chante, on danse, on rie.
Vous cultivez la joie et moi la rime. Eh bien !
Votre travail est plus utile que le mien.
On peut se dire : A quoi sert le laurier morose ?
On ne dira jamais : A quoi sert une rose ?
Aussi quand je me fâche et vous fais les gros yeux
Pour étouffer en vous quelque couplet joyeux,
Chantez et moquez-vous de ma jérémiade.
La chanson d'une enfant vaut mieux que *l'Iliade*.
Ils sont bien malheureux, jeune fille, ou bien fous
Ceux qui n'aiment plus rire et chanter comme vous.
Résonnez donc, il faut que jeunesse se passe.
Lutinez en courant le silence et l'espace.
Lâchez comme un oiseau votre rire moqueur.
Assez tôt le chagrin fanera votre cœur :
Car on n'est pas toujours jeune, riense et vive,
Mais souvent à sa joie il faut que l'on survive.
Et peut-être plus tard, indifférente aux fleurs,
Rêveuse aux cheveux blancs, vous verserez des pleurs.
Vous aurez vu tomber sous un funeste orage
Vos songes verdoyants, vos chants, votre courage.
Le froid dégoût suivra tous vos jeunes transports
Et vous serez vivante au milieu de ces morts.



Poème du fer.

O fer, nous t'accusons, car tes forfaits sont grands.
O fer, vieux criminel, ministre des tyrans,
Fer sauvage, nourri du sang des hécatombes,
L'accusation sort d'un milliard de tombes.
Après t'avoir gardé cinq mille ans dans son sein,
L'humanité s'indigne et crie à l'assassin :
Car l'espace et le temps sont pavés de tes crimes.

Accusé, lève-toi. D'impitoyables rimes
Vont t'accabler : il faut que ce procès ait lieu.
Le poète est parfois le procureur de Dieu.
Il faut que le bourreau subisse la torture.
Il faut que l'univers entende la lecture.
Glorieux malfaiteur, de tes crimes pompeux...
Et tu te défendras après, si tu le peux.

Tu prends pour nous frapper mille effroyables formes,
Qui font frémir le bronze et les silex informes.
Chaque siècle te doit quelque horrible présent,
Et la méchanceté des armes va croissant.
Tandis que l'homme aspire avec une âpre envie
A reculer au loin les bornes de sa vie,
L'art des ferrailleurs vise à rapprocher la mort.
Et sur la terre, en proie aux armes du plus fort,
Pour un lopin de champ, pour un plat de lentille,
Le glaive dans nos mains fratricides scintille.

On voit sous le couteau de Cambyse, un dément,
L'Égypte aux cheveux d'or saigner mortellement.
Alexandre ressemble au fils d'une tigresse.
César frappe la Gaule et Mummius la Grèce.
Attila plonge aux flancs de l'Empire romain
Tous les ongles de fer de sa hideuse main.
Constantinople meurt d'un coup de cimetière
Et Charles Douze au nord ensanglante la terre.
O fer, outil cruel, sans toi nous n'aurions pas
Donné cette envergure aux ailes du trépas.
C'est pourquoi les corbeaux croassant d'allégresse
Bénissent bruyamment ta main qui les engraisse,
Et les loups rendent grâce à ces bons Attilas,
Qui leur dépècent l'homme à coups de coutelas.

Comme le Minotaure engraisé de victimes,
Tu prélèves sur nous d'épouvantables dîmes.
Contemple, vieux pécheur aux bras impénitents,
Le peuple des martyrs épars dans tous les temps.
C'est Jean-Baptiste, c'est Cicéron, c'est Pompée,
Qui t'accusent, bourreau, de leur tête coupée.
Tu livres lâchement Polyeucte à Félix,
Et ce Gaulois sanglant, c'est Vercingétorix.

Sinistre bûcheron, fou furieux, tu tranches
Sur l'arbre humain les plus irréparables branches.
Tous les fronts culminants, poètes et palmiers,
Sous ta hache ombrageuse expirent les premiers.
Plus d'une muse en croix te doit le coup de lance.
C'est toi, qui fais rentrer Lucain dans le silence.
C'est toi, qui par des mains bachiques fais saigner
Orphée à l'orient, à l'occident Chénier.
... Tais-toi, monstre, ou plutôt défends-toi, si tu l'oses !...

Destructeur des lauriers, respecte au moins les roses
Et ne nous sèvre pas de leur sourire ; attends
Que l'été maternel ait doré leur printemps.

Mais ton ciseau farouche altéré des plus belles
Voltige, papillon terrible, au milieu d'elles.
Il faut qu'on sacrifie à ta férocité
La fille de Priam et celle de Jephthé.
Il faut que le poignard, ivre d'Iphigénie,
Au sortir de Lucrèce entre dans Virginie.
Il faut que le bourreau cueille Blandine. Il faut
Que Jeanne Grey gravisse à seize ans l'échafaud.

Des plaisirs de Tibère exécrable complice,
Tu veux que le mourant savoure le supplice.
Tu veux que les martyrs égorgés savamment
Descendent pas à pas l'escalier du tourment.
Tu veux que, sous les coups d'une occision lente,
L'âme sorte en criant de la chair pantelante.
Et la croix réjouit tes yeux vindicatifs,
Et la cage de fer se peuple de captifs.
On greffe sur l'esclave une éternelle chaîne.
On scie avec lenteur un homme comme un chêne.
Les pieds ont le boulet, la tête a le carcan
Et le dos des forçats fume comme un volcan.
C'est pourquoi, vieux tyran, courbe ton front coupable.
La malédiction des innocents t'accable,
Fer du persécuteur, du guerrier, du bandit.

Le fer avec sa voix sonore répondit :
« Oui, je suis le tyran farouche de la terre
Et son sang est la source où je me désaltère,
Et je préfère au sang plébéien des lions
Le sang royal qui sort de l'homme à gros bouillons.
Oui, depuis que la vieille humanité respire,
Je me suis à ses flancs collé comme un vampire.
J'ai mis au rang des dieux l'épouvantable Mars,
Et les mères, en proie à d'affreux cauchemars,
Ont droit de m'accuser, car souvent mon bras rude
Dans leur cœur plein d'enfants a fait la solitude.

Je m'accuse d'avoir assassiné le Christ.
Malheur aux innocents qu'un Hérode proscrit,
Et malheur aux suspects qu'un Fouquier me désigne.
Eux dictent la sentence et c'est moi qui la signe.
Oui, j'ai tout commis, guerre, assassinats, Terreur,
Saint Barthélemy ; mais, comme le laboureur,
Qui fauche d'une main et de l'autre ensemence,
Où finit mon forfait, là mon bienfait commence.
Accusateurs du fer, souvenez-vous un peu
Que votre nudité me doit le premier feu,
Et sans moi vous seriez évanouis peut-être,
Vous qui n'avez pas même une toison pour naître.
Et lorsque le troupeau de vos aïeux craintifs
Disputait sa pâture aux pourceaux primitifs,
J'ai labouré le sein de la terre escarpée,
Et je dois pour le soc être absous de l'épée.

Les glaives sont mes fils terribles et sanglants,
Mais des enfants plus doux sont sortis de mes flancs.
J'ai mes jours de colère et mes jours de clémence.
N'ai-je pas enfanté les outils, peuple immense ?
Et vous avez dompté les obstacles brutaux
Avec la légion sonore des marteaux.
Et, pliant mon orgueil aux fonctions serviles,
J'ai pris sur votre enclume un tas de formes viles.
Quand m'avez-vous trouvé rebelle ou nonchalant ?
Du fond de vos Etnas au laborieux flanc
J'ai des éruptions d'obéissante lave,
Et, vieux tyran, je suis à ce point votre esclave
Que les savetiers font de moi leur gagne-pain.
Vous avez accouplé le fer et le sapin.
Ils se sont laissé faire et de cet hyménée
La navigation, fille superbe, est née,
Et quand sur vos Gamas les astres sont éteints,
Mon doigt montre le nord aux nochers incertains.

Contemplez maintenant ce grand siècle, qui sombre,
Vaisseau brillant, battu par la vieillesse sombre.

Voilà mon siècle à moi, le siècle sans pareil,
Où la gloire du fer porte ombrage au soleil,
Où les peuples stagnants, à qui j'ai mis des ailes,
Ondulent sur la terre en vagues fraternelles.
J'ai pris dans mon réseau solidement ourdi
L'orient, l'occident, le nord et le midi.
Et chaque jour, lancés à l'assaut de l'espace,
Le flux et le reflux des chemins de fer passe,
Charriant à grands pas ces cargaisons de prix
Les blés, les vins, les mœurs, les langues, les esprits,
Ruisselant en un jour de Paris à Belgrade
Et poussant en avant l'Orient rétrograde,
Escaladant l'Oural, envahissant Pékin
Et creusant des sillons dans le sable africain.

Je suis le fer, le fer malléable et ductile,
Le fer universel, le grand métal utile,
Le fer obéissant, robuste, audacieux,
Qui par la tour Eiffel escalade les cieux,
Et dont les noirs cheveux jetés sur les abîmes,
Isthmes vertigineux, bercent des ponts sublimes.
Je suis le phare altier debout sur les récifs
Et l'ancre, ce calmant des vaisseaux convulsifs.
Ce marteau pilon, poing colossal de la forge,
C'est moi. Ce clou léger, menu comme un grain d'orge,
C'est encor moi. Je suis le mors et l'étrier
Et l'essieu, que la faim fait quelquefois crier,
Et l'hameçon qui plonge et le patin qui glisse.
Rendez grâce au vieux fer, par qui la jeune hélice
Corrige les lenteurs du grand chemin naval...
Je cuirasse les pieds rapides du cheval.
Je mords avec l'étau, je perce avec la vrille.
Je m'éveille en chantant quand la récolte brille,
Et, dard en prairial, faucille en messidor,
Après ses verts cheveux je tonds sa toison d'or.
Je suis le pot de fer du foyer domestique.
J'aiguillonne les bœufs, ainsi qu'un long moustique.

Sans moi le bûcheron désarmé ne pourrait,
Nain parmi les géants, terrasser la forêt.
Je frappe sur l'airain l'heure de la prière.
Je suis l'aiguille aux doigts de Jenny l'ouvrière,
Le ciseau de Scopas, la serpe de Sylvain,
Et ma plume est un glaive au poing de l'écrivain.

Enfin, si je venais demain à disparaître,
Moi qui fauche pour vous le brin d'herbe et le hêtre,
Moi qui puise la houille et conjure l'éclair,
Vous seriez effrayé de mon absence ».

O fer,
Tu défends brillamment ta cause à double face.
Ton bienfait nous aveugle et ton crime s'efface.
Le bien dispute au mal ton nom retentissant.
Et nous te pardonnons tes mains pleines de sang,
Mais à condition que ton âme sauvage
S'apprivoise, tyran, et change de breuvage.
Vieux pécheur endurci, songe à te convertir
Et réjouis la terre avec ton repentir.
La paix soit avec vous, glaives héréditaires,
Baïonnettes, canons, sabres et cimenterres !
Et vous, peuple de fer laborieux et doux,
Socs champêtres, croissez et multipliez-vous.
O fer, il n'est pas bon que l'homme s'entrégorge.
La terre patiente a trop tendu la gorge.
Rentre au fourreau.

Le fer répondit : « Pas encor.
Vos fils retourneront peut-être à l'âge d'or ;
Mais ce rêve paisible est encor dans les langes.
Pendant longtemps encor de brutales phalanges,
Passant les Rubicons torrides ou glacés,
Retarderont l'hymen des peuples fiancés.
J'ai péché ; mais pourquoi ne songer qu'à mes fautes ?
Justicier foudroyant des cimes les plus hautes,

J'ai souvent nivelé des montagnes de torts,
Et le cri des martyrs m'éveille quand je dors.
Eclair patriotique, astre de délivrance,
J'ai brillé dans la main des deux Jeanne de France,
Et ces hommes de fer au bras étincelant,
Qui s'appelaient Bayard, Eviradnus, Roland,
Avaient besoin de moi pour leur justice errante.
J'ai souvent ranimé la liberté mourante.
Demandez au Parnasse affranchi du croissant
Si Botzaris eut tort de me vêtir de sang.
Aussi, tant que les droits seront en esclavage,
Tant que la France autour de son calme rivage
Entendra bouillonner, pleine de noirs complots,
Une Europe de fer aux millions de flots,
Sentinelle d'acier vigilante et fidèle,
Je dois hors du fourreau briller à côté d'elle.
Je suis un chevalier et non un spadassin.
La sagesse des preux habite dans mon sein.
Paisible et fort, je suis le fer de l'espérance :
Je dors, mais mon cœur veille au salut de la France ».

Bagdad

Vous qui courez le monde et qui toujours marchant
Allez et revenez du levant au couchant
Par cent routes capricieuses,
Avez-vous vu Bagdad, la fille d'Almanzor ?
L'Asie est un écrin de villes précieuses.
Avez-vous vu Bagdad, perle de ce trésor ?

Avez-vous vu Bagdad, la ville des Califes
Et le Tigre onduleux qui rampe à ses genoux ?
Les tigres du Bengale ont des dents et des griffes.
Le Tigre de Bagdad est innocent et doux.

Bagdad est cette fleur, qui brille fraîche encore
Dans l'herbier des *Mille une nuits*,
Et depuis deux cents ans⁽¹⁾ la fiction décore
Ses fantômes évanouis.

Le pinceau de la fable a mis sur leur histoire
Comme un vernis délicieux.
L'illusion vous gagne et l'on finit par croire
A ces mensonges gracieux.

Un saut instantané de mille ans en arrière
Vous fait revivre en ce temps-là.
Cet aveugle accroupi qui vous tend sa prière
Est un successeur d'Abdallah⁽²⁾.

(1) Pour nous, Occidentaux, la traduction des *Mille et une nuits* par Galland, datant de 1704.

(2) Sidi Abdallah, aveugle des *Mille et une nuits*.

Ce grand nègre, qui passe, un sabre à la ceinture,
Ressemble à l'eunuque Mesrour.
Et, si votre mémoire errante s'aventure
De carrefour en carrefour,

Voici le Commandeur des croyants, qui circule
Avec Giafar, le persan,
Et qui va, sur le pont du Tigre, au crépuscule
Causer avec Abou-Hassan.

Un festin chante et fume en ce palais splendide :
Je songe à Sindbad le marin...
Bagdad a le tombeau de marbre, où Zobéide
Dort sous une porte d'airain.

Bagdad a cent bazars, où l'acier fin chatoie
Parmi les maroquins de prix.
On y voit ruisseler des Pactoles de soie,
Qui rouleront jusqu'à Paris.

Bagdad a des jardins où mûrit la banane,
Des champs de riz et de coton,
Et cent mille dattiers, qui répandent leur manne
Sur le derviche et le santon.

Les femmes de Bagdad sont d'invisibles roses,
Qui courent les bazars joyeux.
Leur sourire est caché sous les voiles moroses ;
Mais on voit sourire leurs yeux.

Bagdad a les palais de jaspe et de porphyre
Et d'Al-Raschid et d'Al-Mamoun.
Bagdad a le printemps, Bagdad a le zéphyre
Quand les autres ont le simoun.

**Communication de M. Abel Girardot faite à
la séance du 3 juillet 1902.**

Note sur les glaciers du Jura lédonien.

L'étude des nombreux dépôts glaciaires du Jura lédonien, entre Salins et Arinthod, permet des conclusions qui peuvent être résumées de la façon suivante.

Un grand nombre de dépôts morainiques, avec cailloux striés parfaitement caractéristiques des actions glaciaires, se trouvent non seulement sur les plateaux du Jura, mais aussi dans la région du vignoble. Il est donc évident que les glaciers quaternaires ont occupé tout le versant occidental du Jura central, jusqu'au bord de la plaine de Bresse. En face de Lons-le-Saunier, ils ont même poussé leurs dépôts sur cette plaine, jusqu'à une distance de 4 kilomètres à l'O. des premiers monts jurassiens.

Sur le flanc septentrional de l'un de ceux-ci, le mont Boutot, à 2 kilomètres à l'O. de Lons-le-Saunier, un dépôt de boue glaciaire à cailloux fortement striés, coupé récemment par une tranchée de la voie ferrée en construction, présente, à quatre reprises, des intercalations de très minces lits de tourbe, épais de 1 à 2 ou 3 centimètres.

Les trois lits inférieurs sont séparés par des couches morainiques de 5 ou 6 centimètres, et une couche d'environ 70 centimètres sépare le quatrième lit des précédents.

Ces intercalations tourbeuses accusent l'existence d'oscillations du bord occidental du glacier, qui était soumis

à une fusion variable et devait s'avancer tantôt plus et tantôt moins vers la plaine, ainsi qu'il se produit d'ailleurs pour les glaciers actuels.

Les dépôts morainiques du premier plateau (Verges, Mirebel, le Fied, Pupillin) et ceux du Vignoble contiennent des cailloux qui appartiennent au Jurassique supérieur et au Crétacique, et qui doivent provenir des hautes régions du Jura situées à l'E. de la côte de l'Eûte et de la vallée de l'Ain. De plus, on peut encore observer, sur le premier plateau, à Verges, tout proche de la gare, la surface de la roche en place, portant des cannelures et des stries glaciaires, des mieux caractérisées, qui sont dirigées exactement de l'E. à l'O. La marche des glaciers du Jura lédonien se faisait donc de l'E. à l'O., transversalement à la direction des chaînons et des vallées de cette partie du Jura.

De tels faits ne permettent pas d'attribuer la progression des glaciers à la seule action de la pesanteur, comme on l'a généralement admis depuis longtemps. Une toute autre cause de cette progression semblerait être la dilatation de la masse glaciaire, qui ne peut manquer de se produire par suite de la congélation, dans les myriades de fissures et de petites cavités de cette masse, de l'eau de fusion superficielle qui vient s'y infiltrer. Cette dilatation par suite de regel, déjà invoquée autrefois par divers auteurs, serait la cause principale de la marche vers l'O. de nos glaciers jurassiens.

D'une manière plus générale, cette dilatation aurait l'action prépondérante dans la marche des glaciers à faible pente moyenne, tels que nos glaciers du Jura lédonien et tels que l'immense nappe glaciaire du Groënland.

D'autre part, l'action de la pesanteur, qui serait ici d'importance relativement bien restreinte, aurait au contraire le rôle prépondérant dans le cas des glaciers à forte pente générale qui existent dans les Alpes et les Pyrénées.

**Communications de M. Abel Girardot faites à
la séance du 19 juillet 1902.**

*1° Plis couchés probables au bord occidental
du Jura lédonien.*

Les progrès de la tectonique ont fait connaître que les grandes chaînes de montagnes successivement formées, pendant les temps primaires, au S.-E. d'un continent arctique préexistant, et l'immense chaîne alpine qui s'est élevée plus au sud, pendant la période tertiaire, sont constituées par une série de plissements de l'écorce terrestre. On a constaté, de plus, que les plis du bord septentrional de chacune de ces chaînes sont renversés vers le N. et littéralement couchés contre le bord de la chaîne plus ancienne.

La chaîne du Jura nous offre une constitution analogue. Les plis, formant des alternances d'anticlinaux et de synclinaux, y ont été signalés, depuis longtemps déjà, par divers géologues, surtout à l'E. du premier plateau qui se dessine si nettement dans le Jura lédonien. Nous avons constaté, de plus, que le chaînon de l'Eûte qui s'allonge vers le S., à partir de la région de Salins, sur une longueur de 80 kilomètres, offre, entre Verges et Châtillon, deux plis parallèles. Le Vignoble est aussi une région de plissements ; mais ici la structure plissée est moins facilement observable que dans les montagnes, parce que cette région occi-

dentale du Jura ayant été relevée la première, les actions d'érosion y ont été fort intenses et ont fait disparaître les voûtes des anticlinaux.

Le Jura lédonien offre donc bien, en général, une structure de plissements, et l'intercalation, entre les régions plissées qui s'y trouvent et celles qui viennent plus à l'E., des bandes relativement peu accidentées du premier et du second plateau, n'infirmes nullement ce caractère.

Mais en outre l'analogie générale avec la structure plissée des grandes chaînes de montagnes paraît se compléter encore par l'existence de plis couchés sur le bord occidental du Jura. Il semble bien, en effet, que l'on doit considérer comme appartenant à un pli renversé et couché vers l'O. un grand lambeau, possédant à peu près la direction N.-S., qui s'observe entre Cousance et Cuiseaux, dans le voisinage de la grange de la Balme. Par dessous le Bathonien presque complètement renversé, ce lambeau offre successivement, selon cette même disposition, le Callovien, l'Oxfordien et le Rauracien, qui affleurent à l'E. de la route ; de l'autre côté de celle-ci, le Séquanien apparaît quelque peu, et un peu plus à l'O. est un petit massif Urgonien, le tout paraissant aussi appartenir au même lambeau et se trouver également renversé.

*2° Deux stations préhistoriques au bord
occidental du Jura.*

Après avoir rappelé la découverte de la station magdalénienne d'Arlay (Jura), qui a fourni déjà une importante série d'objets divers de l'industrie humaine, en particulier

des aiguilles en os et des pointes de sagaies gravées, puis la remarquable station de la grotte des Hotteaux, près du village de Rossillon (Ain), fouillée avec tant de succès par M. l'abbé Tournier et M. Ch. Guyon, M. Girardot signale une autre station paléolithique, en un point du Jura intermédiaire entre les deux précédentes. C'est la grotte de la Balme, située près de la grange de ce nom, entre Cousance et Cuiseaux, tout au bord et presque au niveau de la plaine bressane, à côté d'une source. Des silex taillés, paraissant magdaléniens, et des os brisés d'animaux y ont été recueillis, dans deux petites fouilles pratiquées, il y a quelques années, par les soins de M. Duperret, de Cuiseaux, et à l'une desquelles a pris part l'auteur de la communication. Il serait intéressant de faire sur ce point de nouvelles recherches.

M. Girardot signale, en outre, sur la colline qui porte les ruines du château fort de Montmorot, près de Lons-le-Saunier, une station néolithique, qui paraît avoir une importance assez considérable, d'après la multitude de débris de poteries et les nombreux silex qui se trouvent, tant sur la colline que sur ses flancs, principalement sur le côté occidental. Deux petites fouilles, exécutées récemment par MM. Henri Chevaux et Abel Girardot, ont permis de reconnaître l'existence d'un foyer, tout au sommet, et de recueillir, avec des silex et des poteries, une hache en pierre polie, un tronçon de bois de cerf coupé aux deux extrémités, une portion de bracelet fait d'une matière minérale noire, bitumineuse, un petit cône perforé en terre cuite qui pourrait être un peson de tisserand, etc. Des fouilles plus complètes seront prochainement effectuées sur ce point.

LISTE

DES

Membres de la Société d'Émulation du Jura

POUR 1902

Membres du Bureau.

M. le PRÉFET du département, *Président d'honneur.*

Président : M. MIAS, ancien professeur.

Vice-Président : M. MONOT, professeur au Lycée.

Secrétaire-archiviste et Trésorier : M. H. LIBOIS, archiviste du département.

Membres résidant au chef-lieu.

MM.

BARRAND, ingénieur en chef.

BEAUSÉJOUR (DE), ancien juge.

BAILLE, Pierre.

BERTRAND, bibliothécaire de la ville.

BIDOT, Auguste, architecte.

BILLET, docteur en médecine.

BILLOT, Achille, artiste peintre.

BLONDEAU, substitut du Procureur de la République.

BONNOTTE, Edmond, banquier.

CARREZ, directeur d'école primaire.

MM.

CHAPUIS, Edmond, docteur en médecine, maire de Lons-le-Saunier.

CHEVASSUS, Edmond, avoué.

CHEVAUX, conducteur des Ponts-et-Chaussées.

CLÉMENÇOT, professeur au Lycée.

CORAS, docteur en médecine.

DECLUME, Lucien, imprimeur.

GAUTHIER, Charles, ancien avoué.

GIRARDOT, professeur au Lycée.

GUICHARD, Charles, homme de lettres.

L'ABBÉ JACQUES.

LABORDÈRE, ✱, conseiller général du Jura.

MONOT, professeur au Lycée.

L'ABBÉ POULAIN.

PELLETIER, architecte.

L'ABBÉ PERROD, à Lons-le-Saunier.

PROST, Henri.

PROST, Maurice, banquier.

SIRE, André, architecte du département.

VAUCHER, avocat.

VERNIER, directeur d'école primaire.

VUILLERMOZ, pharmacien.

Membres résidant dans le département.

MM.

L'ABBÉ BABEY, à Foncine-le-Haut.

BERLIER, à Chatillon-sur-l'Ain.

L'ABBÉ de BRANGES, à Dole.

BROISSIA (v^{te} DE), à Blandans.

L'ABBÉ BRUNE, à Baume-les-Messieurs.

CHEVROT, docteur en médecine, à Bletterans.

CLOZ, Louis, peintre, à Salins.

MM.

COMPAGNON, docteur en médecine, à Salins.
COUSANÇÀ, à Saint-Amour.
DELORT, ancien professeur, à St-Claude.
L'Abbé DUCEY, à la Loye.
EPAILLY, instituteur à Neuville.
FEUVRIER, professeur au collège de Dole.
FEVRET, professeur au collège de Dole.
FOURNIER, notaire à Conliège.
L'Abbé FROMONT, à Grisse.
GIRARD, ancien professeur, à Arbois.
GIROD, ancien instituteur, à Moirans.
GROSJEAN, à Clairvaux.
GRUET, ancien professeur, à Lamoura.
HÉTIER, François, à Arbois.
LAUTREY, à Cousance.
LE MIRE, Paul-Noël, avocat, à Pont-de-Poitte.
LONGIN, Emile, ancien magistrat, à Dole.
L'Abbé MARAUX, à Vaux-sur-Poligny.
PIDOUX, André, avocat à Dole.
REYDELET, avocat à St-Claude.
ROBERT, ancien magistrat, à Domblans.
THEVENIN, ancien professeur, à Champagnole.
TOUBIN, ancien professeur, à Salins.
VUILLERMET, directeur de la *Revue viticole*, à Poligny.

Membres correspondants.

MM.

ALBERT, peintre, à Paris.
ARÈNE, rédacteur en chef de l'*Abeille du Bugey*, à Nantua.
ARNOUX, juge, à Lure.
Le lieutenant Paul AZAN, à Paris.
Le capitaine BAILLE, Alfred, à Rennes.
BAUDOT, Ernest, officier d'artillerie en retraite.
BÉRARD, Victor, ancien membre de l'école d'Athènes.

MM.

BERTRAND, conseiller à Lyon.

BERTRAND, professeur à l'école des mines, à Paris.

BESANÇON, instituteur et compositeur de musique, à Bois-de-Colombes (Seine).

L'Abbé BOURGEAT, professeur à la faculté libre de sciences de Lille.

BRUN, professeur à Sieldce (Pologne russe).

BUCHIN, Marcel, docteur en médecine, à Paris.

CHEREAU, docteur en médecine, à Paris.

CHOFFAT, géologue, à Zurich.

L'Abbé CLÉMENT, directeur à l'école Gerson, à Paris.

CORTET, Eugène, homme de lettres, rue Royer-Collard, 12, à Paris.

COUR, conseiller à la Cour d'appel, à Besançon.

CUINET, à Besançon.

DAILLE, pharmacien à Auxerre.

DAVID-SAUVAGEOT, professeur agrégé au lycée de Laval.

DELACROIX, Norbert, professeur à Varsovie.

DELATOUR, Léon, homme de lettres, à Lorris.

DEQUAIRE, professeur de philosophie.

DURAND, secrétaire de la Société d'agriculture, à Louhans.

FINOT, archiviste du Nord, à Lille.

FONDET, Eugène, professeur à Moscou.

GAUTHIER, Henry, procureur de la République, à Gray.

GAUTHIER, Jules, archiviste du Doubs, à Besançon.

GAUTHIER-VILLARS, ✱, Albert, imprimeur, à Paris.

GUIGAUT, Hippolyte, docteur en droit, juge au tribun. civil, à Louhans.

GUYARD, Auguste, homme de lettres, à Paris.

HANS SCHARDT, professeur au collège de Montreux (Suisse).

LEPAGE, archiviste, à Nancy.

LOBRICHON, Timoléon, peintre, à Paris.

Le Dr MAGNIN, Antoine, professeur de botanique, à la faculté des Sciences, à Besançon.

MM.

MAZAROSZ, Désiré, peintre, à Paris.

MONNIER, Eugène, architecte à Paris.

MONNIER, Marcel, publiciste.

PARROT, Armand, secrétaire de la Société académique de
Maine-et-Loire, à Angers.

PERCEVAL DE LORIOU, paléontologiste.

PIOLTI, professeur de minéralogie à Turin.

PLANTET, E., *, attaché au Ministère des Affaires étrangères.

PROST, Bernard, Inspecteur général des Archives et des
Bibliothèques.

PROST, Aimé, ingénieur des mines.

RATTIER DE SUSVALLON, Ernest, homme de lettres, à
Bordeaux.

ROBERT, Ulysse, inspecteur général des Archives et des
Bibliothèques.

TRIBOLET (DE), professeur à Neuchâtel.

TUETÉY, archiviste aux archives nationales, à Paris.

VALLOT, secrétaire de l'Académie de Dijon.

VINGTRINIER, avocat.

VIRÉ, Jules, à Paris.

WAILLE, professeur de rhétorique au lycée d'Alger.

YSSÉL, Arthur, professeur à l'Université de Gênes.

ZUCCARELLI, juge au tribunal civil de Lure.



LISTE

DES

Sociétés Savantes Correspondantes.

1. Comité des Sociétés savantes au ministère de l'Instruction publique.
2. Académie d'Arras.
3. Société académique de Saint-Quentin (Aisne).
4. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, à Troyes.
5. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
6. Société d'Émulation du Doubs, à Besançon.
7. Société d'Émulation de Cambrai.
8. Société d'Émulation des Vosges, à Épinal.
9. Société d'Émulation d'Abbeville.
10. Société académique de Cherbourg.
11. Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
12. Société des sciences, agriculture et arts de Lille.
13. Académie de Dijon.
14. Société d'agriculture de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
15. Académie de Metz.
16. Société scientifique, agricole et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

17. Société havraise d'études diverses.
18. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
19. Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.
20. Académie de Mâcon.
21. Académie des sciences, belles-lettres et arts de
Bordeaux.
22. Académie d'Aix, en Provence.
23. Société Neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel
(Suisse).
24. Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
25. Commission de météorologie de la Haute-Saône, à
Vesoul.
26. Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-
Saône (Vesoul).
27. Société académique d'agriculture, sciences et arts de
Poitiers.
28. Société d'agriculture et de commerce de Caen.
29. Société Grayloise d'émulation, à Gray.
30. Société d'histoire naturelle de Colmar.
31. Société d'histoire naturelle de Toulouse.
32. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie,
à Chambéry.
33. Académie de la Val d'Isère, à Moutiers (Savoie).
34. Société d'Émulation de Montbéliard.
35. Société archéologique de Soissons.
36. Société littéraire et archéologique de Lyon.
37. Société philotechnique de Pont-à-Mousson (Meurthe-
et-Moselle).
38. Société belfortaise d'émulation.
39. Académie de Stanislas (Nancy).
40. Société d'agriculture, sciences et arts de Rochefort.
41. Société de sciences naturelles de la Creuse, à Guéret.
42. Société d'agriculture et d'archéologie de la Manche, à
Saint-Lô.
43. Société d'histoire et d'archéologie de Genève.

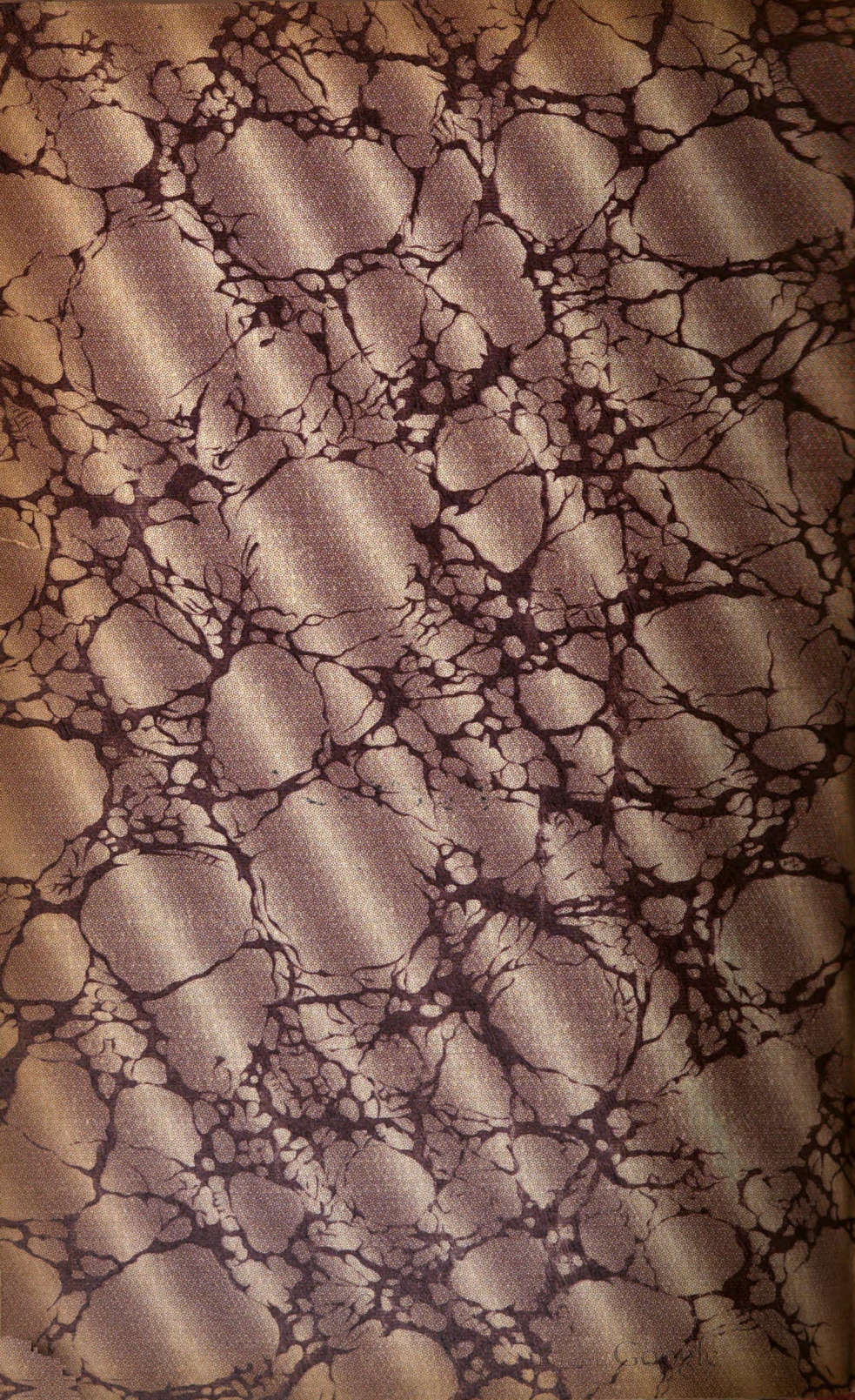
44. Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.
 45. Société d'agriculture d'Indre-et-Loire, à Tours.
 46. Société d'agriculture de la Sarthe, au Mans.
 47. Société philomatique vosgienne, à Saint-Dié.
 48. Société impériale des naturalistes de Moscou.
 49. Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.
 50. Société archéologique du Maine, au Mans.
 51. Musée Guimet.
 52. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre).
 53. Société d'Émulation de l'Ain, à Bourg.
 54. Société académique franco - hispano - portugaise de Toulouse.
 55. Société d'étude des Hautes-Alpes, à Gap.
 56. Académie de Nîmes.
 57. Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.
 58. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.
 59. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, Montauban.
 60. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
 61. Société nationale des antiquaires de France.
 62. Société philomatique de Paris.
 63. Société archéologique de Nantes, et de la Loire-Inférieure.
 64. Société Florimontane, à Annecy.
-

TABLE DES MATIÈRES

Glossaire du Patois de Chaussin, par Mlle Grosjean et le docteur Briot.....	1
Etude sur la vie et sur les œuvres de Guillaume de St-Amour, par Maurice Perrod.....	61
Relation de l'incendie de Saint-Claude (1639) par Augustin Vuillerme, publiée avec une introduction et des notes, par Emile Longin.....	253
La Baronnie de Chevreau, terrier de 1659, par Louis Lautrey.....	321
Petite gerbe de vers, par P. Guichard.....	367
Communications de M. Abel Girardot.....	387
Liste des membres de la Société d'Emulation	393
Liste des Sociétés correspondantes.....	399







This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

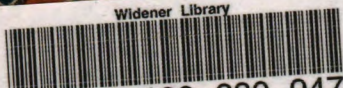
Please return promptly.

date 10/17/39

DUE JAN 3¹ 1947

MAR 1968 H
CANCELLED
1689238

Widener Library



3 2044 100 880 947